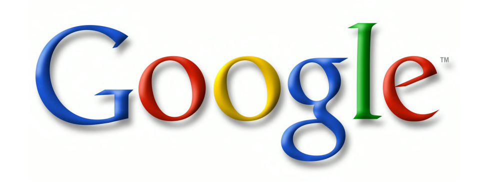



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

à Monsieur Hervé, homme
de lettres, souvenir
amical d'un ancien condisciple

Léon Brédif

Alger, mai, 64

SEGRAIS

SA VIE ET SES ŒUVRES

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

SEGRAIS

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR M. BREDIF

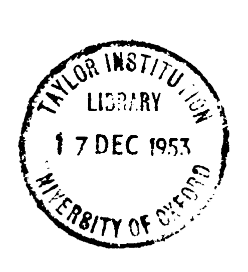
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE

PARIS

AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES GRÈS, N° 7

1863


TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
17 DEC 1953
UNIVERSITY OF OXFORD

AVANT-PROPOS.

Il nous a semblé nécessaire d'écrire la biographie de Segrais avec assez de détails. En voici la raison :

Il y a des auteurs retirés qui ont vécu avec leurs livres, et qu'on ne peut étudier que dans leurs écrits; d'autres se sont répandus. Leur vie est quelquefois leur principal, sinon leur unique ouvrage; témoin le silencieux Conrart. Ceux-là, on les retrouve un peu partout, mais toujours en compagnie, et jamais en leur particulier. Segrais tient le milieu entre ces deux classes d'auteurs. Il a laissé des œuvres intéressantes à étudier; mais sa vie l'est beaucoup aussi, et n'a pas moins que ses poésies contribué à sa renommée. Il importait donc de la raconter par le menu; car si l'histoire d'un penseur, dont la vie s'est écoulée dans le silence studieux du cabinet, est celle de son esprit, la biographie d'un homme du beau monde, constamment mêlé à la société polie du siècle, ce sera la peinture des groupes divers parmi lesquels il a joué un rôle ou seulement paru. Ainsi j'ai dû ne pas négliger de mettre en scène les principaux personnages qui ont successivement entouré Segrais, et raconter les faits ou

même les simples incidents où il a été mêlé. Quelquefois il n'y a pris qu'une part indirecte; mais qu'importe? Du moment où il y a laissé sa trace, quelque légère qu'elle soit, je la suis. Partout où j'entrevois mon auteur, je m'ouvre un passage et je vais à lui. Après tout, c'est reprendre mon bien où je le trouve; il me suffit de ne pas exagérer son rôle. Aussi, quand Segrais tient aux faits seulement par un léger fil, je me garde de le rompre; mais je laisse le poëte à sa vraie place, et ne le mets pas au premier rang par excès de tendresse.

Mademoiselle et Segrais vont souvent de compagnie; il m'était difficile de les désunir. Poëte, il égaye de ses petits vers les fêtes de la princesse; secrétaire, il revoit et corrige ses écrits. Mademoiselle, auteur et bel esprit, est un peu l'ouvrage de Segrais. Insister sur les goûts littéraires de la princesse, c'est encore s'entretenir de celui qui les lui inspire. Quelques éditions de Segrais lui rendent pareille justice en publiant à côté de ses poésies les deux romans de Mademoiselle; c'est là mon excuse de n'avoir pas voulu séparer l'illustre disciple de son instituteur.

BIOGRAPHIE

DE SEGRAIS.

CHAPITRE I.

SEGRAIS ET LE COMTE DE FIESQUE.

Jean Regnault de Segrais naquit à Caen le 22 août 1624. Après qu'il eut achevé de brillantes études au collége des jésuites de Caen, sa famille l'eût volontiers fait entrer dans les ordres, et lui-même avait eu dans sa première jeunesse (comme Mademoiselle en 1647-1648), un de ces accès de ferveur religieuse qu'il appelait la petite vérole de l'esprit; mais il s'en était guéri assez vite, et, à peine sorti des mains des jésuites, la poésie le captiva et se l'attacha tout entier. D'ailleurs il y avait quelque temps déjà qu'elle l'avait séduit; encore sur les bancs, il aimait à lire à ses condisciples de petites odes et des chansonnettes, fruit de sa verve d'écolier :

> Presque enfant, le dieu du Parnasse,
> D'un propice accueil m'honora.

Le jeune poëte ne voulut pas être ingrat, et, pour servir le dieu avec le zèle auquel l'obligeaient de si précoces faveurs,

il resta quelques années sans se déterminer à aucun état. Cependant il consacrait doucement ses loisirs au culte des Muses, et tout ensemble trouvait sa voie et se faisait le soutien de sa famille. Né d'un père noble, mais dissipateur, Segrais ne pouvait, avec quatre frères et deux sœurs, compter sur un riche héritage. En effet, à la mort de son père, il ne restait que cinq cents livres de rente pour une si nombreuse famille. Mais le talent du fils devait réparer le mal qu'avait fait la négligence ou la bonté ruineuse du père. Bientôt le succès de ses premiers ouvrages lui permit d'ajouter aux faibles ressources de la maison ; ainsi les lettres, qui plus tard devaient faire sa fortune auprès des grands ou charmer ses vieux jours, furent, dès ses premiers pas dans la carrière, les bienfaitrices de sa famille.

Il avait été porté à les cultiver par une vocation décidée qu'aidaient encore les traditions littéraires et poétiques de sa patrie. On sait de quel éclat brillait depuis longtemps l'université de Caen, fondée dès 1439 par Henri VI d'Angleterre, et justement fameuse au dix-septième siècle. La science et la poésie y étaient également florissantes, et si elle comptait dans son sein Huet et plusieurs des érudits qui travaillèrent avec lui à l'édition du Dauphin, elle se glorifiait aussi du nombre et du talent de ses poëtes français et latins. Au temps de la Fronde, elle avait eu même assez de célébrité pour que la fameuse querelle des deux sonnets (Voiture, Benserade) lui fût soumise. A dire vrai, la gloire des Palinods de Caen semblait justifier cette renommée[1]. Fondés par l'Université en 1527, puis reconstitués en 1614 et 1624, ces concours annuels de poésie avaient de bonne heure mis en relief les Muses de la Normandie. Bertaut, Malherbe, y avaient débuté, comme firent plus tard Corneille, Sarrasin, Segrais, Fontenelle et Malfilâtre. Aussi voit-on, dès 1635, un poëte angevin,

1. Ne pas confondre les Palinods de Caen avec ceux de Rouen; l'histoire des Palinods de Rouen a été écrite par M. Ballin.

la Pinelière, qui met le nom de son pays en tête de son ouvrage, s'excuser de publier des vers quand il n'est pas Normand; car maintenant, dit-il, si l'on veut passer pour excellent poëte, il faut être né dans la Normandie. Sans doute une si glorieuse renommée était due avant tout aux Malherbe et aux Corneille; mais l'institution des Palinods, au jugement même de Segrais, y avait aussi contribué. C'était une école de bel esprit, où se formaient de jeunes lauréats, poëtes peut-être de l'avenir, en attendant que leur Muse, nourrie et fortifiée au foyer domestique, pût aller à Paris prendre un plus vigoureux essor. Ainsi fit Segrais : éveillé, provoqué aux travaux de l'esprit par les joutes poétiques des Palinods, il y fit ses débuts et trouva ses premiers succès. Les vers qu'il présenta à ces concours ne nous sont pas parvenus; mais au moins (Huet nous l'apprend) les poésies diverses, prémices de son esprit, furent bien reçues dans sa province. C'étaient sans doute quelques chansons, trois odes[1], trois pièces galantes et deux églogues (1644-1645); car Segrais avait, tout jeune encore, senti le charme de la poésie champêtre, et, du reste, si, à Caen, selon le proverbe du pays, on faisait des vers jusque dans les boutiques, quels chants bucoliques ne devaient pas inspirer la fraîche Normandie, l'Orne et ses charmantes rives! C'était là qu'avait retenti la lyre de Malherbe; là aussi résonnait la musette du jeune Segrais, jaloux de faire entendre aux mêmes lieux un écho affaibli des premiers airs du grand « poëte pasteur. »

Toutefois Segrais ne s'en tint pas à ces essais de pastorale ou à la poésie légère. De dix-huit à vingt ans, il composa une tragédie sur la *Mort d'Hippolyte* et deux romans : les *Illustres Françaises*, peut-être imitées par Challes, et *Bérénice*[2]. Ces divers ouvrages de Segrais, reçus avec applaudissement comme le gage de sa gloire future, lui avaient de bonne

1. Cf., p. 135.

1. La *Biographie universelle* lui attribue le *Tolédan* (1647), mais je n'ai pas de preuve certaine que ce roman soit de lui.

heure assuré l'appui d'un seigneur de la cour, qui devait bientôt l'amener sur un plus grand théâtre et décider de sa fortune.

Dès 1639 (selon le témoignage d'un cordelier[1], ami de Segrais et auteur exact de l'*Athenæ Normanorum*), le comte de Fiesque l'avait amené à Paris, n'ayant encore que quinze ans. Le comte, allié par sa mère aux Chabot et aux Beuvron, avait pu, en effet, bien avant son premier exil (1643), voyager en Normandie, et là il n'eut pas de peine à remarquer à Caen l'écolier poëte et gentilhomme dont les études étaient entourées déjà d'une certaine célébrité. En 1643, le comte de Fiesque, exilé avec le duc de Beaufort, vint encore à Caen, où il retrouva Segrais non plus écolier, mais auteur. Notre poëte avait alors dix-neuf ans, et c'est à cette époque (selon Huet) qu'il publia, avec quelques poésies légères, sa tragédie d'*Hippolyte* et le premier tome du roman inachevé de *Bérénice*. Le comte ne tarda pas à retourner à la cour; mais, remuant, ami de l'intrigue, sa première disgrâce l'avait peu corrigé. En 1647, quelques troubles, précurseurs de la Fronde, avaient éclaté; afin de ne pas trop dégénérer de ses aïeux, les conspirateurs de Gênes, Fiesque crut devoir s'y mêler. Il était toujours mécontent, toujours prêt à blâmer les actions de ceux qui gouvernaient. La reine et Mazarin, peu satisfaits de lui à leur tour, l'exilèrent une seconde fois (1647).

Le comte trouvait en Normandie une retraite toute préparée. Son mariage avec Gillone d'Harcourt (1644), fille du marquis de Beuvron, l'avait allié à l'une des plus anciennes et plus grandes familles de ce pays; le père de la comtesse de Fiesque avait même à Caen un hôtel[2], l'hôtel Beuvron, où

1. Le P. Fr. Martin, ami et correspondant de Huet.

2. Cf. Histoire de Caen, par M. Trébutien, bibliothécaire adjoint à Caen. Je dois remercier ici M. Trébutien des précieux secours que m'ont offerts son érudition si peu jalouse, et sa profonde connaissance des antiquités normandes.

vinrent habiter les deux époux. Amis tous les deux du bel esprit et des jolis vers, ils ne manquèrent pas de goûter le talent et l'agrément naturel du jeune poëte. D'ailleurs, le comte de Fiesque avait, comme on sait, les gens de lettres en grande estime[1]; il recherchait leur société et se mêlait volontiers à leurs affaires. Aussi quel accueil ne dut-il pas faire à l'auteur dont l'imagination fertile et les œuvres variées pouvaient flatter ses divers goûts! Les poésies galantes de Segrais lui rappelaient les petits vers des auteurs en vogue à Paris; ses romans lui rendaient comme un goût de Durfé. Ses pastorales enfin ne pouvaient pas ne point toucher un homme vivement sensible « aux plaisirs rustiques et champêtres. » En 1653, l'année même où le protégé du comte, Segrais, publiait la seconde édition de sa pastorale d'*Athis* (*a*), Mlle de Scudéry dira de Pisistrate (le comte de Fiesque) : « Il n'a pas de plus grande satisfaction que de voir danser les bergères au son des hautbois et à l'ombre des saules dans une prairie. » Si les danses des bergers et les hautbois le charmaient à ce point, Segrais était son poëte. Aussi, dès que la cour lui permit de revenir à Paris, il l'y amena (1647).

Dès lors Segrais eut droit de cité au milieu de ce Paris, commun séjour des beaux esprits, et l'humble poëte et romancier de province se vit une place assurée dans les cercles que ses voyages à Paris lui avaient seulement permis de visiter en passant. Ainsi, avant 1645, Montausier, sans parler du comte de Fiesque, l'avait certainement présenté à l'hôtel Rambouillet. Les deux premières églogues célèbrent ses louanges et celles de Julie. Mais, depuis 1647, il put être l'hôte assidu de ce sanctuaire de la politesse. L'incomparable marquise, la déesse de la nouvelle Athènes, lui fit gracieux accueil, et ce ne fut pas un petit avantage pour la belle

1. C'est lui qui, en 1632, présentait le jeune Rotrou à Chapelain.
(*a*) Les notes marquées par une lettrine sont reportées à la fin du volume.

réputation du poëte, d'être honorablement reçu dans ce cabinet, rendez-vous envié des plus illustres par la naissance ou l'esprit. Le prince des beaux esprits du temps, Voiture, y régnait à côté d'Arthenice, et, afin de jouir complétement d'un cercle si choisi, Segrais eût désiré vivement l'y rencontrer. Mais son étoile voulut qu'il n'y réussît pas. La marquise était d'une complexion si délicate que le bruit et la confusion l'incommodaient comme la vive clarté du soleil. Dans ce salon bleu, « où le soleil ne pénètre point, et d'où la lumière n'est pas tout à fait bannie[1], » il n'entrait jamais que deux ou trois personnes à la fois. Voiture, le dieu de l'hôtel, y était donc reçu en compagnie des plus intimes, et d'ordinaire à une heure privilégiée (de huit heures à dix heures du soir). Mais cette faveur n'était pas accordée à Segrais, poëte naissant et presque nouveau venu.

Cependant, au grand honneur de Segrais, la marquise, un jour, lui avait promis de le recevoir en même temps que Voiture. Sur ces entrefaites, Voiture mourut, et Segrais ne put jouir de l'entrevue si désirée. Pour comble de disgrâce, il ne l'avait pas vu davantage ailleurs. Il était trop difficile de le rencontrer, dit Segrais; il était toujours parmi les grands. Ainsi le Voiture de Paris ne conversa jamais avec celui que sa province avait bientôt proclamé le Voiture de Caen. Ce surnom seul faisait l'éloge du poëte, et c'était en bonne partie à la fréquentation de l'hôtel Rambouillet que Segrais devait ce qui l'en avait rendu digne. L'auteur des *Églogues* le savait, et ne l'oublia jamais. Dans Athis il saisit avec empressement l'occasion de rendre hommage aux vertus de la marquise, et bien plus tard, quand il aimera, chez M. de Foucauld, à entretenir la compagnie des souvenirs de sa vie passée, il dira combien Mme de Rambouillet était douce, bienfaisante, accueillante, et il la remerciera encore de l'inestimable appui qu'elle lui avait prêté.

1. Princesse de Paphlagonie.

Ce ne fut pas là, du reste, la seule connaissance illustre que son mérite et ses protecteurs lui ménagèrent. Amie de M. le Prince, dont le comte de Fiesque avait de bonne heure embrassé les projets et la fortune, Gillone d'Harcourt recevait souvent dans son alcôve de Précieuse « les deux Scipions[1] » (Condé et le duc d'Enghien). Elle leur présenta Segrais, et le vainqueur de Rocroy, déjà célébré en beaux vers par le jeune poëte (1646-1647), lui accorda son amitié. Il le goûtait même assez pour l'admettre dans sa confidence et ses jeux les plus familiers[2]. Que dire après cela du degré d'estime où il était auprès du comte et de la comtesse de Fiesque? Chez eux il était reçu familièrement, et des premiers; et le salon de la comtesse était le plus recherché de Paris après celui de la marquise. On y recevait dans une chambre garnie de moquette, rivale du cabinet bleu d'Arthenice, et qui donna son nom à l'ordre des chevaliers de la Moquette, institué par la galante comtesse[3]. Segrais y fut admis, et comme les chevaliers, ses confrères, il jura hommage et fidélité à la reine Gilette.

Ainsi, dès son arrivée à Paris, il se voyait mêlé aux sociétés qui étaient alors les cours souveraines de l'esprit et du goût. C'était pour lui un très-heureux début. Qui sait, en effet, si, resté au fond de sa province, il eût jamais pu faire que sa renommée en franchît les limites avec éclat? Malherbe n'avait pas eu besoin d'être présenté à Henri IV pour être Malherbe, et d'un jour à l'autre la faveur du prince ou une pension n'aurait pas fait un grand poëte d'un esprit médiocre. Cependant on ne saurait douter que Malherbe même n'ait gagné à ce commerce des plus honnêtes gens de la première ville du royaume. Ses lumières durent s'y accroître, sa délicatesse et son goût s'y épurer au contact des esprits polis de la cour. Segrais se vit assuré des mêmes

1. Somaise, *Dict. des Précieuses*.
2. *Trésor de littérature*, 1741, p. 265.
3. Cf., la belle étude de M. Ch. Livet, *Précieux et Précieuses*.

bienfaits, grâce à l'amitié du comte de Fiesque. Mais ce n'était pas encore assez pour ce généreux protecteur, et, comme s'il eût craint, à la veille de la Fronde, de faire partager au poëte sa vie turbulente et sa périlleuse fortune, il voulut l'attacher à une maison où les coups du sort ne pussent l'atteindre ; il proposa donc à Mademoiselle de le prendre à son service. Deux titres recommandaient Segrais à la fille de Gaston, l'amitié d'un seigneur parent de la princesse et une réputation bien établie de poëte bel esprit. Il fut agréé. Mademoiselle l'admit au nombre de ses officiers, en qualité de gentilhomme, et de secrétaire de ses commandements (*a*) (1648).

CHAPITRE II.

SEGRAIS OFFICIER DE MADEMOISELLE.

Bientôt commença pour lui une vie nouvelle. La Fronde éclata, et le gentilhomme de Mademoiselle s'y trouva d'une certaine façon mêlé. Nous allons le suivre au milieu de ces troubles, et, sans prétendre faire l'histoire, même en raccourci, de la Fronde, rappeler les événements dont on retrouve la trace dans sa vie ou ses ouvrages.

Le duc d'Orléans et Mademoiselle de Montpensier suivirent d'abord le parti de la cour. Leur zèle pour Mazarin était, il est vrai, assez tiède, et il n'eût pas fallu, au début même des hostilités, de bien puissants efforts pour attirer le duc d'Orléans, esprit changeant et faible, au parti des mécontents. Sa fille surtout aurait eu plaisir à se venger aussitôt du ministre qui s'obstinait à lui faire garder le titre déjà consacré de Mademoiselle. Mais le moment favorable n'était pas encore venu sans doute, et le prince et la duchesse étaient, de bon ou de mauvais gré, les alliés d'Anne d'Autriche, quand la reine, effrayée des émeutes de Paris, partit pour Saint-Germain (1649). Monsieur et Mademoiselle l'y suivirent; la maison de la princesse restait à Paris. Le voyage s'était fait la nuit, furtivement, et avec tout le secret d'une fuite prudemment concertée. D'ailleurs, où loger au château de Saint-Germain les officiers de Mademoiselle? Ce

fut à peine si les princes et les princesses trouvèrent à s'y installer. Mademoiselle coucha par terre dans une chambre bien peinte, bien dorée, et grande, mais sans vitres ni fenêtres, et avec peu de feu, « ce qui n'est pas agréable au mois de janvier, » et le reste à l'avenant. Mais cela même divertissait, et Mademoiselle n'en était pas moins gaie. La comtesse de Fiesque la mère (sa gouvernante depuis 1643), moins rassurée et moins disposée à la belle humeur, n'avait pas osé sortir de la ville. Elle, sa belle-fille (Gillone d'Harcourt, comtesse de Fiesque depuis 1644) et Segrais attendirent donc au milieu des alarmes et des fêtes, dont la Fronde avait déjà le secret, que le caprice des événements leur rendît leur maîtresse. Peu après, en effet (11 mars 1649), la paix fut signée à Rueil, et Segrais, heureux de voir renaître le calme des beaux jours, se mit à le célébrer à sa manière. Lui aussi veut signer son traité, et rentrer en grâce, mais auprès de qui? de Philis, qui trop longtemps lui a fait la guerre.

Cessez, bruit des tambours,
Et revenez dans vos plus beaux atours,
Ballets, comédies, musiques, amours,
La guerre va finir,
La paix va revenir;
Tout est tranquille : dans ce doux sort,
Vous et moi, Philis, quand serons-nous d'accord?

Et ailleurs :

Parlement, apaise-toi,
Il faut obéir au roi,
On va finir toute querelle :
Mais quand finira celle
De Philis et de moi?

Son amour a été d'une constance, d'une bravoure à toute épreuve :

Aujourd'hui que tous les Amours
Sont effrayés par le bruit des tambours,

Pourriez-vous refuser le mien,
Qui ne saurait s'épouvanter de rien?

ne mérite-t-il pas que la grande colère de son ennemie s'apaise?

Hélas! je m'en souviens,
Ferme et constant je baisais mes liens,
Quand toute la France rejetait les siens.
Ah! si votre fierté,
Tyrannique beauté,
Traite en rebelles les plus soumis,
Comment traitez-vous vos plus grands ennemis?

Voilà comment Segrais, né poëte, et peu guerroyeur, encore moins politique, prend les événements et s'accommode à la paix ou à la guerre. Tandis qu'Halley, son compatriote, gémit sur les misères dont la Normandie le rend témoin, le gentilhomme de Mademoiselle, mêlé aux gais Frondeurs de Paris, ne songe pas encore à celles dont est menacé le royaume entier.

Amours et *tambours*, voilà toute la Fronde à ses yeux, et encore le bruit des tambours est si bien mêlé à celui des violons que le poëte n'en est pas alarmé. Il ne voit de la guerre que le côté frivole, et les vers où il y fait allusion participent de ce caractère léger. Ce n'était pourtant pas chez lui froide indifférence. S'il chante pendant la Fronde, c'est que les deux partis s'y attaquent et ripostent par des chansons; il rit, parce qu'elle offre des incidents ridicules. Mais une guerre ridicule est toujours une guerre, et ces gaietés divertissantes pour quelques-uns font bien vite ailleurs couler les larmes. Segrais s'en aperçut enfin, quand il vit Gaston et sa fille, Longueville et Condé, ces alliés les plus naturels de l'autorité royale, mêlés à la révolte. Avec eux la guerre s'étend, et l'émeute des bourgeois de Paris devient guerre civile. Ce n'était plus là matière à petits vers, et Segrais se voyait contraint de prendre désormais les choses plus au

sérieux. Déjà la France, bouleversée par deux années de luttes intestines, étalait à tous les yeux une misère déplorable. Cependant Mademoiselle, toute préoccupée d'ambition et de ressentiment, fermait les siens à ce triste spectacle. Contrariée dans ses projets d'établissements princiers, elle aussi, comme un autre Condé, allait revendiquer ses droits, les armes à la main. La Fronde l'appelle et promet à son imagination romanesque une ère glorieuse d'aventures, de grands conseils, de hautes entreprises; elle s'y jette toute vaillante; car il y va pour elle d'une brillante fortune, et peut-être d'une couronne à conquérir. Tandis que la petite-fille de Henri IV rêve à ses chimères d'héroïne, que fait Segrais? Il ne badine plus; il gémit sur les souffrances du royaume :

La France, de ses propres mains,
S'en va déchirer ses entrailles,

s'écrie le poëte dans l'ode où il encourage Ménage (1651) à aller en Suède. La guerre civile va s'allumer plus vive que jamais; franchis donc sans crainte les mers les plus lointaines; aux pays même les plus barbares,

Tu trouveras moins de misères
Qu'en France tu n'en vas laisser.

Tout en faisant ici la part de l'exagération des termes, bientôt hyperboliques dans une ode sur la guerre civile, il faut reconnaître dans ces plaintes un accent vrai, une émotion sincère; et la preuve, c'est que Segrais faillit suivre le conseil qu'il donnait à Ménage, et quitter la France. Les maux dont elle était accablée tournaient alors les esprits à émigrer en Amérique. En 1649 ou 1650 (Segrais avait alors 25 ou 26 ans), Scarron le voyant plus sage qu'on n'a coutume de l'être à cet âge, avait songé à lui confier la direction d'une compagnie, et le poëte, qui en ce temps-là n'était attaché à rien, avait failli accepter. Scarron, lui du moins, se disait bien résolu de partir et de renoncer aux vers burlesques,

aux romans comiques, aux comédies, pour aller dans un pays où il n'y aura ni filoux de dévotion, ni inquisition, ni hiver qui l'assassine, ni fluxion qui l'estropie, ni guerre qui le fasse mourir de faim; et Scarron n'était pas seul dégoûté de vivre au milieu des troubles et des misères de la France. Balzac, débile vieillard de 58 ans, songeait à quitter un riche domaine pour aller vivre en Hollande. Segrais partagea un instant ces tristesses et ces désirs. Comme tout le monde autour de lui, il ajoutait foi aux brillantes descriptions de ces heureux pays, riche et délicieux Eldorado au doux climat, et paré de toutes les beautés d'une jeune et luxuriante nature. Ainsi jadis Horace, dégoûté de Rome par le second triumvirat, avait rêvé une vie paisible et bienheureuse dans les îles fortunées. Segrais affligé comme lui de la guerre civile, poëte comme lui, espérait voir fleurir dans ces contrées lointaines l'innocence et la paix que la Fronde exilait de sa patrie. Bellone, dit-il à Ménage, a mis la discorde en nos cités; les horribles serpents dont sa tête est hérissée empestent tout de leur haleine, et son détestable flambeau allume la haine en tout lieu. C'était là un faible écho des plaintes communes jadis à Vauquelin de la Fresnaie, Bertaut, Desportes, Remi Belleau et Ronsard. Les guerres de religion et la Ligue en avaient fait le triste refrain de toute la seconde moitié du seizième siècle, et la Fronde les perpétua au dix-septième, jusqu'au jour où le règne de Louis XIV, réparateur de si longues disgrâces, y fit succéder un concert de louanges et d'hymnes de joie : la paix, le bonheur de la France inspireront alors tous les poëtes, et Segrais lui-même mêlera sa voix à ces chants de triomphe[1]. Mais ces bons temps étaient encore à venir, et avant le grand siècle glorieux, fortuné, le poëte voyait la Fronde; il voyait qu'avec la paix avaient fui le calme des villes, la riante prospérité de

1. De même Horace, quand Auguste eut fait oublier Octave :
Non semel dicemus : Io triumphe.... (Odes, IV, I.)

ces campagnes qu'il aimait, et toutes les prouesses des héros de la Fronde, même l'entrée triomphante de Mademoiselle à Orléans, étaient impuissantes à l'en consoler.

Mais si la Fronde chassait l'équité, la foi, l'honneur, elle traitait mieux les jeux et les ris. Segrais avait tort de dire dans une de ses chansons que les amours, effrayés du bruit des tambours, s'envolaient. Jamais au contraire ils ne furent, au milieu même des armes, si bien fêtés. Fallait-il s'en étonner? Les premiers rôles y étaient presque tous joués par des femmes et des grands seigneurs, amis avant tout du plaisir et des aventures : bals, comédies, cavalcades, les divertissements de toute sorte se succédaient sans interruption, et finissaient par tourner la tête aux plus sages[1]. Le prince de Lorraine, qui n'était pas de ce nombre, semblait n'être venu en France avec ses 10 000 hommes que pour y jouer au héros de roman. Tour à tour prince et aventurier, soldat grossier ou chevalier galant, chef d'armée ou de mascarade, politique secret, bouffon licencieux, mais par-dessus tout fantasque et bizarre, le beau-frère de Gaston était un des personnages les plus originaux de cette guerre si riche en plaisantes singularités. Les Frondeurs l'avaient bien accueilli, mais surtout Mademoiselle, que ses saillies et ses façons extraordinaires divertissaient : aussi le recevait-elle très-volontiers au Luxembourg. Segrais se trouva plus de cent fois en tête-à-tête avec lui ; il en profita pour l'examiner curieusement. « Il avait, dit-il, les yeux d'un chat, et quelque chose dans le regard qui marquait qu'il y avait du déréglement dans son esprit[2]. » Et en effet, avait-il la tête bien saine quand il allait, lui prince, avec une armée sous ses ordres, marchander des bottes à la savaterie pour monter ses cavaliers? Il marchait comme Orondate[3], suivi d'un valet de chambre, et ne prenait

1. Cf., *Mémoires de Mademoiselle*, édit. Chéruel, t. II, p. 191 (fin de 1652), paroles curieuses du duc de Lorraine et de Condé à la Princesse.

2. Cf., *Mémoires de Mademoiselle*, t. II, p. 75.

3. Personnage de la *Cassandre* de la Calprenède.

jamais d'autre voiture que des carrosses à 5 sols. Voilà encore un héros pour rire qui convenait à merveille à la Fronde, et bien fait pour s'y divertir.

Mademoiselle lui en donnait souvent l'occasion. En 1651, elle recevait deux fois la semaine, au Luxembourg, et l'on peut voir dans ses mémoires comme elle s'entendait à passer gaiement le carnaval. Vers le milieu de l'année 1652, en l'absence de la cour, elle vint habiter les Tuileries, où elle donnait des fêtes presque tous les soirs et régnait en souveraine. Segrais, son poëte, devait trouver à jouer son rôle au milieu de ces réjouissances. Peu fait pour les échauffourées tumultueuses, il s'accommodait de la Fronde rieuse, et l'aurait probablement absoute, si elle n'avait fait que réjouir Paris: elle imprimait une vive impulsion aux esprits, mettait les divertissements littéraires en honneur, et donnait à faire aux hommes de lettres et aux poëtes au moins autant qu'aux gens de guerre et aux politiques. Chez Mademoiselle, la soirée commençait par une tragédie ou une farce, qui faisait « bien montrer les dents, c'est-à-dire rire[1]; » puis un ballet ou un concert, dirigé par Battista Lully, « baladin » de Son Altesse. Les petits jeux de société, le reversis, colin-maillard, venaient à leur tour; enfin, à défaut d'alerte, une collation magnifique terminait la fête.

Chez la comtesse de Fiesque on savait, comme aux Tuileries, mêler les plaisirs de l'esprit aux autres divertissements. Un jour, après le jeu ou la danse, Segrais lit une épître burlesque de Scarron, fort à propos contemporain de la Fronde, ou les aventures de don Quichotte. Une autre fois, c'est un concert: le comte de Fiesque, qui a une belle voix, Mme de Frontenac, le fameux Lambert et sa sœur, en régalent la compagnie. Segrais eût bien voulu y prendre part: car il aimait la musique passionnément, comme Mademoiselle, et il avait tout fait jadis pour apprendre à chanter. Mais sa voix

1. *Gazette* de Loret.

se trouva si déréglée et si peu flexible, qu'au bout d'un mois son maître lui dit fort honnêtement que, s'il continuait, il ne réussirait qu'à perdre son temps. Il lui fallut donc renoncer à la musique et se contenter des talents que Dieu lui avait donnés. Les jours où Lambert et le concert manquaient à la fête, des comédiens venaient représenter « les plus belles pièces du monde, en musique et avec des machines dont on n'avait pas encore vu les pareilles[1], » ou bien ils jouaient certains poëmes grotesques du jeune Corneille. Apprenait-on la mort d'un ami (Chavigny)? point de danse, en signe de douleur; mais on ne laissait pas de rire[2]. Le rire, en effet, n'était-il pas comme le mot d'ordre de la Fronde? Riez donc, heureux Frondeurs, mais hâtez-vous: le temps marche, et le temps suffit pour vous ruiner. Vos fêtes vous font doucement passer l'année; mais le peuple, réduit à la misère par vos divertissantes émeutes, commence à désirer le retour de son roi. En effet, quelques jours après cette fête donnée par la comtesse de Fiesque, Louis XIV rentrait à Paris; et les Frondeurs, sujets rebelles hier, aujourd'hui courtisans disgraciés, se dispersaient dans l'exil. Quant à Mademoiselle, le roi lui écrivit (21 octobre 1652) qu'il n'avait pas d'autre logement que les Tuileries à donner à son frère, et qu'il la priait d'en déloger dès le lendemain midi. Quel coup pour la princesse! Son rôle d'héroïne, de reine de Paris, était fini, et le bruit courait même qu'elle allait en être chassée. Jugez de son déplaisir! être obligée d'aller demeurer l'hiver à la campagne, au lieu de « passer tout le carnaval à Paris avec bien de la joie! » Mais il fallait partir, et même en toute hâte, de peur de n'être pas « exempte de la demeure du bois de Vincennes[3]. » Condamnée à se retirer dans ses terres, elle choisit Saint-Fargeau (à trois jours de Paris et de Blois, où était relégué son père), et s'y rendit avec toute sa maison.

1. Princesse de Paphlagonie.
2. Loret, *Gazette* du 12 octobre 1652.
3. Mss. de Conrart; in-fol. 17.

Segrais dut alors quitter les hommes de lettres, ses amis, et ceux des généreux patrons qui, au milieu même des troubles de la Fronde, s'étaient faits à Paris les protecteurs des Muses. Le plus illustre d'entre eux, à cette époque, était un maître des requêtes, académicien dès 1635, Habert de Montmor. Une fois la semaine il assemblait chez lui des hommes de lettres et des savants, réunis en petite académie avec des statuts. Ainsi l'abbé de Marolles, Ménage, Chapelain, Molière, Gassendi et Segrais s'étaient plus d'une fois trouvés réunis à sa table[1]. A l'hôtel Montmort, Gassendi avait retrouvé un ami dans Segrais. Notre poëte avait fait jadis en Provence un séjour de deux mois, qui lui avait permis de connaître particulièrement le philosophe. Dans la suite, quand Gassendi vint à Paris, où il eut pour disciples Molière, Bachaumont, Chapelle, la liaison, commencée en province, continua plus intime encore. L'hôtel Montmor était leur commun rendez-vous. Quelquefois ils allaient ensemble se promener au jardin du Luxembourg avec les petits enfants de leur amphitryon. Gassendi trouvait du plaisir à s'amuser avec eux, dit Segrais; il les prenait sur ses genoux, les faisait sauter et danser, il ne savait pas ce que c'était de se mettre en colère, et faisait tout ce qu'on voulait. Mal lui en prit, quand la maladie le livra aux médecins. Ils l'affaiblirent si bien par de fréquentes saignées, qu'ils le tuèrent (*a*). Gassendi voyait où ils menaient, et leur disait sans s'émouvoir: « Je sais bien que vous avancez ma mort, mais je suis en vos mains. » Molière, d'humeur moins accommodante (*b*), devait prendre soin un jour de venger son ancien maître. Mais Gassendi n'en avait pas moins succombé. Au mois d'octobre 1655, la *Gazette* de Loret annonçait à Segrais, alors à Saint-Fargeau, que Montmor, non content d'avoir logé Gassendi dans son hôtel, l'avait fait ensevelir dans le tombeau de sa famille: touchante

1. Guy Patin prit part plus d'une fois à ces réunions (Cf. ses *Lettres*, 5 vol., 1715. 30 janvier 1654).

preuve de tendresse également à l'honneur du philosophe et du généreux patron qui voulait rester son hôte au delà de la mort. Cet hommage rendu à la mémoire de Gassendi, et le bel éloge que la Muse historique répandait de sa science et de sa vertu par toute l'Europe, durent flatter la tendresse de Segrais, cet ami si bien fait pour sympathiser avec lui. Tous deux avaient l'âme simple et douce, pleine de bonhomie et de candeur. Tous deux aussi avaient vu naître leur gloire en province, et y avaient trouvé, comme ensuite à Paris, de nobles protecteurs, l'un le comte d'Alais, duc d'Angoulême, et Montmor; l'autre le comte de Fiesque et Mademoiselle.

CHAPITRE III.

SEGRAIS A SAINT-FARGEAU.

Quand la princesse était venue à Saint-Fargeau[1], elle avait trouvé cette demeure dans un état peu propre à dissiper la tristesse d'une exilée. Le pont en était rompu, il n'y avait ni portes ni fenêtres, et « de l'herbe jusqu'aux genoux dans la cour. » Mais bientôt tout changea comme par enchantement. La princesse fait venir Vau, l'architecte du roi; elle construit, répare, embellit, et le vieux château tout à l'heure délabré se transforme en une résidence royale, qui, en comparaison, lui semble un palais enchanté. Mais Segrais n'avait pas besoin de ces magnificences pour se plaire à Saint-Fargeau. Il lui suffisait d'y trouver un des plus beaux séjours champêtres. A peu de distance du château, au milieu d'un bois assez clair, Mademoiselle avait fait faire un mail dont l'extrémité, sur la pente d'un coteau, s'élevait en terrasse. Là on voyait comme suspendu en l'air un cabinet fermé seulement de vitres, sorte de belvédère ouvert de tous côtés aux plus charmants paysages. En face et devant le mail s'étendait une large plaine; à droite paraissait la ville et une partie du château; par-dessus on découvrait dans l'éloignement des coteaux de vignobles et de petits bocages fort plai-

1. Loret, 2 novembre 1652.

sants. A gauche les yeux se reposaient sur un vallon enfermé de longues collines, couronnées de taillis, de plaines et de vergers, tant que la vue pouvait s'étendre. Ce vallon était coupé de petits ruisseaux qui, derrière le mail, venaient se perdre dans une rivière bordée de saules, et étendue en large nappe de belle eau claire tout près du château. Au-dessus de ce petit lac limpide s'élevait un coteau avec l'église de la ville et une plaine verdoyante à l'horizon. Cet heureux assemblage formait une vue très-variée, et les diverses parties du site étaient si agréablement disposées, qu'on croyait voir le plus riant paysage que l'imagination des peintres eût jamais composé [1].

Un pareil séjour ne devait pas au gré du poëte « sentir un peu trop le village » (Loret), et Segrais n'y était pas en exil. Loin de là; sa retraite de prédilection, sa demeure naturelle, si j'ose dire, n'est-elle pas aux lieux où il peut voir de près la nature; et si l'un des plus grands charmes de la poésie pastorale est de reposer l'âme par de fraîches peintures, et l'innocent tableau de la vie des champs, le futur auteur des *Églogues* pouvait-il manquer d'être inspiré dans cette retraite champêtre? Il va rêver au bord de la rivière, à l'ombre des saules; errer, comme Horace aimait à le faire, au milieu de frais bocages; jouir enfin dans ces beaux lieux de biens inconnus à la cour, l'ombre et le silence. L'exil de sa protectrice fut donc heureux pour lui. Les poésies composées à Saint-Fargeau en sont la preuve. En 1651 et 1653, il avait publié l'*Athis*, ouvrage précieux et sentant trop le bel esprit galant de la petite cour où il était né. Mais c'est à Saint-Fargeau qu'il écrit la plupart de ses églogues. Aussi respirent-elles ce parfum champêtre et ces grâces naïves qui ont valu à Segrais le surnom de Théocrite français et un éloge de Boileau.

Toutefois, malgré cet amour des beautés champêtres, le gentilhomme de Mademoiselle était loin de rester indifférent

1. *Nouvelles françaises*, 1er vol., p. 15 et 315.

aux plaisirs de la société qui l'entourait. Il les partageait, et, en les partageant, il y ajoutait. Car un galant homme si poli n'avait rien de commun avec ces musiciens qu'il faut laisser de côté, disait le comte de Fiesque, dès qu'on n'a plus besoin d'eux, comme eux-mêmes, le concert fini, remettent leurs instruments dans l'étui. Segrais n'avait pas besoin de rimer pour plaire, et les grâces de son esprit lui assuraient un continuel agrément. Je ne parle pas seulement des dames qui avaient accompagné la princesse dans son exil, entre autres, les comtesses de Fiesque et de Frontenac, jadis ses maréchales de camp. Mais pouvait-il ne pas plaire à ces femmes distinguées qui venaient tour à tour visiter Mademoiselle, et auxquelles il donne un souvenir ou un éloge dans ses poésies ? Mme de Monglat, Mlle des Vertus (3e et 5e églogues), Mlle de Beuvron, la duchesse de Châtillon, la marquise de Gamaches, et par-dessus toutes les autres, la marquise de Sévigné, amie fidèle de l'illustre exilée et amie aussi de notre poëte. Ces dames à Saint-Fargeau viennent chercher une princesse dont la disgrâce les touche, et retrouvent un poëte aimable dont l'esprit les charme et l'hommage poétique a de quoi les flatter.

Segrais ne se contentait pas de faire en partie l'ornement du cercle de Mademoiselle. Il lui ménageait à elle-même de nobles passe-temps, et lui inspirait le goût des plaisirs de l'esprit. Bientôt la vie nouvelle de la princesse se ressentit de ce bienfait.

Dès son arrivée au château, elle avait ordonné de préparer un théâtre où elle écoutait la comédie avec un plaisir qu'elle n'y avait jamais trouvé. Aussi fit-elle venir les comédiens trois hivers de suite, et jouer devant sa petite cour les pièces les plus en vogue à Paris ; entre autres, diverses comédies de Scarron, et l'*Amarillis* de Rotrou, habillée en pastorale par Tristan. Le théâtre ne faisait pas de tort à la lecture. « Ce fut en ce temps (1653) que je commençai à aimer la lecture que j'ai toujours fort aimée depuis. » Mais que lira-t-elle ? Les

romans à la mode, les poésies galantes dont le beau monde de Paris raffole, ne lui déplaisent pas; mais elle préfère encore les ouvrages solides. Hors les vers, les bagatelles l'ennuient. De même elle recherche surtout la conversation des gens de lettres et d'étude, et trouve peu agréable celle des diseurs de bons mots, qui n'ont que de l'esprit et de la mémoire. Les uns peuvent distraire un moment, et quelquefois réussir à faire passer une migraine : les autres nourrissent de leur fonds une conversation soutenue, et la rendent instructive et attachante. Mademoiselle n'en était pas pour cela d'humeur triste et pédante. Sans avoir la gaieté parfois évaporée de la comtesse de Fiesque, elle savait s'égayer à propos. Ainsi Segrais pouvait lui lire indifféremment l'*Andromède* de Corneille, les *Visionnaires* de Desmarets ou les *Farces burlesques* de Scarron, le *Cid* ou les *Contes* de Marguerite de Navarre. Puis venait le tour de Segrais lui-même. Car ç'aurait été trop de modestie à lui de dire, Corneille une fois excepté :

Parmi tant de héros je n'ose me placer.

Il n'a pas encore achevé ses *Églogues* (1658); mais il a fait *Athis* et terminé ses *Nouvelles françaises* (1656). En lisant ces deux ouvrages à la petite cour de Mademoiselle, il lui rend, à certains égards, ce qu'elle lui a prêté. Les *Nouvelles françaises*, en effet, sont nées des conversations et des divertissements de la princesse avec ses dames, et l'auteur y rappelle sous le voile transparent de noms et d'événements supposés leurs exploits, intrigues et plaisirs au temps de la Fronde. Dans *Athis*, le poëte compose une galerie de toutes les amies de Mademoiselle, devenues les siennes. Aussi avec quel plaisir elles devaient entendre cette lecture, et le murmure flatteur de la *Guigne* qui les célébrait! La naïade de ce petit ruisseau apparaît au berger Athis, endormi sur ses rives, et cherche à le consoler. Il erre désespéré loin des lieux d'où l'exile la

1. *Mémoires*, t. II, p. 243.

nymphe Isis. Mais ses ennuis seront un jour chantés par un jeune pasteur qui les redira aux rives de Seine, et les nymphes les plus dédaigneuses oublieront leur fierté pour prêter l'oreille aux chants de l'harmonieux berger. Ces nymphes sont les comtesses de Fiesque et de Frontenac, amazones rivales, comme la princesse, des fameuses reines du Thermodon; Mlle de Mortemart[1], plus tard Mme de Thianges :

Vous, de sa cour choisie agréable ornement,
Nymphe de la Charente, au teint vif et charmant;

Les duchesses de Sully, de Châtillon, d'Épernon, Mme de Choisy :

.... Dryade aux bruns cheveux,
Le charme du beau monde et l'effroi des fâcheux.

Mme de Bonnelle :

Si digne d'être aimée et si parfaite amie[2].

la duchesse de Rohan, Mlle de Chabot, sa sœur; Mlle de Sully, dont les aïeux, aigles de Jupiter, méritèrent de porter sa foudre vengeresse; les duchesses de Lesdiguières, de Saint-Simon ; la marquise de Montausier et sa sœur, Mlle de Rambouillet; Mlle d'Outrelaize; Mlles d'Haucourt et d'Aumale ; la comtesse de Crussol :

Vous un jour la première au cercle de Junon (la reine);

la marquise de Gamaches; Mlle de Beuvron :

Vous qui, par vos attraits si brillants et si doux,
Du dieu d'Orne rendez le dieu des mers jaloux.

la comtesse de Brégy; les marquises de Gesvres[3], de Saint-Chaumont, de Feuquières.

Toutes ces beautés, déités précieuses ou héroïques, se-

1. *Athis*, édit. in-4, p. 39 et sqq.
2. Il faisait bon d'être de ses amis. Au dire de Loret, elle avait « une langue qui perçait mieux qu'hallebarde. »
3. Celle qui prend le parti des évanouissements auprès du lit de mort de la princesse de Conti.

ront touchées des douleurs d'Athis, et assurent au berger, comme au petit ruisseau de la Guigne, une immortelle célébrité.

La lecture du poëme achevée, ces dames, à l'exemple des héros de l'Astrée, engagent une conversation demi-littéraire, demi-galante ; on pèse le mérite des divers personnages, on juge leurs passions, la délicatesse ou la méchanceté de leurs sentiments. Mais quel que soit l'objet de ces entretiens, on s'aperçoit d'abord qu'ils sont provoqués par les œuvres d'un poëte spirituel et galant, tendre et délicat. Avec lui le bel esprit a pris droit de cité à Saint-Fargeau. Segrais l'y éveille, le fait aimer, et tout ensemble apprend aux hôtes du château des Six-Tours à admirer, selon leurs mérites divers, quelques-uns de ses auteurs favoris, Malherbe, Racan, le Tasse, Homère. Enfin, dans le particulier (il n'est plus ici poëte bel esprit, mais secrétaire de Mademoiselle), il lui lit la *Gazette*, afin de la tenir au courant des principaux événements de l'Europe ; les lettres de M. de Vaux, où se trouvait toute l'histoire du temps, en particulier la satirique, avec les nouvelles de Paris ; ou encore les *Gazettes* de Loret et de Boursault.

Les hommes de lettres n'étaient pas seuls à divertir Mademoiselle de leur correspondance. Elle avait laissé à Paris des amis qui, n'ayant pu ou voulu partager son exil, s'efforçaient au moins de le lui rendre plus léger. La comtesse de la Suze était du nombre. Sa beauté et son esprit lui avaient permis jadis de prendre une part brillante aux fêtes du Luxembourg ; et de son côté Segrais avait, selon toute apparence, fréquenté son hôtel. Il y trouvait Subligny, Montplaisir, Pélisson, Mlle de Scudéry, correspondante et amie du poëte. Au milieu de ce cercle galant régnait « l'incomparable comtesse, » cette admiratrice de Pétrarque, au moins aussi savante que lui dans les choses d'amour ; cette femme bel esprit enfin, dont les élégies respiraient une tendresse si touchante et si franchement abandonnée. Quand Mademoiselle

eut quitté Paris, la comtesse voulut suppléer à l'absence par le commerce des lettres[1]. L'abbé de Torches se fait alors son secrétaire; le duc de Savoie et les poëtes ses familiers s'unissent à elle pour regretter la princesse en prose et en vers. Les Nymphes mêmes du jardin du Luxembourg s'associent à ce commun chagrin, et déplorent à la fois l'éloignement de Mademoiselle et celui de Segrais. Depuis qu'il a quitté leurs bocages, les rameaux ont dépouillé leur verdure.

Les chalumeaux et les musettes
Pendent aux arbres de nos bois;
On n'entend plus les douces voix,
Les beaux airs ni les chansonnettes.

En effet, musettes et chansons avaient, avec Segrais, suivi Mademoiselle dans ses terres, et tandis que le Luxembourg gémissait, la princesse et sa cour ne laissaient pas de se divertir.

Mademoiselle avait même ajouté à ses distractions habituelles des soins d'une nouveauté piquante chez une princesse du sang: elle s'était faite auteur. A peine arrivée à Saint-Fargeau, on la voit non-seulement écrire ses mémoires (1653), mais encore imprimer divers opuscules satiriques contre une dame de Fouquerolles, avec qui elle avait eu de vifs démêlés. D'autres fois elle s'avise de couplets et de petits vers, à l'exemple de Mme de Frontenac. Mais elle avoue les faire très-mal. Ceux de sa dame d'honneur, au contraire, sont d'ordinaire « fort jolis. » Ils ne sont pas toujours, il est vrai, de sa façon; Mademoiselle a bien soin de nous en avertir, et d'ajouter qu'un certain M. Duchâtelet venait souvent à son aide. Ce petit mouvement de vanité jalouse est à noter: ne dirait-on pas que la princesse tient à se donner bien formellement son brevet d'auteur? Quoi qu'il en soit, ces divertissements littéraires, auxquels Segrais la portait,

1. *Recueil de la comtesse de la Suze et de Pélisson*, 1674; 2e vol.

lui rendaient tolérable et même agréable le séjour de Saint-Fargeau. Aussi, quand il lui faudra le quitter en 1657, moitié découragement et dégoût qui suit les longues disgrâces, moitié regret de la douce vie qu'elle mène depuis quatre années dans ses terres, elle semblera ne revenir à la cour qu'avec indifférence. Si encore elle avait suivi son dessein de rapprendre l'italien à Saint-Fargeau[1] ! Segrais l'eût aidée à ressaisir ce qu'elle en avait oublié, et grâce encore à lui, elle eût pu goûter ailleurs que dans les imitations de son poëte les œuvres si délicates du Tasse ou de Pétrarque[2]. Mais elle a négligé une si précieuse étude, et à son grand regret. Ce ne sont pas là des sentiments ordinaires chez des princesses; et certes, avant que les hommes de lettres, mêlés au dix-septième siècle à la noblesse la plus relevée, l'eussent séduite aux œuvres de l'intelligence, peu de dames de la cour se seraient affligées d'être privées à Paris d'un tel plaisir. Mademoiselle s'en afflige et ne manque pas d'ailleurs, avec sa naïveté habituelle, de faire remarquer, à son honneur, qu'après un exil de quatre années, « peu de gens auraient été fâchés d'aller à Paris pour ne pas lire le Tasse. »

La princesse se trouvait récompensée de ce goût nouveau chez elle des choses de l'esprit : l'héroïne de la Fronde lui devait d'avoir échappé à l'ennui de l'exil. Avant 1653, elle se demandait avec admiration comment une personne de haut rang pouvait se divertir dans un éloignement forcé; il lui semblait qu'être bannis de la cour condamnait les grands à une condition affreuse. Mais depuis, Saint-Fargeau et les divertissements littéraires qu'elle s'y était ménagés lui avaient bien fait changer de sentiments. Elle avait donc été bien avisée d'accueillir Segrais, et cet officier-là en valait bien un autre. Mmes de Fiesque et de Frontenac avaient été appelées par Mademoiselle à titre d'amies, de confidentes : bientôt elle ne les peut souffrir. Elle les accuse de trahir ses intérêts, et

1. *Mémoires*, t. III, p. 54. — 2. *Idem*, t. III, p. 438.

d'envenimer par leur peu de fidélité tous ses ressentiments. Ses officiers les plus familiers, Préfontaine, Brays, Saujon, que font-ils que travailler à ses procès et l'aider à se tourmenter ? Derrière ces personnages presque toujours en scène dans ses mémoires, il en est un autre modeste, et en comparaison assez effacé : c'est Segrais. Il reste à demi dans l'ombre, au milieu des intrigues et chicanes de la petite cour de Saint-Fargeau. Mais il fait sentir ailleurs sa présence; il est comme l'heureux génie du lieu. Avec lui les Muses viennent embellir les fêtes du château, et apprendre à la plus fière des princesses du sang à vivre heureuse, même dans la disgrâce.

Ce n'était pas trop de leur secours; à bien des égards les ennuis ne lui étaient pas épargnés. C'étaient d'abord d'interminables procès avec Gaston, des exploits, des sergents; et avec cela, les comtesses de Fiesque et de Frontenac, impatientes de voir finir leur exil, travaillaient aux intrigues dont l'objet était de rapprocher définitivement le duc d'Orléans de la cour : de là les colères de Mademoiselle. La comtesse de Fiesque surtout avait excité son ressentiment. La princesse allait jusqu'à la traiter de « folle, » et déclarait hautement ne la garder auprès d'elle qu'en considération de son mari, l'ancien allié de Condé et des Frondeurs. Une fois dans ces termes, ces deux femmes ne pouvaient tarder d'en venir à un éclat. Mme de Fiesque en prit l'initiative (1er janvier 1657). Un soir Mme de Thianges, Mlle de Vandy, étaient dans la chambre de Mademoiselle. A côté d'elles, Segrais venait de copier dans un livre des vers et des chansons, et il se mettait à écrire avec un conseiller de Dombes[1]. Tout à coup la comtesse de Fiesque entre d'une furie terrible. Elle annonce à Mademoiselle qu'elle est obligée de la quitter, et en est ravie. La princesse réplique sur le même ton; une dispute s'engage, de vifs reproches sont échangés. Enfin la comtesse

1. *Mémoires*, t. III, p. 2.

sort en disant à Mademoiselle que, dès le lendemain midi, elle aura l'honneur de prendre congé d'elle. « Tout ce qui était dans mon cabinet était extrêmement étonné, » dit Mademoiselle. Segrais ne dut pas être moins chagrin de voir finir ainsi la longue liaison de son ancienne et de sa nouvelle protectrice. Cette violente rupture le mettait dans une position délicate à leur égard : la reconnaissance l'obligeait à rester neutre, et cela, chose difficile, sans blesser l'une des deux parties. Il y réussit cependant, mais non sans que sa réserve et sa neutralité même lui attirassent parfois d'assez grands embarras. La comtesse de Fiesque le prenait pour intermédiaire quand elle désirait frapper son adversaire de sensibles coups. Veut-elle lui apprendre qu'elle a mis un officier dont elle se plaignait à l'abri de ses menaces? elle l'écrit à Segrais, afin de faire bien sentir à son ennemie que c'est elle et non une autre qui lui lie les mains. Au milieu de pareilles hostilités, il fallait avoir la délicatesse et la discrétion du poëte pour se bien tirer d'un rôle si ingrat.

Dans une autre circonstance (vers septembre 1657), on le voit encore chargé d'une commission délicate, mais cette fois par Mademoiselle. Un de ses officiers, Latour, avait demandé et obtenu son congé quand elle était encore en exil. Peu après, il reçoit la nouvelle de la rentrée en grâce de la princesse. Aussitôt il se ravise, et demande pardon à Mademoiselle de son indiscrète démarche. Attaché à son service par Gaston, il ne peut quitter sa charge sans l'aveu du prince. C'était dire qu'il la voulait garder. Mais Mademoiselle, ravie de le prendre au mot, l'avait aussitôt donnée à un autre officier, Brays, qui lui agréait davantage. Comment arranger cette affaire? Mademoiselle confie à Segrais le soin de tout accommoder. Il va donc trouver Latour, et lui insinue que, se souvenant de sa propre demande, Mademoiselle le prie de se retirer de bonne grâce. Mais le pire sourd est celui qui ne

1. *Mémoires*, t. III, p, 146.

veut entendre. Latour trouva quelque défaite, et comme son zèle pour le service de Mademoiselle l'emportait sans doute sur l'habileté diplomatique de l'ambassadeur, il mit fin au débat (certain d'ailleurs de l'appui de Gaston), en écrivant à la princesse qu'il lui était tout dévoué, et ne la quitterait jamais que par force. Fidélité touchante, mais dont Mademoiselle, sans ingratitude, pouvait lui savoir peu de gré. Déjà l'exilée de Saint-Fargeau avait repris son rang à la cour, et après une éclatante disgrâce, y reparaissait comme il convenait à une petite-fille de Henri IV.

CHAPITRE IV.

RETOUR A PARIS. — OPUSCULES DE MADEMOISELLE.
PORTRAITS. — SEGRAIS AMBASSADEUR.

Rentré à Paris (avril 1657), Segrais alla loger avec Mademoiselle au Luxembourg, et ne tarda pas à se voir mêlé aux fêtes royales, comme avant 1653. Ce n'est pas que sa protectrice en eût été privée pendant son exil. Si elle n'avait point paru aux Tuileries, elle avait quelquefois partagé ailleurs les divertissements de la cour. En 1655, on la trouve avec son gentilhomme à Fontainebleau. Une anecdote du Segraisiana l'atteste. Un jour, au sortir de la comédie où avaient assisté le roi, alors âgé de dix-sept ans, et son frère le duc d'Anjou, Segrais suivait d'assez près les deux princes pour entendre leur entretien. Le duc d'Anjou demanda au jeune Louis XIV ce qu'il pensait de la comédie ; tout le monde l'avait trouvée admirable. « Mon frère, répliqua le roi, ne savez-vous pas que je ne juge jamais de ce que je ne sais pas? » Segrais nota la réponse, et plus tard il la rappelait volontiers aux jeunes gens trop prompts aux jugements téméraires. L'année suivante (1656), Mademoiselle alla visiter à Fontainebleau la reine de Suède qui éveillait alors si vivement la curiosité de toute la France. Cette « reine des Goths[1] » qui ne lui rendit pas sa visite, avec sa petite taille, ses airs dé-

1. *Mémoires de Mademoiselle*, t. II, p. 480.

gagés et ses yeux tour à tour doux ou rudes, lui parut à tout prendre « un joli petit garçon. » Segrais la vit, et put juger après coup de la vérité des éloges qu'il lui avait donnés avec tous les hommes de lettres de son temps (1651).

La fin de l'exil de Saint-Fargeau permettait à Mademoiselle d'assister à des fêtes plus gaies pour elle que celles de Fontainebleau. Mais d'abord sa fierté les lui fit accueillir avec une dédaigneuse indifférence. Au premier bal où elle parut, chez Monsieur, tout le monde était paré; elle seule ne le fut pas. Toutefois, cette apparente froideur ne dura pas. On le vit bien à la fête donnée peu de jours après aux Tuileries, et dans des circonstances qui offrent ici un intérêt particulier. Depuis l'*Astrée*, la pastorale régnait en souveraine dans la belle société. Théâtre, poésie, romans, modes même, cet engouement avait tout envahi. Bergers et bergères étaient donc partout les bienvenus, et surtout dans les mascarades. Un jour à la cour, on en fit une dont la pastorale eut les honneurs, et, à cette occasion, Mademoiselle dérogea à ses habitudes. D'ordinaire elle se passait volontiers de déguisement. « J'ai tant de confiance à ma bonne mine que je crois qu'elle me pare plus que tous les diamants de mille créatures qui ne sont pas faites comme moi[1]. » Mais cette fois, ce travestissement bucolique séduisit la protectrice de Segrais. Au reste, sa parure alla bien au delà de l'élégance des Philis ou Célimène du poëte: elle fit pour son habillement ce que Fontenelle conseille au poëte bucolique de faire pour les sentiments de ses personnages et la parure de leur esprit. Les costumes étaient taillés à la villageoise, mais c'était tout. « Nos habits étaient échancrés à la bressane, avec des manchettes et des collerettes à leur mode, de toile jaune, à la vérité un peu plus fines que les leurs. Mon corps était lacé de perles et attaché avec des diamants. Il y en avait partout. (Elle y revient donc, elle aussi.) Nous étions coiffées en

1. *Mémoires*, III, 355.

paysannes de Bresse avec des houlettes de vernis, couleur de feu, garnies d'argent. » Les quatre bergers, Péguilin (Lauzun), le duc de Roquelaure, le comte de Guiche et le marquis de Villeroy n'étaient pas moins proprement vêtus. De son côté, la troupe ordinaire des masques du roi était magnifiquement parée; mais le groupe pastoral, par sa grâce originale, éclipsa « toutes ces brillantes divinités avec tout leur or et leur pourpre. » Aussi Mademoiselle se félicite-t-elle de cette galante invention dont elle avait sans doute eu l'idée : l'auteur des églogues était son poëte, et le Lignon coulait près de ses terres.

Cependant Mademoiselle, tout en se divertissant aux fêtes de la cour, ne perdait pas ce goût des plaisirs de l'esprit, que le séjour de Saint-Fargeau et Segrais lui avaient donné. Sept mois après sa rentrée en grâce, comme si elle eût affecté de se plaire dans ses terres, même après son rappel, elle était allée passer quelque temps à Champigny (novembre 1657). Là, Mademoiselle eut l'idée d'écrire à Mme de Montglas une de ces lettres collectives alors à la mode. Cette pièce, tour à tour galante, badine, quelquefois même demi-burlesque, est intéressante à étudier. Elle peut, à certains égards, donner une idée de la poésie légère familière à la société de Mademoiselle. Cette société même était assez mêlée : seigneurs et dames de haute naissance, savants, poëtes, gentilshommes ou officiers, provinciaux assez guindés, tout s'y trouvait. Chacun de ces personnages a marqué assez bien de son cachet la prose ou les vers qu'il a fournis à titre de contingent. L'ami intime est badin et familier (Brai, la Citardie); le savant, grave (Chevreau); le gentilhomme, galant; le provincial (la Noblaie), un peu gauche ou emphatique; la dame de qualité, pleine de bon goût et de distinction; le poëte, spirituel; la princesse enfin, plus princesse que rimeur habile. Voici le début de cette curieuse épître :

A MADAME DE MONGLAS[1].

A Champigny, ce 19 novembre 1657[2].

« Il semble que depuis votre départ, le temps nous ait aidé à pleurer la perte que nous avons faite, car la pluie n'a pas discontinué. Mais hélas! madame, tous nos regrets sont superflus, et tout ce que l'on peut dire, c'est que l'absence et le temps n'effaceront jamais les sentiments que l'on a pour vous. Tout ce qui est ici a fort grand désir de vous écrire, et, attendu que mes grandes affaires ne m'occupent pas plus que le beau temps à me promener, j'ai consenti volontiers à leurs très-humbles prières; car vous savez que je suis une bonne princesse.

POUR NOUVELLES.

Nous sommes ici dans l'attente
De voir madame de Tarante[3].
Vous serez bien dans nos discours,
De vous nous parlerons toujours;
Car elle et sa sœur[4] vous honorent
Comme si vous étiez l'aurore.
Nous verrons aussi Chandenier[5]
Et notre gentil chevalier[6],

1. Belle-fille de la marquise de Saint-George, première gouvernante de Mademoiselle. — L'Uralinde de la princesse de Paphlagonie est Mme de Monglas, amie intime de Mademoiselle. (Cf. Bussy Rabutin, *Hist. am.*, 3e récit.)

2. Mss. de Conrart, in-folio, IX, p. 1219.

3. Émilie de Hesse, mariée en 1648 à Henri-Charles de la Trémouille, prince de Tarente.

4. C'est-à-dire belle-sœur, Marie-Charlotte de la Trémouille, mariée en 1662 au duc de Saxe-Iéna, Bernard; morte en 1682.

5. Chandenier était un ami du père de Saint-Simon. Il vécut quarante ans dans la disgrâce. M. Cousin (*Étude sur Mme de Chevreuse*) le compte parmi les Importants. Chandenier, d'après Ancillon, était encore l'ami de Chevreau qui, lui aussi, prend part à la lettre de Champigny.

6. Le chevalier de Béthune, fils du comte de Béthune. Le comte de Béthune, ami commun de Gaston et de Mademoiselle, avait toujours joué le rôle de conciliateur entre le prince et sa fille. C'est lui qui les réconcilie en 1657. Le chevalier, son fils, n'était guère fondé en raison quand, l'année suivante (1658), il enlevait Mlle des Marais.

Qui, en se fondant en raison,
Fera l'honneur de la maison.
Car, quand en raison l'on se fonde,
On se rend agréable au monde.
Votre cousine et le Rivau [1],
Gens de bonne tête et cerveau,
Font tous les jours des arbitrages,
Rendent sentences, font partages,
Et empêchent mille duels :
Ce sont des esprits sans pareils.
Segrais boit, plus ne se mutine,
Son humeur n'est plus si chagrine.
Je sais bien qui l'est [2] à son tour,
Et qui me gronda l'autre jour,
Et fut quasi prêt à me battre,
Jura Dieu des fois plus de quatre;
L'on vous le laisse à deviner,
Car je ne l'oserais nommer.
Vous avez si bonne mémoire
Que vous devinerez l'histoire.
Lespinay [3] bientôt vous verra;
Car à Paris il s'en ira
Pour faire, en mon nom, révérence
Au Roi, la Reyne, l'Éminence,
Et leur dire mon déplaisir
De ne pouvoir si tôt partir,
Comme aussi à Monsieur son frère
Faire civilité légère.
Or, mes affaires de ce lieu
Contre le duc de Richelieu [4]
Me retiennent bien malgré moi,
Je vous le jure sur ma foi.
Il y a plus de trois hivers
Que je n'avais fait aucun vers;
J'étais brouillée avec les Muses;
C'est ce qui fera mes excuses,
Si je manque à garder leurs lois.
Je ferai mieux une autre fois.

1. Je ne connais pas ces deux personnages.
2. Vantelet, son écuyer (note du Ms. de Conrart).
3. Officier de Mademoiselle.
4. Mademoiselle était en procès avec le duc de Richelieu pour la terre de Champigny (*Mémoires de Mademoiselle*, t. II, p. 359).

Brai[1] et Mimi sont de sa tante
Humble serviteur et servante.
La Reyne et la pauvre Gogo[2]
Ne sont pas, hélas ! à gogo ;
Et si vous fussiez demeurées,
On ne les eût pas enfermées
Comme elles le sont maintenant,
Pour l'absence de leur amant ;
Elles sont fort gentes et belles ;
Sans lire le *Pastor fidèle*,
Chacune d'elle s'écria :
« O Mirtil ! *Anima mia !* »

Quand vint le tour de Segrais de prendre la plume, il écrivit :

« Pour faire court, je suis votre humble serviteur.

Car

Après ce que vous vient de dire
La belle main[3] ou d'albâtre ou de cire
Qui devrait de l'Euphrate au Tage commander,
Quand vous m'auriez permis cent fois de vous écrire,
Je ne vous saurais que mander.
Objet charmant et beau, je m'en vais donc me taire,
Et m'est avis que d'ici vous entends
Répondre en même temps :
Objet charmant et beau, vous ne sauriez mieux faire. »

Au début de sa lettre, Mademoiselle annonce l'arrivée prochaine de la princesse de Tarente. Elle vint en effet à Champigny avec Mlle de la Trémouille, et toutes deux montrèrent à la princesse leurs portraits qu'elles avaient faits en Hollande (l'une à la Haye, en 1656, et l'autre peu après). Made-

1. Son écuyer depuis le mois de septembre 1657.
2. Deux chiennes de Mademoiselle, quelquefois célébrées par les petits poëtes du temps. Pour plus amples détails sur Gogo-Souris, Cf. Loret, 1657. Mirtil est le héros du poëme de Guarini, et, par abus, le nom du chien de Mme de Monglas. Le nom du beau Médor (Arioste) a eu la même destinée. Est-ce à sa fidélité que le chien doit le privilége d'avoir hérité du nom de si parfaits amants ?
3. Ce n'est pas ici un détail tout à fait banal. Segrais, dans un autre endroit, et Loret célèbrent la blancheur de cette main.

moiselle voulut aussitôt faire le sien, et pria les dames de sa compagnie de l'imiter. Ces dames, encouragées par son exemple et les succès éclatants des portraits du Cyrus et de la Clélie, se montrèrent fort empressées à ce divertissement nouveau. C'était un exercice d'esprit piquant et où leur vanité, au besoin, trouvait son compte. Les portraits devinrent donc bientôt à la mode. Chacun prétendit avoir le sien; les plumes des habiles furent mises en œuvre, et presque toutes les dames de la société de Mademoiselle et de la cour ne tardèrent pas à s'admirer dans de flatteuses images. Mademoiselle, après avoir tracé la sienne, avait laissé à la comtesse de la Suze et surtout à Segrais, dans son hymne (*a*), le soin de célébrer plus hautement ses qualités. Tel des portraits anonymes de la Galerie publiée par M. de Barthélemy est peut-être aussi de la façon du poëte. Mais il serait téméraire de l'affirmer.

Quoi qu'il en soit, dans les premiers jours de janvier 1659, Segrais et Huet réunirent (*b*) cinquante-neuf portraits. (Il y en avait seize de la main de la princesse.) Segrais les revit, et les publia avec une épître liminaire à Mademoiselle (*c*). Le secrétaire de la princesse lui demande d'abord pardon du zèle inconsidéré qui lui a fait publier ses œuvres sans son aveu. Il est et s'avoue criminel, mais il n'a commis ce crime que pour la gloire de Mademoiselle et la satisfaction de toute la France. Les portraits de sa main lui ont semblé d'illustres orphelins dignes d'être recueillis. Il a pensé d'ailleurs que dans un siècle peu favorable aux belles-lettres, il ne leur serait pas désavantageux de faire voir par l'exemple de Mademoiselle l'état que les plus illustres doivent faire d'un si noble amusement. Qui pourra désormais mépriser les charmes des beaux-arts après que Son Altesse Royale les a ennoblis en les cultivant? Et qui osera prendre, par galanterie, le parti de l'ignorance après les grandes victoires que Mademoiselle a remportées contre elle? Parmi ces portraits de choix, ceux qui sont d'un meilleur tour sont dus à la princesse. Cependant elle les a composés en se jouant: le plus

long ne lui a pas coûté un quart d'heure. Et avec cela ils feraient honneur à l'écrivain le plus habile, tant la princesse, nous dit ailleurs Segrais, avait de vivacité d'esprit, jointe à beaucoup de netteté et de facilité d'écrire.

Toutefois, quel que fût le mérite de ces portraits, ils ne pouvaient rien perdre à des corrections légères. Mademoiselle, après tout, ne faisait nullement profession d'écrire. C'était déjà beaucoup pour elle de ne pas s'imaginer qu'on « perde » à se faire imprimer « la moitié de sa noblesse, » selon le préjugé du temps[1]. Elle était donc excusable, en dépit de tout son esprit, de laisser beaucoup de *mais*, de *car*, de *parce que;* et nul autre qu'un marquis de Molière n'aurait songé à exiger d'une princesse du sang de posséder à fond l'art du style sans l'avoir jamais appris. Segrais, plus discret, se contentait, en recopiant le manuscrit, de retrancher les mots inutiles. Mais il se gardait d'en rien dire. La princesse n'aimait pas à être reprise; elle-même s'avouait la personne du monde « la plus volontaire » et la moins soumise; et si elle prétendait n'en vouloir jamais faire qu'à sa tête, ce n'était pas pour se priver de la commodité d'écrire à sa fantaisie. Segrais avait-il un conseil à lui donner; il le lui insinuait doucement, bien sûr de le voir rejeté d'abord. Mais peu après la princesse revenait au sentiment de son poëte, et le suivait comme si elle se fût déterminée d'elle-même. Fallait-il retoucher ses manuscrits, Segrais le faisait à la dérobée. Mademoiselle s'en apercevait bien, mais elle avait le bon esprit de ne pas s'en piquer. Elle n'en parlait pas à son secrétaire, et le secrétaire ne lui en parlait pas non plus.

Le succès des portraits encouragea la princesse; la même année (1659), elle fit publier par Segrais une petite nouvelle plaisante, la *Relation de l'île imaginaire*[2]. Voici à quelle occasion: un conseiller du parlement de Dombes, en démêlé avec sa compagnie, avait soumis le débat à Mademoiselle, sa sou-

1. *Artamène*, X, p. 329. — 2. *Mémoires*, t. III, p. 340.

veraine. La sotte suffisance qu'étalait ce monseigneur de Bussillet dans ses lettres à la princesse lui donna l'idée de s'en divertir. Elle lui fit croire qu'on lui proposait d'acheter une île, et qu'elle le destinait à en être le gouverneur. C'était là sans aucun doute un souvenir de *Don Quichotte* que lui lisait Segrais, si grand admirateur de Cervantes. Notre conseiller, nouveau Sancho Pança, ne se le fit pas dire à deux fois. Aussitôt il demande à la princesse le nom et la description de l'île. Mademoiselle voulut le servir à souhait. Elle lui répond qu'elle attend cette description au premier ordinaire, se met vivement à l'œuvre et écrit « cette bagatelle, » bagatelle fort agréable, en vérité, et digne des éloges de Mlle de Scudéry. « Il y a de l'esprit partout, » en dit l'auteur du *Cyrus*, et la marquise de Sablé écrit à la comtesse de Maure, qui lui a envoyé un exemplaire de ce livre : « J'en voudrais bien avoir un qui fût tout à moi, et qu'il me fût permis d'en récréer la solitude de quelques anachorètes de nos amis[1]. »

En effet, Mademoiselle, dans ce cadre assez étroit, a su faire entrer bien des inventions divertissantes et de judicieuses critiques. Attaque de pirates, aventures romanesques d'un prétendu fils de roi qui se fait berger pour séduire une belle, souvenirs du Lignon et des chevaliers errants de *Don Quichotte* ou de l'*Astrée*, jolis petits moutons enrubannés, rien n'y manque. Mademoiselle a donné à sa nouvelle, pour les railler sans doute, les deux caractères si bizarrement amalgamés dans le roman de d'Urfé, tour à tour chevale-

1. Mss. de Conrart, in-fol., XI, p. 79 (Lettre à la comtesse de Maure, de juillet 1660). La marquise de Sablé était alors retirée dans une maison séparée du monastère de Port-Royal de Paris, mais enfermée dans son enceinte. Elle y vivait entre le monde et le couvent (Cf. Princesse de Paphlagonie). Mademoiselle fut touchée de l'éloge de l'*Ile imaginaire*, par la marquise de Sablé, juge délicat en cette matière : « Mademoiselle a tellement gousté votre lettre qu'elle veut la garder, elle qui ne fait d'ordinaire que fort peu de cas de ce que les autres escrivent.... Secretz, qui est à Mademoiselle et que vous pouvez sçavoir estre un homme d'esprit, admira votre lettre.... » (Lettre de la comtesse de Maure à la marquise de Sablé. — Portefeuille de Vallant. t. VII).

resque et pastoral. S'agit-il de peupler l'île invisible? les traits de bon comique ou de fine satire s'échappent à tout moment de sa plume. On y amènera, pour la rendre florissante, gens de guerre et de justice, conseillers du parlement, police, religieux et religieuses, jésuites, jansénistes, comédiens de toute nation et de toute nature, bateleurs, marionnettes, musiciens, danseurs, si agréables à voir dans un ballet « après les machines, » bouffons de cour et astrologues ; et toute cette république confiera ses destinées à un gouverneur incomparable. Mademoiselle couronne son œuvre en faisant le portrait du personnage ; elle décrit son agréable figure, exalte ses merveilleuses qualités. Ainsi finit la relation, en même temps que se dissipe enfin la sotte illusion du héros mystifié.

En si bon chemin la princesse ne voulut pas s'arrêter, et la même année encore, pendant le voyage des Pyrénées, elle permit à Segrais de publier à Bordeaux, *la Princesse de Paphlagonie* (1659), petit roman allégorique plein d'allusions à l'histoire du temps, et tissu d'intrigues et d'aventures peu suivies, mais intéressantes, et dont les héros sont des personnages de la cour de Mademoiselle. On y remarque divers portraits finement touchés, une raillerie de bon goût, un esprit galant et délicat ; et tout cela est mis en œuvre avec mesure et sobriété. On s'aperçoit bien vite en lisant ces jolis ouvrages, que la princesse a gagné au commerce de l'auteur des *Nouvelles françaises*. Grâce à lui, elle sait composer, elle a de la lecture et écrit d'un style qui ferait honneur à un auteur de profession. Mademoiselle ne l'ignorait pas. Mais plus tard un vif ressentiment, aigri par le malheureux succès de ses amours, le lui fit oublier. En 1677, elle dira de Segrais que c'est « une manière de savant, de bel esprit, » sans songer que ses portraits et ses deux Nouvelles n'auraient pas plus de style ni de mérite littéraire que les Mémoires où elle le traite si dédaigneusement, si elle n'avait eu qu'un Préfontaine pour les corriger (*a*).

C'est le même ressentiment sans doute qui la fait parler rarement de Segrais, dans ses Mémoires. Elle ne lui a point pardonné d'avoir songé à entraver ses amours. Aussi semble-t-elle l'éloigner à dessein de la scène et l'écarter de sa personne, comme on fait un serviteur disgracié. Si elle revient à lui, c'est à regret et quand les faits l'y obligent. Mais souvent aussi, Segrais reparaît à nos yeux sans que la princesse l'appelle ; le sujet même l'amène, et, en dépit d'elle, on a le plaisir de l'entrevoir. Ainsi durant le voyage des Pyrénées, la cour arrivée à Avignon ne manqua point d'aller visiter la fontaine de Vaucluse (1660)[1]. Mademoiselle parle avec une admiration mêlée de respect, de cette poétique solitude où, vingt ans pendant sa vie et dix ans après sa mort, Pétrarque chanta Laure et l'aima. Si tels étaient les sentiments de la princesse, quels devaient être ceux de Segrais ! Pétrarque avait été le poëte de sa jeunesse, comme Virgile fut, presque sans partage, celui de son âge mûr. A Pétrarque il devait quelques-unes de ses poésies galantes les plus délicates, de ses sonnets les mieux inspirés. Il était donc naturel qu'il rendît hommage à ce prince des poëtes tendrement spirituels, aux lieux mêmes qui l'avaient entendu chanter. C'est ce qu'avait fait jadis l'auteur de l'*Astrée*. Au nom de Pétrarque il avait promis à la Sorgues, petite rivière qui sort de la fontaine de Vaucluse, une glorieuse immortalité. Segrais se souvenait de l'*Astrée* (l'épisode de la Guigne est une imitation évidente de celui de la Sorgues), et il pouvait murmurer au bord même de la fameuse fontaine cette prédiction du Destin au dieu de ces rives : « Écoute, quand vingt-neuf siècles seront écoulés, sur tes bords viendra le cygne florentin qui, à l'ombre d'un laurier, chantera avec tant de douceur que, ravissant les hommes et les dieux, il rendra à jamais ton nom célèbre dans tout l'univers[2]. »

Quelque temps après (1660), la cour se rendit à Perpignan,

1. *Mémoires*, t. III, p. 438. — 2. *Astrée*, IIIe partie, IIIe livre, p. 106.

où, à la demande de Mademoiselle, Segrais allait faire une démarche bien différente de la visite à la fontaine de Vaucluse. Il ne s'agit plus cette fois d'une célèbre solitude à visiter, de poétiques souvenirs à éveiller, mais d'un couvent de moines et d'astrologie. Mademoiselle, fort superstitieuse, avait envoyé son gentilhomme consulter un père minime fort habile, assurait-on, dans l'astrologie judiciaire : elle voulait savoir si, après tant de glorieux partis refusés ou manqués, elle serait enfin mariée. « Mademoiselle ne sera jamais mariée, répondit le savant homme. Ne voyez-vous pas que voici Jupiter et Mercure en opposition ? Les règles de notre art seraient fausses si cela arrivait. » Telle était la triste prophétie que le poëte était obligé de rapporter à sa maîtresse. Il la rapporta avec un grand sérieux, mais s'avoua tout bas sans doute que le rôle d'ambassadeur est parfois assez ingrat. Mademoiselle, dans ses Mémoires, ne dit rien de cette consultation du père minime. Quand elle écrit cette partie de sa vie (1677), Lauzun est depuis six années en prison, et la fatalité a trop cruellement justifié le révérend moine pour qu'elle songe à ranimer de si douloureux souvenirs. Il lui faudra attendre jusqu'en 1681, pour reconnaître qu'en dépit de Jupiter et de Mercure, le bon père s'était trompé.

Mais en 1660 elle avait foi entière à ses paroles, et même, comme si la réponse de l'astrologue eût ravivé son aversion pour le lien conjugal, elle se divertissait à tracer à Mme de Motteville (mai 1660), le plan d'une république où le mariage serait interdit. Elle suppose une colonie des deux sexes, dans un endroit délicieux, sur les bords de la Loire ou de la Seine. Ses plaisirs sont la conversation, la lecture, la musique, la culture des jardins et le soin des troupeaux ; mais le mariage et l'amour y sont sévèrement proscrits. Le mariage est, dit-on, « un embarquement fâcheux [1] ; » il condamne les femmes à la fragilité ou à la servitude. L'amour

1. Mss. de Conrart (*Lettres à Mme de Motteville*), in-fol, XI, p. 63.

ne sert qu'à nous tourmenter. Bussy était tout à fait de cet avis (après son malheureux séjour à la Bastille, 1666). « Si la jeunesse connaissait le prix de l'amitié et les amertumes de l'amour, il serait banni de toute société raisonnable, » (Lettres, 1670). Mademoiselle le bannit de la sienne et ne veut pas d'un état si mal ordonné qu'on y puisse rencontrer des misérables comme vous, infortuné Athis, pitoyable Céladon! Ainsi la princesse enchantée des imaginations bucoliques de d'Urfé et de Segrais, ne s'en inspire qu'à demi. Ses sujets auront le droit de faire tout ce que l'on voit dans l'*Astrée*, « mais sans toutefois faire l'amour. Car cela ne me plaît point, en quelque habit que ce soit. » Mme de Motteville qui, avec Segrais, soutenait le parti du bon sens auprès de Mademoiselle [1], lui répond solidement sur le ton badin, et plaide la cause de l'amour permis. Ne convient-il pas qu'une si belle colonie soit immortelle? et le moyen, sans le mariage? Malgré ces bonnes raisons, la princesse ne se rend point. Elle écrit une seconde lettre à son amie et conclut ainsi : Point de mariage! « car tel est mon plaisir, et tant pis pour ceux qui n'y trouveront pas le leur. »

Tandis que le père minime interdisait le mariage à Mademoiselle, et Mademoiselle à ses sujets imaginaires, celui du roi avec l'infante d'Espagne se négociait, et Mazarin signait, à Saint-Jean-de-Luz, le traité des Pyrénées (7 novembre 1659), au milieu d'applaudissements presque unanimes. Quelques anciens frondeurs s'étaient permis pendant le voyage certaines épigrammes contre le parti de la cour, et un capitaine des gardes de M. le Prince, aussi peu content de la paix, que l'était peut-être son maître, allié tout à l'heure des Espagnols, avait fait des couplets pour louer leurs pistoles et railler leur infante. Segrais, gentilhomme de l'héroïne de la Fronde et grand ami des chansonnettes, s'était surpris à les apprendre.

1. Cf. Saint-Marc Girardin, *Cours de litt. dram.*, t. III, p. 379.

Mais ce n'étaient là que des malices et des fredons, et la cour n'en jouissait pas moins de son triomphe, deux fois heureuse du favorable succès des négociations.

Tout à coup, au milieu des réjouissances de la paix qu'allaient bientôt suivre celles du mariage (9 juin 1660), on apprend la mort du duc d'Orléans (2 février 1660). La cour alors en Provence où elle passait l'hiver, et tout occupée de bien autres soins, en parut peu émue. A Paris, en l'absence du roi, il n'y avait pas de maître de cérémonies[1] : on négligea le défunt, par respect de l'étiquette. Le retour du couple royal dans la capitale fut l'occasion de nouvelles fêtes ; nul ne s'avisa de les troubler et de parler de funérailles. Mais il fallait bien à la fin rendre à l'oncle du roi les honneurs dus à son rang. En novembre 1660, on songea à faire prononcer son oraison funèbre. Madame, belle-mère de Mademoiselle, en dépit de la princesse et du cardinal, voulait qu'on en chargeât un moine récollet qu'elle avait en grande estime ; la cour, au contraire, eût désiré voir choisir un des évêques auxquels les fêtes du retour à Paris faisaient oublier la résidence. Madame s'obstina ; elle disait son moine au-dessus de tout le clergé de France en savoir et en mérite. Il fallut en prendre son parti. Mais au moins Mademoiselle souhaitait vivement connaître d'avance la disposition du discours du récollet, afin de lui donner des instructions « où il y aurait eu des merveilles à dire » sur la vie du prince[2]. Elle chargea donc Segrais d'aller trouver le moine et de lui insinuer qu'un éloge funèbre n'étant pas un sermon ordinaire, on pouvait avec fruit lui donner quelques

1. *Mémoires*, t. III, p. 498.

2. D'avoir osé choquer Gaston,
Prince en sagesse un vrai Caton,
En valeur un autre Alexandre
Était-ce à toi de l'entreprendre ? (*Mazarinade.*)

C'est en ces termes, sans doute, que Mademoiselle eût voulu que l'on parlât de son père.

lumières. Mademoiselle, plus que toute autre intéressée à la gloire de Monsieur, lui offrait de bons avis et des mémoires. Le moine ne voulut ni des uns ni des autres, et reçut fort mal l'ambassadeur. Il savait très-bien ce qu'il avait à dire et n'en devait compte à personne. Segrais revient et raconte son entrevue à Mademoiselle qui fut fort surprise du compliment du moine à Son Altesse. On fut donc obligé de laisser le moine prononcer le discours de sa façon, mais quel discours! Mademoiselle en fut scandalisée. Il n'y disait rien de la naissance de Gaston, rien de sa première femme, mère de Mademoiselle, rien de Henri IV, aïeul de Mademoiselle. En revanche, il maltraitait le roi d'Espagne et M. le Prince. A tout cela, Madame ne trouva rien à redire, et à tous les reproches adressés au malencontreux prédicateur, elle répondait sans s'émouvoir : « Je ne me soucie guère de ce que l'on dira; c'est un saint. » Mademoiselle n'en disconvenait pas ; mais elle eût voulu que Madame lui conseillât de prier tout le reste de sa vie et de ne jamais prêcher.

La mort de Gaston avait laissé sa fille unique maîtresse du Luxembourg. Elle y revint régner en souveraine (1660). Souvent elle réunissait chez elle plusieurs des beaux esprits de Paris, et c'était pour ces réunions un peu trop dans le goût précieux, il faut l'avouer, que Segrais composait ces madrigaux et sonnets, œuvres légères, bien faites pour les succès de salon. Heureux l'hôtel du Luxembourg s'il n'eût jamais entendu de petits vers pires que les siens! Mais Mademoiselle les aime « de quelque nature qu'ils soient, » et à ce titre, sans doute, elle écoute volontiers ceux de Cotin. Le galant abbé admis dans la société intime des duchesses de Rohan, de Nemours, de Longueville, des ducs de Montausier et de Saint-Aignan, était reçu familièrement chez Mademoiselle, qui l'appelait son ami, son ancien. C'était là pour Cotin une marque de grande faveur, et Cotin en concluait la grandeur de son mérite. A vrai dire, les jugements de quelques-uns

de ses contemporains l'aidaient à se faire cette illusion. En 1662, Chapelain, le roi des critiques, déclarait qu'il écrivait en prose et en vers facilement, purement, éloquemment. Boileau ne fut pas de cet avis ; on le vit bien à ses satires (1666), et ce fut avec la guerre déjà déclarée par Ménage à Cotin, la première atteinte grave portée à une si belle réputation. Mais le plus rude coup ne lui avait pas encore été donné. Molière se le réservait, et ce fut son coup de grâce. Un jour Cotin s'était présenté au Luxembourg avec une pièce nouvelle adressée à la duchesse de Nemours : grande joie dans le cercle de Mademoiselle. C'était le sonnet devenu fameux de la fièvre : « Votre prudence est endormie.... » Mademoiselle le goûta fort ; et Ménage venant à entrer, elle voulut qu'on le lui lût sans nommer l'auteur. Ménage, pris au piége et trahi par son goût, comme le maréchal de Grammont avec Louis XIV, les déclara détestables ; on sait le reste.... Quelle contenance gardait Segrais pendant cette singulière dispute ? si Cotin est l'ami de Mademoiselle, Ménage est le sien, et Ménage fut traité durement par le glorieux abbé. Mais le pis fut pour lui d'être entraîné dans sa disgrâce, et immolé comme lui au rire du parterre par l'impitoyable auteur des *Femmes savantes*. C'était payer cher un moment de franchise, et le trop sincère Alceste s'en était tiré à meilleur compte. Il est encore plus aisé de satisfaire à un auteur vaniteux et piqué, que d'apaiser le bon goût indigné d'un Molière. On répond à un cartel, on s'accommode ; mais les châtiments que Molière inflige et ses railleries durent éternellement. Excellente leçon à laquelle Segrais eût applaudi de toute la gaieté de son cœur, si elle n'avait, en même temps qu'un méchant poëte, atteint le meilleur de ses amis.

Cette petite comédie du Luxembourg a l'avantage ici de nous rappeler l'entourage de Segrais chez Mademoiselle, et le mérite qu'il avait de ne pas succomber à cette contagion. Quand on voit Cotin loué par Chapelain, célébré, fêté dans

les plus nobles compagnies, on sait gré à l'auteur d'*Athis* de n'avoir pas été séduit plus encore au mauvais goût par une faveur de si pernicieux exemple, et l'on se prend d'indulgence pour les traits recherchés et précieux, semés çà et là dans ses écrits.

CHAPITRE V.

I. SEGRAIS ET SES AMIS AU LUXEMBOURG. — II. SEGRAIS ACADÉMICIEN, 1662. CHAPELAIN ET LECLERC.

I

Jusqu'ici nous avons vu Segrais jouer un rôle à Paris ou à Saint-Fargeau dans divers incidents de la vie de Mademoiselle, en qualité de poëte et de gentilhomme de la princesse. Suivons-le maintenant au Luxembourg, au milieu de ses amis et dans la vie privée.

Au palais de Mademoiselle, Segrais était proprement et commodément logé. Son ami Delbeine y habitait aussi, mais dans un taudis, au haut d'un pavillon. Toujours de belle humeur et toujours endetté, l'ancien chambellan de Gaston trouvait dans Segrais un hôte aimable, un cœur généreux. Le poëte l'aidait de sa bourse autant que ses ressources le lui permettaient, afin de le dégager le plus possible des poursuites de ses créanciers. Nos deux amis donnaient souvent rendez-vous à Ménage au jardin du Luxembourg, où de divertissantes rencontres venaient quelquefois les égayer. C'est un créancier qui aborde Delbeine et donne lieu à une petite scène digne de *Don Juan* et de *M. Dimanche;* c'est Santeul qui vient leur raconter, d'un air fort triste, comment des voleurs lui ont pris son haut-de-chausse, où il y avait trente sols et une ode latine, sa meilleure pièce. Une autre fois, Segrais rencontre l'abbé de Marolles. La conver-

sation tombe sur les armoiries; une discussion s'engage. Le poëte prétend qu'elles ne sont pas antérieures au temps des croisades; l'abbé affirme le contraire, et cite comme preuve les armoiries de son abbaye. Ces prétendues armoiries étaient des figures de saints!

L'abbé s'était attaqué à forte partie, et oubliait qu'un gentilhomme attaché à une princesse du sang ne pouvait guère ignorer le blason. Louis XIV, dit Segrais, l'ignora longtemps; pourtant il finit par le savoir assez bien. Mais Mademoiselle connaissait à fond les généalogies des principales maisons de France. En 1654, elle avait fait venir d'Hozier à Saint-Fargeau, pour lui aider sans doute à trouver un époux digne d'elle. Plus tard, quand elle eut fixé son choix sur un cadet de Gascogne, elle fouillait les vieilles histoires, dépouillait les antiques parchemins, afin de trouver à Lauzun d'illustres ancêtres, et, dans l'histoire de France, des exemples de petites-filles de roi unies à de simples gentilshommes. Ainsi l'amour lui faisait acquérir sur ces matières une érudition qui, plus d'une fois, étonna la cour. Segrais, de son côté, apprit le premier à la cour que MM. de Matignon, originaires de Normandie, étaient alliés de si près à la famille royale que tel d'entre eux n'aurait pu épouser une fille de France sans dispense. Jusque-là personne, même chez les Matignon, ne s'en était douté. Était-il après cela difficile à Segrais de redresser l'abbé de Marolles sur une question d'armoiries?

Le poëte, en rapportant ce trait, laisse voir que ce petit triomphe lui fit plaisir. Mais il en goûtait un plus véritable le jour où il allait, de la part de Mademoiselle, féliciter Bussy de sa sortie de prison (1666), ou encore porter à Scarron cinquante pistoles pour la dédicace d'une comédie. Segrais la dit méchante; mais il importait peu sans doute au souffreteux et besoigneux Scarron. Il dédiait pour avoir de l'argent, et quelquefois aussi composait pour dédier. Néanmoins il y avait des ouvrages qu'il écrivait pour la gloire seule et le

plaisir d'écrire, et ceux-là il songeait avant tout à les soumettre au jugement de ses amis. Une fois, Segrais était allé le voir avec l'abbé Franquetot, cet abbé si réjouissant que, sitôt aperçu, les laquais couraient l'annoncer à la compagnie. A peine arrivés : « Asseyez-vous là. Je veux essayer sur vous mon *Roman comique.* » Et il se met à lire. Les rires ne tardent guère. « Bon ! dit Scarron, voilà qui va bien. Le livre sera bien reçu, puisqu'il fait rire des personnes si habiles. »

Les lectures de Scarron ne plaisaient pas toujours autant à Segrais. Il s'était même aperçu que cette démangeaison de faire subir à autrui la lecture de ses ouvrages ne flattait souvent que l'auteur. Aussi s'était-il fait une loi de ne jamais donner ce chagrin à ses amis, et cependant il en avait souvent l'occasion. Les amis ne lui manquaient pas. De ce nombre étaient (sans parler de la société particulière de Mme de la Fayette) Scarron, Delbeine, Ménage, Chapelain (jusqu'en 1662), Huet pendant longtemps, Pélisson, Mlle de Scudéry, la Chapelle, Puymorin et Despréaux lui-même. On peut y ajouter Arnaud d'Andilly et M. de Vaux, qui lui écrivait, s'il ne le voyait pas souvent.

La correspondance suppose des amis absents, et Segrais aimait encore mieux inviter les siens à lui rendre visite que leur écrire. On allait donc le voir, et volontiers. Car, indépendamment de l'affection qu'il pouvait inspirer, Segrais, gentilhomme estimé de la duchesse de Montpensier, logé dans son palais et à tout moment mêlé aux grands de la cour, Segrais n'était pas un ami à dédaigner. Bien des poëtes s'élevaient au-dessus de lui dans la république des lettres ; mais, en dépit de toute la supériorité de leur mérite, le secrétaire de Mademoiselle, grâce à sa condition, pouvait, sans arrogance, les prier de venir le régaler de la lecture de leurs ouvrages, comme aurait pu faire un grand seigneur ou un financier, le comte de Fiesque ou Habert de Montmor. Ainsi, vers 1669-1670, Boileau, qui n'était alors rien moins qu'un

débutant, ne croyait nullement déroger en allant au Luxembourg lire à Segrais un chant de son *Lutrin*. Il n'y avait pas entre eux d'intimité affectueuse; mais ils se voyaient volontiers. Pour fêter le *Lutrin* et son auteur, Segrais réunit à sa table, ce jour-là, Puymorin, frère de Despréaux, Delbeine et Chapelle, tous assez gais convives. Car Boileau lui-même, comme le vieux Caton ou le sage d'Horace, savait à l'occasion prendre du bon temps. Le repas fut succulent et semblable aux festins que l'auteur du *Lutrin* savait si savoureusement décrire. Quand on eut bien mangé, dit Segrais, Boileau se mit à lire. Mais la discorde faillit troubler la gaieté des convives. Chapelle, pris de vin, interpella brusquement le lecteur. Les voix *argentines* des cloches qui appellent les chantres à matines lui déplaisaient. « Je ne te passerai pas argentines; ce mot n'est pas français. » Despréaux continue de lire, sans lui repondre. « Je te dis que je ne te passerai pas argentines; cela ne vaut rien. — Tais-toi, tu es ivre, réplique Despréaux. — Je ne suis pas si ivre de vin que tu es ivre de tes vers. » La gaieté que cette repartie excita parmi les convives prévint toute colère, et la dispute continua sur le ton plaisant. Quand Despréaux se fut retiré, méditant sans doute une épigramme contre son malavisé contradicteur, Segrais se coucha, Chapelle et Delbeine demeurèrent près du feu, et se mirent à plaisanter sur le mot d'argentines d'une façon si divertissante, que leur amphitryon, en les écoutant, avait plaisir à ne pas dormir.

Segrais ne terminait pas toutes ses journées par de si joyeux festins. D'ordinaire il ne faisait qu'un repas à midi, et le soir il prenait un peu de pain et de fruit[1]. Il assistait au souper de Mademoiselle avec d'autres officiers de la maison, mais sans y prendre part. Les dames les en dédommageaient en leur faisant mettre de côté, en cachette, quelque-

1. Quelquefois c'étaient des fruits du désert envoyés à Mademoiselle par Arnaud d'Andilly. (Cf. *Biblioth. imp.*, supp., fr. 3029, 1. Lettre curieuse d'Arnaud à Mme de Sablé, 23 septembre.)

chose du dessert. Ces messieurs le mangeaient de compagnie ou chacun en son particulier. Ce régime sobre valut à notre poëte de n'avoir jamais d'incommodité considérable : à soixante-douze ans, il se félicitait encore de sa bonne santé. Scarron n'avait pas dans sa jeunesse imité cette tempérance. Vieilli avant l'âge, accablé d'infirmités, l'auteur de la *Mazarinade* n'avait plus d'autre plaisir que de s'amuser de son esprit et de voir quelques amis de choix rassemblés à sa table. De ce nombre était Segrais. Il aimait à jouir de la verve plaisante et du charme de la conversation d'un homme qui, sans plaisirs, sans fortune, attirait chez lui la meilleure compagnie. Après cet éloge donné à Scarron par sa veuve, devenue femme du roi de France, Segrais peut nous dire que sa maison, pendant et après la Fronde, avait été le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus poli à la cour. A titre de bel esprit et de gentilhomme de Mademoiselle, Segrais avait été reçu chez lui dès 1648 au moins, et depuis, ils étaient toujours restés mêlés à la même société et étroitement unis. La correspondance de Scarron l'atteste. En 1652, il écrit à la comtesse de Fiesque une lettre badine où il la félicite, avec Mme de Frontenac, d'avoir, sous la conduite de l'héroïne d'Orléans, surpassé les prouesses des Clorinde et des Camille. Ailleurs il recommande à la galante Frondeuse une dame de ses bonnes amies (Céleste de Palaiseau, sans doute), et il lui promet en retour de l'immortalité selon ses forces, c'est-à-dire « si peu que rien. » Une autre lettre est adressée à Segrais : Scarron le prie de l'excuser auprès de Mademoiselle s'il n'ose se rendre à la prière de la princesse et se mettre à écrire des portraits, ouvrage à tout égard fort délicat. Ailleurs, enfin, il le presse de réclamer à la comtesse de Fiesque la jupe que cette dame lui a promise ; il en a grand besoin pour affubler d'un habit régulier le prêtre qui lui dit la messe.

Le temps ne fit qu'ajouter à l'affection mutuelle des deux poëtes. « Scarron, dit Segrais, n'avait rien de caché pour moi. » Ils se voyaient quelquefois en particulier, et alors nos

deux amis riaient et plaisantaient sans contrainte, comme le jour où Scarron, à propos de progéniture, interpellait Maugin, son valet de chambre. Jamais cette gaieté ne l'abandonna. Alors même que ses forces déclinaient de plus en plus, il restait toujours le même et narguait la douleur par des bouffonneries stoïques. Un jour cependant que Segrais était allé lui faire ses adieux, avant le voyage de Bordeaux, leur entrevue fut triste. « Je mourrai bientôt, lui disait-il ; je le sens bien. » En effet, Segrais, de retour à Paris, s'empressa d'aller visiter son vieil ami. Mais, au moment où il allait entrer dans la maison, il vit qu'on emportait, pour la vendre, la chaise à bras où il avait vu si souvent rire et souffrir l'infortuné Scarron. Il était mort en juin 1660, sans que Segrais en eût rien appris. Le poëte continua de rendre visite à sa veuve, retirée chez les sœurs hospitalières de la place Royale, avec deux mille livres de rente que la reine voulut bien lui accorder. Il allait la voir d'ordinaire toutes les six semaines. Cette fidèle amitié ne fut pas oubliée. On verra plus loin comment Mme de Maintenon voulut lui en témoigner sa reconnaissance.

II

Segrais, partagé entre sa charge d'officier de la princesse, son goût pour la poésie, et l'amitié, coulait à Paris de douces années, quand un nouvel exil de sa protectrice vint l'en éloigner (1661) (*a*). Louis XIV la voulait punir d'avoir refusé la main du roi de Portugal, prince aussi indigne d'elle que du trône. Mademoiselle reprit donc le chemin de ses terres, mais cette fois avec peu de chagrin sans doute : une première retraite lui avait appris comment on y pouvait vivre heureux. Segrais, quittant, pour la suivre, les beaux esprits de Paris, laissait parmi eux, en quelque sorte, la meilleure partie de lui-même, c'est-à-dire l'estime de ses qualités aimables et la

gloire de ses écrits. Il n'avait donc pas à craindre qu'on l'y oubliât (*a*). En effet, l'année suivante, il reçut « le cordon bleu des beaux esprits, » en entrant à l'Académie (1662).

A cette occasion, il éprouva qu'auprès de certaines gens les absents ont tort. Il avait toujours cultivé avec soin l'amitié de Chapelain et composé en son honneur une ode qui n'était pas, dit-il avec raison, la moindre de ses poésies. Cependant, quand il se mit sur les rangs pour l'Académie, il reconnut qu'il avait compté sur une « amitié de lâche. » Chapelain, introducteur privilégié des petits génies à l'Académie, favorisa son compétiteur Leclerc. Cet homme de lettres est aujourd'hui connu surtout par une épigramme de Racine, dont il avait voulu refaire l'*Iphigénie*. Un style raisonnable en prose française, au jugement de Chapelain, quelques vers de son chef, plusieurs chants de la *Jérusalem* traduits, tels étaient ses titres au fauteuil de l'Académie, où il fut reçu en effet le même jour que Segrais, à la place de Priésac. Mais, aux yeux de Chapelain, son plus grand mérite, s'il faut en croire Segrais, était de n'en pas trop avoir. Ce roi des auteurs prétendait à primer partout, et prônait de préférence les auteurs qui ne lui faisaient pas ombrage. Leclerc devait donc compter sur son suffrage. D'ailleurs on sait qu'une docile déférence aux avis de Chapelain était le plus sûr chemin de son cœur, et Leclerc avait su le toucher par là. En 1662, l'auteur du Mémoire à Colbert le mentionnait avec éloge et terminait ainsi : « Ses mœurs sont douces, et il croirait un bon conseil. » Segrais s'était-il montré moins complaisant à céder aux avis du régent du Parnasse? Aurait-il par la suite démenti « l'illustre impatience » qu'il témoignait en 1646-1647 au « fameux Virgile de la France, » de s'instruire de ses leçons et de s'inspirer de son Apollon? Segrais l'avait jadis plus d'une fois consulté; il avait corrigé avec lui et Ménage l'*Athis* et ses premières poésies. Mais, depuis 1659, date de la rupture de Chapelain et de Ménage, leurs relations amicales se refroidirent. Chapelain, en 1659, s'in-

dignait de voir Ménage[1], qui s'était laissé « gouverner » pendant plus de vingt ans, secouer le joug d'un maître dont les bons offices et les doctes avis auraient dû le rendre docile et « sage. » Mais Ménage, plein « d'orgueil » et de « présomption, » lui a échappé. Segrais, en dépit de la modération dont Chapelain le loue, avait dû à son tour se détacher de lui et prendre le parti de son ami le plus fidèle. Mais ce n'était peut-être pas encore là le plus grand tort de Segrais aux yeux de Chapelain. Le gentilhomme de Mademoiselle était pour ainsi dire exilé avec elle, et l'homme qui trouvait à redire à ce que Lefèvre (père de Mme Dacier), par courageuse reconnaissance, dédiât un livre à Pélisson enfermé à la Bastille (*a*), devait être peu disposé à soutenir chaudement le secrétaire d'une princesse deux fois disgraciée. Segrais ne lui pardonna pas cette faiblesse. On voit, par les Mémoires anecdotes, qu'il ne se faisait pas scrupule de mettre en lumière les plus fâcheuses parties de l'auteur de la *Pucelle*, et en particulier cette avarice sordide qui peut-être lui coûta la vie.

Du reste, au rebours de Boileau, qui bafouait le poëte et respectait l'homme, Segrais médit du caractère de Chapelain, mais loue ses œuvres. Pour un homme de lettres, ce n'est pas là un petit mérite, et l'on félicite Segrais de sa bonne foi, sinon de son bon goût, quand on voit Chapelain lui-même, en haine de Ménage[2], le représenter comme un pédant, un plagiaire, chez qui le travail et la mémoire tiennent lieu d'esprit et de bon sens. Segrais fut plus heureux : le redouté critique lui rendit justice. Chapelain n'avait pas contre lui de grief si amer, et d'ailleurs la réputation bien établie de l'auteur des *Églogues* le contraignait à l'éloge. L'Académie elle-même n'avait-elle pas hautement reconnu son mérite en lui ouvrant ses portes, sans que la brigue y

1. *Mélanges de littérature* (tirés des *Lettres* Mss de Chapelain) 1726, p. 96.

2. *Rapport à Colbert sur les hommes de lettres.*

fût pour rien? En juin 1662, Segrais était venu à Paris prononcer son discours de réception devant l'illustre compagnie. Mais à partir de 1664, grâce au retour de Mademoiselle au Luxembourg, il put assister régulièrement aux séances, et prendre part aux travaux de ses confrères, sans toutefois négliger les siens. Éloigné de Paris pendant trois ans (1661-1664), il avait employé ce surcroît de loisir à poursuivre activement sa traduction de l'*Énéide*. En 1668, il la publia, et elle fut trouvée si remarquable, que tous les gens de lettres la louèrent à l'envi, et en proclamèrent l'auteur un second Virgile.

De son côté, Mademoiselle songeait à ses affaires, et surtout à celle qui lui tenait le plus au cœur, son établissement. Après la mort de Madame, Henriette d'Angleterre, elle avait conçu l'espoir d'épouser Monsieur. Ce prince, selon Segrais, avait le premier parlé de cette union qui lui souriait. Il s'alliait, en épousant Mademoiselle, à la petite-fille de Henri IV, à la plus riche héritière de l'Europe. Il était dans ces dispositions, quand Segrais alla voir le gouverneur de sa maison, le maréchal du Plessis (*a*), qui admettait le poëte dans sa familiarité, et lui témoigna toujours une considération particulière. Apprenant que Segrais allait rejoindre Mademoiselle aux eaux de Forges, le maréchal et sa belle-fille (plus tard maréchale de Clérembaut) le mirent dans la confidence des desseins du prince. Arrivé à Forges, Segrais fut bientôt interrogé par la princesse, toujours très-curieuse des nouvelles de Paris. Segrais lui parla de ce qu'il avait appris touchant Monsieur. Quelle joie ce fut pour la princesse! Mais fidèle à sa fierté, et bien que Monsieur se fût assez déclaré au maréchal de Clérembaut, elle ne voulut point entendre parler de faire la moindre avance. Le frère du roi, piqué de cette prétention, se refroidit, si bien que cette alliance, comme tant d'autres, finit encore par échapper à Mademoiselle. La princesse avait alors quarante-trois ans; ses projets d'établissement avaient toujours été rompus, et la

prédiction du moine de Perpignan se vérifiait. Mais la même année, 1670, Mademoiselle s'éprit d'une violente passion qui devait un jour la démentir. La fille de Gaston accomplissait ainsi tardivement le vœu de son poëte, qui, chargé d'écrire dans les *Nouvelles françaises* quelques-uns des principaux événements de sa vie, lui disait :

Oui, ce n'est pas assez de donner tant d'amour ;
Il faut aimer un peu pour embellir l'histoire :
Tant d'éclatantes actions
Surpassent mes inventions ;
Le récit en rendra votre gloire immortelle,
Et déjà pour l'ouïr tout l'univers accourt ;
L'histoire en est longue et belle,
Mais le roman en est trop court.

Le roman, cependant, eut son tour à la fin, et rien n'y manqua. Elle-même l'a raconté en détail. Nous n'y insisterons pas ; mais il convient de marquer ici les circonstances relatives au rôle de Segrais dans l'intrigue qui lui valut sa disgrâce.

CHAPITRE VI.

I. MADEMOISELLE ET LAUZUN. DISGRÂCE DE SEGRAIS.
II. SEGRAIS CHEZ MADAME DE LA FAYETTE, 1671.

I

Cette disgrâce même trouve sa cause dans la violence de la passion de la princesse. Elle toujours si fière avec les princes et les rois, elle oublie ses hauteurs altières pour Lauzun. Elle lui aplanit le chemin, force ses trop timides respects, enfin met tout en œuvre pour s'assurer la possession d'un cadet de Gascogne. Bientôt elle a obtenu le consentement de Louis XIV. Sûre désormais de l'avenir, elle se laisse féliciter de son bonheur; déjà elle va en jouir. Sur un mot du roi, tout s'écroule, et le beau rêve s'évanouit. Lauzun, courtisan consommé, soupire abattu, et se soumet. Mademoiselle éclate en sanglots, et l'impétuosité de sa passion et de sa joie passe tout entière dans son désespoir. Quelle faible consolation pour elle de voir Lauzun plus que jamais dans les bonnes grâces du roi, et de le recevoir au Luxembourg! Ses visites intimes et fréquentes donnent lieu à des propos méchants. Mais que lui importe? Elle n'a pas grand effort à faire pour les braver, et cependant ses plus fidèles serviteurs en étaient alarmés. Afin de décider une rupture entre la princesse et Lauzun, on songeait à lui faire épouser le jeune duc de Longueville. Segrais, dit Mademoiselle, avait toujours affectionné l'affaire de M. de Longueville, et il n'était pas le seul à s'y

intéresser (*a*): la marquise de Puisieux, Mmes de Rambures, de la Fayette, de Sévigné, de Thianges, d'Épernon, et plusieurs autres dames amies de Mademoiselle et des Condé-Longueville, secondaient le comte de Saint-Paul dans ses démarches, et souhaitaient cette nouvelle élévation de sa famille. Segrais, estimé depuis sa jeunesse de M. le prince, et intimement mêlé à toute cette société, s'associait à leurs vœux, et d'autant plus volontiers qu'il servait par là même les intérêts et la gloire de sa protectrice. Ces sentiments étaient ceux de sa maison tout entière, et si nul de ses serviteurs ne pouvait dire, comme Condé, qu'au sortir de la messe il aurait, d'un coup de pistolet, cassé la tête du cadet Lauzun, tous au moins s'étonnaient de voir leur maîtresse, condamnée à ne pas être sa femme, continuer de le recevoir familièrement.

Sur ces entrefaites, l'archevêque de Paris vient trouver Mademoiselle à Saint-Germain: en ami dévoué de la princesse, il l'informe d'une démarche faite auprès de lui par deux personnages de sa maison. Son intendant Guilloire (dont Mademoiselle loue si vivement la « sincérité, la fidélité à toute épreuve » dans le portrait qu'elle a laissé de lui), et Segrais sont venus le prier d'user de son crédit auprès de leur maîtresse pour l'engager à ne plus voir Lauzun. Le prélat leur a répondu que Mademoiselle, en toute autre chose pouvait compter sur son dévouement et ses bons conseils, mais qu'il n'appartenait qu'au roi de lui donner de semblables avis. C'en était bien assez pour exciter le courroux de la princesse. Guilloire et Segrais furent chassés (*b*). Le méritaient-ils? Les sentiments qui les avaient fait agir devaient-ils être ainsi récompensés? Le récit même de la princesse établit le contraire. Mademoiselle les disculpe, quand elle pense les charger. Que nous apprend-elle, en effet? Segrais et son compagnon savent que l'archevêque a toujours été de ses amis et l'ami de Lauzun; il a toujours pris un vif intérêt à tout ce qui la regarde, et a su, au besoin, lui donner de bons avis. C'est à ces divers titres qu'ils s'adressent à lui et le prient de

tirer la princesse de l'état pitoyable où elle est. Était-ce la desservir? Et quand on veut faire pièce aux gens, est-ce la coutume d'y travailler de concert avec leurs meilleurs amis? Mais, dira-t-on avec le prélat de cour, c'était au roi et non à Segrais à intervenir dans cette affaire. Oui, sans doute, c'eût été là le devoir de Louis XIV; mais il ne l'a pas fait. Était-ce faiblesse, complaisance pour son favori? Était-ce une secrète satisfaction de voir l'héroïne de la fronde, la princesse qui avait fait tirer sur ses troupes le canon de la Bastille, compromettre sa gloire et s'abaisser à des relations familières avec le colonel de ses dragons? Il serait malaisé de le dire ; peut-être ces deux sentiments se mêlaient-ils dans le cœur du roi. Quoi qu'il en soit, il laissa sa cousine en user à sa guise avec Lauzun. Cela pouvait ne pas déplaire au prince, et convenir aux deux personnes intéressées; mais la gloire de la princesse en souffrait. Pardonnons à Segrais d'avoir été sensible à cette dérogation, et d'avoir essayé, au prix même d'une disgrâce, de l'empêcher.

En effet, quand il vit l'archevêque si peu disposé à le seconder, il alla trouver le P. Ferrier, confesseur du roi, et lui tint le même langage. Il cherchait partout un allié pour sauver Mademoiselle du mauvais pas où elle s'engageait, et il ne trouva partout que des ennemis. Le P. Ferrier va donner avis de cette visite à l'archevêque, puis au roi et à Lauzun. L'archevêque de son côté avertit Lauzun, le roi, puis Mademoiselle. Voilà comme l'habile prélat faisait éclater son beau zèle. Aussi la princesse fut-elle contente du complaisant qui ne cherchait en cette occasion qu'à lui faire sa cour, et elle chassa Segrais, serviteur fidèle et désintéressé.

Laissons de côté Guilloire. Il a pris le premier la parole chez l'archevêque, mais Segrais a été « le souffleur; » l'homme d'affaires n'a parlé « que de mémoire, » et c'est quand il « a oublié son rôle, » que le poëte propose comme expédient à M. de Paris de faire donner à Lauzun une ambassade, ou un commandement dans quelque province. Segrais était

donc, aux yeux de Mademoiselle, le plus grand coupable. Aussi reçut-il le premier l'ordre de se retirer[1]. A cette nouvelle, le prélat écrit à la princesse pour la prier de ne pas dire à Segrais que c'est lui qui l'a perdu, et quand le poëte même vient le lendemain lui faire part de sa disgrâce, il se défend de la lui avoir attirée : « Vous avez, répond-il, parlé à d'autres gens qu'à moi. » Ainsi savait envers tous se ménager l'habile homme qui, venu tout exprès chez Mademoiselle pour desservir auprès d'elle de fidèles serviteurs, s'avisait, comme par distraction, et « sans songer à rien, » de lui dire : « Guilloire n'est donc plus à vous? » Ces mots, que la princesse n'entendait pas, demandaient une explication. Le prélat, qui n'avait marqué d'autre but à sa visite, charitablement la donna.

Segrais a-t-il rien fait de semblable? a-t-il employé ces détours, ces ruses? a-t-il désavoué sa démarche? Nullement. Comme il s'y était résolu de bonne foi et croyant bien faire, il l'avouait aussi sans rougir. Cette loyauté du poëte, la franchise ouverte de ses démarches touchèrent peu la princesse, et elle était trop outrée de douleur pour songer à lui pardonner. De quoi se mêlait donc cette manière de bel esprit, et qu'avait-il à voir dans les affaires de Mademoiselle? « L'on fait chez soi ce que l'on veut, » répondait-elle un jour à Monsieur. D'ailleurs, c'est elle encore qui nous l'apprend, les volontés des grands sont vénérables « comme mystères de la foi, » et il faut respecter « jusqu'au moindre marmiton » de si hautes personnes. Voilà sur quel fondement elle avait exclu de sa maison Guilloire, Segrais, et son confesseur, l'abbé de Saint-Léger (elle avait réfléchi à ce moment qu'il était obligé en conscience de demeurer à son abbaye). « Voilà bien des gens hors de chez vous! » disait Monsieur à la princesse sur un ton de blâme railleur. Oui, sans doute; mais aussi étaient-ils

1. *Mémoires*, t. IV, p. 262. Mme de Sévigné (20 mars 1671) parle du renvoi de Guilloire et ajoute: « Le pauvre Segrais ne tient à guère. » C'est une erreur. Segrais quitta le premier le Luxembourg.

excusables d'avoir oublié que, « à la cour, on n'aime pas les gens qui entrent en matière sans qu'on les en prie[1] ? » Ce sentiment était aussi celui de Louis XIV, et Mademoiselle rappelle avec plaisir, dans ses Mémoires, que le roi l'avait justifiée d'avoir chassé les serviteurs qui lui avaient déplu, et les avait « extrêmement condamnés. » Montausier ne fit pas de même. Il connaissait trop bien Segrais pour ne pas rendre justice à la loyauté désintéressée de ses intentions. Comme le duc « s'était mis dans la tête de servir Segrais, » il fit une démarche inutile auprès de M. de Paris, afin de rétablir le poëte au Luxembourg. Segrais apprit aussi des amis qu'il avait auprès de Condé, combien ce prince avait « pesté » contre l'injustice de Mademoiselle. Tout cela fut inutile. Mais du moins, ces marques d'estime durent le consoler de sa disgrâce. Au reste, Lauzun devait prendre lui-même le soin de le venger. Sorti de la Bastille en 1681, au prix du comté d'Eu et de la souveraineté de Dombes abandonnés au duc du Maine par Mademoiselle, trop heureuse d'acheter à ces conditions la liberté du cher prisonnier, Lauzun épousa la princesse (il avait quarante-neuf ans, et elle cinquante-quatre), et ne tarda pas à l'en faire repentir. Sa légèreté, sa brutalité même, au témoignage de la comtesse de Fiesque, la désabusèrent bientôt, et ne laissèrent dans son cœur d'autre sentiment que la honte d'avoir tant aimé « si peu de chose[2]. »

Dans les premiers mois de 1671, Mademoiselle, n'ayant plus Guilloire, chercha un autre intendant. Deux jours après, Lauzun lui en proposa deux ou trois. Le confesseur ne fut pas non plus difficile à remplacer. Mais Segrais, une fois parti, ne pouvait pas lui être si aisément rendu. A peine sorti du Luxembourg, Mme de la Fayette l'avait prié d'accepter chez elle un appartement.

1. *Mémoires*, t. II, p. 478. — 2. Mme de Sévigné.

II

Marie-Madeleine de la Vergne, mariée en 1655, au comte de la Fayette, était veuve depuis 1665 environ. Du moins, c'est vers ce temps-là qu'elle se lia plus étroitement avec la Rochefoucauld. Recherchée pour la politesse et le mérite solide de son esprit, elle avait passé les plus brillantes années de sa vie dans l'intimité de Madame Henriette d'Angleterre. Mais quelques mois avant la disgrâce de Segrais, la mort de cette princesse la détacha un peu de la cour (30 juin 1670). Alors âgée de trente-sept à trente-huit ans et déjà incommodée par une santé fragile, elle résolut de vivre pour elle-même, et en son particulier. Sans oublier la cour, et sans être oubliée d'elle, Mme de la Fayette avait reconnu, avec Mme de Sévigné, « qu'on n'y a pas le loisir de s'aimer. » Elle prit donc le parti de la retraite. La Rochefoucauld, assidu auprès d'elle, suffisait sans doute à la lui faire goûter ; mais après le choix du cœur, le commerce d'un bel esprit comme Segrais pouvait ne pas lui sembler un agrément superflu. Aussi bien le poëte qu'elle accueillait était depuis longtemps de ses amis. De bonne heure, la Rochefoucauld l'avait assez familièrement connu pour le prier de revoir ses *Maximes* et d'y mettre une préface, 1665. M. Cousin[1], qu'il faut toujours citer quand on parle du dix-septième siècle, a raconté l'histoire de ce livre, et, dans des pages piquantes, montré comment la Rochefoucauld avait recours à la plume de Segrais pour faire l'éloge de son ouvrage, et donner à entendre au public qu'il ne prétendait d'aucune façon au métier et à la réputation d'auteur. Mme de la Fayette ne pouvait être plus hardie, ni braver un préjugé respecté de l'auteur des *Maximes* (*a*). En 1660, quand elle eut composé *Mlle de*

1. *Étude sur la marquise de Sablé.*

Montpensier, elle n'osa s'en avouer l'auteur. Segrais qui l'avait aidée à composer l'ouvrage, le publia sans la nommer. En décembre 1669 parut *Zaïde*. Cette fois encore, en dépit du succès de son premier roman, Mme de la Fayette refusa de prendre rang ouvertement dans la république des lettres. Segrais donna l'ouvrage sous son nom, et recueillit d'abord toute la gloire d'un petit chef-d'œuvre fait en commun. Les lecteurs, erreur flatteuse pour le poëte, s'y étaient laissé tromper[1]. Aussi, quand Huet (1702), fit connaître le principal auteur de l'ouvrage, il lui fallut justifier une assertion que les amis du poëte regardaient comme injurieuse à sa mémoire.

Si la Rochefoucauld donna de l'esprit à Mme de la Fayette, comme elle le disait, il faut avouer qu'une telle élève laissait bien peu de chose à faire à son précepteur, et de son côté, Mme de la Fayette essaya de réformer le cœur de la Rochefoucauld plutôt qu'elle n'y réussit. A cinquante-deux ou cinquante-trois ans, le pli était pris (1665); l'ancien courtisan, auteur des *Maximes*, ne changea guère. Mais Segrais, auteur de profession, pouvait leur enseigner quelque chose à tous deux. La Rochefoucauld, avec beaucoup d'usage du monde et d'esprit naturel, avait peu d'étude. Mme de la Fayette, au moins, se souvenait des leçons de Ménage, de Rapin, des doctes entretiens de l'évêque d'Avranches, et auprès de ces maîtres, elle s'était fait comme un fonds de littérature. Mais cela même ne suffisait pas. C'est un métier de faire un livre comme de faire une pendule, a dit la Bruyère, et il faut plus que de l'esprit pour être auteur. Voilà ce que Segrais apprit à la Rochefoucauld et à Mme de la Fayette : il les fit auteurs; il tâcha de les instruire à échapper aux critiques des écrivains de profession, et ainsi tous trois, travaillant de concert, donnèrent à *Zaïde* et à la *Princesse de Clèves* les

1. Mme du Bouchet écrivait à Bussy (18 décembre 1669) : « Je vous envoie *Zaïde* de Segrais; c'est le plus joli roman qu'on puisse lire. » Et Bussy lui répondait : « Je ne lis plus de romans depuis le collége; mais je me prépare à lire avec un grand plaisir celui de Segrais; il ne peut rien écrire qui ne soit joli. » (22 décembre 1669.)

divers mérites qui en font des chefs-d'œuvre. Mais dans ces ouvrages faits en commun, où retrouver la part de Segrais, et à quel titre a-t-il mérité un peu de la gloire que ces deux romans ont fait rejaillir sur leurs auteurs? C'est là une question délicate. Nous l'examinerons à loisir après avoir étudié les *Nouvelles françaises* et la *Bérénice*. Instruits par la critique de ces ouvrages, de la mesure des forces de Segrais et des règles auxquelles il soumet, avec Huet, les fictions romanesques, nous verrons plus vite et mieux ce qu'il a dû et pu mettre du sien dans la composition de *Zaïde* et de la *Princesse de Clèves*.

On peut dire ici même combien ce fut pour lui une heureuse fortune, en quittant Mademoiselle, de tomber en de si bonnes mains. Segrais, jadis, avait été admis à l'hôtel de Rambouillet « le plus délicieux des réduits. » Mais Voiture, qui en était l'idole, après la marquise et Julie, n'eût peut-être été que toléré avec son bel esprit quelquefois risqué dans le cercle intime de Mmes de la Fayette, de Thianges, de Sévigné et de la Rochefoucauld. Mme de la Fayette surtout était très-délicate. Ménage avait été son précepteur; mais elle avait une fois laissé échapper ce mot : « cet importun Ménage viendra tantôt. » Elle paraissait estimer peu les savants, et tout en profitant de leurs leçons, elle voyait leurs travers et en était choquée. Leur vanité surtout lui déplaisait et le pédantesque étalage de leur science. Aussi se gardait-elle de montrer celle qu'elle pouvait avoir. Elle aussi, comme Mme de Sévigné, savait trouver de ces mots qui ne sont pas sous toutes les cornettes; mais il lui fallait ménager les jalouses, et sans abdiquer son esprit, cacher son mérite. Elle dissimulera donc, et, si elle écrit, elle désavouera de charmants ouvrages. Ce trait de courageuse modestie prouve, par-dessus tout, que son âme n'était pas faite sur le modèle de celle des savants, et explique assez bien le peu de sympathie qu'ils semblaient lui inspirer. Elle se sentait plus à l'aise et mieux à sa place dans une autre société, et son ex-

quise politesse, si délicate, si sensible, aimait à ne rien rencontrer qui pût la blesser ou même l'étonnât. Quand elle offrit l'hospitalité à Segrais, elle fit donc son plus bel éloge. Il y a tel écrit qui, à lui seul, assure la gloire d'un auteur, comme aussi, quand il s'agit d'une la Fayette, de simples suffrages valent un bon ouvrage pour la renommée.

Mais la nouvelle bienfaitrice de Segrais lui donnait plus encore. Depuis les premières années de la Fronde et les plus beaux jours même de l'hôtel de Rambouillet, le goût de la société française s'était bien épuré. D'abord admis par le bel esprit à prendre sa part de crédit et d'autorité, le bon esprit de plus en plus fort avait fini par dominer, sinon détruire, son ancien rival. Les faux dieux s'en étaient presque tous allés. Quelquefois on les voyait reparaître encore, mais à la dérobée. Le bon sens, le jugement, désormais préférés à l'esprit qui n'est qu'esprit, avaient enfin conquis la majorité des suffrages. Toutefois, on ne prétendait pas ravir après coup sa gloire à la déesse de l'hôtel de Rambouillet. Mais, tout en laissant à sa mémoire le prestige d'une vieille renommée justement acquise, on ne pouvait s'empêcher de remarquer que Mme de la Fayette avait « l'esprit plus solide. » L'une avait cultivé le sien par la lecture des bons livres italiens et espagnols, l'autre dans le commerce des Horace et des Virgile. Ces mots de Segrais expriment assez bien la différence des deux époques, et ces deux femmes, illustres à des degrés divers, sont à un certain égard la fidèle image de ces deux moitiés du dix-septième siècle : à l'une les fleurs brillantes, mais souvent stériles ou passagères ; à l'autre, les chefs-d'œuvre immortels et tout l'avenir [1].

Aussi, comment ne pas féliciter Segrais d'avoir été comme adopté par Mme de la Fayette, et après les bienfaits de l'exil à Saint-Fargeau, d'avoir encore plus gagné à une se-

1. Corneille appartient à la première moitié du siècle; mais il y régne seul et sans partage. Pour la comparaison plus attentive des deux moitiés du dix-septième siècle, Cf., p.

conde disgrâce? En effet, auprès de l'auteur de la *Princesse de Clèves*, son goût déjà meilleur depuis qu'il étudie à fond Virgile, se perfectionne encore. A son école, il apprend à être vrai, à aimer le vrai en toute chose et à n'estimer qu'à ce prix les objets les plus spécieux. Ici point de précieux, de sentiments alambiqués, de fausses passions aussitôt démenties par des jeux d'esprit. Chez Mme de la Fayette, Segrais ne rencontrera ni « le pauvre M. Boyer, » ni Scudéry, ni Cotin, amis de Mademoiselle. Mme de la Fayette savait mieux choisir et ne fréquentait que les vraiment immortels. Un jour, elle trouva bien dans un souvenir des vieux préjugés puisés à l'hôtel de Rambouillet quelque prétendue raison pour lancer en passant un trait contre l'auteur d'*Esther* « une comédie de couvent. » Mais où donc aurait été cette divine raison que Mme de Sévigné vit toujours en elle, si elle était, de parti pris, restée insensible aux chefs-d'œuvre de Racine? La Rochefoucauld pouvait ne pas trouver dans Boileau toute la politesse qui fait le parfait honnête homme. Mais tous deux étaient ravis de ses poésies si pleines de vérité et de raison. Mme de la Fayette était aussi l'admiratrice sincère et la bienfaitrice de la Fontaine, un des élus de la Chambre du sublime, et sans aucun doute, elle applaudissait à Molière. Par ces hôtes préférés, jugez si elle sera jamais d'humeur à patronner un poëte qui puisse avoir affaire à la « fourche » de Despréaux[1]?

Segrais, auprès de Mme de la Fayette, était donc comme à la meilleure place du théâtre pour entendre les chants de ces grands poëtes, aussi plaisants à la raison qu'à l'oreille. Témoin jadis du désordre licencieux et des brillantes folies politiques ou littéraires de la Fronde, il assistait à côté de l'amie de la Rochefoucauld au moment le plus glorieux d'une ère nouvelle, et avec elle entrait, si je puis dire, au cœur même du grand siècle. Car si Mme de la Fayette, comme

1. Cf. *Menagiana*, t. I, p. 222.

Mme de Sévigné, avait fréquenté dans sa première jeunesse l'hôtel de Rambouillet, elle s'en était bien vite dégagée, quand elle l'avait vu dégénérer, et mériter les railleries de Molière. Par son âge, elle appartenait à la jeune cour; par son esprit, à la fois vrai et fin, solide et délicat, à la littérature nouvelle. Depuis 1660, Segrais, mêlé à ses travaux, cultivait son propre esprit en l'unissant en quelque façon à un esprit si distingué, et certes, une telle institutrice valait mieux pour lui que n'avaient valu à Mme de la Fayette, Rapin, Ménage et Huet. Aussi le poëte se ressentit d'un commerce qui lui insinuait de si bonnes leçons. La préface et les notes de sa traduction de l'*Énéide* en sont la preuve: elles paraissent d'abord en 1668 et font comme pressentir quelquefois l'art poétique. N'était-ce pas de la part de Segrais consacrer et légitimer son droit de cité au milieu de la société qui représente le mieux le grand siècle, que de s'y rencontrer avec Boileau?

Segrais, d'abord allié littéraire, puis commensal de Mme de la Fayette, trouvait auprès d'elle un entourage qui lui était depuis longtemps familier. Toute cette société avait été, de près ou de loin, mêlée à la Fronde. Ainsi, la Rochefoucauld et le cardinal de Retz y avaient joué deux des principaux rôles, et comme Bussy, ils étaient allés souvent visiter au Luxembourg la protectrice de Segrais, frondeur lui aussi, tout au moins par condition, comme son compatriote Sarrazin, secrétaire des commandements du prince de Conti. Mme de la Fayette avait été engagée dans le parti par son beau-père Renaud de Sévigné, et Mme de Sévigné « de bande frondeuse, » par Retz, oncle de son mari, et par son mari lui-même. Après la Fronde, Segrais, Mme Scarron, amie intime de Mme de la Fayette jusqu'à son élévation, l'abbé Testu, Mmes de la Fayette et de Sévigné, s'étaient fréquemment rassemblés chez Mme de Coulanges. D'autre part, Ménage, Huet, tous deux amis de Segrais, avaient été l'un le précepteur de Mlles de Lavergne et Rabutin-Chantal, l'autre le familier de

Mme de la Fayette. Tous ces personnages enfin étaient unis entre eux d'affection ou de souvenirs, et ils aimaient à se retrouver partout où la haute société et les hommes de lettres se donnaient rendez-vous. Or, le cercle de Mme de la Fayette au Faubourg n'était pas celui qu'ils recherchaient le moins. Segrais, en passant du Luxembourg à l'hôtel de Mme de la Fayette, changeait de séjour, mais non pas de société ni d'amis.

Parmi les personnes qu'il avait le plus de plaisir à y voir, il faut compter Mme de Sévigné, une ancienne amie. Dès les premiers temps de son séjour à Paris, il avait avec elle fréquenté l'hôtel de Rambouillet, et pris part avec elle aux fêtes du Palais d'Orléans. Plus tard, quand Mademoiselle fut exilée, Mme de Sévigné ne fit point la malade comme tant d'autres pour ne pas aller la voir. Une fois (1655-1656), elle vint à Saint-Fargeau avec Mmes de Lavardin, et de Monglas : heureuse fortune dont Segrais dut bien se réjouir. Il allait en compagnie de ces dames se promener aux plus jolies maisons des environs ; on faisait des collations dans les bois avec les violons ; enfin « on tâchait de se divertir. » Un an après, la princesse revint à Paris, et Segrais retrouva Mme de Sévigné au Luxembourg. Mademoiselle aimait à se faire accompagner d'elle dans ses cavalcades, et l'invitait souvent à la suivre à la foire Saint-Germain. Segrais avait donc mille occasions de converser avec la spirituelle marquise ; aussi ne l'oublie-t-il pas dans ses poésies légères. Un jour il avait perdu contre elle une discrétion au reversis. Mais la belle Sévigné ne s'était pas contentée de si peu ; elle lui avait pris bien davantage :

Vous m'avez fait supercherie ;
Faites-moi raison, je vous prie,
D'une si blâmable action.
En jouant avec vous, jeune et belle marquise,
Je n'ai cru hasarder qu'une discrétion,
Et m'y voilà pour toute ma franchise.
Mais qu'ai-je fait aussi ? Ne savais-je pas bien
Qu'on perd tout avec vous, et qu'on n'y gagne rien ?

Cette amie de sa jeunesse auprès de qui l'esprit au moins gagnait toujours quelque chose, Segrais la retrouvait dans la société intime de Mme de la Fayette, avec M. de Pompone (fils d'Arnaud d'Andilly, ami du poëte), Mmes de Thianges et de Coulanges. N'était-ce pas la fleur, le dessus du panier qu'une telle compagnie ? et comme Segrais devait s'y plaire! il est vrai que l'agrément naïf de son esprit et le charme de sa conversation étaient bien faits pour y plaire aussi. Les lettres de Mme de Sévigné nous permettent de le suivre quelquefois des yeux au milieu de cette société choisie. Un soir [1] la marquise avait chez elle Segrais, la Rochefoucauld, Mmes de la Fayette et de Coulanges. On lut d'abord une lettre de Mme de Grignan, puis on se mit à causer de petits vers, à deviser plaisamment. Segrais montre alors un recueil qu'il a fait des chansons de Blot, l'ancien serviteur de Gaston, vaudevilliste en vogue du temps de Mazarin [2]. « Elles ont le diable au corps; mais je n'ai jamais tant vu d'esprit. » Avec cela elles rappellent à la compagnie des souvenirs de jeunesse. Ces plaisanteries malicieuses la reportent au temps si divertissant de la Fronde. Segrais d'ailleurs aime les recueils. Ce sont de petits écrins, riches parfois de plus d'un bijou. L'un sera composé de chansonnettes, l'autre des mots les plus fins qu'il aura entendus. Il s'y pourra glisser quelque gaillardise; mais l'honnête homme n'est pas si précieux, et une fois en passant il consent à rire, fût-ce même d'une épigramme un peu libre de comédien. Aussi bien il y a une manière de dire les choses, et Segrais excelle à conter. Un jour une dame de Normandie vient le voir, afin sans doute de lui demander son appui. Car sa renommée lui donne assez de crédit dans sa patrie pour lui permettre le rôle de protecteur. La bonne mère fait donc au poëte l'éloge de son fils : il est tout jeune abbé, plein de zèle, et a le dessein de bien étudier. Mais il commence toujours à prêcher en attendant. C'est là ce qui

1. 1er mai 1671. — 2. Bibl. Impér., F. F., n° 865.

s'appelle arranger sagement les choses, et bien recommander les gens. Voici un autre trait; Mme de Sévigné va le raconter elle-même : « La Gouville[1] discourait et parlait de son étoile; enfin que c'était son étoile qui avait fait ceci, qui avait fait cela. Segrais se réveilla comme d'un sommeil, et lui dit : « Mais, madame, pouvez-vous avoir une étoile à vous toute « seule ? Je n'entends que des gens qui parlent de leur étoile; « il semble qu'ils ne disent rien : savez-vous bien qu'il n'y en « a que 1022 ? Voyez s'il peut y en avoir pour tout le monde ! » Il dit cela avec un sérieux si plaisant que la Saint-Lou, tout à l'heure affligée de la mort d'un vieux page que son étoile lui avait fait perdre, vit son affliction déconcertée, et rit comme le reste de la compagnie.

Telle était la spirituelle et gaie société au milieu de laquelle Segrais avait passé une partie de sa jeunesse, et laissait doucement couler les dernières années de son séjour à Paris. Il n'eût pas regretté d'y demeurer mêlé longtemps encore, si son âge le lui avait permis. Mais, entré chez Mme de la Fayette à quarante-sept ans (mars 1671), il en avait alors cinquante-trois (1676). Le moment de la retraite était venu, et le poëte dut quitter ses deux amis. Cependant Mme de la Fayette et la Rochefoucauld continuèrent de jouir de leur vieille union, et, devenus nécessaires l'un à l'autre à cet âge où, privé de ses jeunes illusions, le cœur ne trouve plus de douceur que dans le charme d'une paisible intimité, ils ne furent séparés que par la mort (1680). « Les amis s'aiment en cheveux gris; l'amitié solide dure jusqu'au tombeau[2]. » Le jour où celui de la Rochefoucauld s'ouvrit, quel coup ce sacrifice porta au cœur sensible de Mme de la Fayette ! Cette vie qu'elle s'était habituée à aimer auprès de la Rochefoucauld, lui devint insipide ou douloureuse jusqu'au moment où elle succomba elle-même à la langueur maladive qu'avait encore aggravée son dernier chagrin (1693).

1. 4 mars 1672. — 2. *Lettre de Bussy*, 1670.

CHAPITRE VII.

SEGRAIS A CAEN. — PALINODS. — L'ACADÉMIE DE MONSIEUR DE SEGRAIS.

Cependant Segrais était de retour dans sa chère patrie. Depuis 1647, il avait toujours saisi avec empressement l'occasion d'aller la visiter, et particulièrement en 1660, après le voyage des Pyrénées, puis en septembre 1663, avec Montausier, nouveau gouverneur de la province. Il avait, selon toute vraisemblance, fait encore d'autres voyages en Normandie, comme cette fois où Mademoiselle dit, en le raillant, à une personne qui s'y rendait avec lui : « Vous avez là un fort bon guide ; il sait parfaitement la langue du pays. » Il en savait aussi très-bien le chemin, et trouvait plaisir, au sortir du grand monde, à y aller entendre le jargon du pays natal, aussi plaisant à son oreille que le ruisseau de la rue du Bac l'était aux yeux de Mme de Staël. En dépit de son long séjour à Paris, il avait conservé l'accent bas-normand, et le parlait « tout plat. » Était-ce affectation et gloriole, afin de rappeler ainsi qu'il était de ce pays « la source de nos plus « beaux esprits[1]? » Segrais était trop naturel pour y mettre tant de prétention. Si le duc d'Épernon s'était obstiné à parler gascon devant Louis XIII et Richelieu, ç'avait été chez lui

1. Mot de Mme de Sévigné.

pur entêtement et faux point d'honneur. Mais la tendresse de Segrais pour sa patrie l'avait seule, je suppose, détourné de corriger sa prononciation. A partir de 1676, cette douceur du pays natal put régner sans partage dans son cœur. Segrais y revenait âgé de dix lustres complets, surchargés de trois ans, mais encore vert, et avec la dignité d'un vieil athlète qui, en se retirant de la carrière, y laisse une bonne renommée. C'était le vœu qu'il avait formé jadis au milieu de ses plus belles années à la cour. En 1658, il écrivait dans l'hymne à Mademoiselle :

L'Orne délicieuse arrose un saint bocage
Que Malherbe autrefois sur ce plaisant rivage
Planta de ses lauriers sur le Pinde cueillis,
Et dont est ombragé tout l'Empire des Lis.
Et moi, si je reviens de la longue carrière
Où l'ardeur de quitter la terrestre poussière
Emporte malgré moi mon vol audacieux,
Sur les illustres pas qui conduisent aux cieux :
Si j'aborde jamais la plage réclamée
Courbé sous le doux faix des rameaux d'Idumée,
Je les destine encore à ce charmant séjour,
Ma célèbre patrie, et ma première amour.
Là, si des saints lauriers j'ose approcher ces palmes,
J'espère les voir croître, et sous leurs ombres calmes,
Le reste de mes jours en paix les cultivant,
Dans la voix des mortels laisser mon nom vivant.

Segrais voyait donc s'accomplir le rêve de sa jeunesse en retournant dans sa patrie. Il y avait commencé sa vie de poëte, il voulait y terminer doucement ses jours.

Peu après son arrivée à Caen, il épousa une riche héritière, sa cousine (9 septembre 1676), Claude Acher, fille d'un seigneur de Ménilvité. Agée elle-même (le contrat accuse quarante ans *ou environ*), et s'accommodant peu des grands seigneurs, cette dame ne voulut pas « des gens proportionnés à ses richesses, disant qu'ils la mépriseraient, et qu'elle aimait mieux son cousin[1]. » La fortune du poëte ne devait

1. Lettre de Mme de Sévigné, du 21 septembre 1676.

pas, en effet, prétendre à rivaliser avec la sienne; mais, en revanche, elle connaissait sa politesse, son humeur douce et sa bonté. Toutefois c'était, de la part de Segrais, payer bien tard son tribut à l'hymen que se marier à cinquante-trois ans. Aussi l'hymen, longtemps dédaigné, fit-il à son tour des difficultés pour l'accueillir: il lui fallut presque se marier par contumace. Le père et la mère de Claude Acher, après avoir déjà marié une fille, venaient de perdre deux de ses frères, et voulaient garder auprès d'eux leur dernière enfant, soutien de leur vieillesse. Mais, « après les actes de civilité aux seigneurs et dame de Ménilvité, ses père et mère, pour les supplier de vouloir consentir à son mariage, et le refus par eux fait, » cette demoiselle, sans plus d'affaires, épousa son cousin. Ni elle ni ses vieux parents ne s'en repentirent. Ils ne formèrent tous qu'une même famille, et la douceur de cette vie d'intérieur devint bientôt si fort du goût de Segrais, qu'il se promit de ne jamais y renoncer.

Aussi quand Mme de Maintenon voulut le rappeler à la cour et à un poste digne d'envie, il refusa (1677-1678). Elle avait gardé le souvenir de son amitié pour Scarron, et des visites qu'il avait faites par seule affection à sa veuve quelque temps solitaire. Elle le lui témoigna en lui offrant de faire l'éducation du jeune duc du Maine, l'objet des tendresses particulières du roi. Mais Segrais, entouré du père et de la mère de sa femme qui le priaient de les laisser terminer leurs jours auprès de lui, ne put se résoudre à quitter sa vie nouvelle pour courir, à cinquante-quatre ans, une carrière longue et laborieuse. D'ailleurs il était déjà incommodé d'un peu de surdité, et c'est là une disgrâce fâcheuse à la cour. « Qu'à cela ne tienne, lui disait Mme de Fontevrault, il ne s'agira pas d'écouter le prince, mais de lui parler. » Mais Segrais savait qu'au pays de la cour il faut avoir de bons yeux et de bonnes oreilles, et parler plus souvent à l'oreille qu'à haute voix. Ce fut sa réponse à Mme de Maintenon. Elle aussi connaissait trop bien le monde pour trouver à y répliquer.

Segrais demeura donc en Normandie, et continua d'y jouir de sa retraite.

Les biens que sa femme lui apportait contribuaient à la lui faire aimer, en lui permettant d'y vivre honnêtement et dans l'indépendance, avantage précieux dont Segrais, depuis 1647, n'avait jamais joui. Le jeune poëte était allé à Paris y chercher la gloire: il l'y avait trouvée. Grâce à ses protecteurs, il avait même pris rang dans la société la plus illustre. Mais, avec tout cet honneur, il était demeuré auprès de la comtesse de Fiesque, de Mademoiselle et de Mme de la Fayette, sans avoir jamais presque rien à lui. Au milieu des riches seigneurs qui l'entouraient, Segrais put quelquefois y songer, et peut-être en souffrir. Dans le roman de *Bérénice*, un personnage dont plusieurs traits sont empruntés au caractère de Segrais, Démocarès, exprime discrètement la crainte qu'on ne le dédaigne un peu à cause de « la misère de sa fortune (1649). » De même un jour, la duchesse de Châtillon l'ayant légèrement piqué, le poëte lui adressa ces vers mis dans la bouche de la comtesse de Fiesque :

.... Pour être trop belles,
Qu'a-t-il besoin de vos querelles?
....
Songez mieux quelle est votre faute :
Les beaux esprits ont l'âme haute.
Ses envieux parlent mal de son bien,
Et ses meilleurs amis n'en veulent dire rien;
Mais il est doux, courtois, sans fraude et sans finesses,
Fidèle pour le moins à six ou sept maîtresses.

Segrais était venu à la cour,

Jeune encore, laissant le séjour de ses pères,
Pasteurs depuis longtemps connus à ces fougères
Pour avoir possédé tant de nombreux troupeaux
Et cultivé des champs si féconds et si beaux.

Ce patrimoine avait été dissipé, et le gentilhomme sans terre cherchait à s'en consoler par de poétiques loisirs :

Si je vois moissonner par des mains étrangères[1]

1. Huitième églogue, inédite. Mss de Conrart. In-fol. XI, 1457.

Les fertiles sillons que labouraient mes pères,
Libre des tristes soins de l'avare désir,
Je jouis en repos d'un honnête loisir.
L'ombre m'est aussi douce au pied de ces grands hêtres
Que s'ils étaient plantés des mains de mes ancêtres.

Grâce à son mariage, « le domestique » de Mademoiselle recouvra le titre de seigneur châtelain, dont le désordre paternel l'avait empêché d'hériter de ses ancêtres, et lui aussi put planter à son tour[1].

Segrais, revenu à Caen, comme Martial à Bilbilis, pour s'y enrichir, voulut que les belles-lettres, ses fidèles amies, jouissent avec lui de la fortune qu'elles n'avaient pu lui donner. Il retrouvait à Caen[2] une université florissante et ces Palinods célèbres qui avaient valu à sa ville natale le titre d'Athènes normande. Depuis des siècles, il y avait à Caen une Sodalité ou association sous les auspices de la Vierge. Cette société, d'abord toute religieuse, devint littéraire en 1614, et prit alors le nom de Palinod ou de « Puy de l'immaculée conception. » Ces Palinods, interrompus peu après leur institution, furent repris en 1624 pour ne plus s'interrompre qu'en 1792, et finir avec tout le passé. Le Palinod (on l'a déjà remarqué) fut comme l'école des poëtes latins et français de la Normandie. Tous les ans, le 8 décembre, l'université de Caen célébrait la fête de la Vierge. Les pièces couronnées étaient lues à la tribune (d'où le nom de cette petite académie, *Podium*, Puy), et les prix distribués au milieu du concours des grands personnages et des hommes de lettres de toute la province. Assez souvent, les

1. On voit encore devant le château de Boislonde deux magnifiques marronniers que Segrais y avait placés. S'il avait toujours mieux aimé la cour à Fontainebleau qu'à Paris, à plus forte raison devait-il préférer son parc de Fontenay à Fontainebleau même :

L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Versailles et sa noble étendue. (VOLTAIRE.)

2. « Segrais, poëte français illustre, élevé chez Mademoiselle et retiré à Caen dans le sein des belles lettres. » (SAINT-SIMON.)

plus nobles seigneurs des provinces voisines ou de la cour ne dédaignaient pas d'accepter la dignité de prince du Palinod (ainsi le duc de Longueville le fut en 1652); et quelquefois, les lauréats eux-mêmes étaient des personnages très-qualifiés. En 1667, le duc de Saint-Aignan remporta le prix de l'ode française au Palinod. Segrais, le second poëte de Caen, et le troisième de la Normandie après Malherbe et Corneille, était condamné par sa gloire à n'y pas concourir. Mais s'il ne pouvait gagner les palmes, très-souvent du moins il les décernait. Elles étaient alors plus que jamais précieuses, et le lauréat, à la fin de sa lecture, ne manquait pas de faire sonner bien haut un si grand honneur. Ainsi Couture, en 1689, rendait hommage à

L'agréable et docte Segrais
Qu'entre cent beaux esprits le Parnasse révère....
Quand à tel juge on a su plaire,
On doit plaire à tout l'univers.

On lit ailleurs :

Le ciel seconde mes travaux,
Je triomphe aujourd'hui de mes doctes rivaux;
Cette glorieuse victoire
A pour moi des attraits;
Mais c'est le comble de la gloire
De se voir couronné de la main de Segrais.

Ainsi parlait en 1696 l'auteur d'une ode sur Joas, échappé au poignard d'Athalie. Ce sujet était digne du juge, et les vers n'étaient pas non plus d'une faiblesse à outrager Racine[1]. Les matières, il est vrai, n'étaient pas toujours aussi bien choisies, et quelquefois les vers des lauréats ne s'élevaient pas au-dessus du médiocre. Mais quelle société littéraire, ou quel concours n'a jamais eu de défaillance? A tout prendre, le Palinod n'en restait pas moins une institution utile et d'un grand éclat. Segrais y jouait le rôle le plus convenable à sa renommée. Il appréciait les divers mérites

1. Cf. *Mercure galant*, décembre 1697.

des concurrents ; il les encourageait et les éclairait de ses conseils.

Mais au sein de l'université, il y avait une compagnie où il paraissait en plus grande lumière encore, et qui, tout entière, reposait sur lui. C'était l'académie qui, dès 1676, porta son nom : « Académie de Monsieur de Segrais, » ou « Société des notables. » Fondée en 1652 par Moisant de Brieux, elle avait d'abord simplement offert aux hommes de lettres de Caen un lieu de réunion commode et convenable à la dignité des Muses. Mais bientôt le nombre de ses membres, ses travaux et sa renommée s'accrurent. Au temps de M. de Brieux, elle comptait entre autres dans son sein Bochart, Ménage, Segrais, au jugement de l'évêque d'Avranches, le plus illustre de la compagnie. Après en avoir été le prince, l'auteur des églogues en devint le protecteur. M. de Brieux était mort en 1674 ; M. de Matignon, lieutenant du roi dans la province, recueillit chez lui MM. les académiciens. Mais le nouveau patron lui-même mourut bientôt (1675), et l'académie se trouva dispersée. Heureusement, l'année suivante (1676), Segrais, de retour à Caen, se mit à sa tête, et lui offrit la plus glorieuse hospitalité qu'elle eût encore reçue. Il rassemblait les académiciens dans un hôtel qu'au témoignage d'un contemporain les arts, les Muses et les grâces avaient à l'envi embelli (*a*), et il consacrait aux séances une salle où il avait réuni les portraits des personnages de la province illustres dans les lettres.

Non content de présider cette assemblée, il voulut, en poëte modeste, et fier de la gloire de sa ville natale, placer son académie sous un plus haut patronage. Malherbe avait été le premier grand poëte de la Normandie et de la France : il voulut que la statue de Malherbe décorât la maison où se réunissaient les plus illustres esprits de sa patrie. Il la fit donc placer au frontispice de son hôtel. Le poëte, la lyre en main comme un nouvel Apollon, semblait convier ses concitoyens à venir dans ce docte asile célébrer la gloire des Muses

et celle de leur nouveau protecteur. Au-dessous de la statue, on lisait ces vers gravés en lettres d'or sur une table de marbre noir :

Malherbe, de la France éternel ornement,
Segrais, enchanté de ta gloire,
Pour éterniser ta mémoire,
T'a consacré ce monument.

Mais, en même temps, sans y songer, il rappelait sa propre gloire, et se mettait au rang qui lui est dû : après Malherbe, Segrais n'a-t-il pas été la seconde lumière poétique de sa patrie? Il lui avait encore donné un nouveau lustre en ressuscitant l'académie. A la mort de M. de Matignon, il ne restait que treize des anciens membres de l'académie de Brieux. Mais cette compagnie ne devait pas être en peine de réparer ses pertes dans une ville si amie des lettres et en particulier de la poésie. Huet fait observer qu'il eût été malaisé de trouver dans aucune des académies du royaume autant de personnes illustres par leur savoir qu'il y en eut alors dans celle de Caen. Et, en effet, Segrais put bientôt y compter trente-neuf membres, parmi lesquels on remarquait Huet, Ménage, un neveu de Vauquelin des Iveteaux, Lair, le célèbre professeur de rhétorique du collége du Bois; Antoine Galland, plus tard admis à l'Académie des inscriptions (1701), et, en 1709, professeur d'arabe au collége de France; Étienne Morin, orientaliste distingué; Thouroude, fort versé dans la géographie ancienne; enfin de la Douespe, auteur dont les poésies ne laissaient pas de faire honneur à l'académie de Segrais[1]. C'est à lui que sont dus ces vers à la louange du protecteur de la compagnie :

Muses, garderez-vous un injuste silence,
Quand le docte et tendre Segrais

1. « Académie qui ne peut être qu'une élite de beaux esprits, puisqu'on ne saurait nier que Caen ne soit une des plus illustres villes de France de ce côté là. » (Bayle, *Nouvelles de la république des Lettres*, t. I, p. 426; Cf. *Ibid.*, t. I, p. 94, *Éloge de l'académie de Caen.*) Foucault y prit place le 14 mars 1689. Cf. ses Mémoires.

N'épargne ni l'éclat ni la magnificence
Pour rehausser le prix de vos divins attraits?
. . . .
Oui, tant que de Segrais durera la mémoire
Et que sur l'aile de ses vers
Vous-mêmes porterez et son nom et sa gloire
Aux plus lointains climats de ce vaste univers;
Tant qu'on estimera les églogues charmantes,
Les nobles fictions, les chansons ravissantes
Que vous lui dictiez autrefois;
Et tant qu'en notre langue on lira *l'Énéide*,
Où l'agréable est joint à l'utile, au solide,
Chez lui vous donnerez des lois.

Un jour on découvre une fontaine dans le lieu où Segrais tenait son académie. Ce fut pour la Douespe l'occasion d'écrire une idylle ingénieuse. Apollon est outré de dépit de voir que Segrais lui a ravi les Muses et les a retirées dans sa maison: il lui déclare la guerre. Du reste, ce n'est pas là le seul grief du dieu. Segrais depuis longtemps lui a volé sa lyre :

Mercure, il est vrai, me fit rire
Lorsqu'il me vola mon carquois.
Mais un mortel aurait l'audace
D'attirer chez lui le Parnasse
Et de contrefaire ma voix,
D'usurper enfin tous mes droits!
Non, je jure par Hippocrène,
Seul bien que Segrais m'a laissé,
Qu'il portera bientôt la peine
De m'avoir ainsi courroucé.

Heureusement pour le poëte sacrilége, Vénus (elle lui doit bien cela) intervient en sa faveur :

Segrais, que j'ai toujours chéri
Plus qu'Adonis mon favori,
N'a point mérité ta vengeance.
Considère son innocence :
Tout jeune il observa tes lois,
Te consacra toujours sa voix;
Sur ta lyre en sa langue il joue

Les airs du pasteur de Mantoue,

. . . .

Voilà le mal qu'il a commis.

Apollon, pour toute réponse à la déesse, sourit : les douces plaintes de Vénus, aidées de ses charmes, l'ont désarmé. Il abjure tout ressentiment contre Segrais, et met le comble à ses bienfaits en lui cédant son Hippocrène.

Voilà bien de la gloire pour l'académie ! voir à sa tête un favori d'Apollon, et chez elle la source où les poëtes vont puiser l'inspiration ! périlleuse faveur, en vérité ; de tels privilèges obligent. Messieurs les académiciens, désespérant d'élever la gloire de leurs ouvrages au niveau d'une si haute dignité, ne prirent pas sans doute la chose si au sérieux. Comme par le passé, leurs travaux restèrent assez modestes, mais sans en être pour cela moins intéressants. L'académie de Segrais n'avait pas de statuts : les *Notables* étaient des volontaires qui ne connaissaient d'autre règle que l'amour des lettres et l'émulation. Les séances seules étaient soumises à un règlement ; voici comment on les employait : d'abord, et comme en attendant les retardataires, on s'entretient des nouvelles ; puis on étudie de bons auteurs ; les difficultés sont soigneusement discutées, et les lumières de tous mises en commun pour les résoudre. Ensuite, on examine les ouvrages composés par les académiciens ou telle autre personne du dehors. L'académie, en effet, aimait à se tenir au courant des discussions qui partageaient les savants, et des nouvelles littéraires dignes de franchir les limites de Paris. L'abbé Nicaise, cet épistolographe infatigable, le correspondant de toute l'Europe, était en relation avec Galland et Foucault, et, par leur entremise, il informait les académiciens de Segrais des principaux événements de la république des lettres en France et à l'étranger. Un jour (7 avril 1699), grâce au précieux abbé, Galland donna lecture d'une copie de deux lettres [1], qui intéressèrent vivement la

1. Biblioth. impér., *Lettre de Galland à Nicaise.* 1958, Supp., fr. 4.

compagnie. Il s'agissait d'un démêlé engagé depuis près d'un an entre le R. P. André « de qui tout le monde loue l'éloquence et la profonde érudition » et le jésuite Dunod. Celui-ci avait jadis demeuré à Caen, et y avait attiré l'attention sur lui par une dissertation où il prétendait, sans raison, avoir retrouvé, à Valognes, les ruines de l'ancienne ville d'Alona. De même, en 1697, l'ingénieux trouveur de villes avait publié un mémoire où il croyait établir que l'*Aventicum* des anciens géographes était située près du lac d'Antre (en Franche-Comté), aux environs de Moirans, patrie du P. jésuite. Cette imagination n'était pas plus heureuse que la première, et, en dépit de tout son esprit, il avait fort à faire dans ce débat avec le P. André, dont les répliques furent entendues à l'académie de Segrais « avec grande satisfaction et l'applaudissement qu'elles méritaient. » Quelquefois, à défaut de polémique intéressante, la présence d'illustres visiteurs donnait aux séances de la compagnie un éclat particulier. Ainsi en 1686, après la mort de M. de Morangis, M. de Gourgues, intendant de la généralité de Caen, vint prendre possession de son intendance. Tous les corps de la ville allèrent le saluer, et l'académie même se disposait à s'acquitter du même devoir. Mais il la prévint, et se rendit chez Segrais (le 24 juin), où un orateur assez distingué, M. Belin, curé de Blainville, lui fit une harangue : il l'exhortait à venir souvent comme M. de Morangis se délasser de ses occupations à l'académie et à hériter de son affection pour elle [1]. On lit encore dans une lettre du P. Martin à Huet (11 juillet 1698) : « Il y a huit jours qu'il y eut ici une assemblée extraordinaire de gens de lettres chez M. de Segrais. M. l'abbé Dangeau [2] y lut ses lettres sur l'orthographe française et son projet d'une nouvelle géographie. M. l'abbé de Choisy y lut une oraison funèbre de Madame la dauphine que le roi ne permit pas de prononcer, et M. de Segrais y lut

1. *Mercure galant*, août 1686.
2. Frère du marquis Dangeau, lecteur du roi et académicien depuis 1682.

un livre de ses *Géorgiques* qu'il a mis en vers français. » Les étrangers n'avaient pas toujours les honneurs des séances de l'académie. En 1680, un des professeurs du collége des jésuites de Caen y lut une dissertation latine, dédiée à Segrais, « le père de l'académie de Caen, l'ornement des belles-lettres et en particulier des lettres gracieuses. » Elle avait pour titre : « Les lettres profanes, les humanités doivent-elles rester étrangères aux ecclésiastiques. » Le choix du sujet faisait honneur au P. jésuite. Car s'il dédiait son œuvre à Segrais, sans aucun doute il résolvait la question par l'affirmative, et ne donnait pas dans ce paradoxe de l'abbé de Rancé que « l'ignorance est une qualité nécessaire à un bon religieux. » Des dissertations de tout genre devaient être ainsi fréquemment soumises au jugement de l'académie : elle réunissait l'élite des professeurs de l'université et les plus distingués des jésuites, leurs rivaux, et n'était pas composée seulement de poëtes, mais d'érudits versés dans toutes sortes de connaissances, grammaire, histoire, musique (que Segrais aimait tant, et sans succès), antiquités, langues orientales, jurisprudence.

Néanmoins, il était impossible qu'avec Segrais pour directeur la poésie n'y parût au premier rang. Segrais ne haïssait pas d'être estimé savant, mais avant tout il était poëte. Les Muses étaient ses hôtesses, et près de lui coulait une Hippocrène. C'est là que lui-même allait puiser, quand il achevait sa traduction de l'*Énéide*, 1681, et entreprenait celle des *Géorgiques*. Le succès de sa première œuvre l'avait encouragé, et il voulut consacrer ses loisirs à lui donner (il l'espérait du moins) une digne sœur. Aux séances de l'académie, il lisait des morceaux détachés de son nouvel ouvrage, ou telle dissertation que la restitution du texte lui avait semblé rendre nécessaire. La mort du poëte interrompit cette étude; mais on la reprit plus tard, et l'examen régulier de tout l'ouvrage inaugura les travaux de l'académie, reconstituée en 1704, sous les auspices de l'intendant Foucault, protecteur.

Plusieurs fois, Segrais avait exprimé le désir que le lieu où l'académie se réunissait restât dans le même état après sa mort, avec les livres qui s'y trouvaient, et que la compagnie s'y assemblât toujours. Mais ses héritiers eurent seulement soin de recueillir ses biens, sans se soucier du vœu du poëte d'être le bienfaiteur de l'académie, même après avoir cessé de vivre. De 1701 à 1704[1] les séances furent interrompues; mais le 21 janvier 1704, l'académie réorganisée tint sa première séance réglée chez M. de Croisilles, beau-frère de Segrais et directeur de la compagnie. M. Foucault en fit l'ouverture par un discours « fort étudié. » On y lut ensuite diverses pièces de prose et de vers, et entre autres, une épitaphe de Segrais qui eut et méritait en effet d'avoir les honneurs de cette solennité. On mit sur le tapis, dit un des académiciens, le P. Martin, sa traduction des *Géorgiques*, et on en examina les premières pages. Puis on décida de la distribuer entre plusieurs académiciens qui en feraient la critique en particulier et soumettraient leurs corrections au jugement de leurs confrères. L'académie voulait voir cette traduction aussi châtiée que possible, afin de rendre hommage, en l'imprimant, à la mémoire de son généreux protecteur.

Revenons à la société des notables. Quelquefois Segrais et son académie se délassaient de leurs travaux dans de petites réunions d'un caractère tout familier. Aux séances solennelles étaient réservées les discussions importantes et les études sérieuses; mais il y en avait d'intimes où Apollon et Comus présidaient de compagnie. Segrais les terminait par un repas, égayé de lectures divertissantes, de couplets tour à tour railleurs (*a*) et bachiques. Aucune de ces pièces légères n'a été conservée. Je le regrette: il eût été intéressant de voir quelques-unes de ces poésies badines où la Muse anacréontique du vieux poëte se divertissait à huis clos, et d'en-

1. *Lettre du P. Fr. Martin*, du 22 janvier 1704. Biblioth. imp.

tendre Segrais, au milieu de ses notables, chanter ou deviser avec cette grâce et cette délicatesse ingénieuse que l'âge ne lui avait pas enlevée. Lui qui savait si bien recueillir les jolies chansons ou les mots les plus fins, devait faire merveille dans ces fêtes intimes, et à défaut même de verve poétique, sa riche mémoire assurait un agréable divertissement à ses convives. Ces réunions étaient de trop bon exemple pour n'être pas dans la suite régulièrement instituées. Après Segrais, l'académie de Caen put décliner, mais la confrérie des notables en belle humeur prospéra et donna naissance à « l'aimable société des Thélémites » dont les statuts auraient réjoui Rabelais (1707). Ainsi l'Athènes normande fêtait les divinités les plus réjouies de l'Athènes ancienne, et ses académiciens en goguette justifiaient le mot de Huet, que Caen était de son temps la ville de France où l'on aimait le plus à rire.

Toutefois les études n'en souffraient pas, et jamais l'académie de la gaie science ne fit tort à son aînée, l'académie sérieuse. Segrais, l'aimable amphitryon, l'ami des joyeux refrains, savait aussi, dans la grand'salle des séances solennelles, très-bien jouer son rôle de président de la docte compagnie. Lui-même était savant : il ne s'en flatte pas ouvertement, mais il reproche à Voiture de n'avoir ni érudition ni lettres avec tout son bel esprit ; à Boileau et à Racine de ne savoir que rimer ; « hors de là, dit-il, ils sont muets, ils ne savent plus où ils en sont. » Segrais, au contraire, a été longtemps l'ami de Huet et toute sa vie celui de Ménage. Pendant quelques années, l'abbé Fraguier l'avait mêlé à ses travaux. Entré chez les jésuites en 1683, le savant abbé était venu enseigner les belles-lettres à Caen ; et là, dit l'auteur de son éloge à l'Académie des inscriptions, « son bonheur voulut.... qu'il trouvât.... M. de Segrais et le célèbre M. Huet, avec qui, malgré l'extrême différence de l'âge[1], il

1. Né en 1666.

entra d'abord dans un commerce de littérature. » La dissertation de Fraguier sur l'églogue est peut-être le fruit de l'un de ces entretiens. Mais, en retour, l'érudition de Segrais devait aussi gagner au commerce d'un homme dont les rapides progrès en toute sorte de sciences étonnaient l'évêque d'Avranches lui-même (*a*). Enfin, il avait longtemps logé Galland dans son hôtel. Le moyen de ne pas devenir érudit, quand on a frotté sa cervelle à celle de pareils savants? aussi les lauréats des Palinods ne manquaient-ils jamais, dans leur remercîment à l'arbitre du concours, de vanter sa science aussitôt après son talent poétique; et de fait, non-seulement Segrais était, sans beaucoup de peine, le prince des poëtes de la société des notables, mais il prenait encore part aux discussions les plus érudites; quelquefois même il les dirigeait. Ainsi régnait à tout égard dans son académie « l'agréable et docte Segrais, » docte, en effet, s'il en fut, comme on va le voir.

L'université de Caen était un peu jalouse de l'académie, que ses travaux et la gloire de son patron environnaient d'un assez grand éclat: était-il juste que l'académie s'emparât de Segrais tout entier? L'université ne voulut pas laisser cette gloire à sa rivale, et elle aussi résolut de s'attacher Segrais. Du reste, c'était prudence, et comment aurait-elle pu ne pas s'associer un homme qui la tenait par ce qu'elle avait de plus précieux? Messieurs de l'université auraient été bien aises que les trésors de leur bibliothèque ne fussent pas si largement ouverts à leurs émules, les académiciens. Mais Segrais qui la renfermait[1] presque entière dans sa tête, « à la réserve de quelques papiers, » était toujours là pour les faire passer dans leurs mains. En cas de guerre, l'ennemi était donc au cœur de la place; un accommodement valait mieux. Ne pouvant espérer de retirer à Segrais l'érudition qui lui livrait les clefs de leur bibliothèque, ils prirent le parti de l'élire leur

1. Baillet, *Jug. des Savants*, V, 401 et sqq.

bibliothécaire. Ainsi les deux plus illustres sociétés littéraires de Caen se disputaient le docte Segrais, et cette érudition du protecteur de l'académie qui, d'abord, faisait ombrage à l'université, servit à resserrer les liens des deux compagnies. La réputation de Segrais savant était donc bien établie. Mais ce qui doublait le prix de son érudition, c'est que jamais il n'en abusait. Chez lui, point de ces airs impérieux qui troublent la liberté des entretiens littéraires; point d'entêtement à soutenir son avis ou à combattre avec aigreur celui d'un adversaire. Segrais avait été l'ami de ce parfait honnête homme qui, pour toute réponse, disait doucement à son contradicteur : « Monsieur, vous êtes de ce sentiment, et moi je suis d'un autre. » Ce sont là, je l'avoue, des façons de parler peu faites pour les académies, et les séances y seraient bien courtes et souvent stériles, si chacun y respectait avec tant de discrétion, sinon d'indifférence, les sentiments d'autrui. Segrais n'avait pas soumis ses notables à un si sobre régime; mais du mot de la Rochefoucauld il avait tiré et retenu cette maxime qu'il ne faut pas croire renfermés dans sa seule tête toute science et tout jugement. Il était érudit, mais de l'aveu de ses confrères, érudit modeste et docile. Une fois pourtant, une seule fois, il s'oublia, et sa mauvaise étoile voulut que ce mouvement indiscret lui fît perdre un ami.

CHAPITRE VIII.

UN VERS DE VIRGILE BROUILLE DEUX VIEUX AMIS.

Après avoir terminé avec Bossuet l'éducation du dauphin, Huet avait quitté la cour, et aimait à faire de fréquentes visites à sa ville natale. Il n'y pouvait retrouver l'académie des sciences qu'il y avait fondée en 1664 (dissoute en 1676 à la mort de son second directeur Graindorge, elle avait vu ses principaux membres se réunir à la société des notables tout récemment formée). Mais, en revanche, il ne manquait pas d'assister aux séances de l'académie de Segrais. A l'une de ces réunions, Segrais lut un fragment de sa traduction des *Géorgiques* (1692). Après la traduction vint le commentaire; le poëte s'arrêta sur le deux cent quatre-vingt-septième vers du quatrième livre, et proposa pour ce passage une leçon que Huet rejeta, et avec sa vivacité ordinaire, dès qu'il s'agissait d'un point d'érudition. Segrais voulut donner des raisons à l'appui de la correction proposée; mais, répliqua brusquement l'évêque d'Avranches, il n'y avait rien à corriger; il n'était pas nécessaire de s'arrêter plus longtemps à de prétendues difficultés. Segrais fut blessé de ces façons tranchantes. Toutefois, afin d'éviter au sein de son académie une discussion qui, avec le fougueux érudit, eût bien vite dégénéré en aigre dispute, il n'insista pas. Mais quand Huet fut de retour à Paris, il lui écrivit, afin de lui rappeler qu'il ne

se tenait pas pour battu. Critique assez bien recommandé par la préface et les notes de sa traduction de l'*Énéide*, savant respecté dans sa province, Segrais ne pouvait aisément supporter l'affront d'avoir été si durement contredit devant ses académiciens, et par un adversaire qui dédaignait même d'entendre ses raisons. Ce procédé l'avait piqué au vif. Ce dépit paraît assez dans sa lettre, quand il dit à Huet : « Je ne suis pas si téméraire que de penser que je vous ferai entrer dedans mon sens. Ce serait faire descendre le ciel à la terre. Mais je vous propose mes doutes. Vous aurez bonne opinion de votre jugement et très-médiocre d'un ignorant comme moi. Vous avez grande raison en l'un et l'autre de ces principes, et je suis de votre goût et de votre sentiment sur ce point. Vous n'avez pas trouvé le temps de m'entendre : je ne vous demande celui de me lire qu'à votre extrême loisir.... »

Le reste est sur le même ton. Segrais est galant homme; il sait vivre, il contiendra donc son ressentiment, et piquera son adversaire de traits finement aiguisés, mais d'une façon détournée. La réponse de Huet fut ouvertement hostile. Ces ménagements, ces détours n'étaient pas dans son humeur. Du reste, il avait lu la copie d'une lettre-dissertation adressée par Segrais à un arbitre de leur différend, M. du Quesnay « conseiller du roi en ses conseils. » Or, cette lettre était beaucoup moins réservée que la première. La réplique de l'évêque d'Avranches ne le fut pas davantage : il s'étonne qu'une légère contestation soulevée à Caen le suive jusqu'à Paris; c'est prendre la chose bien à cœur. Huet défend son opinion « avec ardeur et peut-être trop [1], » mais la discussion finie, il n'y pense plus. A quoi bon alors venir le harceler d'un nouvel écrit? et surtout l'adresser à un tiers, personnage considérable? veut-il donc avoir des témoins de sa victoire? Segrais demande d'un air d'autorité que Huet se soumette

1. L'abbesse de Caen, Éléonore de Rohan, qui avait fait le portrait de Huet dans sa jeunesse, n'avait pu se défendre de lui adresser ce reproche.

à son sentiment. Mais ce sentiment, Huet a de bonnes raisons pour le condamner : « donnez-vous, s'il vous plaît, la peine de lire ce que j'ai écrit dans les pages soixante et cent soixante de mon livre sur le paradis terrestre, » et vous verrez que j'ai depuis longtemps approfondi la matière. — Segrais se plaint de n'avoir pas même été entendu. — C'était pour lui épargner le chagrin de voir rejeter son opinion, après l'avoir librement défendue : « Si quelqu'un vous disait qu'il veut coudre une pièce de brocart admirable sur votre manteau pour cacher une tache qui y est, et qu'après que vous lui auriez répondu qu'il n'y a point de tache sur votre manteau, il insistât et voulût vous faire voir la beauté de la pièce, ne seriez-vous pas bien fondé à lui répliquer que vous n'avez que faire de la voir, quelque belle qu'elle soit, puisqu'elle ne peut servir à l'usage à quoi il la destine ? » Eh bien ! Huet de même va prouver à Segrais que sa correction est inutile et qu'il a bien fait de n'avoir pas voulu entendre des raisons qu'il lui faut condamner après les avoir entendues.

Entrons donc avec lui dans le détail de cette discussion ; elle en vaut la peine. Voici deux savants aux prises, deux savants de force bien disproportionnée,

Infelix puer atque impar congressus Achilli,

mais l'espoir de vaincre est égal. D'ailleurs, il s'agit de Virgile auquel on ne touche jamais sans fruit, surtout quand ses critiques sont des gens d'esprit. Avant de suivre les deux adversaires en champ clos, marquons précisément l'objet de la querelle. Voici les vers, sujet du débat.

Il s'agit de l'art de faire naître des abeilles des entrailles d'un jeune taureau :

Nam qua Pellæi gens fortunata Canopi
Accolit effuso stagnantem flumine Nilum
Et circum pictis vehitur sua rura phaselis ;
Quaque pharetratæ vicinia Persidis urget,
Et viridem Ægyptum nigra fecundat arena,
Et diversa ruens septem discurrit in ora

Usque coloratis amnis devexus ab Indis;
Omnis in hac certam regio jacit arte salutem[1].
(*Géorgiq.*, IV, 287.)

Segrais veut que le vers *Et viridem* précède celui-ci : *quaque pharetratæ*. Voici ses principales raisons.

Virgile veut parler ici non-seulement du Nil, mais encore de l'Indus. Car il serait absurde de faire le Nil voisin de la Perse. Maintenir ces vers dans l'ordre accoutumé, c'est se condamner à soutenir que Virgile ne savait pas la géographie, ce qui est un peu téméraire. Mais, dira-t-on, c'est une témérité d'ôter ce vers *Et viridem* de sa place. Elle est plus pardonnable que d'ôter la Perse de la sienne.

Les conquêtes de Bacchus et d'Alexandre dans les Indes, l'expédition de Crassus contre les Parthes, avaient appris aux Romains la situation de ces contrées.

Omnis regio désigne un bien plus grand pays que les environs de Canope, et doit s'entendre des bords du Nil et des bords de l'Indus.

Nigra arena veut dire sable, limon en général, et peut s'appliquer à l'Indus aussi bien qu'au Nil.

L'épithète *coloratis* convient moins aux Éthiopiens qu'aux Indiens. Personne ne s'est avisé de dire que les Éthiopiens ou les nègres se « barbouillent » et doivent leur noirceur à quelque « peinture. » Au contraire, les Indiens, aujourd'hui encore, se peignent le visage et le corps de diverses couleurs.

Voilà les sentiments que Segrais soumet à M. du Quesnay, ce savant personnage « pour qui la géographie ancienne n'a point de ténèbres. » Ses lumières, sa parfaite intégrité le ren-

1. Aux lieux où le Nil débordé couvre le sol de ses eaux stagnantes, et voit sur ses bords l'heureux habitant de Canope parcourir les campagnes sur des barques peintes ; dans les contrées où ce fleuve, descendu de chez l'Indien basané, côtoie les frontières du Persan, habile archer ; fertilise de son noir limon la verdoyante Égypte, et court se jeter dans la mer par sept embouchures distinctes : tout le pays trouve dans ce secret une ressource assurée contre la perte des abeilles.

dent à bon droit le plus digne arbitre qu'on puisse choisir; et si cette louable modestie qui couronne en lui tant d'éminentes qualités l'empêche de décider souverainement, comme on « l'en supplie, » Segrais en appellera au goût du public; car la droite raison lui a été donnée aussi bien qu'à tel ou tel érudit.

C'est là, comme on voit, un plaidoyer en forme; l'habile avocat n'y a rien négligé. C'est pour lui une affaire importante, presque une affaire d'honneur; il s'y attache avec passion, et la passion lui donne par moments le ton de l'invective. Il oublie qu'il parle à un ami, et ne songe qu'à vaincre, et même avec éclat. Mais s'il est vaincu?... Voici venir son redoutable adversaire avec une solide armure et des armes d'un acier bien trempé. Il aborde vivement son contradicteur et lui renvoie tous ses coups. Virgile n'a pas songé à l'Indus dans ces huit vers, mais seulement au Nil. Faut-il lui reprocher d'avoir failli à la géographie de l'Asie et de l'Afrique, quand les Grecs et les Romains n'ont jamais bien connu l'Europe même? Dire que Virgile, poëte de génie, n'a pu ignorer la position exacte de l'Éthiopie et des Indes, c'est imiter ce bon Poitevin qui ne comprenait pas comment les jésuites, si habiles gens, ne savaient pas le chemin de Pamprou. Presque tous les poëtes, historiens, géographes de l'antiquité ont confondu la situation de l'Éthiopie et des Indes, et ici l'évêque d'Avranches cite avec précision et détail le témoignage de cinquante-trois auteurs. Les anciens savaient que Bacchus avait conquis les Indes, mais on leur disait aussi qu'à son retour le dieu avait bâti le temple de Jupiter Ammon dans les sables de Libye. Alexandre, vainqueur des Indes, avait cru trouver dans ces contrées la source du Nil. Quant à Crassus, il fut tué à Carrhes, c'est-à-dire à plus de trois cents lieues de la Perse proprement dite, dont parle Virgile, et qui avait Persépolis pour capitale. « Quand on entreprend de corriger les anciens par de tels arguments, on s'expose à trouver bien des *téméraires* et des *tyrans* à son chemin. »

Omnis regio désigne seulement l'Égypte; *coloratis* veut dire coloré par le soleil, basané (et non pas barbouillé), et marque la noirceur naturelle des Indiens. En effet, tous les anciens assurent qu'après les Éthiopiens « ils sont les plus noirs de tous les hommes.» « M. de Segrais n'a pas assez bonne opinion de moi pour m'en croire sur ma parole. Il lui faut donner de bons garants, » et il en donne. Il cite quatorze auteurs et conclut : « Notre ami » s'est donc encore ici trompé.

M. de Segrais veut qu'on lise : Le peuple heureux de Canope se promène sur ses terres dans des barques peintes, et engraisse l'Égypte verdoyante d'un sable noir, « sens tout à fait inepte ; » et l'on vient reprocher à Huet de faire dire « un galimatias » à Virgile!

Le *nigra arena* ne signifie pas en général fange sablonneuse propre à fumer les terres. Il y a limon et limon. Celui du Nil est noir, comme l'indique le nom de ce fleuve, en hébreu שכחדך, et son nom grec *melo*, d'où μελάμβωλος (terre noire), nom donné à l'Égypte, etc.... L'érudition n'est donc pas toujours chose inutile. Elle sert à réfuter les « visions » des traducteurs et la « critique licencieuse » de M. de Segrais.

Ces vers, laissés dans l'ordre accoutumé, convainquent Virgile d'avoir ignoré la géographie de l'Asie. Transposons-les, expliquons-les à notre manière. « Cela s'appelle couper le nœud à la manière d'Alexandre.... et, par cet art, toutes les obscurités et les difficultés des auteurs seront bientôt levées, en transposant, retranchant, renversant, changeant et altérant leurs paroles, sans qu'il soit besoin de tout ce fatras d'érudition inutile et de pédanterie dont les impertinents critiques nous étourdissent. Et par là on sera délivré de la tyrannie de ces gens qui veulent être les seuls arbitres du sens des auteurs, parce qu'ils ont du savoir. Plus de cette étude sombre de l'antiquité, plus de cette lecture fastidieuse des bouquins, plus de cet amas poudreux de livres moisis. Méthode nouvelle pour déchiffrer les secrets des vieux auteurs et éclaircir leurs ténèbres : n'avoir aucun égard à ce

qu'ils ont dit, mais seulement à ce qu'ils ont dû dire, et leur apprendre à parler (a). »

Huet connaît la « pénétration, l'équité, la sagesse » de son juge. Il désire voir le différend mourir entre ses mains. Quant à lui, s'il y a duplique, bonne ou mauvaise, il est résolu d'en demeurer là.

Segrais disait de la correction par lui proposée que Lacerda avait le premier levé le lièvre. Bien lui eût pris, ce semble, de ne pas le relancer. Il y eût gagné d'esquiver la réplique de Huet, véritable coup de la massue d'Hercule, et (ceci eût mieux valu encore), il aurait conservé son vieil ami. Mais la lutte avait été trop passionnée et les coups trop sensibles pour que leur mutuelle affection n'en souffrît pas. Huet, si fougueux contre ses contradicteurs, se disait cependant disposé, les débats finis, à imiter ces avocats qui, après avoir plaidé avec chaleur l'un contre l'autre, vont ensuite boire ensemble. Segrais et lui ne suivirent pas un si bon exemple. Ce n'était pas de clients, mais d'eux-mêmes qu'ils avaient médit, et le mal qu'ils s'étaient fait demeura sans remède. Au moment où les deux amis vont se séparer, tenons-les en quelque façon rapprochés encore un peu d'instants, en rappelant ici plusieurs circonstances de leur ancienne intimité.

On sait peu de chose des rapports de Huet et de Segrais durant leur jeunesse. Nés à six années d'intervalle, ils ne firent pas sans doute leurs études ensemble chez les jésuites. Toutefois, la conformité de leurs goûts et bientôt une gloire naissante rapprochèrent le jeune abbé cavalier, ami des vers[1], et, « dans la fleur de la jeunesse, un des plus savants hommes de l'Europe[2], » du poëte disciple de Malherbe et auteur déjà de deux églogues (1644-1645). Longtemps leur amitié demeura solide et leurs études furent plus d'une fois

1. Cf. *La Revue rétrospective*, 1re série, Ier vol., p. 131. Commerce poétique de Huet et de Mme de Montespan.
2. *Lettre à Huet* (édit. 1755), p. 95.

communes. C'est avec Huet que Segrais fit sa première lecture de *Sannazar* et de *Buchanan*. Avec lui on le voit célébrer, un jour de printemps, la fête de Théocrite. Plus tard, il fallut se séparer ; mais les relations des deux amis n'en continuèrent pas moins. Ils s'informaient mutuellement de ce qui intéressait leurs travaux. Ainsi, en 1655, M. Lenquetz, ami de Segrais, envoya la première églogue à Ogier, prédicateur et homme de lettres estimé de son temps, et pria l'habile critique de lui en donner son avis. Ogier répondit par une lettre sous forme de dissertation, qui fut l'objet d'une autre lettre de Segrais à Huet. « Je vous aime trop, lui dit-il, pour ne pas vous faire part d'une très-belle chose (la dissertation de son critique). Je crois que vous m'aimez trop aussi pour n'être pas bien aise de voir qu'un homme.... de son mérite a bien voulu hasarder un peu de sa réputation pour me donner des louanges qui ne me sont point dues ; » et, à la fin, il se défend d'avoir prétendu répondre à une dissertation par une dissertation. « Ceci n'est écrit que.... pour vous communiquer mes sentiments, comme à celui de mes amis à qui je les découvre le plus librement, étant persuadé de votre grande capacité, et, ce que j'estime encore plus que cela, d'une sincérité très-parfaite, d'une probité très-rare, et de l'amitié que nous nous sommes promise. »

En 1669, cette amitié durait encore, et Huet commençait ainsi sa lettre à Segrais sur l'origine des romans : « Votre curiosité est bien raisonnable, et il sied bien de vouloir savoir l'origine des romans à celui qui entend si parfaitement l'art de les faire.... je ferai.... ce que vous désirez ; car comme notre ancienne et étroite amitié vous donne droit de me demander toutes choses, elle m'ôte aussi la liberté de vous rien refuser. »

En 1659, Segrais, passant à Toulouse avec Mademoiselle qui suivait la cour aux Pyrénées, alla visiter Fermat, alors en correspondance avec Huet. Fermat, apprenant que Segrais était l'ami de vieille date de Huet, et, à son retour,

devait aller à Caen, lui remit une lettre pour lui, et le pria d'être le négociateur d'un traité qu'il voulait conclure avec son savant confrère. Segrais, habitué dès longtemps au rôle d'ambassadeur, se prêta à cette négociation qui réussit.

Une autre année (date incertaine), Segrais, aux eaux de Forges avec Mademoiselle, pria son ami de venir le trouver auprès de la princesse. Huet habitait Caen à cette époque; mais comme certains procès fâcheux l'avaient appelé à Rouen justement dans le temps de la saison des eaux, il se décida au voyage de Forges, situé à une journée de là. La princesse lui fit très-bon accueil. Aussi, non content de rendre à « Son Altesse Sérénissime » les respects qui lui étaient dus, il lui témoigna, en galant homme, toute sorte de complaisance. Tandis que ses femmes la coiffaient, Huet lui faisait la lecture. C'étaient des histoires, des romans. Car Mademoiselle les aimait avec passion, et quel qu'en fût le sujet, il provoquait de sa part des questions et des remarques qui trahissaient la culture de son esprit et une érudition peu commune. Huet reconnaissait en elle une princesse formée par Segrais au goût des lettres et au bel esprit.

En septembre 1663, Huet eut encore l'occasion de voir son ami. Le duc de Montausier, nommé gouverneur de Normandie, à la mort du duc de Longueville, était venu à Caen. Ménage et Segrais l'accompagnaient. Ce dernier surtout était dans sa faveur. Le duc l'avait vu et goûté, bien jeune encore, à l'hôtel Rambouillet, et depuis, il n'avait cessé de lui témoigner une estime particulière. Quand Montausier était arrivé à Caen, Huet s'était rendu avec toute la ville à sa rencontre, et un des académiciens de M. de Brieux avait fait au nouveau gouverneur une harangue où il célébrait sa naissance, ses vertus guerrières et son amour pour les Muses, amour vif, en effet, puisque Tallemant blâmait l'auteur de la *Guirlande de Julie* de faire trop sérieusement le métier de bel esprit et d'être trop « parnassien » pour un homme de qualité. Mais ce que nul n'aurait songé à lui reprocher, c'était

de protéger les gens de lettres, quand l'honnêteté des mœurs s'unissait en eux à la beauté de l'esprit. Segrais avait donc à tout égard le droit de jouir de ses bonnes grâces, et la présence du poëte à ses côtés justifiait assez les éloges que l'orateur donnait au duc, patron, cette fois, éclairé des Muses.

Afin d'offrir à ce gouverneur, favori de « Pallas armée » et de « Pallas savante, » un séjour digne de lui, M. Moisant de Brieux le reçut dans le magnifique hôtel[1] où se tenait l'académie. Entouré de Huet, Segrais, Ménage, et des érudits, poëtes, orateurs de l'université de Caen qui venaient lui offrir leurs hommages[2], Montausier parut en quelque sorte « l'hôte des Muses. » Cependant Ménage et Segrais étaient ceux de Huet, et s'en réjouissaient. Après les dîners d'apparat offerts au duc pendant quinze jours, après le festin de cent pistoles que lui donnait M. de Brieux, avec les mets les plus exquis, achetés jusqu'en Portugal, et tout cela pour qu'on y mangeât plus de cerneaux que d'autre chose, nos trois amis devaient être heureux de regagner le commun logis où l'on se traitait familièrement et gaiement, comme Segrais traitait ses convives au Luxembourg. Mais avec le temps, cette affectueuse intimité de Huet et de Segrais, au lieu de se fortifier, s'affaiblit. On ne les voit plus qu'une fois en relations sincèrement amicales avant la malheureuse dispute qui les brouilla.

Huet était depuis quatre ans nommé évêque de Soissons, lorsque l'abbé Brûlart de Sillery, promu au siége épiscopal d'Avranches, le pria de solliciter du roi la permission de faire l'échange de leurs évêchés. Sillery vint même à cet effet à Aulnay, où se trouvait Huet, et pria Segrais de s'y rendre à titre d'ami commun. Segrais, « pour bien des raisons, était très-attaché » à la famille de l'évêque d'Avran-

1. L'hôtel *du Cheval blanc* dont l'architecture et les sculptures sont aujourd'hui encore admirées des connaisseurs. — 2. Cf. Loret, 22 septembre 1663.

ches, et insista vivement auprès de Huet pour que l'échange fût conclu. Huet y consentit, mais à son corps défendant (1689), et bientôt il en eut du regret. Il avait dans le diocèse d'Avranches beaucoup plus de besogne qu'à Soissons, ce qui l'obligeait d'y faire de fréquents voyages; et, pour comble de déplaisir, Brûlart trouva, dit-il, de bonnes raisons pour ne plus remplir ses engagements au bout de trois années. Huet voulait plaider; mais trois prélats[1], moins prompts aux procès, réussirent à les accommoder. Huet n'en garda pas moins un ressentiment secret contre celui qui l'avait si chaudement poussé à cette affaire. Il semble même insinuer, par ses obscures paroles, que Segrais avait un intérêt caché à s'employer avec tant de zèle pour Sillery. Quoi qu'il en soit, Huet, dans ses Mémoires, rappelle cette transaction avec une sorte de mécontentement qui atteste que l'amitié du poëte et du prélat en avait souffert.

Mais ce qui surtout avait insensiblement contribué à la refroidir, était la différence tranchée de leurs caractères. Segrais était la simplicité, la candeur même, et incapable de toute complaisance, de tout calcul intéressés. Il n'avait rien de cette adresse à s'être utile à soi-même dont l'avisé prélat tira plus d'une fois parti. Toujours attentif à plaire, Huet laissait le duc de Longueville le gagner aux échecs, pour lui faire sa cour. « Dès ce moment, ajoute-t-il naïvement, il me patronna si chaudement que sa protection ne me manqua jamais dans les conjonctures difficiles. » Ces adresses-là n'ont à coup sûr rien de criminel, et je n'en ferai pas non plus un crime au prélat galant homme. Mais Segrais n'aurait pas songé à y recourir. Ce n'est pas Huet non plus qui aurait affronté la disgrâce de Mademoiselle, en lui témoignant « un zèle immodéré. » Dans cette délicate affaire, il se serait peut-être souvenu de l'habile réserve de son compatriote

1. MM. de Reims, de Troyes et de Meaux. (Bossuet.)

Duperron auprès de Henri IV et de Gabrielle. Toujours soigneux de se ménager auprès des puissants, il avait cultivé avec soin l'amitié de Péréfixe, et celle de son successeur Harlay, qui perdit notre poëte. Il connut tard Montausier, et le vit pour la première fois quand le nouveau gouverneur vint visiter la Normandie (1663); mais il sut réparer le temps perdu, et bientôt le duc le chérit comme le plus dévoué de ses serviteurs. En effet, Montausier, en 1669, le proposait au roi comme sous-précepteur du dauphin. Huet fut agréé, et préféré à Godeau que son zèle contre les mœurs relâchées avait peu recommandé auprès de Louis XIV. Ainsi, tandis que Segrais était chassé du Luxembourg, Huet jouissait à la cour d'une flatteuse dignité (*a*). Peut-être la crainte de déplaire à Mademoiselle et à M. de Paris le détourna-t-elle des démarches auxquelles une courageuse amitié l'eût obligé. Segrais un peu aigri par sa disgrâce, put lui en savoir mauvais gré. L'amour, a dit la Bruyère, quelque délicat qu'il soit, pardonne plus de fautes que l'amitié. Ainsi s'expliqueraient les griefs de Huet contre Segrais. D'abord l'évêque d'Avranches s'était aperçu de la froideur du poëte à son égard; ce fut ensuite une dissimulation, une réserve inaccoutumée, puis de l'impatience et même « des injures, » dit le prélat. Dès ce moment, ils n'eurent plus que des rapports de politesse et des échanges de paroles sur les sujets littéraires à la discussion desquels les circonstances les mêlaient. Ainsi leur affection avait déjà reçu de graves atteintes quand la querelle de l'Indus et du Nil fit éclater une rupture ouverte. Segrais avait rejeté comme tyrannique l'autorité d'un érudit impérieux, et Huet taxait les opinions de son adversaire de pur verbiage : c'étaient là des blessures que le temps ne devait jamais guérir.

En 1700 ou 1701, à la veille de la mort de Segrais, une altercation nouvelle vint même les aviver. Cette fois encore la dispute éclata au sein de l'académie de Caen, et offrit un argument de plus aux personnes mal édifiées sur la modestie

des auteurs. Il s'agissait d'expliquer pourquoi l'on disait la haute et la basse Normandie. Huet fut contredit par Segrais, et ce roi des opiniâtres[1] « contre lequel il n'était pas même permis d'avoir raison[2] » en témoigna un violent dépit.

Quelques années après la mort de Segrais[3], au moment où l'auteur des *Origines de Caen* préparait une seconde édition de son ouvrage (1705), on était persuadé dans cette ville que Segrais y serait fort maltraité. Ces propos émurent M. de Clinchamp, ancien ami de Segrais, et intimement lié avec Huet. Craignant que M. d'Avranches ne laissât paraître en effet un peu d'animosité à l'égard de son contradicteur, il le prévint de ce qui se disait. Huet en fut profondément blessé, et, dans sa réponse à Clinchamp, se défendit d'avoir jamais éprouvé un sentiment si bas (*a*). La deuxième édition parut à peu près semblable à la première. Dans l'une ni l'autre aucun mot ne rappelait leur amitié passée, mais nulle parole aussi n'y trahissait le moindre ressentiment. Il n'en était pas moins regrettable pour l'auteur qu'on eût pu le soupçonner d'une rancune si vivace contre un adversaire qui n'était plus. N'accusons donc pas les poëtes seuls d'avoir l'amour-propre très-irritable. Ce vice est hélas ! l'ennemi familier des hommes de lettres, et même des plus sages. Car enfin si Segrais, dont la modestie et la modération sont bien connues, a pu se laisser tenter à ce mauvais génie, qui donc est sûr de lui échapper ? Ainsi finissent parfois les meilleures amitiés. Vives et franches dans la jeunesse, à cet âge où le cœur est sans replis, l'esprit sans arrière-pensée, elles ont dans la suite à lutter contre les faiblesses de l'âge mûr. Chacun des deux amis se pousse dans le monde ; à la cour on prend les mœurs de la cour, on devient circonspect, on apprend avant tout à se ménager. Puis viennent les succès ou les disgrâces ; l'un, plus heureux ou plus habile prend les devants, l'autre

1. Montausier l'appelait ainsi. — 2. Mot de son ami Clinchamp.
3. Ducarel, *Antiquités normandes*, p. 283, 288.

reste un peu en arrière, et si la sympathie des caractères n'a pas solidement établi celle des cœurs, nos amis sont bien près de se séparer. Qu'après cela une dispute s'engage où leur vanité d'auteur s'intéresse, voilà l'union rompue, quelquefois même la guerre allumée. Balzac, devenu l'ennemi de Voiture, mourra tout plein du chagrin que lui donne la défense de Costar. Huet se déchaînera contre Boileau (*a*), à propos de Longin, et rompra avec Tournemine, partisan de son adversaire. Il s'emportera jusqu'aux injures contre Bochart, coupable d'avoir relevé une omission dans l'un de ses ouvrages, et il en témoignera un ressentissement si aigre, qu'après la mort du savant orientaliste (1667), Conrart jugera nécessaire de lui écrire, afin de l'engager à donner à la mémoire de ce grand homme la paix qu'il n'a pu lui donner pendant sa vie (*b*). Enfin Huet et Segrais s'aviseront de renoncer à une amitié de plus de cinquante ans pour le déplacement d'un vers des *Géorgiques*, et « de tous les amis le meilleur, » au jugement de Mme de Sévigné, Ménage un jour pourra dire à notre poëte : « Il n'y a que vous et moi de notre ancienne connaissance qui ne soyons pas brouillés. » Or Ménage avait été lié d'abord avec la plupart des hommes de lettres de son temps. Tout compte fait, les poëtes ne mentent pas toujours, et celui-là exprimait une vérité jusqu'ici peu démentie, qui a dit :

Qui velit ingenio cedere rarus erit.

Et encore Huet croyait devoir corriger ce vers ainsi :

Qui velit ingenio cedere nullus *erit.*

faut-il l'en croire ?

CHAPITRE IX.

SEGRAIS ÉCHEVIN. — SON PORTRAIT.

Après l'homme et le poëte, il est bon de considérer dans Segrais le citoyen. Segrais, gentilhomme, pouvait être premier échevin. Il le fut de 1683 à 1686. En septembre 1683, on le voit faire une ordonnance pour une cérémonie funèbre en l'honneur de Marie-Thérèse, et mander de Paris un artiste habile chargé de peindre les écussons dans l'église Saint-Pierre. Mais le premier acte important de son administration date de 1684 et lui fut inspiré par la reconnaissance.

Les jésuites, qui l'avaient élevé dans leur collége du Mont, n'avaient pas d'église à Caen. Segrais fit si bien, malgré de vives résistances, qu'ils obtinrent la permission d'en élever une, et même la concession gratuite du terrain. Segrais en posa la première pierre en 1684, et ce fut un de leurs procureurs, homme très-entendu, le P. André, qui la construisit sans le secours d'aucun architecte. Il acheta des chevaux, des charrettes, des pierres, dirigea tout lui-même, et à peu de frais, ce qui valut mieux, dit Segrais, que de passer par les mains d'un entrepreneur. Cette église est bâtie sur le modèle adopté partout par les jésuites, mais a beaucoup plus d'apparence que le Noviciat de Paris. Quand les habitants la virent si belle, ils se repentirent de leur opposition

indiscrète, et surent gré au premier échevin de leur avoir si heureusement fait violence.

L'année suivante, 1685, un nouveau fait signala son administration. Segrais avait proposé à ses concitoyens d'élever une statue à Louis XIV, et cette fois il n'avait pas eu de peine à faire agréer sa proposition. Aussi, le 5 septembre 1685, anniversaire de la naissance du prince, la ville de Caen toute parée et en habits de fête, se disposait à célébrer l'inauguration de la statue. Dès le matin, trompettes, hautbois, tambours, mêlés aux gais carillons des cloches et au canon du vieux château, annoncèrent le commencement des cérémonies. Dans la matinée, on vit une procession « solennelle et vénérable » de messieurs de l'université, auxquels vinrent se joindre les corps de ville et toute la noblesse de la province. A quatre heures, M. l'intendant de la généralité offrit un banquet à tous les personnages de distinction. Puis on alla entendre un service solennel que suivit, au grand scandale de Bayle[1] et des protestants, le panégyrique du roi prononcé au pied des autels. Ensuite, animé par l'éloquence de l'orateur et la musique de l'église, tout le peuple entonna le *Te Deum* avec enthousiasme. Mais la dernière partie de la fête fut la plus belle, et mit le comble à l'allégresse générale. Vers la chute du jour, Segrais, à la tête de l'hôtel de ville, alla chercher M. l'intendant, et, avec eux, tous les dignitaires de la cité se rendirent à la place Royale, parée de mille devises, couronnes, lis et banderolles. La bourgeoisie sous les armes contenait à peine l'élan et les transports des habitants. On attendait avec impatience le moment où, la nuit venue, la statue jusqu'alors voilée apparaîtrait splendidement illuminée, et au milieu des reflets d'un vaste feu de joie. Bientôt en effet le grand roi fut offert à tous les regards, comme enveloppé d'une gloire éblouissante (*a*). Un

1. Bayle, *Nouvelles de la rép. des lettres*, t. I, p. 426. Cf. La France toute catholique sous le règne de Louis le Grand. *Ibid.*, t. II; p. 348.

feu d'artifice vint encore ajouter ses gerbes étincelantes de mille couleurs à tout cet éclat resplendissant, tandis que les clochers élevaient dans les airs leur crête lumineuse, afin de porter jusqu'aux nues la gloire du prince et les signes de la joie publique. Quand ce spectacle eut rassasié tous les yeux, Segrais offrit aux grands personnages et aux hommes de lettres de la cité un souper « dont on ne put louer assez la propreté et l'abondance [1]; » puis un bal commença qui dura toute la nuit. Toute la nuit aussi le peuple se réjouit d'importance. Les rues étaient remplies de tables ; on y avait fait des berceaux et des cabinets de verdure éclairés d'une infinité de lumières, où chacun, franchement et sans défiance, fêtait ses amis ou ses voisins. Déjà le jour commençait à poindre quand les feux de la nuit et les chants s'éteignirent, et enfin le silence et le sommeil vinrent envelopper la ville et tous ses habitants. Cette fête faisait honneur à l'invention de Segrais. Ce que le poëte avait conçu, l'échevin le réalisa, et la ville dut reconnaître que si les États sont heureux avec des philosophes pour rois, les cités ne perdent rien, les jours de réjouissance, à être administrées par un poëte.

En 1686 Segrais contribuait à donner à Caen une nouvelle fête, mais une fête d'un genre assez particulier, comme le héros qui en avait l'honneur [2].

En 1670, quand Molière livrait aux rires du parterre un bourgeois entêté de gentilhommerie, et poussé par son orgueilleuse sottise à d'incroyables extravagances, le public et Boileau se seraient peut-être crus autorisés à reprocher au poëte de charger ses couleurs. Et cependant ces imaginations en apparence invraisemblables, cet orgueil exalté jusqu'à la folie, cette ambassade du grand Turc, cette dignité de Mamamouchi, tout cela devait être à Caen, en 1686, pu-

1. *Mercure galant*, octobre 1685.
2. *Mercure galant*, décembre 1682, juillet 1686, deuxième partie, septembre 1686.

bliquement réalisé. Le nouveau M. Jourdain était l'abbé de Saint-Martin, fils d'un gros marchand de Saint-Lô enrichi. De bonne heure on l'avait envoyé à l'université de Caen avec un précepteur gentilhomme. Ses études achevées, il prit le nom de marquis de Miskou, terre achetée par son père au Canada, lui assura-t-on; puis il fit le voyage de Rome, où il se pourvut, à deniers comptants, du bonnet de docteur en théologie et du titre de protonotaire du saint-siége. Il revint ensuite à Caen jouir de sa renommée. L'âge, qui d'ordinaire attire le respect aux gens sensés, ne fit qu'ajouter à sa vanité, et, par suite, à ses ridicules; mais le moment était venu où il allait expier sa sottise et sa gloire.

M. le chevalier de Chaumont venait d'être nommé à l'ambassade de Siam (1685). A l'approche du carnaval, deux ou trois beaux esprits[1], qui connaissaient l'intrépide suffisance de l'abbé de Saint-Martin, s'avisèrent de supposer une lettre de l'ambassadeur annonçant au marquis de Miskou que le roi de Siam, plein d'admiration pour son mérite et ses incomparables ouvrages, lui préparait de hautes destinées. En effet, trois semaines après, on lui donne la nouvelle qu'un ambassadeur de Sa Majesté siamoise est arrivé à Caen avec un brillant cortége et une suite nombreuse de chameaux, d'éléphants et de dromadaires. Il était accompagné d'une signora mandarina sa femme, d'un truchement et de huit mandarins, tous écoliers de l'université de Caen. Pour que la comédie réussît à souhait, le colonel du régiment du roi et M. l'intendant, prévenus par Segrais, se mirent de la partie. Les mandarins reçurent donc les honneurs dus à leur dignité; puis ils allèrent, plaisamment fagotés et barbouillés de diverses couleurs (*colorati Indi*, comme aurait dit Segrais), féliciter le marquis de Miskou. Le roi, leur maître, lui conférait la dignité de premier médecin de Sa Majesté, et celle de mandarin de premier ordre, avec 1000000 francs d'ap-

1. L'abbé de Choisy était du nombre.

pointements, bien que l'abbé eût obstinément refusé de se laisser, selon les rites, barbouiller à l'indienne. Alors commencèrent les cérémonies. On n'essayera pas de les décrire : avec toute leur vérité, elles dépassent encore les imaginations grotesques du bourgeois gentilhomme. Pour couronner cette merveilleuse scène, un Siamois vint respectueusement poser sur la tête de son nouveau confrère un énorme bonnet pyramidal, fait de peau de lapin, chamarré de clinquant, avec trois cercles d'or, et surmonté d'une brillante houppe. L'abbé le reçut à genoux, soutenu sous les bras par deux mandarins; les autres Siamois dansaient autour de lui, le sabre à la main, et lui en donnaient de temps en temps de petits coups sur la tête avec force grimaces et contorsions burlesques. Ce fut le premier acte de la pièce.

L'ambassadeur avait donné trois jours au premier médecin de Sa Majesté siamoise pour mettre ordre à ses affaires et se disposer au départ. Mais dès le lendemain, quand les premières fumées de gloire se furent dissipées, l'abbé se mit à songer qu'il n'aurait jamais le courage de quitter sa patrie à l'âge de 73 ans pour un si long voyage. De son côté, l'ambassadeur avait ordre, en cas de refus, de le faire enlever pieds et poings liés. Que résoudre? que devenir? Notre mandarin, aux premières lueurs du jour, se rend chez l'intendant et le supplie de le tirer d'un si grand péril. Celui-ci mande M. de Segrais pour examiner en commun une si grave affaire. Le premier échevin arrive assez inquiet de ce matinal message; il salue M. l'intendant et M. de Saint-Martin, et attend qu'on lui apprenne ce dont il s'agit. L'abbé ému s'adresse à lui, et d'abord rend hommage à sa bonté, à son humeur obligeante. Segrais répond à ces honnêtetés par des révérences, et demeure dans l'attitude d'un homme qui ne sait encore où l'on veut en venir. Enfin, mis au fait, Segrais, avec un grand sérieux, prie M. l'intendant d'obliger un si précieux personnage de tout son pouvoir, et de le protéger contre toute violence. Mais l'intendant se récuse : la céré-

monie est faite, le brevet de médecin donné, le bonnet de mandarin reçu ; M. de Saint-Martin doit se rendre à son poste, et s'acquitter où il convient de ses fonctions. « Ah! monsieur, s'écrie l'abbé, j'ai bien été coiffé, mais je n'ai point touché d'argent, et ils ne m'ont pas barbouillé le visage. Si j'avais souffert la balafre, je serais mandarin parfait, et il faudrait marcher, mais je ne suis que noble mandarin. » Ce vice de forme, ces raisons étaient graves et donnèrent à réfléchir à ces messieurs. Encouragé par leur embarras : « D'ailleurs, messieurs, comment serais-je médecin de Sa Majesté? je n'ai jamais étudié la médecine. » Segrais, plus touché de cette raison que ne l'aurait été Molière, fut d'avis de demander à la Faculté une attestation formelle de l'ignorance de l'abbé en fait de médecine. A la prière de l'échevin, elle fut remise scellée à l'abbé. M. de Saint-Martin ne savait comment lui en témoigner sa reconnaissance, et voulait l'embrasser; mais Segrais se retira un peu, comme indigne d'un tel honneur. « Allez en paix, lui dit-il, ne craignez rien. M. le lieutenant général va vous donner une bonne escorte, et vous n'irez point à Siam; nous y perdrions trop: vous faites l'honneur et la joie de la ville. » Et là-dessus M. de Saint-Martin de remercier Segrais, disant hautement que cet excellent homme n'avait point son semblable dans le monde; puis il sortit protégé par une escorte de douze grenadiers, dont la principale consigne était de ne pas rire. En même temps, un courrier dépêché à Paris revenait, crotté par-dessus la tête, avec une lettre de cachet qui défendait au nouveau mandarin de quitter le royaume. Alors l'abbé, libre d'inquiétude, reprit sa belle humeur, et voulut régaler l'ambassadeur. Il manda chez lui les Siamois, et leur donna lecture de la lettre royale. Tous alors poussèrent des cris de désespoir. Partir sans le médecin de leur prince! ils allaient être empalés au retour! Mais peu à peu leur douleur se calma, et l'on ne songea plus qu'à faire honneur au festin d'adieu. La vaniteuse magnificence et l'inépuisable sottise de l'abbé le rendirent aussi

somptueux que divertissant (*a*). Ainsi finit la comédie, triste comédie, en vérité, si l'on songe à la folie véritable qui l'avait provoquée. « Hélas! mon Dieu! mon mari est devenu fou, » s'écrie Mme Jourdain, et ce cri n'a plus rien de comique : cruelle punition, en effet, de cette vanité qui d'abord flatte et séduit, puis insensiblement enivre, donne le vertige et tourne l'esprit! Molière l'avait deviné, l'abbé de Saint-Martin le prouva (*b*).

Mais laissons là ces scènes de carnaval où le rire est voisin de la pitié, et revenons à Segrais. En dépit de son grand âge, il n'avait pas entièrement renoncé au culte de la Muse. Le poëte-né fait des vers jusqu'aux derniers moments de sa vie. Segrais égayait de ses chansons ses condisciples au collége des jésuites; Segrais travaille à sa traduction en vers des *Géorgiques* à plus de 76 ans, huit mois avant sa mort. Heureux s'il eût pu dire avec Malherbe :

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leurs cours;
Je les possédai jeune et les possède encore
À la fin de mes jours.

La vieillesse de Segrais n'avait pas le privilége d'une si vigoureuse fertilité; mais il pouvait au moins corriger les poésies de sa jeunesse, et en préparer une nouvelle édition qui fût son dernier mot et comme son testament à la postérité[1].

Toutefois ce souci de l'avenir ne le détachait pas si fort du présent, et tout en songeant à ses lecteurs futurs, il ne laissait pas de charmer de sa conversation la société polie souvent réunie autour de lui. Il allait volontiers passer la soirée chez l'intendant Foucault, son ami intime, et alors tout ce que la ville avait d'honnêtes gens s'empressait pour l'écouter. Depuis sa première jeunesse, mêlé aux intrigues de la cour, il en avait connu les pratiques les plus secrètes. Enrichi d'ail-

1. Juillet 1700.

leurs d'une ample moisson de belles connaissances de toute sorte, il n'avait pas de peine à parler bien et longtemps. Il ne fallait que lui donner le fil, et les récits plaisants ou curieux se succédaient avec une rare fécondité dans la bouche de l'aimable conteur. « Il n'y a qu'à monter Segrais, disait M. de Matignon, et à le laisser aller. » Le segraisiana et ses divertissantes anecdotes, d'ordinaire si naïvement ou spirituellement tournées, peuvent donner une idée de ces causeries du bon vieillard. Tandis qu'il devisait sans apprêt ni défiance, un homme était derrière une tapisserie, qui notait ses moindres discours ; trahison heureuse qui nous permet à nous-mêmes aujourd'hui de nous glisser en quelque sorte dans ce salon auprès de Segrais, et de l'écouter.

N'était-ce pas là une scène d'un intérêt touchant? Honoré de l'amitié du comte de Fiesque, de Montausier, de la Rochefoucault, du maréchal du Plessis, d'Arnaud d'Andilly et de Condé; de Mmes de Rambouillet, la Fayette, Sévigné, de la duchesse de Longueville, de Mademoiselle et de Mme de Maintenon, Segrais est rentré modestement au sein de sa patrie, pour y vivre sans la moindre prétention; et là, au milieu d'un cercle choisi, il redit à la génération nouvelle les histoires de la vieille cour et presque du siècle passé. A cet intérêt des faits mêmes, ajoutez l'agrément de cet esprit jusqu'au bout fin, poli, délicat, et vous aurez une idée du doux prestige et de l'admiration affectueuse qui l'entourait. A un âge, dit Campistron, où presque tous les autres hommes ne sont plus comptés entre les vivants que parce qu'on ignore leur mort, Segrais faisait les délices d'une ville toujours célèbre pour la politesse et l'esprit de ses habitants. Eh! comment ses concitoyens n'auraient-ils pas avidement recherché celui que les plus délicats de la cour désiraient voir et regrettaient vivement de n'avoir pas vu! En 1689, Mme de Sévigné[1] avait passé à Caen, « la plus jolie ville, la plus avenante, la

1, Lettre du 5 mai 1689.

plus gaie, la mieux située, les plus belles rues, les plus beaux bâtiments, les plus belles églises, des prairies, des promenades, et enfin la source de nos plus beaux esprits. » Mais tout cela était peu de chose encore auprès de Segrais qu'elle comptait y trouver. Son attente fut déçue. Ce jour-là même Segrais était dans les terres de MM. de Matignon, à Thorigny (*a*). Elle ne put donc voir « son ami, » et en fut « affligée. » Quel éloge pour Segrais que ces mots-là! Jugez par là de l'affliction de ses concitoyens quand ils virent que leur poëte allait leur être enlevé. Segrais était atteint d'une hydropisie qui tous les jours l'acheminait au tombeau. Pendant sa maladie, de nombreux témoignages d'estime lui furent donnés par les plus illustres personnages de la cour où il avait si bien vécu en honnête et galant homme. « On en trouve la preuve, dit un de ses compatriotes, dans ce grand nombre de lettres qui lui furent adressées jusqu'à ses derniers moments, et où se lisaient les noms de Bourbon, Orléans, Condé, Longueville (*b*). » Mais le plus éclatant de tous ces témoignages était celui de Mme de Maintenon. Toutes les fois que son parent, M. de Mulsay, était venu à Caen, elle l'avait chargé de faire ses compliments à Segrais, comme Boileau

Retiré de la cour et non mis en oubli.

Parfois même elle croyait devoir s'excuser auprès de lui de n'avoir pas le temps de lui écrire. Aussi ne fut-elle pas la dernière à s'intéresser à lui, quand elle apprit les progrès mortels de son mal.

Mais ces hommages si flatteurs touchaient plus ses concitoyens que lui-même. Il n'en était plus à goûter l'approbation des hommes: il ne songeait qu'à bien mourir. D'ailleurs, il n'avait pas attendu, pour s'y préparer, les dernières atteintes de sa maladie. Au déclin de la vie, il pouvait penser encore au Tasse, à cette mélodieuse et tendre poésie qui avait enchanté sa jeunesse et son âge mûr; mais il y pensait en homme qui commence à sentir la vanité des choses de la

terre. « Tout le temps est perdu qu'on n'emploie pas à aimer, » avait dit l'auteur de l'*Aminte;* « à aimer Dieu, » reprend Segrais, et, ainsi corrigé, il adopte ce vers et le place comme devise sur un cadran solaire de sa maison de Fontenay[1]. Jadis Segrais, chantre attendri de l'amour, avait goûté la vraie pensée du Tasse, et s'en était laissé charmer. Plus tard, le sage vieillard la purifia, et après ce discret désaveu des soins de sa jeunesse, il revint à la piété fervente dont ses premières années avaient ressenti une atteinte passagère. Il méritait par là de bien mourir. Il succomba le vendredi saint, 25 mars 1701, âgé d'environ 77 ans[2]. Ses restes, jugés dignes d'honneurs publics, furent transportés en grande pompe à Fontenay-le-Pesnel, et ensevelis dans l'église de ce lieu (Saint-Martin). M. Foucault (*a*), qui le chérissait d'une véritable tendresse, lut sur sa tombe un témoignage public de sa douleur. Cette douleur fut celle de la ville entière, et les épitaphes composées à l'envi à sa mémoire firent assez connaître combien il était regretté de la cité à laquelle il faisait tant d'honneur[3]. Foucault, Galland, Betoulaud, ses amis et confrères de l'académie de Caen, Baillet, Sanadon, Lamonnaie même qui ne l'avait jamais vu, célébrèrent ses vertus et son talênt; et comme s'il eût fallu que l'aimable poëte à qui les jeux et les ris avaient souri dès l'enfance, reçût, même après sa mort, les gracieux hommages qui lui semblaient dus, une femme vint, elle aussi, graver des vers et verser des larmes sur son tombeau[4].

Ainsi mourut et vécut Segrais. Sa vie a laissé de lui un

1. Aujourd'hui le Château de Boislonde.

Perduto è tutto il tempo
Che in amar (Iddio) non si spende. (*Aminta*, I, I.)

2. Sa femme ne lui survécut que quelques mois.
3. Cf. *Lettre de Galland à l'abbé Nicaise*, 4 avril 1701. Bibliot. imp., 1958, Suppl. fr. 4.
4. Madame de Varangère d'Osseville.

fidèle et beau portrait. Il est aisé de le faire revivre, en recueillant dans ce qui précède les traits divers dont il se compose.

Mêlé à la Fronde, Segrais en partagea les divertissements, mais non les passions. Il aimait la règle, la modération, le bon sens, et la Fronde était le contraire de tout cela. Aussi fut-il heureux d'en sortir pour vivre sous l'autorité respectée de Louis XIV. Avec lui, peu d'impôts, quand on est gentilhomme, et point de violence à redouter. La sécurité, la paix, un doux train de vie, voilà ce que demandait chez Segrais le poëte et le citoyen. Qu'un autre fasse l'éloge de la liberté féodale : Segrais aime mieux avoir affaire à Louis XIV, roi absolu, que de vivre soumis au régime de ces temps où des seigneurs hautains, comme les Montgommery de Normandie, tyrannisaient, battaient les paysans; où un conseiller au parlement faisait tout trembler à quatre lieues à la ronde.

Simple de goût, modeste en ses désirs, Segrais ne courut jamais après la fortune ; son mérite la fit venir à lui. Sans autre ambition que celle de la gloire, il méprisait « l'honneur imaginaire » et « l'avare faim de l'or. » Son Apollon était le dieu des vers, et non celui de la science menteuse qui prétend lire dans les astres, et plaît « aux avares esprits, aux âmes curieuses. » Loin de s'amuser à consulter les astrologues, comme la fille de Gaston, et à rêver de l'avenir, il abandonnait son « tranquille loisir »

Aux appas innocents d'un honnête plaisir.

Plein de bonhomie et d'une douce sérénité, il n'usa de son imagination que pour égayer ses poésies, et ne la fit pas servir à se rendre malheureux, comme Mademoiselle et Bussy. D'humeur égale, prenant les choses comme elles venaient, non par indifférence, mais en sage, Segrais vécut heureux, tout doucement et sans bruit. Lui-même le dit dans

cette épitaphe, résumé de sa vie entière, et où l'on retrouve un certain goût d'Horace :

Me Cadomus genuit, tenet aula et pulchra Lycoris;
Fecit blandus Amor vatem, mens læta beatum.

Dans le commerce et la conversation, plein de réserve et de modestie; jamais on ne le vit se parer de son mérite, ou s'en prévaloir pour s'attribuer la moindre distinction parmi ses notables, ou ses concitoyens. Prompt à louer les ouvrages d'autrui, il ne l'était pas moins à en excuser les défauts ou les négligences, et il gardait pour lui-même sa sévérité.

Segrais est savant, mais sans pédantisme. L'érudition, il osera bien en user « une fois la semaine, » mais discrètement, dans son académie, et sans plus d'éclat. Il unit en lui la beauté de l'esprit et la facilité des mœurs, la profonde méditation des belles-lettres et l'urbanité [1]. Sans effort, il reste savant et galant homme; il goûte à la fois Bochart et Quinault, Chevreau et Benserade. Il sait que l'honnête homme ne se pique de rien et ne met pas d'enseigne. Segrais fait des vers, mais en dehors de ses ouvrages il ne le laisse pas paraître. Il sait entretenir les gens d'autre chose, et, dans un cercle, parler de ce que l'on disait quand il est entré.

A la politesse et au bon goût il unit une généreuse libéralité. Il se souvient de la comtesse de Fiesque, de la marquise de Rambouillet, et il aide les jeunes auteurs de ses conseils et de sa bourse. Restaurateur de l'académie de Caen, il offre une glorieuse hospitalité aux gens de lettres de sa patrie, aussi jaloux du plaisir d'être protecteur que d'autres de l'avantage d'être protégés. Aussi le voyait-on

Sensible et toujours secourable,

1. Cf. L'Éloge de Segrais par Campistron et le Discours de l'abbé Regnier en réponse à ce dernier. (*Recueil des harangues prononcées par messieurs de l'Académie fr.* Paris, Cognard, 1698.)

appuyer de son crédit et recommander vivement ses compatriotes aux personnages puissants de la ville et de la cour dont il se savait aimé.

Mais Segrais, par-dessus tout, est plein d'aménité et de douceur, cette douceur de l'esprit et des mœurs, lien et charme de la société. Il la recherche et l'aime en toute chose et partout : lui-même n'a pas de qualité plus charmante. Il est courtois, affable, ne disant jamais rien de désobligeant de personne. La raillerie mordante est chez lui proscrite. Badinage enjoué, plaisanterie légère qui effleure sans faire sentir de pointe acérée, tous ces agréments de la conversation qui parfois la réveillent et la réchauffent, Segrais se les permet. Mais le sel qu'il répand est toujours attique, et jamais à un bon mot il n'a sacrifié un ami. Ainsi Segrais n'avait pas moins cultivé son âme que poli ses mœurs. Tous ceux qui l'ont connu rendent hommage à sa bonté, à sa candeur.

Ami franc et loyal,
Cœur formé de ce pur métal
Qu'on vit reluire au premier âge,

Vrai, sincère, incapable de déguisement, il ne fit jamais soupçonner ni sa probité, ni sa bonne foi, et lui-même s'est rendu cette justice d'être, « quoique Normand, sans fraude et sans finesses. » De la droiture de son âme découlait cette équité intraitable qui, au témoignage d'un contemporain, le faisait s'élever avec force contre l'injustice. Il la haïssait vigoureusement, et mettait tout en œuvre pour la prévenir ou y remédier. Segrais a donc donné un démenti à Bautru : il a été tout ensemble honnête homme et homme vertueux. Ce double titre lui a valu les illustres amitiés qui embellirent sa vie, et les témoignages d'estime et de regrets dont fut entourée sa mort. Ces regrets furent ceux des contemporains, et avec le temps s'évanouirent; mais l'estime que sa vertu inspirait dure encore. S'il est vrai que le cœur soit au-dessus de l'esprit, c'est là une gloire meilleure que la seule renommée due

à de beaux ouvrages. Segrais en jouit, grâce à ses qualités aimables, à sa candeur, à sa bonté. Peintes jadis sur ses traits, elles éclairent aujourd'hui d'une douce lumière son portrait placé à titre d'hommage à la fin de cette biographie, comme un buste est mis sur un tombeau.

ÉTUDE CRITIQUE

DES OUVRAGES DE SEGRAIS.

Après l'histoire de la vie de Segrais, il reste à faire celle de son esprit. On a pu déjà entrevoir le lien étroit qui, chez lui, unit l'homme et l'auteur, et pressentir comment les diverses conditions où il se trouva placé, durent influer sur le caractère de ses écrits. Le jeune gentilhomme, d'abord poëte d'assez franche et libre allure, vient en 1647, s'inspirer à Paris des théories raffinées de l'hôtel de Rambouillet. Il ne change pas d'esprit, mais il donne un certain tour au sien et le met à la mode. Secrétaire de Mademoiselle, il vit au milieu de la Fronde et de la cour, et s'abandonne aux goûts de l'une et de l'autre; puis il va se recueillir dans un séjour champêtre qui l'aide à composer ses plus belles églogues. Plus tard, il s'éloigne d'une partie de la société où il s'était formé, et apprend auprès de Mme la Fayette à brûler, lui aussi, ce qu'il avait adoré. Enfin, retiré dans sa patrie, il y termine ses jours dans de studieux et poétiques loisirs. Le plan de cette étude critique ne fera guère que suivre ces diverses périodes de la vie de Segrais, et ses ouvrages seront examinés à peu près dans l'ordre où il les composa. Cet ordre est naturel et a l'avantage de marquer assez bien les progrès du talent de l'auteur, et son acheminement constant vers une saine maturité.

POÉSIES DIVERSES.

I. POÉSIES LÉGÈRES.

Segrais n'avait pas attendu pour être poëte, que le comte de Fiesque l'amenât à Paris. De bonne heure, l'*Athènes normande* l'avait entendu chanter, et quelquefois avec une verve émancipée que les parfaites précieuses de l'*Athènes* de Somaise n'auraient pas applaudie. Mais ce sont là chez lui de rares échappées, et il les rachète aussitôt par son esprit et son bon goût. Un jour (1646), il adresse une épître galante à une dame qui lui préférait un vieillard sexagénaire : c'était donner beau jeu contre elle à un poëte de vingt-deux ans. Toutefois, l'amant éconduit resta galant homme. Il la raille, mais à mots couverts, et mêle de flatteuses paroles à ses piquantes ironies :

La nature et ses lois vous parleront pour moi,
Et sans vous déclarer ingrate et criminelle,
Vous ne pouvez, Philis, vous déclarer contre elle,
Après les ornements, les grâces, les bienfaits
Et les rares présents que sa main vous a faits.

N'est-elle pas à plaindre de s'être laissé surprendre à un si malheureux choix?

L'écouter, c'est commettre un inceste en fleurette;
Car que vous peut conter sa vieillesse coquette

Que ces mêmes propos dont durant ses beaux jours,
Peut-être à votre aïeule il contait ses amours?
....
Ah! considérez mieux le tort que vous vous faites!
Il lira vos poulets avecque des lunettes.

Et puis, que donne à penser une jeune belle qui courtise un riche vieillard? Frosine peut dire à Harpagon que Marianne « est surtout pour les nez qui portent des lunettes, » et est ravie de voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Mais enfin cela n'est pas la coutume, et Segrais a lieu de craindre pour la bonne renommée de la dame. Au reste, avec un barbon, même généreux, la belle n'aura pas tout à gagner :

Votre seul intérêt me fait parler ainsi;
Ne m'aimez point, Philis, à quarante ans d'ici.

Çà et là dans cette pièce on rencontre une pensée, un mot qui eût fait mal au cœur à la prude Aminte. Mais l'avouerai-je? telle quelle, je la préfère de beaucoup aux deux élégies faussement plaintives et larmoyantes qui précèdent. Après ces fadaises contournées et rebutantes, il y a plaisir à revenir à la vérité et à la nature, dût-elle s'exprimer en termes peu façonnés. Ici du moins, je vois un homme sincèrement ému, un véritable poëte dont la verve naïve m'intéresse et le piquant badinage me réjouit.

La pièce suivante est du même genre. Une dame avait par galanterie dit à Segrais qu'elle l'agréait comme amant. Le poëte, déjà maltraité de tant d'autres, voulut faire ses conditions; la dame accepta et lui demanda ses *articles*. Segrais les lui envoya dans une épître demi-burlesque. Il s'excuse d'abord de son peu d'expérience.

Peut-être qu'en galanterie
Je n'ai pas fort grande industrie.
Mais sous vos lois je m'instruirai,
Ou jamais rien je n'y saurai.

Puis commencent les comptes. Aux yeux de Boileau, un bon

sonnet vaut un poëme; à ceux de Segrais, « un rendez-vous au Buissonnet » (lieu de promenade). L'ode, la chanson, l'épître burlesque, le madrigal, etc., sont de même cotés au plus juste prix.

Bref, selon l'ouvrage et la peine
Vous ferez état de ma veine,
Et je vous laisse à supputer
Où somme toute peut monter.

Cette épître est d'une invention spirituelle, et n'a rien de trop vif selon le goût du temps. Il y a de plus grandes audaces dans les airs et vaudevilles de cour dédiés par Sercy à Mademoiselle et à Madame, et dans ces portraits où les plus illustres dames faisaient si ingénument le dénombrement parfait de leurs charmes.

Laissons de côté ces gaietés demi-grivoises échappées à la première jeunesse de Segrais. Quand sa muse anacréontique prenait ces petites libertés, elle n'avait pas encore appris sans doute de l'hôtel de Rambouillet à se garder des indiscrètes saillies, et à ménager les oreilles des plus délicats. La reine Gillette et la fille de Gaston (qui n'était pas, comme Mlle de Vandy, une prude effarouchée), auraient pu lui passer ces vers francs du collier. Mais il lui fallait compter avec d'autres juges plus sévères, la marquise, Mlle de Scudéry et les précieuses leurs amies. Segrais se régla donc, fit vœu de modestie, et voulut n'user plus désormais que des spirituelles délicatesses de son charmant esprit. Il y réussit à souhait.

Un jour, la duchesse de Châtillon jouait au *reversis*[1] avec plusieurs de ses amies. Segrais, assis à côté d'elle, lui dondait des as plus souvent qu'à une autre, selon la rigueur de ce jeu là. La duchesse se mit à le gronder agréablement, et, entre autres railleries, lui dit qu'il avait sans doute quatre-vingts ans, de lui donner des as à toute heure. Peu après, il alla se mettre à côté de Mme de Brégy, et l'épargna sou-

1. Mss. de Conrart, in-4, t. X.

vent quand il eut des as à donner. Alors Mme de Châtillon de dire qu'elle ne savait pas pourquoi il lui était si favorable: sans doute ils étaient mariés ensemble; car cette bonne union passait la galanterie; et là-dessus, la duchesse les appelait en riant, l'un M. de Brégy, l'autre Mme de Segrais, ce qui fut longtemps le divertissement de la compagnie. Le lendemain, dans la crainte d'avoir fâché Segrais par toutes les railleries qu'elle lui avait dites, elle écrivit à la comtesse de Fiesque[1] qu'elle ne voulait pas que ce badinage la brouillât avec lui. Segrais entendait la plaisanterie en galant homme, et répondit par une épître pleine d'esprit. Il feint d'être toujours en colère, et demande de quel droit on l'a querellé. Il n'est pas des mieux accommodés dans ses affaires; mais on le proclame déjà le Voiture de Caen. Esprit et gloire passent richesses! pourquoi donc lui rendre de gaieté de cœur de si mauvais offices, et l'improviser d'un coup *barbon* et *mari?* pour mari, passe encore. Si le lien est rude, la comtesse de Brégy vaut bien quelques soucis; mais barbon!

Vous voulez ôter la jeunesse
A qui n'a qu'elle pour tout bien.
Sans mentir l'injure est extrême,
. . . .
Et qui vous en ferait autant,
Vous en auriez dépit vous-même.

La duchesse a beau le vieillir, il n'en sera ni plus ni moins. Segrais garde ses vingt-quatre ans, et

Encore malgré son courroux
Il n'en a que seize pour vous.

n'est-ce pas là une charmante réplique aux picoteries de la duchesse de Châtillon? Voyons maintenant comment Segrais raille à son tour.

Une dame lui avait dit qu'un Italien de ses amants était

1. Ceci se passe en 1648. Segrais pouvait être encore attaché au comte de Fiesque.

jaloux de lui, et, comme ce personnage était « d'une nation soupçonnée d'aimer la vengeance, » elle ajouta que l'étranger le ferait assassiner. Segrais répondit qu'il s'y préparait, et avait déjà songé à son épitaphe. La dame le pressa de la faire, et le lendemain, le poëte lui envoya des vers ayant pour titre : Épitaphe de moi-même en cas que N. m'assassine. — Un jaloux rival l'a tué; mais comment le secret de son amour a-t-il pu se découvrir ?

J'étais discret sur toutes choses;
Je ne sais qui diable lui dit.

Toutefois, le poëte explique ainsi l'aventure. Ses soupirs, chemin faisant, rencontrèrent un soir ceux de l'Italien ; une dispute s'engagea.

Quels chiens de soupirs sont-ce ci
Qui passent si souvent ici?
Mes timides soupirs filaient doux sans mot dire;
Quelque part qu'ils puissent aller,
(Chacun à sa guise soupire)
Je leur défends de quereller.

L'un d'eux cependant, d'humeur plus fière, s'avisa de répliquer, et de verte façon. Le soupir italien se courrouce:

Vous êtes mal en équipage
Pour faire tant de l'entend*ou*.

Qu'y ai-je perd*ou?* reprend l'autre en goguenard, et quel est votre orgueil?

Suis-je pas soupir comme un autre
Discret, galant et vigoureux
Autant que soupir amoureux?

Malheureusement, ce soupir normand se fit mal à propos gascon, et, par fausse gloire ou malice, dit à l'autre :

Puisqu'un si grand désir vous presse
De savoir où je fais ma cour,

Je m'en vais chez une comtesse
Qui demeure dans ce faubourg.
Cependant mon maître me presse;
Adieu, soupir, jusqu'au retour.

Cette indiscrétion du traître a perdu Segrais, la prévision de la dame s'est vérifié; le voilà mort!

Les stances qui suivent ont aussi leur prix: Segrais a découvert au pays de Tendre un nouveau village menant à la capitale sans détour. *Petits soins*, *Jolis vers* y conduisent bien. Mais que la route est longue et peu sûre!

Le grand chemin et le plus droit de tous,
C'est par Bijoux.

Quelquefois même la ville tant désirée vient, sur cette route, au-devant du voyageur.

Car si d'abord Tendre ne s'offre à vous,
Séjournez-là (à Bijoux), quoique le séjour coûte;
Tendre viendra jusques au rendez-vous.

Cette fleurette est une des inventions les plus agréables qu'ait provoquées la fameuse carte de la Clélie[1]. En y ajoutant Bijoux, Segrais la complète avec malice, et rajeunit le lieu commun des poésies légères, que l'heureux temps n'est plus où, pour gagner une maîtresse, c'était assez, comme a dit un poëte bucolique, « de dix pommes et d'un chevreau[2]. »

Segrais est poëte d'esprit et d'invention, et passé maître dans l'art de façonner un gracieux sonnet (p. 267), un madrigal spirituel (p. 273) et délicat (278). Il excelle à relever par le charme des pensées et des expressions ce qu'il y aurait bientôt de fade dans ces petites poésies aisément voisines de l'afféterie et des fausses langueurs. Une jouissance, la violence d'une passion, un regard, un sourire, les moin-

1. Boileau regrettait de n'y pas trouver le village de Petites-Maisons.
2. Cf. *Bérénice*. Dans le temple de Vénus l'effigie de la déesse n'a pas figure humaine. C'est un bloc d'or, *Venus aurea*.

dres incidents[1] de cette vie de galanterie étaient autant de matières à petits vers ; poésie frivole, souvent insipide, dont Pétrarque même et surtout le séjour en France du chevalier Marino avaient contribué à établir la mode. Segrais, poëte de cour, n'osa rompre avec ces traditions galantes ; mais quelle distance de la plupart de ses vers à ces dizains, ballades, rondeaux et autres *épiceries* qui dégoûtaient Dubellay, et corrompaient, selon lui, la bonne langue et le bon goût ! Qu'on lise quelques-unes des stances sur un dégagement, et l'on verra comment un poëte véritable sait impunément céder à l'empire de la mode. Regrets touchants, dépit délicatement voilé, tendresse doucement attristée, tels sont les mérites de ces stances, et par là Segrais les a marquées de son cachet.

Sa Muse a bonne grâce à soupirer, et souvent elle nous émeut d'une douce mélancolie (p. 289, 268); mais parfois aussi elle se laisse séduire aux concetti, ces « petites âmes » de la poésie galante :

E del poeta il fin la maraviglia;
Chi non fà stupir, vada a la striglia,

disait l'auteur de l'*Adonis;* et après Guarini, Marino avait fortifié ce précepte de si jolis exemples qu'il était malaisé d'en rejeter l'autorité. Segrais l'osa cependant, mais bien plus tard, quand le temps l'eut rendu sage. A vingt ans il se faisait gloire de ces gentillesses (*vivezze d'ingegno*). Dans sa préface de la traduction de Virgile, il les raille et les proscrit.

Il eût pu de même faire bon marché de ce jargon précieux, de ces délicatesses prétentieuses, longtemps imposées par les lois de la galanterie aux poëtes du bel air. Une dame bien apprise ne devait jamais s'abaisser à d'autre aveu que celui-ci : « Je crois que vous m'aimez. » « Je vous aime » est un

1. Pétrarque a fait trois sonnets sur un gant tombé.

mot que sa gloire lui défend de prononcer. Et l'amant, où mettra-t-il la sienne? A se taire, ou, s'il parle, à mourir. « Cette défense m'est bien rigoureuse, car enfin la chose en est arrivée aux termes que je ne saurais vivre sans vous aimer, ni vous aimer sans vous le dire, ni me taire sans mourir [1]. » Mourir, tel est le refrain de presque tous les vers à Iris, des sonnets et madrigaux de ruelles. En vérité, on y parle plus souvent de la mort que dans les plus graves traités de Sénèque, sans compter les prisons, les feux, les martyres destinés à amener ce beau dénoûment. C'est une île peu fortunée que l'île amoureuse décrite par Sarrasin! Si encore les habitants se contentaient d'y extravaguer. Mais non; ce *pays de braquerie* est encore un lieu de supplices. Les soupirs, les pleurs, le bruit des chaînes, voilà ce dont résonne ce charmant séjour. Sortons-en bien vite. Segrais lui-même n'a fait qu'y passer, et les gais refrains de ses chansons nous appellent. Ici tout est naturel et franc; point d'amour de convention, ni de soupirs funèbres, « poussés de la rate, » mais des sentiments et un langage vrai. C'est le secret du succès dont elles jouirent.

La cour le vit et fut charmée
De ses délicates chansons.

Huet [2] leur rend hommage avec tous ses contemporains; il en loue la grâce, la douceur, et ses éloges sont bien mérités.

Depuis qu'à Philiste
Mon cœur j'engageai,
Tantôt je suis triste,
Tantôt je suis gai.
Ainsi s'en vont mes amours
Avecque mes plus beaux jours.
. . . .
Un plaisir qui passe
Comme un doux zéphyr,

1. Artamène. — 2. *Mémoires*, t. III, p. 90.

En passant, efface
Un long déplaisir.
....
Ce plaisir s'envole;
Mais s'envole aussi
Ma plainte frivole
Et mon vain souci.
Ainsi s'en vont mes amours
Avecque mes plus beaux jours.

La plupart des chansons de Segrais sont pleines de finesse ou de sentiment, et méritaient que la cour eût plaisir à les chanter. Les jeunes gens y trouvaient l'image de leurs amours présentes, et les vieillards les fredonnaient avec tendresse, comme l'imagination caresse un agréable souvenir. Heureux privilége des poésies nées du cœur! elles plaisent à tout âge, et la mode capricieuse ne peut rien contre elles. Un jour, un seigneur de Normandie, vieil ami de Segrais, lui écrivait en son langage : « De ce temps-là, ayant eu le bonheur « d'avoir ballé sous les rameaux, partout où l'ombre se trou- « vait bonne en été avec les Amarilles et les Titires, l'hon- « neur pour lors des bergeries et des bocages, il me semble « que c'était à l'air de la chanson même dont vous m'avez « envoyé le refrain dans votre dernière lettre que j'ai mal- « heureusement perdue. C'est pourquoi je vous suplie de « tout mon cœur de me le renvoyer par la première que « vous m'écrirez, désirant en cette occasion voir ma contem- « poraine cousine Philipes de la Bigne, et apprendre d'elle « toutes les paroles de la chanson, si elle s'en ressouvient, « afin de la chanter dans les accès de mon humeur solitaire, « et en la chantant, pleurer amèrement la perte de ce temps « heureux qui ne reviendra jamais. Vous savez que je m'ac- « quite assez bien de mon devoir en cette occasion. Il me « souvient aussi que vous m'avez renvoyé à Mlle d'Outre- « laize pour avoir les vers que vous avez faits sur la mesure « de cette chanson. Mais n'ayant point eu le plaisir de la « voir depuis que j'ai reçu votre lettre, c'est de vous de

« qui je les attends, et à qui je les demande comme je fais
« la continuation de votre chère amitié.

« BRUCOURT[1]. »

Ce bon vieillard n'eût pas été si touché des chansons de Segrais, s'il n'y avait trouvé que de froides douceurs à une Iris en l'air.

C'était là cependant le défaut imposé par les mœurs du temps à la plupart des poésies légères. Quand les beaux esprits d'une société polie font ouvertement avec les dames commerce de petits vers amoureux, ils condamnent leur muse à l'expression d'une tendresse artificielle, toute en jeux d'esprit. L'amour vrai y est proscrit, avec ses aveux sincères et ses mouvements passionnés; et la galanterie précieuse qui implore la plus insignifiante faveur avec de feints transports, et se plaint toujours d'attraits cruels, y est seule de mise. Mais qu'importe aux faiseurs de petits vers? Il leur faut avant tout rester à la mode, et la mode veut que l'honnête homme soit amoureux ou feigne de l'être; fût-on poëte sexagénaire plus froid que glace, il faut brûler. Dans ces conditions, l'élégie naïve, passionnée, ne pouvait guère fleurir au dix-septième siècle. d'Urfé et la reine de Tendre pouvaient n'avoir pas fait grand tort au gracieux Anacréon, au spirituel Ovide; mais leur Amour, ce « dieu de la propreté, de l'invention et de la galanterie[2], » avait, à de très-rares exceptions, ruiné Properce et Tibulle. Mlle de Scudéry ne semble-t-elle pas l'avouer, quand elle compare[3] la poésie galante de son temps à celle d'Anacréon et non à l'élégie latine, trop profondément émue sans doute?

Amour dictait les vers que soupirait Tibulle.

Rien de semblable chez les poëtes enjoués du dix-septième

1. Mss. de la *Bibl. imp.*, Suppl. fr., 275.
2. Somaise, *Dict. des Précieuses.*
3. Clélie, *Songe d'Hésiode.*

siècle, et leurs spirituelles galanteries n'offrent rien à comparer à cette pièce de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose....

ou à ces vers de Passerat :

Aimons, mignonne,
Contentons notre ardent désir....

Il faut laisser de côté les élégies, sonnets, madrigaux du temps et lire les chansons, celles de Segrais par exemple, si l'on veut rencontrer des vers qui rappellent ces deux petits chefs-d'œuvre. La chanson, en effet, n'est pas une complimenteuse prodigue de spirituelles délicatesses, mais une interprète naïve, et quelquefois même impunément indiscrète [1]. Tel est son caractère dans Segrais, et cette sincérité d'inspiration est une des qualités auxquelles il doit d'avoir surpassé en ce genre tous ses contemporains.

On retrouve dans les poésies légères quelque chose des mœurs et de la société du temps : promenades au cours, « l'empire des œillades, » horoscopes, mascarades et déguisements. Du reste, il n'était pas nécessaire qu'une dame se travestît en beau garçon pour être galantisée des personnes même de son sexe. L'amour avait été ramené par les précieuses à l'honnête amitié, et à son tour l'amitié empruntait quelquefois à l'amour sa vivacité et ses délicatesses. Ainsi Mlle de Scudéry nous parle d'une jalousie d'amitié bien semblable à la jalousie des amants [2], et Segrais écrit des vers pour une dame qu'une belle duchesse fait soupirer [3]. De même, je n'aurais pas été surpris que Mme de Sévigné demandât à Segrais, pour une discrétion perdue, de lui faire des vers à Mlle de Thianges, et que la marquise envoyât à sa jeune amie ce gracieux couplet :

Les cyprès
D'ici près

1. Pages 295, 302, 303. — 2. *Artamène*, t. X, 2e vol., p. 408.
3. Cf. la *Galerie des Portraits de Barthelemy*, p. 541.

Soudain
Ont fleuri de jasmin;
Toute chose
Se change en rose,
Et les eaux
De ces ruisseaux
Sont de fleur d'orange
Depuis le jour
Qu'on voit Thyange
Dans ce beau séjour.

Ces tendresses, quelquefois jalouses, n'en laissaient pas moins la carrière libre aux galants.

Pour l'aimable comtesse (de Fiesque)
Meurt tous les jours
Quelque amant qu'elle laisse
Sans nul secours;
Et cependant la presse y est toujours.

Si elle part, que de regrets!

Marquise[1], en votre absence
Que deviendront
Les jeux, les ris, la danse?
Ils languiront;
Hélas! je crois, hélas! qu'ils en mourront.

Ce n'était pas une flatterie. Mademoiselle lui rend malignement la même justice : « Elle s'en alla demeurer au pays de son mari, ce qui fâcha toute la jeunesse de cette cour; les plaisirs finirent quasi en même temps. » C'était bien une autre désolation quand Angennes de la Loupe portait ailleurs ses charmes :

Triste, timide et fâcheux
Comme un enfant malheureux
Que sa mère abandonne[2],
Amour, les larmes aux yeux,

1. Gilonne d'Harcourt, veuve en 1640, du marquis de Piennes.
2. Dans la galerie de Segrais, la comtesse d'Olonne était représentée avec l'arc et le carquois.

Va criant en tous lieux :
D'Olonne, d'Olonne !

Mais aussi pourquoi compter sur cette volage ? ne lui avait-on pas donné cette devise : « Autant en emporte le vent ? »

Segrais ne pouvait pas oublier Mademoiselle. La voici peinte en ange par Beaubrun (p. 280) et adorée des plus grands princes de la terre (p. 183, 184). Trop heureuse si le jeune roi lui avait rendu le même culte ! Mais bien qu'il n'aimât pas les petites filles, la grande Mademoiselle le séduisait peu. Loin d'offrir de l'encens à l'héroïne de la Fronde, il l'exilait, elle et ses amies (les duchesses de Montbazon, de Châtillon, les comtesses de Fiesque et de Frontenac)[1]. Le poëte déplore ces rigueurs :

Jeune roi qui chassant nos beautés
L'empire amoureux désertez,
N'irritez point, pour plaire
A votre mère,
Celle de l'Amour ;
Vous en aurez besoin un jour.

Quelle impression définitive les poésies légères laissent-elles dans l'esprit ? La plupart de ces pièces, vives, gracieuses, vrais *bijoux*, pourraient être appelées, comme les *Idillies* de Vauquelin, « imagètes et petites tablettes de fantaisie d'amour. » Ce sont parfois des riens, mais des riens charmants ; des impressions peu profondes qui effleurent l'âme et s'effacent ; mais on reconnaît toujours la touche d'un peintre délicat dans cette poésie qui, semblable à l'Amour voltigeant parmi les fleurs, se joue, papillonne et étale aux yeux de tendres et capricieuses couleurs. Telle est la Muse galante de Segrais, et telle elle devait être au goût des plus fins connaisseurs. Mlle de Scudéry a pu ne pas échapper à tous les travers, et

1. *Bibl. imp.*, Fonds fr., 865. Cf. Lettres de G. Patin à Ch. Spon, 8 avril 1657. G. Patin nous apprend que seule Mme de Châtillon sortit de Paris.

donner de périlleux exemples. Mais il est une chose que nul, après avoir lu ses ouvrages et même la *Clélie*, ne lui refusera : c'est le sentiment exquis des choses galantes et des délicatesses de l'esprit. Eh bien, voici comment Sapho définit le genre de poésie où Segrais s'est exercé jusqu'ici. Nous citerons le passage, comme le meilleur éloge à faire des pièces galantes de notre auteur. On dirait même qu'elle songeait à lui en l'écrivant, tant il marque bien les qualités de ses vers et en fait pressentir les défauts : « Ce sera principalement en ce siècle-là qu'on verra un caractère particulier de la poésie galante et enjouée.... Elle tiendra plus de la poésie grecque que de la latine. Elle sera noble, naturelle, aisée, agréable ; elle raillera sans malice, elle louera sans grande exagération, elle blâmera quelquefois sans aigreur, elle sera ingénieusement badine et divertissante. Elle aura tantôt de la tendresse et tantôt de l'enjouement ; elle souffrira même de petits traits de morale délicatement touchés ; elle sera quelquefois pleine d'inventions agréables et d'ingénieuses feintes. On y mêlera l'esprit et l'amour tout ensemble ; elle aura un certain air du monde qui la distinguera des autres poésies, et elle sera enfin la fleur de l'esprit de ceux qui y seront excellents. » (*Clélie*, t. VIII, p. 866.)

II. ODES.

Non content de tirer de gracieux accords de la lyre d'Anacréon, Segrais avait voulu manier celle de Pindare. A peine âgé de vingt-deux ans, il avait composé trois odes : l'une célèbre le duc de Longueville, gouverneur de Normandie ; l'autre d'Enghien et Chapelain ; la troisième déplore la mort

du frère du comte de Fiesque, tué au fort de Mardik (1646). Enfin, en 1651, il s'inspire une dernière fois d'Érato pour « inciter » Ménage « d'aller en Suède. » On peut rapprocher de ces poésies un sonnet au duc de Nemours, dont l'accent est celui de l'ode, et l'hymne à Mademoiselle.

Une chose frappe d'abord dans l'ode au duc de Longueville[1] : c'est la confiante hardiesse de ce poëte presque enfant qui s'engage sans hésiter sur les pas de Pindare. Aussi devait-on s'attendre à le voir trébucher plus d'une fois. Pardonne à mon aveuglement, dit alors le poëte au duc de Longueville :

Étant aussi jeune qu'Icare
Puis-je avoir moins d'audace, ou plus de jugement ?

Cet échec ne le découragea pas. Comme il se sentait de la verve, il espéra que sa seconde hardiesse serait plus heureuse : elle le fut en effet. Condé, en encourageant Segrais à chanter ses victoires, lui faisait au moins autant d'honneur qu'il en pouvait lui-même attendre d'un poëte encore novice ; mais Chapelain avait tout à gagner aux hommages enthousiastes de ce gentilhomme normand qui l'invoquait dans sa foi naïve comme le Virgile de la France :

Applaudis à ma jeune audace,
Inimitable Chapelain ;
Guide mes pas, conduis ma main,
Élève-moi sur le Parnasse.

Que désire ce fervent disciple ? Il ne songe pas à donner un frère à la Pucelle : ce serait se flatter de pensers trop superbes. Son ambition est de faire dire à tout l'univers :

Qu'encore une fois l'Orne a vu naître un Malherbe.

Mais pour atteindre à cette gloire, Chapelain est-il un bon guide ? Nul n'enseignera mieux à composer un hymne « bien

1. Antérieure à 1647. Cf. le 66e vol. des *Miscellanea* de la Biblioth. de Caen.

concerté ; » car il est docteur en poétique, et lui-même se rend cette justice sans trop d'effort : « On passe volontiers par son avis pour la manière dont il se faut prendre à former le plan d'un ouvrage d'esprit, de quelque nature qu'il soit, ayant fait étude sur tous les genres, et son caractère étant plutôt de judicieux que de spirituel ; surtout il est candide[1].... » Malheureusement les meilleurs préceptes ne suffisent pas à qui veut faire un beau poëme. Le plan, le dessin, le judicieux, sont choses excellentes ; mais avec tout cela on risque fort d'écrire des odes coupables de trop de sagesse et de raison. Le bon poëte doit être d'abord architecte, j'y consens, mais architecte à la fois sculpteur, décorateur et peintre, comme l'Apollon de l'hymne à Mademoiselle. Ronsard, avant Chapelain, avait curieusement étudié *l'Architecture épique*. Il savait même comment il faut, d'après Homère, faire « bouillir de l'eau en un chauderon, » et cependant Ronsard a fait *la Franciade*, comme Chapelain *la Pucelle*. Telle eût été, je le crains bien, *la Borbonide immortelle*, chantée par Segrais sous l'inspiration d'un tel précepteur.

Du reste, on se demande ce que pouvait apprendre de Chapelain le poëte qui, à vingt-deux ans, écrivait ces vers :

Je chanterai ce grand jour de Rocroy
Où son bras se fraya le chemin des conquêtes,
Où l'Espagne par tant de morts
De son fier Gérion vit les dernières têtes
Tomber sous la vigueur de ses premiers efforts.
....
Par qui voit-on nos villes pleines
De leurs escadrons mutilés,
Et leurs régiments dépeuplés
De leurs plus sages capitaines ;
La délivrance des Germains,
La Flandre sous le joug, l'Artois entre nos mains,
Si loin de tous côtés la frontière étendue,
L'assurance de nos états,

1. *Mémoire à Colbert sur les gens de lettres.*

L'Autriche épouvantée, et l'Espagne éperdue,
Que par autant d'effets de ses fameux combats?

La même année (1646), il console le comte de Fiesque en vers quelquefois dignes de Malherbe :

Aime assez un généreux frère
Pour ne point regretter la gloire de sa mort.

En parlant de Gustave Adolphe, Segrais prévient Bossuet :

Partout il vainquit avec gloire,
Et vainquit même après la mort.

On lit dans l'hymne à Mademoiselle : que sur les pas de Henri IV

Gaston sape les tours et s'ouvre les murailles;
Peins Courtrai, Graveline, et ses flancs meurtriers,
Qui jettent l'épouvante aux plus hardis guerriers,
Et figure si bien comme il les mit en poudre,
Qu'on pense ouïr gronder sa belliqueuse foudre.

Et dans le sonnet sur la maladie dont faillit mourir le duc de Nemours (1647) :

La Parque combattait le bonheur de la France,
Et d'un mortel effroi nous remplissait le cœur.
Tous deux ils se choquaient avec tant de vigueur
Qu'ils ont tenu longtemps la victoire en balance.
Nos vœux du Ciel plus juste attirent l'assistance,
Et notre bon Démon demeure le vainqueur.

Mais la Mort sans gronder ne peut quitter la place,
Et pour justifier son insolente audace,
Tient encor ce propos à son parti vaincu :

« Quand je veux d'un héros trancher les destinées,
Par ses illustres faits je compte ses années,
Et Nemours par les siens a déjà trop vécu. »

Loret pensait sans doute à ces inspirations cornéliennes quand il vantait (en 1653) les *vers héroïques* de son compatriote. En tout cas, elles attestent que l'auteur de *la Pucelle* était l'Apollon de Segrais seulement par métaphore. Le dieu

lui-même, dit le poëte, avait dès son enfance pris soin de l'inspirer :

Depuis, vers l'immortalité,
Par un sentier peu fréquenté,
Je sens chaque jour qu'il m'élève;
Je touche à son double sommet,
Et vois que Calliope achève
La guirlande qu'il me promet.

Quant à l'ode où il entremêle habilement l'éloge de Condé et celui de Chapelain, je ne sais si le vainqueur de Rocroy l'apprit par cœur et la portait dans sa pochette, ou s'il réservait cette faveur à ses deux poëtes favoris, Chapelain et le chevalier de la Rivière; mais, certainement, elle n'est pas « la moindre pièce de ses poésies[1]. » Elle a mérité d'être louée par Balzac[2] et vaut la plupart des odes du grand critique.

Toutefois, malgré plusieurs strophes pleines d'ardeur héroïque et d'un certain feu de jeunesse, on s'aperçoit bientôt que Segrais n'était pas né pour la poésie sublime. La gloire pindarique de Malherbe l'avait tenté, et, sur la parole du maître, il avait peut-être cru le génie poétique capable de traiter à son gré tous les sujets. L'inégalité de ses odes dut lui ôter cette illusion. Segrais « ne peut rien écrire qui ne soit joli, » et c'est ce qui le perd. Ainsi voyez ses odes : après la vivacité des premiers mouvements et l'enthousiasme de commande, il reprend son allure habituelle. Ici, c'est un léger tissu de pensées ingénieuses substituées au vrai souffle lyrique; là, une tirade d'un élan assez soutenu, qui vient échouer contre une pointe. Dans l'hymne à Mademoiselle, il mêle les images de la pastorale à celles des combats, et il termine sa petite épopée par ces vers, d'ailleurs charmants :

Grand Dieu, pour m'élever à tes airs ravissants,
Épure mes esprits, illumine mes sens.

1. Seg., p. 149. — 2. Segr., p. 109.

Ainsi jamais ton île incertaine et flottante
Ne se voie exposée à la vague inconstante,
Et puisse s'effacer l'amour infortuné,
Dont ton cœur soupira pour l'ingrate Daphné.
Ni tonnerre grondant, ni pluvieux nuage
Ne dérobe aux mortels ton radieux visage;
Jamais il ne soit rien de plus charmant que toi,
Hors la Nymphe et l'objet qui me tient sous sa loi.

Enfin, dans l'ode à Ménage, Segrais quitte la Discorde et ses fureurs, et vient aux bords du Mincio rêver de Virgile. Virgile! voilà, en effet, son véritable maître. Pindare court et vole parmi les précipices; il faut une aile vigoureuse pour le suivre sans s'y briser. Chapelain, moins aventureux, demeure en terre ferme; mais cela ne fait pas du « Virgile français » un guide préférable au Virgile latin. Avec l'auteur des *Bucoliques*, Segrais n'a aucun péril à craindre. Il trouve en lui un poëte de sa famille, dont il peut s'inspirer sans se faire violence à lui-même, et un précepteur de génie vraiment capable de lui enseigner ce que Segrais demandait en vain à l'auteur de *la Pucelle :*

Par quels charmes un vers dure éternellement.

ATHIS.

POËME PASTORAL (1651 ET 1653).

I

Segrais, avec la vivacité d'un esprit poétique, s'était de bonne heure essayé dans plus d'un genre : romans, tragédie, poésies légères, odes et églogues. Cependant il ambitionnait plus encore, et la gloire d'un poëme le tentait. Il se mit à en composer un où il mêla les divers caractères de ses premiers ouvrages. En effet, l'*Athis* est à la fois romanesque et pastoral, tragique et galant. L'idée, le dessin, en sont ingénieux. A l'exemple de Virgile, qui avait fait d'Amaryllis et de Galathée des personnages allégoriques, et célébré la ville de Caïète, le mont Misène et le promontoire de Palinure sous les noms de compagnons d'Énée, Segrais a voulu chanter, en les personnifiant, divers lieux de son pays. Avec lui, les villages d'Athis et d'Isis se transforment en berger et en nymphe; le bois d'Ardène en bergère, le château de Marmion en roi pasteur. Les rives de l'Orne, héritières des noms de ces héros, ont été les témoins des aventures que le poëte va raconter.

Le berger Athis, épris de la nymphe[1] Isis, n'osait lui dé-

1. Segrais entend par nymphes, à la manière de l'*Astrée*, les princesses

clarer sa tendresse. Enfin, un jour, il la lui découvre. Banni par la nymphe courroucée, il erre à travers tout le pays, gémissant, désespéré. Cependant la cruelle sent à son tour les atteintes de l'amour. Elle rencontre dans un vallon l'infortuné berger, et laisse échapper un discret aveu. Mais voici qui va tout ruiner. Le bel Athis est encore aimé de la jalouse Ardène. Cette rivale inspire aux vieux parents d'Isis d'odieux soupçons sur leur fille : la voilà captive dans sa demeure. Néanmoins elle parvient à donner un rendez-vous à son berger sur les rives de l'Orne. Ardène surprend leur secret et en informe le roi Marmion, brutal amant de la nymphe. Ce furieux court attendre son rival au passage de la rivière et le perce d'une flèche mortelle. Quand Isis le trouve étendu sans vie, elle aussi veut mourir. Elle va se frapper, mais Diane intervient et métamorphose en ifs les deux malheureux amants. Tel est le sujet du poëme; Segrais en a tiré cinq chants (1700 vers). Voyons comment il a su les remplir.

Au fond d'une sombre grotte, Athis déplore sa destinée. Tout entier à ses ennuis, qu'il songe peu à la tendresse importune et cependant touchante dont Ardène le poursuit!

Certes, quoique ce cœur qui t'adore et qui t'aime,
Insensible berger, cent fois plus que lui-même,
Aimât mieux mille fois être arraché par toi
Que de t'en voir aimer une autre plus que moi,
Peut-être la douleur dont je serais saisie
Se pourrait ralentir, malgré ma jalousie,
Si je voyais qu'un jour, t'étant laissé charmer,
Tu connusses au moins ce que c'est que d'aimer;
Surtout si ton vainqueur étant inexorable
(Si toutefois quelqu'un en peut être capable),
Un jour je t'oyais dire en ton pressant souci :
Je te fuyais, bergère, et tu m'aimais ainsi.
. . . .
Quoi! pour t'aimer beaucoup en suis-je moins aimable?

et dames d'éminente condition, et, par bergers, les simples gentilhommes ou personnes privées.

Je me considérais dans l'Orne l'autre jour,
Et mon visage encor peut donner de l'amour.

Inutiles propos; déjà le berger ne les entend plus; il fuit, afin d'aller ailleurs mieux cacher son chagrin. Cependant,

Ses brebis, de langueur sèches et dépéries,
A la merci des loups erraient dans les prairies;
Les fruits de ses vergers aux arbres pourrissaient,
Ses jardins négligés tristement languissaient.
Hors ses verts orangers à la fleur si charmante,
Celle de ses jasmins si douce et si plaisante,
Que son soin curieux gardait de se flétrir
Dans l'espoir qu'à sa nymphe il en pourrait offrir;
De stériles chardons ses moissons étouffées
En herbe jaunissaient ou séchaient échauffées;
Quelquefois, s'il semait, c'était hors de saison,
Et laissait aux oiseaux à faire la moisson.

Et voilà où l'amour conduit! « Un jour[1] que le tendre Céladon s'était levé avant l'aurore, il laissa paître à l'aventure ses troupeaux, et vint s'asseoir sur les bords du Lignon, où il attendait sa bergère. » Athis n'est pas plus sage.

Allez, mes chers troupeaux, vous perdre en ces bocages;
Hélas! je vous expose à la merci des loups!
Mais sans soins pour moi-même, en puis-je avoir pour vous?

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

Ces fautes sont familières aux bergers de pastorale, et ce n'est pas chez eux que la Bruyère aurait pu prendre cette comparaison naïve et touchante du bon roi et du vigilant pasteur. Aussi bien, ils sont de vocation plus amoureux que bergers, et souvent le poëte les affuble de la houlette contre leur gré. Après cette violence, a-t-on le droit de leur dire de laisser la fine galanterie et de retourner à leurs moutons?

Les troupeaux, il est vrai, sont assez mal gardés,
Mais les belles sont bien servies[2].

1. *Astrée*, t. I, 1, 3. — 2. Fontenelle.

Et c'est tout ce que demandent le faux berger, le poëte et ses galants lecteurs.

Athis, en amoureux bien appris, est avant tout d'une réserve invincible.

> Surpris plus de cent fois de la trouver si belle,
> Il pâlit, il rougit et trembla devant elle,

mais sans jamais perdre le respect. « Le premier effet de l'amour, c'est d'inspirer un grand respect (*a*). » Doit-il se risquer à avouer enfin son mal?

> S'il pouvait tout gagner, il pouvait perdre tout;
> Un cœur malaisément en ce point se résout.

« Dans l'amour, on n'ose hasarder parce que l'on craint de tout perdre. Il faut pourtant avancer, mais qui peut dire jusqu'où? » (Pascal.) Si notre berger diffère toujours de s'ouvrir à la nymphe, Pascal entre dans ses sentiments et l'approuve : « Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses peines, mais aussi il a ses douceurs. » S'il adresse ses vœux à une nymphe plutôt qu'à une simple bergère, Pascal encore l'en félicite : « Une haute amitié remplit bien mieux qu'une commune et égale le cœur de l'homme... » « L'on adore souvent ce qui ne croit pas être adoré, et l'on ne laisse pas de lui garder une fidélité inviolable, quoiqu'il n'en sache rien. Mais il faut que l'amour soit bien fin et bien pur. » Tel est celui d'Athis. Mais, après tout, la flamme ne peut être contrainte à ne pas jaillir, ni l'amour le plus respectueux à toujours se dissimuler. Un jour, la nymphe, amie de Diane, se divertissait à la chasse; un énorme sanglier vient droit à elle. Elle pousse un cri de détresse, Athis accourt et la sauve.

Son bonheur est extrême de l'avoir tirée d'un si grand péril; mais

> .... Songez à celui où sans cesse je cours,
> Voyez l'abîme affreux où je me précipite.

Et l'innocente Isis, toute surprise de si vifs transports :

Quel abîme, berger, ou quel péril, dit-elle ?
— Un péril que je veux et ne puis éviter....
Un précipice aimable où depuis trois années
Mon âme et ma raison se jettent obstinées.

En un mot (il n'y a plus moyen de reculer), il meurt d'amour pour elle.

A ces mots il se tut, tremblant, blême, interdit,
Se repentant déjà de ce qu'il avait dit,
Et n'osant seulement lever les yeux sur elle.

Cependant Isis,

Dans son étonnement, semblable au voyageur
Qui sur l'herbe couché.................
S'endort, et s'éveillant voit proche de sa tête,
La couleuvre dresser sa venimeuse tête,

Isis, effrayée d'une si insolente audace, fuit le téméraire « comme un monstre affreux, » et lui défend de jamais paraître en sa présence. Parole bien dure à un amant; mais aussi pourquoi faire à une belle une si sanglante injure? Dans le Cyrus, Martésie dit à Mandane que Philidaspe est peut-être amoureux d'elle comme Artamène, et Mandane répond: « Vous n'êtes pas trop sage de vouloir me faire recevoir tant d'*outrages* à la fois.... Ce serait avoir trop de *crimes* à punir pour une personne qui n'aime pas les *supplices*. » Athis doit donc se féliciter d'en être quitte pour un bannissement. Mais la peine était encore dure, et l'Amour s'apprête à punir Isis de la lui avoir infligée. L'enfant ailé prend une de ses flèches, arme légère et redoutable, et en frappe le cœur de la trop fidèle amie de la chaste Diane. Alors commence, dans le cœur de la nymphe, un combat de sentiments contraires ingénieusement démêlé. Elle voudrait se défendre d'elle-même; mais l'Amour est « un démon inventif, » qui ne laisse jamais la passion manquer de bonnes excuses. Athis est simple berger, mais discret et aimable; et puis,

Amour vers tous objets peut ses ailes étendre;
Comme il peut s'élever, il peut aussi descendre.

Isis raisonne et son cœur a déjà pris parti; la preuve, c'est que cette lutte intérieure la laisse chagrine et mécontente d'elle-même.

Sa chasse est malplaisante et toujours malheureuse.
Solitaire, chagrine, inquiète et rêveuse,
Sa tristesse en ces bois aime à se retirer,
Mais déjà ce n'est plus que pour y soupirer.

Cependant que fait Marcelet, frère d'Athis, Marcelet, son meilleur ami?

Jamais nature unie avec l'amitié sainte
N'avait serré deux cœurs d'une plus forte étreinte.
Dans la même prairie ils gardaient leurs brebis,
Leurs chèvres, leurs moissons, leurs meubles, leurs habits;
Tout fut commun entre eux, et jamais leur ménage
Ne compta les agneaux pour en faire partage.

La différence de leur humeur ne relâchait pas les liens de cette vive affection, et pourtant ils se ressemblaient bien peu. Simple et naïf, comme son nom l'indique, le bon Marcelet ne connaît et ne goûte rien en dehors de sa campagne. Athis pourrait bien avoir feuilleté les belles histoires qui charment les galants de la ville; elles lui ont sans doute échauffé l'imagination et donné des idées romanesques. Aussi la famille est-elle peu contente de lui : ce rêveur-là ne fera jamais rien de bon. Marcelet est plus sage, et ce n'est pas lui qui enverrait paître ses moutons à l'aventure! Mais s'il n'a pas lu l'*Astrée*, comme son frère, ce n'est pas une raison de le laisser périr.

Dès le moment qu'Athis disparut de ces lieux,
Ce frère qui toujours l'aima plus que ses yeux,
Prit aussitôt dessein d'en mourir à la peine
Ou de le ramener....................

Toutes ses recherches sont inutiles; et à la place d'Athis, c'est la nymphe qu'il va rencontrer.

Déjà l'arc en la main, le brodequin chaussé,

Nymphe agile et gracieuse, elle a gagné les bois. Là, elle marche soucieuse, distraite, mais se retrouve toujours aux rives de l'Orne, auprès de la cabane d'Athis,

Conduite par son cœur qui, devenu le maître,
Sans lui dire pourquoi, l'attire en ce séjour
Qui jadis recélait l'objet de son amour.

La suite n'a pas moins de vérité. Isis et Marcelet se rencontrent, échangent un regard et se devinent; mais aussitôt ils en éprouvent tous deux un regret caché.

Le berger s'en émeut et la nymphe en rougit;
Chacun veut demeurer et chacun se retire.
Tous deux veulent parler et craignent d'en trop dire,
Et de leurs passions leurs cœurs embarrassés
En se cachant ainsi se découvrent assez.

Isis affermit son courage, et demande à Marcelet, en détournant les yeux : D'où vient que l'on ne voit plus ton frère?...

...... Et soudain, interdite et défaite,
Son âme en même temps curieuse et discrète,
Ne sait comment cacher son trouble et son souci.

Quand elle apprend que depuis le jour où il a tué le sanglier, Athis erre désespéré,

Portant sur son visage un malheureux augure,

elle contient à peine sa douleur, et de peur que son émotion ne la trahisse, elle se dérobe aux yeux de Marcelet.

Ainsi donc elle fuit plus vite que les traits
Qu'elle allait tous les jours lançant dans les forêts,
Que les cerfs qui fuyaient son atteinte mortelle,
Et que les doux zéphyrs qui volaient après elle.
....
Mais comment éviter sa funeste langueur,
Portant partout le trait qui lui perce le cœur?

Le jour même, Athis était allé consulter l'oracle de Po-

mone sur l'issue de ses amours. Trompé par une réponse équivoque, le berger s'éloignait du temple, quand Ardène l'aperçoit. En même temps on entend la trompe d'airain d'Isis; la bergère croit à un rendez-vous; afin d'épier les deux amants,

Tout à la fois surprise en son penser jaloux
D'une maligne joie et d'un mortel courroux,

elle se cache derrière un buisson,

Cent fois de se venger tramant un noir projet,
Et souhaitant cent fois n'en avoir point sujet.

Bientôt Isis, au trouble de son cœur, a reconnu le fidèle Athis. Mais doit-elle l'aborder? Ici encore Segrais témoigne de son art à pénétrer les replis du cœur humain. Surprise, honteuse, émue d'amour, la nymphe combat à son tour sa réserve accoutumée; elle se croit attirée vers Athis par la seule curiosité; mais en réalité, les respects excessifs du berger l'inquiètent : à son gré, il n'est plus assez hardi, et il faut que cette nymphe si fière, par une juste punition, l'encourage elle-même à parler :

Berger, n'as-tu pas vu du haut de ces montagnes
Descendre en ce vallon une de mes compagnes?

Quel air libre et dégagé! La voyez-vous, cette Isis d'abord si naïve, faire maintenant la rusée et jouer la coquette? Tout à coup elle feint de reconnaître Athis. Courroucée, elle se redresse avec dédain. Mais déjà le berger lui a répondu : s'il n'a pas vu sa compagne, cent fois il a vu sur ces rives une nymphe trop belle pour une mortelle....

Telle enfin qu'à vous voir avec des traits si doux,
On croirait aisément que c'est Diane ou vous.
A ces mots il se tut, et la nymphe charmée
Du plaisir de se voir si constamment aimée,
Ne put, malgré l'effort de sa fière rigueur,
S'empêcher de se plaire à ce discours flatteur.

Discours mielleux, vertu toujours magique! Toutefois, afin de ne pas avouer ouvertement sa défaite, Isis le prit sur le ton badin :

> Athis, répondit-elle, eut toujours l'art de feindre,
> Sut flatter sans raison, et sans raison se plaindre.
> Mais il faut avouer que c'est si galamment
> Que sa témérité peut bien plaire un moment.
> ....
> Depuis quand dans ces lieux êtes-vous revenu,
> Et qui vous a, berger, si longtemps retenu?

O Amour, tu es « un grand ingénieur[1]! » Est-ce l'innocente Isis que j'entends, ou Arsinoé la prude et la précieuse Aminte? Quelle ignorance ingénue, quelle affectation d'indifférence, et cela quand la tendresse d'Athis la comble de joie au fond du cœur! C'est là une petite comédie dans le goût de Marivaux. On croit entendre une de ses marquises prononcer les deux derniers vers d'un air légèrement ironique ou distrait, en ajustant quelque dentelle. Cette scène piquante est prolongée par les coquettes résistances de la nymphe. Enfin elle laisse, comme par surprise, échapper ce discret aveu :

> Hélas! tu n'es pas seul qui te plains de l'amour!

Il était temps; le jour baissait, il en fallait finir; et d'ailleurs, à la fin du troisième chant, le poëte et Isis ne pouvaient, sans inhumanité, condamner Athis à de plus longues souffrances.

Ici finit la première partie du poëme. Elle forme à elle seule un petit drame distinct. Segrais y raconte par le menu une intrigue d'amour finement déduite, et décrit le jeu capricieux, les complications variées de deux tendresses qui finissent par s'accorder. Aux yeux d'un bel esprit touché des raffinements délicats de l'amour précieux, cette partie du poëme était capitale, et l'aveu d'Isis, pivot de tout l'ouvrage,

1. *Nouv. franç.*, t. IV, p. 29.

ne pouvait être trop soigneusement préparé. Aussi est-il annoncé comme s'il avait quelque chose de solennel. Virgile s'était arrêté avec un religieux recueillement au seuil du sombre empire : Segrais, avant de révéler de moins terribles mystères, invoque l'Amour :

> O grand Dieu, doux tyran qui maîtrises mon âme,
> Amour, daigne en ce point l'échauffer de ta flamme.

La société de la marquise avait dû applaudir aux délicats et ingénieux détours de cet amour précieux. Le bel air est de traîner les choses en longueur, et de donner à l'amoureux le temps de pousser le doux, le tendre, le passionné. « Tant plus le chemin est long en amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir. » (Pascal.) Celui des lecteurs de l'*Athis* l'était assez pour ne pas être rebuté de ces lenteurs aujourd'hui déplaisantes. Autre temps, autre goût; et encore sachons gré au poëte de n'avoir pas plus largement usé de la licence que lui donnaient ses contemporains. Isis laisse son berger languir trois ans. Mais Montausier ne fut-il pas treize ans le *mourant* de Julie? Mais Antiochus, dans Racine, ne dit-il pas à Bérénice :

> .... Je me suis tu cinq ans,
> Madame, et vais encor me taire plus longtemps.

Voici qui est plus fort. Mandane dit à sa confidente : « tu veux que j'écoute ses vœux,... moi, qui ne pourrais pas me résoudre de souffrir la déclaration du plus grand prince de la terre après *dix ans* de services, de respects et de soumission! » Dix ans, la durée du siége de Troie! Heureux Athis, heureux les lecteurs modernes de n'avoir pas eu affaire à une Mandane. C'eût été à en mourir.

A partir du quatrième chant, la situation de galante devient dramatique. Ardène a surpris le secret des deux amants. Tandis qu'ils s'oublient à de charmants propos, elle jure en son cœur de les ruiner. Ardente à la vengeance, elle court chez les parents d'Isis ; souple, officieuse, s'insinue au-

près d'eux, et, sous le masque d'un faux zèle, se fait le geôlier de sa rivale. Isis va-t-elle au temple de Diane, à la chasse?

Ce dragon vigilant a toujours l'œil sur elle.

Bientôt même la nymphe, prisonnière dans son château,

Solitaire, gémit comme la tourterelle,
Quand veuve inconsolable, aux plus sombres forêts,
D'arbre en arbre elle va disant ses longs regrets.

Tant de maux n'étaient pas supportables. Aidée de Calis, nourrice dévouée,

Et naturellement détestant l'injustice,

Isis compose un breuvage pour endormir son Argus, écrit un billet où elle donne un rendez-vous au berger, et remet ce précieux dépôt au fils de Calis, le « simple et candide » Anas. Mais le perfide (qui n'eût été trompé par son air de simplicité?) court chez Marmion, où il trouve Ardène, et livre le billet à la bergère. Alors Ardène triomphante :

Vois, dit-elle, grand roi, le fruit de tes amours;
Découvre le rival qui fait qu'on te méprise,
Et juge de l'objet dont ton âme est éprise.

Pour comble de perfidie, elle rend la lettre à Anas, et lui commande de la porter à Athis.

Va, lui dit-elle encor, berger, hâte tes pas.
Pour tromper ces amants, qu'importe qu'ils espèrent,
Si malgré ce qu'entre eux leurs flammes délibèrent,
Par cent moyens divers, il est en mon pouvoir,
D'irriter leur amour et tromper leur espoir.

Cependant, Marmion, exaspéré de cet outrage,

Ne conçoit dans son cœur que vengeance, que rage.
Il résout à la fois d'employer le poison,

De poignarder Athis dans sa propre maison,
D'embraser sa cabane, d'exterminer sa race.

C'est au premier carrefour de la forêt, la nuit des fêtes de Bacchus, que le rendez-vous a été marqué. Marmion, furieux, va se cacher dans le bois, près de la rive de l'Orne que le berger doit traverser, et là il attend son rival,

A dessein, s'il passait, de l'y faire égorger.
Elle vint cependant cette heure désirée ;
Partout fut de Bacchus la fête célébrée ;
Ce jour, l'astre du ciel de son char lumineux
Ne vit sur l'horizon que festins et que jeux.

Le soir, le vin, la bonne chère ont assoupi tous les yeux. Nul ne veille, hors les deux amants ; Ardène même, la vigilante, a senti l'effet du breuvage et dort. La nymphe profite de cet instant : tremblante, elle descend dans la cour du château, prévient les aboiements des dogues en leur faisant caresse, et s'échappe le cœur plein de trouble et de joie. De son côté, Athis, bien avant l'heure, se hâte de gagner le carrefour de la forêt :

De sa pauvre cabane il s'échappe aisément
Et vient au bord de l'Orne y chercher la nacelle
Qui tant de fois servit sa passion fidèle.

Marmion l'a fait enfoncer sur l'autre rive, et, de l'embuscade où il le guette, il rit et prend un plaisir cruel aux plaintes du pauvre amant. Cependant

La lune vint blanchir les portes du matin....
....
O fortunés moments ! ô plaisirs attendus,
Qui vous a différés, souvent vous a perdus.

Remarquons ici la description des rives de l'Orne ; elle est si convenable au drame, qu'elle en devient elle-même pathétique. C'est l'art de Racine : le grand tragique ne décrit jamais pour décrire, mais pour émouvoir. Le poëte ajoute ainsi aux personnages du drame un personnage muet, mais éloquent, dont la physionomie expressive interprète en quel-

que façon les sentiments de tous les autres, et concourt harmonieusement à l'effet général :

Le souffle impétueux des bruyants aquilons
De toute sa rigueur affligeait nos vallons ;
La neige dont la terre était toute couverte
Cachait des hauts sapins la chevelure verte;
Tous les arbres chenus, dans leur triste langueur,
Semblaient par les frimas séchés jusques au cœur.

L'action va se dessiner sur ce « fonds d'agonie. » Athis est impatient de franchir le fleuve. Mais sans nacelle, que faire?

Le dieu d'Orne voyait endurcir ses deux bords,
Et les glaçons épais, flottant dessus les ondes,
Prêts à l'emprisonner dans ses grottes profondes.
La mort est apparente et le péril affreux.

Un instant il hésite ; mais

Que n'ose un jeune cœur sitôt qu'amour l'enflamme !
Que la foudre et la mer grondent d'un affreux bruit,
Il se jette à la nage et fend les flots la nuit,
Cruel à ses parents, sans égard pour lui-même,
Sans songer que sa mort va tuer ce qu'il aime[1].

Nouveau Léandre, Athis s'élance dans les flots,

De son agile bras écarte les glaçons,

insensible au froid qui le transperce. Déjà il touche à l'autre bord, et en fait craquer la glace sous ses pieds. Mais le tyran, outré de voir que sa haine et le fleuve sont impuissants à l'arrêter, saisit son arc et lui perce le sein d'une flèche. Malgré sa blessure, Athis se jette dans la forêt. Marmion l'y suit longtemps, l'arc tendu ; mais, apercevant à la lueur de la lune la trace du sang répandu sur la neige, il est saisi de remords et s'enfuit épouvanté.

Que fera cependant parmi ces solitudes,
La nymphe abandonnée à ses inquiétudes?
Oh! qu'il est malaisé d'aimer et d'être heureux !

1. *Géorgiques*, l. III, v. 258.

L'heure du rendez-vous est passée, et Athis ne paraît pas. Seule, au milieu de la nuit, Isis, tout à l'heure ferme et décidée, se trouble et a peur. Fallait-il braver le courroux de vieux parents, et fuir du château la nuit? Une vierge timide l'a osé: l'amour lui donnait de l'audace. Cette tendresse l'anime encore; mais l'hiver et ses tristes images lui serrent le cœur; et par-dessus cette frayeur instinctive, mille angoisses l'assaillent à la fois. Athis serait-il infidèle? Les cruels l'ont-ils tué? Hélas! tous ses pressentiments ne sont pas vains, et ce n'est pas à son amour que l'on peut reprocher de tout craindre sans sujet. Bientôt le jour commence à poindre :

Plus que la nuit encor la clarté l'épouvante.
Dans les pas du berger ceux du roi confondus
Attirent tout d'un coup ses regards éperdus.
Bien plutôt par le sang que par ses pas guidée,

elle accourt, oppressée, chancelante, à l'endroit où son amant vient d'expirer. A la vue de ce cher cadavre, son désespoir éclate.

Dieux, s'écria la nymphe, aveugles et cruels,
Que sert de recourir aux pieds de vos autels,
Si souvent votre foudre, agissant par caprice,
Accable l'innocence et défend l'injustice!

Avec la situation, le caractère de l'amante infortunée s'élève; la douleur la rend éloquente :

O toi qui seul d'aimer m'as pu rendre capable,
N'attends pas des regrets et des pleurs superflus.
Ta lumière est éteinte, et tu ne m'entends plus.
Il faut, fidèle Athis, par de plus fortes marques
Te montrer que ma foi brave les fières Parques,
Que les tristes fuseaux qui limitent nos jours,
N'ont pas ce grand pouvoir sur nos chastes amours.

Résolue à ne pas lui survivre, elle arrache du sein d'Athis la flèche encore saignante. Les yeux secs, étincelants, elle lève

le bras, détourne la tête. Mais, ô prodige! elle sent la flèche rebrousser, regarde,

> Et ne trouve en sa main qu'un frêle et vert rameau,
> Fraîchement arraché d'un naissant arbrisseau.

Interdite, Isis interroge ses sens, et ne voit plus son amant auprès d'elle :

> Ce corps sanglant et froid sur ses pieds se relève,
> Prend aussitôt racine, et plus haut élevé,
> Au lieu de ses cheveux pousse jusques aux nues
> D'un arbre toujours vert mille branches touffues.

Effrayée, la nymphe veut se jeter dans le temple de Diane; aussitôt elle s'attache au sol et se couvre d'écorce. Elle lève les bras au ciel, et ses bras s'allongent en verdoyants rameaux.

II

Tel est le poëme d'*Athis*. De l'exposition au dénoûment, il respire une tristesse tour à tour sombre ou touchante. Épris d'une passion invincible et toujours malheureuse, Athis demeure frappé, jusqu'à la catastrophe, de noirs pressentiments. Isis, d'abord indifférente, connaît bientôt l'amertume des larmes, et la douleur qui la pénètre n'a rien des langueurs de convention. Privés de leur fille chérie, seule consolation de leurs vieux ans, les parents de la nymphe s'exilent de leur patrie, beau séjour devenu si haïssable, et la douleur consume bien vite leurs derniers jours. Enfin, Marcelet, à la poursuite d'Ardène qu'il veut immoler, est arrêté par la mort, tout plein de la sainte amitié fraternelle.

Parfois la pitié fait place à une sorte de terreur. Les remords de Marmion le livrent aux Furies :

> Sans cesse il pense voir devant ses yeux timides
> Les flambeaux punisseurs des pâles Euménides;

Sans cesse il pense ouïr dans le trouble qu'il sent
La poursuivante voix du sang de l'innocent.
Sur son chef criminel il voit gronder la foudre,
Voit ses traits flamboyants prêts à le mettre en poudre,
Mille monstres divers pour sa perte accourir,
Et sous ses pas tremblants la terre s'entr'ouvrir.

Le poëme de Segrais n'est donc pas une *foresterie* banale et fadement doucereuse, comme la plupart des pastorales d'opéra. Chez les poëtes galants du siècle, l'amour précieux est tout miel;

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

Avec Segrais, l'idylle élégiaque devient un drame émouvant. J'y vois en raccourci *Hippolyte*, *Aricie*, *Phèdre*[1], *Oreste*, et je me sens tour à tour attendri, ou fortement ébranlé. Rien de semblable dans l'*Amaranthe* de Gombault (1625), les *Bergeries* de Racan (1630), la *Sylvie* de Mairet (1621). Ces pastorales côtoient quelquefois le drame, mais n'y entrent pas; et les aventures qui d'abord s'annoncent sous l'aspect le plus tragique, ne manquent jamais d'y tourner à bien. Guarini, il est vrai, ne s'en était pas tenu à ces menaces de péripétie tragique, et il avait mêlé le récit d'une catastrophe aux douces passions de son Pastor Fido. Mais c'était là une narration épisodique destinée à rompre la monotonie de scènes éternellement langoureuses ou riantes. Dans *Athis*, au contraire, l'effet tragique est le ressort principal de la seconde partie du poëme. Ce trait distingue donc l'ouvrage de Segrais de ceux de ses ancêtres dans la pastorale, et le poëte avait le droit de réclamer à cet égard en faveur de l'originalité de l'*Athis*. Tout en imitant les plus fameux auteurs pour les inventions de détail, il a su, dit-il, composer une œuvre qui lui appartient[2].

1. Il est très-probable que les vers d'*Athis* qui peuvent rappeler la *Phèdre* de Racine, étaient empruntés par Segrais à sa tragédie d'*Hippolyte*.

2. Préface de l'*Athis*.

D'où vient ce mélange de la pastorale et de la tragédie, et si les prés et les bois ne respirent d'ordinaire que bonheur et innocence, pourquoi ce privilége leur a-t-il été ravi? Les champs ne sont pas toujours peuplés de vrais bergers, et souvent les passions des cités viennent les envahir. Que signifie cet appareil de mort dans le hameau? Quel est ce convoi funèbre qui traverse la prairie? C'est celui d'un jeune étranger, arrivé depuis peu au village. Hier, ce malheureux amant s'est tué de désespoir. Il portait la houlette; on le croyait berger, mais c'était un étudiant de Séville[1]. De même dans Segrais, Isis est une riche demoiselle, elle habite un château; Marmion est le roi de la contrée; il n'est donc pas surprenant que le poëme soit pastoral seulement à demi, avec ces personnages à demi-pasteurs. Sans Marmion et la nymphe châtelaine, Ardène et Athis se seraient aimés sans doute, et la pastorale tragique n'eût plus été qu'une fraîche bergerie. Segrais ne l'a pas voulu ainsi. Il a préféré suivre la voie que ses devanciers lui indiquaient. C'était faire succéder l'âge de fer à l'âge d'or de la pastorale; mais le poëte aimait encore mieux corrompre sa pureté primitive, lui ôter la douceur et l'innocence de ses mœurs, que l'exposer à périr en ne la rajeunissant pas.

Le précieux dans l'*Athis* a déjà été étudié; on n'ajoutera qu'un mot. L'amour précieux est fin et délicat. L'âme n'en est pas ébranlée, et celui qui l'éprouve a d'autant mieux la liberté de l'étudier dans ses nuances les plus légères. Né de l'esprit, il aiguise l'esprit, et le rend capable des peintures les plus déliées. Segrais a profité de ces lumières. Il doit en partie ce mérite des analyses délicates à l'*Astrée*, qui en renferme d'exquises, et il le partage avec l'auteur du *Cyrus*, disciple et admiratrice comme lui de Durfé. Mais à cette qualité il en ajoute une qui lui est particulière: de l'amour précieux, il s'élève à l'amour vrai, passionné. Pour sentir ce

1. *Don Quichotte.*

second amour, il n'est plus nécessaire d'avoir de l'esprit; il suffit d'avoir une âme[1]. Athis et Isis éprouvent successivement ces deux amours; car du moment où ils se sont avoué leur inclination, cette offense au Cupidon des samedis les entraîne à déserter irrévocablement ses autels. Ils franchissent la ville de Tendre pour se jeter dans ces *terres inconnues* aux personnages de la *Clélie*, et qui ne sont autres, sans doute, que l'empire de l'amour véritable.

Parmi les épisodes de l'*Athis*, celui de l'*Aure et de la Dromme* mérite d'être remarqué. S'il me fallait détacher des *Œuvres* de Segrais un morceau propre à donner une idée juste et complète de son talent, c'est celui que je choisirais[2]. Grâce et naïveté touchante, vigueur de pensée et de langage, fictions ingénieuses, traits spirituels et même une pointe, afin d'achever le portrait, Segrais s'y montre tout entier.

Il faut louer encore dans l'*Athis* la justesse, la convenance des personnifications allégoriques. Ce fut plus tard le secret de la Fontaine (1668). Le fabuliste fait jouer à ses bêtes les rôles auxquels leur figure ou leurs mœurs les appellent. De même, chez Segrais, un mince ruisseau, rapide et bruyant, est un petit orgueilleux (*la Guigne*); la rivière *la Seule*, une naïade dédaigneuse et solitaire; l'*Aure* et la *Dromme* sont deux sœurs infortunées, dont les plaintes respirent une naïveté touchante. Enfin, entre elles deux, s'élève le haut Calmon, d'humeur hautaine et fière, personnage jaloux de l'honneur de sa race, et comme Thésée, ardent à soulever Neptune contre elle, afin de la châtier.

En quoi l'*Athis* est-il pastoral? « Ayant cru que le style en devait être pastoral, j'ai conformé le mien autant que j'ai pu aux *Bucoliques* de Théocrite et de Virgile. » Ainsi la pastorale, de l'aveu de l'auteur, est ici une simple forme,

1. « L'amour donne de l'esprit et il se soutient par l'esprit; il faut de l'adresse pour aimer. » (*Pascal.*)
2. Cf., p. 321.

un vêtement. Segrais se tient quitte à ce prix, et croit par là justifier assez le titre de son ouvrage.

Citerons-nous à l'appui de cette opinion, les théories bucoliques de Ménage, l'abbé Genêt, Dubos, Fontenelle, Lamotte? Toutes justifient cette conclusion, que le dix-septième siècle voyait dans la pastorale une mise en scène agréable, un cadre commode, et rien de plus. Cet amalgame de sentiments raffinés et de langage bucolique, d'exquise politesse et de vie champêtre, ne le choquait nullement. Seuls quelques privilégiés, doués au milieu de leur siècle de l'éternel bon goût de tous les temps, raillaient ces porte-houlette, beaux esprits aussi mal à propos enrubannés que leurs moutons. Mais le plus grand nombre applaudissait à Durfé, quand il faisait à ses critiques cette méchante réponse. « Si nos paroles, dit Astrée, étaient celles des bergers ordinaires, vous auriez aussi peu de plaisir à les écouter que nous aurions de honte à les redire. » Mais n'est-il pas invraisemblable d'entendre Ardène, Athis, de simples bergers, chanter leurs amours avec tant de délicatesse et de grâce? Assurément, dira Dubos. Cette poésie était bonne pour les bergers de Virgile; aujourd'hui encore les Italiens vont garder leurs moutons, « la guitare sur le dos; » mais l'âpreté de nos climats, la misère de nos campagnes nous transportent bien loin de ces gracieuses images, et nos pasteurs modernes ne sont que des paysans. Où donc prendre avec vraisemblance les personnages des pastorales? « Un jeune prince qui s'égare à la chasse, et qui seul ou bien avec un confident, parle de sa passion, et qui emprunte ses images et ses comparaisons des beautés rustiques, est un excellent personnage pour une idylle. » Si tel est le sentiment de l'éminent critique en 1719, que devait-on penser de la naïve pastorale en 1653, l'année où paraissait le dernier volume du *Cyrus?*

Remercions donc Segrais d'avoir, malgré les préjugés contemporains, laissé parfois à son poëme une naïveté champêtre que les raffinements de l'amour précieux ne peuvent

en effacer entièrement. Il imite l'*Astrée*[1], et tâche de faire à peu près en vers ce que d'Urfé a fait en prose, mais il fait mieux et plus que lui. Il n'a pas de bergère, qui « ravie de se voir délivrée et de l'importunité d'un mari fâcheux, et de l'autorité paternelle, deux fardeaux bien pesants, » se jette « dans le grand monde[2]. » Mais il crée le personnage de Marcelet, ce berger si simple et d'une candeur vraiment pastorale. Où trouver aussi dans l'*Astrée* un vif sentiment des beautés champêtres? Delille raillait Voltaire de n'avoir pas mis un brin d'herbe dans la *Henriade*. On pourrait de même demander à d'Urfé, ce qu'il a fait de la campagne, où il dit avoir placé ses personnages. La nature est absente de son roman; chez Segrais, elle donne à presque toutes les scènes un fond de paysage[3]. Auteur déjà de quelques poésies champêtres, Segrais ne pouvait se démentir à ce point dans *Athis*, et corrompre, de gaîté de cœur, la beauté naïve d'un genre où un génie particulier commençait à l'illustrer.

Au milieu de ces diverses peintures, l'auteur, sans y songer, s'est peint lui-même.

> Mais toi, le plus puissant de tous les immortels,
> Dont j'ai si constamment encensé les autels,
> Grand Dieu, qui sur mon cœur, depuis que je respire,
> As presque toujours eu le souverain empire,
> Après t'avoir donné les plus beaux de mes jours,
> Amour, me pourras-tu dénier ton secours?

Auprès d'Athis, Segrais évoque les souvenirs de sa jeunesse. Il revoit et parcourt en idée les rives de l'Orne, où jadis il aima lui-même, et au prix de ce tranquille séjour, il dédaigne

> Ces superbes palais dont les sombres tristesses
> La contrainte et la peur sont souvent les hôtesses;
> Ces lambris éclatants, ces beaux lits où jamais
> Le repos innocent et la tranquille paix,

1. Préface de l'*Athis*, p. 104. — 2. *Astrée*.
3. Pages 123, 124, 134, 151, 130, 140, 175, etc.

(Seules félicités du sage désirées)
Par leurs fiers possesseurs ne se sont rencontrées.

Cet amour des champs et des plaisirs simples, n'est pas le seul trait de ressemblance de Segrais avec la Fontaine. Comme lui, avec beaucoup d'esprit et même de malice, il a quelquefois un air d'ingénuité qui répond bien à la candeur de son caractère. Parle-t-il du songe d'Athis? Il invoque l'autorité d'un vieux sylvain:

Un Dieu n'eût pas voulu m'attester un mensonge.

Et ailleurs :

.... je vais raconter
Un miracle si vrai qu'on n'en saurait douter.

Quelquefois Segrais mêle à sa candeur une nuance d'ironie. Il louera, par exemple, les oracles de Pomone,

Qui du sort incertain expliquent les arrêts,
Et de propos obscurs ne l'embrouillent jamais.

Athis se charge de présents agréables à la déesse;

.... Mais d'une eau pure et claire
Il se lava trois fois.......................

avant de venir les lui offrir «d'un cœur tout contrit.» Cette humilité de contrition est aussi celle de l'Aure :

Mon erreur était grande et je la connais telle.

N'est-ce pas l'aveu du candide baudet?

Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.

Cette bonhomie des deux poëtes explique aussi sans doute comment ils sont assez amis, sans songer à mal, de la bonne loi naturelle et ne reculent pas devant certaines images d'une hardiesse un peu bien naïve : tel vers de l'*Athis* serait mieux placé dans un conte de la Fontaine que dans un poëme écrit à la louange de l'amour précieux.

Ici s'arrêtent les ressemblances. La Fontaine était homme

à dire : *Ubi bene, ibi patria*, et le séjour de Reims, auprès du chanoine Maucroix, faisait grand tort dans son esprit à celui de Château-Thierry, où il n'allait guère qu'à dessein de vendre un morceau de son héritage. Segrais n'avait pas même de patrimoine à vendre. Mais il aimait sa patrie et la gloire du pays natal. Ce sentiment lui avait inspiré le dessin de son poëme. La Grèce a ennobli son Arcadie; Virgile, le Mincio; Durfé, le pays de Forez. Segrais veut rendre le même hommage aux rives de l'Orne :

Docte et superbe Grèce, et toi, belle Italie,
Que tant de beaux esprits ont encore embellie,
Vous qui méprisez tout, altières nations,
Qui vantez seulement vos propres fictions
Et seules présumez avoir été capables
De rendre à votre gré les choses mémorables,
Apprenez que les dieux nous aimant comme vous,
Ont aussi quelquefois habité parmi nous.

Ces dieux sont Apollon et Malherbe; ou plutôt Apollon luimême, charmé des bocages de la Normandie, est venu, sous le nom de Malherbe, y porter la houlette. Segrais à son tour ose espérer qu'on s'y souviendra de lui. Voici du moins une prophétie de la Guigne à Athis :

..............Regarde bien mon onde;
Un jour elle sera célèbre par le monde
Pour t'avoir quelque temps sur mes bords arrêté
Par mon plaisant murmure et ma vive clarté ;
Et je n'attends pas moins de ta rare aventure,
Que voir ma source encor et plus vive et plus pure,
Malgré sa petitesse égaler toutefois
Ces fleuves entre nous contrefaisant les rois.

Cette prédiction aurait pu s'accomplir, si tous les vers de l'*Athis* ressemblaient à la plupart des fragments cités. Malheureusement, il y en a plus d'un que Malherbe eût durement noté (*frigidius glacie* — drôlerie — mauvais au 4e degré). Segrais ne soumet pas toujours ses pensées à l'exacte raison, et il se contente quelquefois de l'à peu près dont l'auteur de

l'*Art poétique* était l'ennemi déclaré. Fausses lueurs de pensées, périodes traînantes et embarrassées, termes impropres, toutes ces imperfections se rencontrent dans *Athis*. Mais, il faut y songer, Segrais le publiait en 1651, avant les maîtres de la poésie française, Corneille excepté, et sans autre modèle que Racan et Malherbe. Si l'état de la langue excusait plusieurs de ses défauts, il y en avait que le bel esprit alors à la mode lui imposait en les admirant. De là ce mélange de bon et de mauvais qui chagrine le critique et lui donne des scrupules quand il ne voudrait qu'applaudir.

Toutefois, les qualités ne manquent pas dans *Athis*, et Segrais y a prouvé que « toutes les langues peuvent avoir leur énergie et leurs grâces[1]. » On y voit des tours vifs (p. 117), des antithèses piquantes (p. 115), des inversions poétiquement hardies et dans le goût de Malherbe et de Fénelon, sinon de Boileau et de Laharpe (p. 154), des apostrophes vives et pleines de sentiment (p. 156, 162, 163, 167), des comparaisons poétiques et bien choisies (p. 138, 139, 121, 156, 162), des descriptions gracieuses, énergiques ou pittoresques. Mais le plus grand charme des vers du poëte est dans ce tour doux et facile si convenable à la naïveté et à la tendresse de ses pensées, dans cet accent de sensibilité virgilienne qui va droit au cœur et le fait doucement souffrir. Enfin, il y a certains endroits où l'*Athis* semble préluder, sinon à la *Phèdre*, du moins à la *Bérénice* de Racine. N'en est-ce pas assez pour faire pardonner à Segrais le plus grand de ses torts, l'excès d'esprit? Ses bergers sont trop souvent imaginaires, et la pastorale d'*Athis* n'est guère que mensonge; mais ce mensonge est aimable, délicat, ingénieux. Il offense la vérité, mais il ne rebute pas l'esprit. Il embellit et ne dégrade pas. Plût à Dieu que l'art n'eût jamais reçu de plus graves atteintes!

1. Préface d'*Athis*.

ROMANS.

CHAPITRE I.

BÉRÉNICE.

D'Urfé et ses imitateurs avaient, dès le commencement du siècle, mis les romans à la mode. Segrais voulut la suivre, et en février 1648 (le privilége est du 20 novembre 1647), entre l'illustre *Bassa* (1641) et le *Cyrus* (1649-53) il commença la publication du roman de *Bérénice*. L'ouvrage était dédié à la comtesse de Fiesque : « *Bérénice* vous appartient.... Non-seulement ç'a été chez vous qu'elle a reçu la naissance, mais elle se glorifie encore que ç'ont été vos commandements qui la lui ont donnée. » Les défauts de son ouvrage ne lui échappent pas, mais il n'ose se justifier. « Il me semble que je ne pouvais entreprendre d'excuser mes jeunesses sans en faire encore une plus grande.... Tout cela ne dirait pas que je vous donne *Bérénice*, et que je vous la donne par un pur mouvement de reconnaissance, et c'est seulement ce que j'ai à vous dire[1]. » Le roman de Segrais n'a que le titre de commun avec les deux tragédies de Racine et de P. Corneille[2],

1. *Épître liminaire.* Huet rapporte à l'année 1643 la publication en province du I[er] tome. Segrais avait alors dix-neuf ans.

2. Il y a une *Bérénice* de Thomas Corneille dont le sujet est tiré du *Cyrus.*

et sauf la mention faite à plusieurs reprises des galanteries de Titus pour Bérénice, il n'en rappelle en rien le sujet. Ce n'est pas d'eux qu'on aurait pu dire : *invitus invitam dimisit.* Car Bérénice aime Izatès, le bel inconnu du roman, et l'empereur la ramène de Syrie à Rome, presque à titre de captive et non d'amante. De la galère où il est monté, Titus aperçoit deux vaisseaux engagés dans un furieux combat. L'un est monté par Zénobie, fille du roi d'Arménie, Mithridate, et l'autre par un tribun d'une des légions de Syrie, Pollion, son persécuteur. Titus offre son appui à la malheureuse princesse, et celle-ci lui *récite* ses infortunes. Ce récit est interrompu à l'arrivée de la flotte à Chypre. Là, le spirituel et coquet Démocarès divertit la compagnie du récit de ses aventures; on revient ensuite à celles de Zénobie, puis on les quitte de nouveau. La double narration de Zénobie et de Démocarès s'entremêle aux galanteries de Titus pour Bérénice, aux amours de Bérénice et d'Izatès, et ce mélange confus rend l'ouvrage décousu et embarrassé. « Entre plusieurs tomes d'un roman, on en voit quelques-uns de très-gros qui ne contiennent pas trois feuilles où il soit parlé du héros principal[1]. » La *Bérénice* est un peu de cette catégorie-là. Toutefois on y remarque deux parties bien distinctes : 1° l'histoire tragique de Zénobie; 2° les aventures galantes de Démocarès.

Zénobie aime Tiridate, frère de Vologèse, roi des Parthes; mais l'artificieux Pollion lui fait croire à l'infidélité du prince. D'abord elle veut se retirer dans le temple du soleil; puis, de dépit, elle épouse Rhadamiste. Furieux de jalousie, Pollion[2] pousse l'ambitieux Rhadamiste à étouffer le père et la mère de Zénobie, afin de s'emparer de leurs États. Malgré ce double meurtre, Zénobie restait par devoir attachée à son

1. Sorel, *De la connaissance des bons livres*, p. 127.
2. *Pollio.... in omnem libidinem venalis habebatur.* (*Annales*, XII, XLVI). Homme à commettre tous les crimes qu'on lui payerait, ou dont il espérait se payer lui-même.

époux. Aussi quand la révolte de l'Arménie oblige le tyran à s'enfuir de son royaume, elle ne l'abandonne pas. Elle monte en croupe derrière lui, et tous deux s'échappent furtivement de leur palais[1]. Alors éclate la douleur de Rhadamiste. Il est tourmenté de l'idée de n'être pas aimé de Zénobie qu'il adore, et de la crainte de la voir un jour tomber aux bras de Tiridate. Zénobie le rassure en héroïne cornélienne : « Ma mort.... vous délivrera mieux que tout des outrages que vous appréhendez.... Des deux côtés elle est si juste que vous ne me la pouvez refuser : oui, seigneur; car puisque vous m'accusez avec tant d'injustice dans le pitoyable état où vous m'avez réduite, je veux me délivrer du crime que je commettrais en ne vous aimant pas, ou de celui que je commets en vous aimant. » Radamisthe était peu digne d'une si haute vertu ; et cependant, tout criminel qu'il est, il intéresse. Sa passion est sincère et vive. Transporté d'amour et de jalousie, il s'apprête à frapper Zénobie ; il hésite. Une seconde fois il lève son cimeterre et lui perce le sein. Puis il va la jeter dans une rivière voisine. Le courant entraîne doucement l'infortunée ; elle s'embarrasse dans des roseaux, où des bergers, témoins inaperçus de l'horrible scène, viennent la recueillir. Zénobie, miraculeusement sauvée, retourne à Artaxate où Tiridate veut la voir commander en souveraine. Mais elle s'y refuse[2] et fait appel à la générosité de son amant : « je ne puis croire que vous ayez assez de haine pour Zénobie pour la contraindre à quelque chose de honteux.... Quelque cruauté dont vous accusiez Rhadamiste, je trouve qu'il me sera plus illustre d'aller lui obéir que de régner sans lui. » Tiridate s'étonne : « Vous le suivez, ce lâche qui

1. Cf. *Annales*, XII, ch. L, LI.

2. .... *Publica cura deducta ad Tiridaten, comiterque excepta, cultu regio habita est.* (*Annales*, XII, LI.) La Zénobie du romancier se pique de sentiments d'honneur encore plus délicats; elle rejette ces hommages. De même Zénobie dans Tacite aime son mari (*ob mariti caritatem*) et n'aime pas Tiridate. Chez Segrais elle aime Tiridate, mais le devoir l'attache à Radamisthe. C'est l'héroïsme de *Pauline*.

n'a pas eu le courage de préférer sa ruine à la vôtre? — Tout beau, Tiridate; apprenez que vous parlez à Zénobie.» Ces paroles sont un écho de Corneille. Sans doute on pourrait trouver avant *Polyeucte*, dans les romans, des situations analogues, où éclate la vertu des personnages au milieu des regrets d'une union où le libre choix et la tendresse n'ont pas présidé[1]; mais depuis *Pauline*, cet héroïsme revêtu par Corneille d'une beauté tout idéale, était devenu un lieu commun du grand roman. Les imaginations avaient été frappées d'un si sublime effort de vertu, et c'était à qui en parerait ses ouvrages. Après Segrais, Mlle de Scudéry s'en inspira. Mais comme si l'auteur de *Bérénice* eût été plus voisin de la source, l'héroïsme cornélien est chez lui plus sensible. La Zénobie de Segrais élève sa vertu à un degré suprême où n'atteint pas l'Amestris du *Cyrus* (*a*), et la grandeur de son âme n'a d'égale que celle de ses infortunes.

Le père de Rhadamiste, Pharasmane, épris de sa belle-fille, cherche à la séduire. Comme la princesse est indignée d'un tel amour, Pharasmane répond à ces dédains en faisant assassiner son fils et rival. Rhadamiste expirant se traîne aux pieds de Zénobie et implore son pardon : « En souhaitant le trône, je ne l'ai pas connu, et je commence à voir, quoiqu'un peu tard pour en tirer quelque fruit, que bien difficilement on peut jouir avec douceur de ce qui s'acquiert par des voies illégitimes. Quand le ciel aurait permis que j'eusse possédé, sans être tourmenté de tant d'ennemis, toutes les félicités que je me promettais, que les cruels repentirs qui me dévorent m'auraient bien empêché de les goûter! » Le jour où Zénobie avait quitté Tiridate, afin de rejoindre son époux, Rhadamiste lui avait dit : « Vous êtes généreuse, belle Zénobie, vous venez rechercher un cruel qui vous assassine, Mais il me suffit pour me désespérer que, toute généreuse

1. Cf. *Cours de Littér. dram.* de M. Saint-Marc Girardin, t. III, p. 129, 130.

que vous êtes, la vertu est toujours bien plus aimable que le crime. C'est ainsi qu'en toutes façons le bienheureux Tiridate doit triompher de moi, et qu'il en triomphe par des moyens contre lesquels je ne puis rien opposer. » A la nouvelle de la mort de Rhadamiste (*a*), Tiridate pressa Zénobie de lui laisser espérer sa main ; mais Zénobie ne le voulut point entendre, et lui fit ces nobles et touchants adieux : « Tandis qu'il me l'a été permis, je ne vous ai pas célé que mes inclinations penchaient entièrement de votre côté, et que, si le ciel l'avait souffert, je vous eusse préféré à tous les monarques de l'univers. Je sais avec cela les obligations que je vous ai, et je ne puis penser que vous conceviez d'assez injustes sentiments de moi pour croire que je sois une ingrate, et que tant de marques de vertu et de courage me trouvent insensible. Mais, seigneur, ces mêmes raisons qui m'attachent si puissamment à vous, sont les mêmes qui m'empêcheront de m'y donner. Je me connais, Tiridate ; je vois les maux que j'ai traînés partout ; vous avez vu ceux que ma mauvaise destinée à attirés sur la famille dans laquelle les dieux m'ont fait naître, et vous voyez encore une partie de ceux qui ont accablé celle à laquelle j'ai été si étroitement jointe. Partout, seigneur, vous avez vu les marques des effets de mon malheur ; ces terres en sont encore ensanglantées, et celles d'Arménie fument encore du feu dont j'ai été l'origine. Après cela, seigneur, voudriez-vous que pour remercîment des services que vous m'avez rendus, j'allasse vous faire un présent fatal ?... Aidez à ma reconnaissance, et assurez-vous qu'elle n'aura jamais aucunes limites que celles que vous lui donnerez. »

Le roman de Segrais n'aurait pas assez diverti la gaie Gélonide, s'il n'avait eu d'autre mérite que la beauté des grands sentiments. Heureusement pour la comtesse de Fiesque, la flottille alla se rafraîchir à Chypre, voyage assez ordinaire aux héros de roman du dix-septième siècle. A Paphos les conversations galantes étaient de mise : Titus en

donne l'exemple et explique « sa philosophie » à la petite cour qui l'environne. Cet entretien où l'empereur romain, nouvel Hylas[1], fait profession d'inconstance, est un galant badinage plein de grâce et de délicatesse[2]. Après Titus, Démocarès divertit la compagnie. Ce Démocarès est malicieux, spirituel, cajoleur à toute épreuve; ennemi des molles langueurs, il prend l'amour gaiement, comme le Segrais des poésies légères, et même à l'occasion il rit de son martyre : « Quoique j'eusse fait tout ce qu'il fallait pour lui persuader que j'allais mourir, elle n'en voulut jamais rien croire. Elle jugea au contraire avec quelque raison que ma lettre n'était pas d'une personne qui fût proche de la mort. » Quelquefois les belles se moquent de sa vaste tendresse et le punissent de ses coquetteries. Ainsi, un jour, deux amies auxquelles il contait également fleurette, lui tendirent un piége. L'une d'elles, Junie, amena le beau diseur à lui jurer qu'il n'avait jamais aimé Cornélie; puis aussitôt, ouvrant des rideaux qui cachaient la complice de sa supercherie : « Et bien, ma chère « amie, dit-elle, laquelle de nous doit ajouter foi aux cajole- « ries de Démocarès? — Je n'avais pas besoin de ce témoi- « gnage pour croire que ce doit être vous, reprit Cornélie (avec « une gaieté qu'elle voulait encore faire sembler plus grande « qu'elle ne l'était). Toutes sortes de raisons vous le persua- « dent : vous êtes la première à laquelle il s'est adressé; non- « seulement il vous déclare qu'il voit en vous plus de mérite « et de charmes; ils y sont en effet; mais en vous en faisant la « déclaration en ma présence, il n'y a plus moyen de s'en « dédire. — C'est d'une façon, reprit Junie, dont je ne puis « pas tirer un bien grand avantage; car s'il me l'a déclaré « devant vous, il ne le croyait pas, et vous allez voir qu'il va « bientôt se dédire, » ajouta-t-elle se tournant vers moi qui étais dans la plus violente colère, et dans la plus grande confusion que je fus jamais. Mais ne s'en étonnant d'aucune ma-

1. Personnage de l'*Astrée*. — 2. T. I, p. 478; Cf. p. 483.

nière : « N'est-il pas vrai, Démocarès, me dit-elle, que vous « vous exerciez seulement, et que vous vous prépariez pour « lui aller redire toutes ces belles choses avec plus de poli- « tesse et d'ornement ? » Et voyant que je ne lui répondais rien, tant mon courroux m'avait transporté : « Quand ainsi « serait, me dit-elle, que Démocarès m'eût donné ces belles « assurances avec sincérité, ce ne sont que des paroles, et vous avez des lettres, et des lettres données avec adresse, » disait-elle pour me railler encore d'une nouvelle sorte. Et ainsi elles continuèrent entre elles une contestation qui certainement eût été agréable à un autre que moi, et entrèrent dans une dispute très-divertissante pour savoir celle qui véritablement avait mon cœur. Aucune des deux ne voulut s'en charger. Toutefois, malgré l'éloquence de Junie et la vivacité de son esprit qui lui fournissait un nombre infini de raisons pour s'en défendre, Cornélie l'avait si bien combattue, qu'elle lui avait fait avouer qu'en effet c'était elle que j'aimais davantage. Mais elle ne voulut jamais y consentir ; et, s'étant épuisée d'excuses, par une nouvelle façon de me maltraiter, elle changea le sujet de leur controverse pour conclure que je n'aimais ni l'une ni l'autre ; et ensuite elles mirent en délibération si quelque autre belle m'avait véritablement captivé, ou si en effet je n'aimais rien ; et elles continuèrent tellement à me désespérer qu'enfin, sans avoir jamais eu la force de leur répondre, je me levai, et voulus m'en aller. Mais l'une et l'autre ne voulurent pas me le permettre ; et me flattant alors toutes deux à l'envi l'une de l'autre, me jurèrent qu'elles ne me laisseraient point sortir que je ne les eusse assurées que je n'aurais plus de dépit contre elles, ajoutant ensuite mille caresses comme l'on en ferait pour adoucir un enfant. Je me trouvais si sensiblement outragé que toutes leurs flatteries ne calmèrent mes transports qu'avec une très-grande peine[1]. »

1. Tome III, p. 188.

Démocarès est volage, et cependant une tendresse sincère vit au fond de son cœur. Segrais l'a analysée avec sa finesse ordinaire : vivacités d'attachement, dépits, colères, retours soudains, enfin tous les mouvements et sophismes de la passion y sont décrits au naturel et avec délicatesse. Au reste, la partie galante de l'ouvrage offre presque partout ces qualités, et quand même la vérité locale y est offensée, l'auteur rachète ce défaut par l'agrément du récit. Mlle de Scudéry n'a rien écrit de mieux en ce genre.

Malgré ces aventures galantes, Segrais a la prétention de faire un roman historique : c'est à ses yeux le meilleur moyen de rendre instructif[1] un genre déjà si agréable. Mlle de Scudéry va plus loin et trouve un roman historique « plus utile » qu'une histoire[2]. Sorel avait raison d'être d'un avis contraire : « C'est plutôt le moyen d'oublier l'histoire, quand on la saurait, que de la chercher dans ces sortes de livres.... Les auteurs de tels livres savent si peu les coutumes des nations, qu'ils les décrivent toutes de même manière[3]; » il ne manque qu'un haut de chausse, dit Sorel, à ces héros antiques pour être tout à fait à la moderne. La *Bérénice* de Segrais est dans ce cas ; les faits réels et les fausses couleurs s'y heurtent trop souvent. Ainsi l'on y trouve des récits copiés presque textuellement dans *Tacite*[4], et la plupart des personnages du roman sont empruntés à ses *Annales*. Puis, à côté de ces Romains ou de ces barbares, on voit des mœurs de ruelles. Il eût mieux valu faire le contraire : inventer avec moins de scrupule encore des personnages et des faits secondaires, à la façon de Walter-Scott, mais laisser aux héros l'esprit de leur temps et leurs mœurs véritables. A ce prix, le roman historique peut avoir une certaine utilité ; car il donne une peinture exacte des mœurs et du génie des peuples, c'est-à-dire, de ce qui doit être surtout mis en lumière dans leur histoire.

1. *Nouv. franç.*, t. I, p. 18. — 2. *Conversations*, t. II, p. 44,
3. *Connaissance des bons livres*, p. 104, 105, 107.
4. *Incendie de Rome*, *récit de la mort de Néron*, etc.

On pourrait détacher de la *Bérénice* plusieurs descriptions gracieuses, brillantes ou pittoresques, à la louange du style de Segrais[1]. Quand l'auteur laisse de côté les grandes scènes tragiques, et se remet à l'aise avec Démocarès, son style a quelque chose de vif, de franc et de naturel comme les sentiments des personnages. On n'y trouve ni pensées subtiles, exprimées en un langage entortillé, ni raffinements précieux, ni gentillesses frivoles. C'est la familiarité de bon goût d'un bel esprit, galant homme, qui aime le badinage poli, et n'a rien de maniéré.

Sans même parler du style, *Bérénice* a de quoi faire honneur à un auteur de vingt-trois ans. Le roman héroïque et la nouvelle y vont de compagnie; Zénobie y rappelle Corneille, et Démocarès les meilleures parties de Durfé. Ici des sentiments touchants ou sublimes; là des aventures divertissantes, une galanterie spirituelle, légère. Démocarès n'est pas un galant à suivre patiemment la carte du Tendre, et Sapho l'eût condamné comme trop peu sensible. Mais la comtesse de Fiesque, à qui l'ouvrage était destiné, et son amie intime, la comtesse d'Olonne, devaient le trouver tout à fait à leur gré. Ses aventures ne sont nullement héroïques, mais familières et semblables à celles de la vie commune. Ce demi abandon des traditions romanesques (en 1647-1649) est à remarquer. C'est la preuve que de lui-même Segrais était plus porté à imiter Boccace, Marguerite de Navarre, ou les tragiques de Bandel[2], que les romanciers espagnols. Il aimait avant tout la simplicité, le naturel, et l'on sent qu'il aurait rompu volontiers avec l'amour précieux et les aventures fastueuses à la façon du *Cyrus*, si le goût dominant du siècle n'avait obligé le sien à se faire violence. *Bérénice* l'atteste; mais les *Nouvelles françaises* en vont donner une preuve encore plus frappante.

1. Cf. en particulier (au t. II, p. 578) la description poétique de la navigation triomphante de Titus.
2. Segr., p. 129.

CHAPITRE II.

NOUVELLES FRANÇAISES, 1656. (1re, 3e ET 5e).

Aux yeux des critiques du dix-septième siècle, le roman est une sorte de poëme; de là une différence essentielle entre le roman et la nouvelle. L'un raconte les choses comme elles doivent être et telles que l'imagination se les figure ; l'autre fait une plus large part à la réalité et décrit le train ordinaire de la vie. Les aventures romanesques pourront donc encore trouver place dans la nouvelle; mais celle-ci aura le droit de ne pas toujours être poétique et idéale. Cette forme, plus simple et plus familière, marque le troisième âge du roman en France depuis le seizième siècle. Il avait été d'abord rabelaisien, puis tour à tour héroïque et champêtre. Enfin descendu des régions élevées de la fantaisie où la chevalerie et la pastorale l'avaient porté, il se renferma dans les incidents de la vie privée. Le héros de roman, de chevalier ou berger, se fit simple honnête homme. Tel est le roman chez madame de la Fayette ; mais avant elle, Segrais s'était engagé dans cette voie en composant les *Illustres françaises* et les *Nouvelles françaises*. *Bérénice* même avait allié le comique et l'héroïque en une mesure égale : dans les *Divertissements de la princesse Aurélie*, la nouvelle domine, et de beaucoup.

Segrais dit en avoir pris les matériaux d'un roman qu'il avait entrepris à l'âge de vingt et un ou vingt-deux ans (*les Illustres Françaises?*), roman demi-bourgeois, sans aucun doute, et destiné à peindre la société où vivait l'auteur[1].

1. Segr., p. 50.

C'était ce qu'avaient fait Mlle de Scudéry et ses imitateurs, avec leurs romans prétendus grecs, asiatiques ou romains, mais au prix de la plus choquante invraisemblance. Segrais voulut échapper à ce mensonge, et composer des nouvelles non pas grecques, persiques ou romaines, mais françaises de mœurs, d'esprit et d'intrigue, bien que la fantaisie romanesque y joue quelquefois encore un rôle considérable. C'était une innovation, et l'auteur se crut obligé de la justifier. Il n'avait pas de peine à en montrer les avantages. Le premier, c'est d'éviter de graves invraisemblances : « Les grands revers que d'autres ont quelquefois donnés aux vérités historiques... ces mœurs tout à fait françaises qu'ils donnent à des Grecs, des Persans ou des Indiens, sont des choses qui sont un peu éloignées de la raison. Le but de cet art étant de divertir par des imaginations vraisemblables et naturelles, je m'étonne que tant de gens d'esprit qui ont imaginé de si honnêtes Scythes et des Parthes si généreux, n'aient pris le même plaisir d'imaginer des chevaliers ou des princes français aussi accomplis, dont les aventures n'eussent pas été moins plaisantes[1]. » Il ne sera même pas nécessaire que ce soient des chevaliers ou des princes. « Qu'est-il besoin que les exemples qu'on propose soient tous de rois ou d'empereurs, comme ils le sont dans tous les romans ? » L'homme se cherche et aime à se retrouver partout. Un particulier sera donc touché surtout des aventures de particuliers ; cette histoire est la sienne, ou peut l'être, au lieu qu'il n'a rien de commun avec des héros donneurs de royaumes. De plus, des personnages de médiocre fortune mettent l'auteur à l'aise : a beau mentir qui parle de gens obscurs ; intrigues, caractères, noms même, le romancier peut tout imaginer à plaisir. Ces acteurs deviennent son ouvrage et naissent de son cerveau comme ce Pisandre et cet Ormédon qu'invente le *Menteur*, et dont on n'a jamais ouï parler à

1. *Nouv. franç.*, t. I, p. 19.

Poitiers. La fantaisie est donc ici libre et impunie, et elle ne le serait pas, si l'écrivain s'avisait d'attribuer un caractère ou des actions imaginaires à d'illustres personnages qui ont vécu aux regards du public et sous les yeux de l'histoire. Dira-t-on que l'éloignement des temps et des lieux ajoute à l'attrait piquant de la fiction? Segrais n'en croit rien. Pour être moins éloigné, le pont de Saint-Cloud est aussi propre que le pont de la Bouteresse (heptaméron) à produire des aventures, et si l'on savait en trouver d'extrêmement naturelles, de tendres, de surprenantes, « je crois que nous les aimerions autant passées dans la guerre de Paris que dans la destruction de Troie. »

Sur ce fondement, les intrigues des *Nouvelles françaises* se mêlent ou font allusion à divers incidents de la Fronde. Quelquefois Segrais feint de quitter l'histoire contemporaine et de remonter jusqu'au moyen âge. Mais ce n'est qu'un ingénieux artifice. Ainsi, dans la cinquième nouvelle, il a l'air de raconter tout bonnement un épisode du règne de Charles VI, relatif aux divisions des maisons de Bourgogne et de Bourbon. Mais en réalité, Agnès, fille du duc de Bourgogne, est Mademoiselle; le comte de Clermont, allié des Orléans, est M. le Prince. Il n'y a pas à s'y méprendre. Toutefois, ces analogies sont si finement mises en œuvre, et les deux époques si bien ajustées, que l'on est tenté de se demander quelle est celle qui a servi de calque à l'autre. Vous croyez être à Bruxelles avec la fille de Jean sans Peur? Vous êtes à Orléans avec la fille de Gaston. Ce prince, chassé d'Angleterre, « royaume fort sujet aux grandes révolutions, » est sans doute Richard II, obligé de signer lui-même son arrêt en 1399. Non, c'est Charles Ier, dont le fils, échappé à la tempête qui a bouleversé sa maison, est venu se réfugier à la cour de France. Les troubles de Paris, excités en 1418 par la haine mutuelle des Bourguignons et des Armagnacs, ressemblent fort aux séditions de la guerre des Princes, et les dames de la cour de Mademoiselle, anciennes frondeuses, ont de bonnes raisons de ne pas se laisser trom-

per à ces récits à double entente. « Le rapport que ce malheureux siècle des divisions de Bourgogne et d'Orléans peut avoir avec tout ce que nous avons vu de nos jours, eût aisément fourni de quoi faire de grands raisonnements [1]. » Mais ils n'auraient pas été de nature à égayer la cour de Saint-Fargeau, ni en particulier Mademoiselle, à qui l'expérience devait arracher plus tard cet aveu : « En exerçant ces sortes de vengeances, l'on se venge bien contre soi-même. » Segrais n'a pas la maladresse d'insister. S'il rappelle de si tristes aventures, c'est qu'elles ont été mêlées pour Mademoiselle de mémorables prouesses, et que dans cette âme glorieuse ce souvenir seul efface bien des ennuis.

La princesse Aurélie, au château des Six-Tours, était entourée de la plus aimable société : c'étaient Frontenie [2] (Mad. de Frontenac); Gélonide (Gillone d'Harcourt, comtesse de Fiesque); Aplanice [3] (Mad. de Valençay, sœur de Mme de Châtillon et fille de Montmorency-Boutteville, qui périt sur l'échafaud); Silérite (la marquise de Mauny, fille de Pierre Brûlart, marquis de Puisieux); Uralie (Mme de Choisy, dont le mari était chancelier du duc d'Orléans). Les portraits de ces dames servent de gracieux préambule aux *Nouvelles françaises*. On remarque surtout ceux de Gélonide, d'Uralie et de la princesse.

Portrait de Gélonide. — « L'air galant est le partage de Gélonide. L'agrément qui est en elle la fait plus belle qu'elle ne l'est encore, quoique son teint, ses yeux, sa grande blancheur, la propreté [4] de sa personne, la liberté et la proportion de sa taille, la rendent remarquable entre celles qui le sont le plus. Mais toutes ses actions plaisent; l'accueil obli-

1. *Nouv. franç.*, t. I; p. 342.

2. Cette clef des *Nouvelles françaises* se trouve imprimée sur un feuillet de l'exemplaire de la Biblioth. imp. (édit. princeps). La *Bibliothèque universelle des Romans* (septembre 1775), en donne une toute différente, mais évidemment erronée.

3. Ἄπλανος était la devise des Montmorency.

4. Élégance.

geant lui est particulier. Mille personnes tâchent de l'imiter, et elle n'imite qu'elle-même. Elle est bienfaisante par inclination ; son esprit est toujours porté à la joie, ennemi des choses qui fâchent, incrédule aux mauvaises nouvelles, et plus susceptible d'espérance que de crainte. Elle est touchée des choses galantes plus que des choses sérieuses et tendres, de la galanterie plus que des galants. Son humeur est franche, ouverte et enjouée, ennemie de toute avarice, quelquefois de l'ordre même. Comme elle aime beaucoup de personnes, elle est aimée de beaucoup de monde. Plusieurs cultivent son amitié, comme elle conserve celle de plusieurs. Aimable en toutes choses, jusqu'aux défauts dont on pourrait l'accuser. »

Le portrait d'Uralie est d'aussi bonne façon : « Ce n'est pas sans raison que j'ai donné à Uralie le titre d'incomparable ; car effectivement elle ne voit rien qui lui ressemble. Elle a de l'esprit comme les personnes qui en ont le plus ; mais jamais personne ne l'a eu comme elle. Elle en a toujours, elle l'a toujours charmant, toujours juste et toujours bon. Elle l'a plein de bon sens dans les choses sérieuses, plein de clarté pour discerner le vrai d'avec le faux, sûr en ses jugements et en ses pénétrations. Il est grand et délicat, divertissant et inépuisable ; hardi, mais si heureux dans sa hardiesse, qu'on ne peut se fâcher de ce qu'elle dit. Si elle loue, elle persuade ; si elle blâme, on ne saurait la contredire. Elle est sûre à ses amis, affectionnée pour eux et officieuse. Elle est secrète, quoiqu'elle parle avec facilité. Elle aime la conversation, et la conversation la fait aimer. Elle est le charme des honnêtes gens et la terreur des ridicules. Incapable d'abandonner le grand monde, et plus encore d'en être abandonnée. » Ce portrait n'est pas indigne de la femme qui mérita l'amitié intime de la reine de Pologne (Marie-Louise de Gonzague) et la familiarité de Louis XIV, et dont plus tard Segrais devait dire : « Sans étude ni lecture, elle parlait et écrivait divinement bien... ; quand elle ouvrait

sa cassette, on la trouvait remplie de lettres des rois et des reines. »

Le portrait de Mademoiselle, sans être meilleur, a plus d'éclat : « Cette illustre héroïne avait le courage aussi relevé que sa naissance, et l'esprit aussi grand que l'un et l'autre. Il était vaste, étendu, vif et pénétrant. La facilité qu'elle avait de s'exprimer en marquait l'abondance et la richesse, et les excellentes lettres qu'elle faisait avec tant de promptitude, en font regarder avec étonnement l'incroyable activité. Elle était constante et résolue dans l'affliction; douce, modeste et civile dans la prospérité, accueillante en tout temps et avec discernement; honnête sans affectation, fière sans orgueil, libérale avec ordre, et surtout si savante dans l'art de bien faire un bienfait, que jamais personne n'a su donner de meilleure grâce. Toutes ces divines qualités logeaient dans un corps qui en était digne. Sa taille seule suffisait pour la faire adorer; ses yeux marquaient la vivacité de son esprit et la clarté de son entendement; et il en sortait des rayons qu'un mortel ne pouvait soutenir. Son teint était au-dessus de tout embellissement, et n'avait besoin que de son excellente constitution qui se faisait bien paraître dans la fraîcheur qu'on y remarquait. Sa bouche, sa gorge et ses cheveux étaient dignes des plus belles choses qui s'en peuvent dire, aussi bien que la grâce naturelle qu'elle avait en toutes sortes de danses, et qui accompagnait jusques à la moindre de ses actions. »

L'hymne à Mademoiselle complète ces traits. La princesse est plus aimable que Vénus, et, comme Pallas, invincible à l'Amour :

Qu'en un bocage épais de myrtes amoureux
Dans le triste maintien d'un chasseur malheureux,
Honteux et fugitif, l'œil ardent de colère,
Il vienne se sauver dans les bras de sa mère,
Lui montre son carquois vainement épuisé,
Son flambeau sans lumière, avec son arc brisé;

Semblant, pour l'engager en sa grande querelle
Lui dire que la Nymphe est plus aimable qu'elle.

Puis il la décrit en détail, et avec une indiscrétion qui trouvait grâce alors auprès des plus fières. Voici qui est plus relevé :

Que si tu veux mêler dans les affreux combats
La fameuse Pucelle ensanglantant son bras,
Pour marquer son courage et sa vaillante adresse,
Emprunte la fierté de ma grande princesse.

Cette comparaison semblait consacrée, et Mademoiselle s'en glorifiait[1]. A propos de son refus d'épouser le Prétendant, Henriette de France (la naïve princesse rapporte elle-même le mot dans ses *Mémoires*), l'avait comparée à la Pucelle d'Orléans. Comme Jeanne d'Arc, elle est vierge héroïne, et ennemie des Anglais. Mais si la fille de Gaston a refusé la main du prince exilé, elle refusera de même celle de Charles II. A aucun prix, elle n'eût voulu que l'on doutât de sa générosité. De si nobles sentiments la rendaient digne de ces vers de Segrais :

Tu diras que ce cœur si fier, si généreux,
Ne se laisse émouvoir qu'aux pleurs des malheureux,
Qu'il sert aux opprimés de refuge et d'asile,
Dans l'un et l'autre sort pour lui-même tranquille ;
Que libre, et des périls ne pouvant s'étonner,
Par sa seule parole il se laisse enchaîner.

Cette âme héroïque, ajoute le poëte, est digne d'une couronne : les dieux la lui donneront quand ils voudront se justifier.

Le portrait de Mademoiselle dans les *Nouvelles françaises* n'a pas et ne devait pas avoir cette ardeur dithyrambique. Mais il est encore assez magnifique. Ceux de Gélonide et d'Uralie ont plus de naïveté, de mesure, et peuvent être con-

1. Cf. La lettre de Scarron à la comtesse de Fiesque sur les prouesses de Mademoiselle et de ses deux maréchales de camp.

sidérés comme des modèles du genre. Brièveté, précision, ingénieux mélange de flatterie et de sincérité, style vif et net comme la pensée, ces qualités diverses s'y rencontrent, et à un plus haut degré que dans un bon nombre des portraits de la galerie de Mademoiselle. Assurément les portraits des *Nouvelles françaises* donnaient à Segrais le droit d'ajouter quelques *caractères* à l'ouvrage dont il fut trois ans après l'éditeur, avec l'évêque d'Avranches (*a*). S'il n'en fit rien, ce n'était pas faute d'avoir prouvé combien il était capable d'y réussir..

Les sujets des *Nouvelles françaises* sont au fond peu variés et reposent d'ordinaire sur des amours traversés, puis heureux à la fin. Déguisements, reconnaissances, horoscopes, rencontre des amants à l'église, à la comédie, aventures sur mer, galanterie souvent précieuse, devises et petits vers, tel est le menu de la plupart de ces nouvelles. Segrais, le second Benserade normand, y a mêlé plusieurs de ses jolies chansons, et il en rappelle en passant les airs les plus en vogue. A Saint-Fargeau, comme au Luxembourg, les violons de Mademoiselle, à défaut de Lulli, lui donnaient de grandes facilités pour les mettre en musique, et si l'on en juge par les divertissements de la princesse Aurélie, la cour de Mademoiselle n'avait rien à envier, à cet égard, aux Tuileries.

On trouve aussi dans les *Nouvelles françaises* des fictions romanesques souvent dépourvues de naturel. L'auteur avait pourtant soigneusement marqué lui-même, dès les premières pages, les qualités des bons romans, et reconnu ce que Huet et Mlle de Scudéry devaient répéter plus tard : « La vraisemblance manque parfois à l'histoire, mais elle est essentielle au roman. » Cette sage pensée ne le préserve pas de certaines imaginations que la crédulité la plus complaisante aurait de la peine à accepter. Un amant, par exemple, parvient à vivre dans l'intimité de sa maîtresse, déguisé en fille, sans être jamais découvert. Si encore l'amoureux n'était pas Allemand ! « Il me semble, dit Silérite, qu'un Allemand dé-

guisé en fille, est quelque chose de bien extraordinaire. » On pourrait en dire autant de mainte invention de l'auteur ; mais en retour tout est galant, poli dans son ouvrage. Les moindres détails y sont marqués d'un cachet de distinction qui sent l'honnête homme habitué au commerce de la plus fine société. Les sentiments y sont, comme partout chez lui, ingénieusement démêlés ; enfin, l'on y rencontre des traits piquants, et certaines morales spirituellement égayées dont l'assaisonnement relève à propos la fadeur de l'amour précieux[1].

Venons au détail. La première nouvelle, la troisième et la cinquième sont de beaucoup les meilleures. La première, mise dans la bouche d'Aurélie, est grave et pleine de sentiments élevés. Le comte Aremberg s'est épris de la femme du comte d'Almont, qui lui a sauvé la vie ; il a beau lutter contre une inclination si déloyale, une force invincible le pousse à l'infidélité, à l'ingratitude. Il s'introduit chez la comtesse, déguisé en femme de chambre et sous le nom d'Eugénie : il ne devait jamais y être que le témoin de sa vertu. Jadis la comtesse avait aimé un gentilhomme nommé Florençal ; mais il lui avait fallu obéir à un père et épouser le comte d'Almont. Elle a donc sacrifié la tendresse de Florençal à son devoir ; elle lui sacrifiera de même la joie de sa vie entière. Voilà les confidences de la comtesse à la fausse Eugénie. Désespéré, et le cœur déchiré par le combat sans cesse renouvelé de son honneur et d'une passion fatale, Aremberg se résout à la ruse. La comtesse a permis à Florençal de venir lui dire un dernier adieu : il essaye de se substituer à ce rival ; mais au moment où il va pénétrer dans la demeure du comte, le comte survient. Une lutte s'engage dans les ténèbres ; d'Almont tombe sur l'épée de son ami, et se donne ainsi lui-même le coup mortel. A cette vue, Aremberg s'enfuit ; une sombre douleur s'empare de lui ; il maudit

1. Cf, surtout, t. I, p. 161.

son amour, sa vie, sa destinée, qui lui avait été prédite, et se retire dans un monastère, tâchant d'expier dans les jeûnes et les larmes le crime d'avoir donné la mort à son meilleur ami. Cette aventure n'est pas vulgaire; elle respire quelque chose de la passion touchante et de la beauté morale de la princesse de Clèves. Comme la comtesse d'Almont, Mme de Clèves triomphe des plus tendres mouvements de son cœur; comme Aremberg, elle va chercher l'apaisement de ses passions et une douce mort au pied des autels.

La troisième nouvelle est vive, divertissante. La comtesse de Fiesque la raconte galamment et avec bien de l'esprit, et de fait les inventions en sont fort spirituelles. On y voit cinq caractères bien dessinés et d'une diversité piquante. Honorine, l'héroïne du récit, est entourée de trois amants: Montalban, seigneur vain, indiscret, mais brillant; Egeric, amant de peu d'esprit, riche et cependant fâcheux; Orton, gentilhomme anglais réfugié; il est pauvre, mais discret, habile et d'une ingénieuse galanterie. Honorine, la coquette, aime un peu ces trois prétendants, et trouve en eux des qualités qui flattent les trois dispositions de son esprit: elle a la vanité de Montalban, désirerait vivement avoir les richesses d'Egeric, et se plaît, avec Orton, aux choses spirituelles et galantes. Mais lequel choisir? Aucun d'eux n'est parfait au goût de la belle, et pour le devenir, chacun des trois aurait besoin d'échanger ses défauts contre les qualités des deux autres. Tandis qu'elle hésite et se partage entre ses trois chevaliers, Lucrèce, vieille coquette jalouse, cherche à la tirer d'embarras en les lui enlevant. Cette charitable dame, à la pruderie près, semble la digne mère de l'Arsinoé de Molière. Elle sent son mérite ébranlé par les années; le monde la quitte, mais loin de le vouloir quitter, elle se lie d'amitié avec de plus jeunes, afin d'attirer la compagnie chez elle, et, « comme on a dit de quelque autre dame:

Tandis que le troupeau va paissant les douceurs,
Vivre des restes. »

En effet, Lucrèce provoque à la désertion les amants d'Honorine et, leur dépit y aidant, les détache d'elle. Alors commence une suite de scènes piquantes. Nos trois amoureux vont toujours de compagnie : ensemble ils courtisent leur Célimène ; ensemble ils la quittent et vont faire fleurir la solitude de Lucrèce. Le même jour, le caprice du sort les conduit l'un après l'autre chez un ami commun ; ils lui font tour à tour confidence des bonnes grâces de Lucrèce et de leurs projets de mariage. Projets inutiles ; nos trois inséparables se rencontrent et se dégoûtent de la belle par de mutuels aveux. Les voilà de nouveau dans les filets d'Honorine. Une courte infidélité a ravivé leur zèle ; ils se décident à une déclaration. Chacun la fait à sa manière, Montalban en présomptueux, Egéric en financier, Orton en homme discret et spirituel. Le quatrième tome du *Cyrus* était ouvert sur la table d'Honorine à l'endroit de la fable de la Biche et des Chasseurs. Orton marque du doigt la page à la belle, et la prie de lire. Il ne réussit pourtant pas encore cette fois à prendre Honorine, et les trois rivaux restèrent sur les rangs avec des avantages à peu près égaux. Aussi, c'était à qui déferait l'autre. L'opulent Egeric bat en brèche Orton, le pauvre sire : le moyen d'être galant avec un carrosse de louage, deux laquais mal vêtus ou déchirés, et quand on n'ose pas jouer de bijoux ? Cette belle moralité finie, Montalban survient et daube à son tour Egeric, tout en n'oubliant pas de faire son panégyrique : « Comment une fille qui a des yeux peut-elle s'abaisser à parler à un homme si mal fait ? Comment une personne de qualité peut-elle familiariser avec un homme qui a toute l'incivilité de la bourgeoisie, la méchante plaisanterie des valets, la mine d'un solliciteur et la taille d'un paysan ? Et passant insensiblement sur ses perfections : avez-vous vu comme il a été défait quand je suis venu ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai éprouvé combien un homme de qualité embarrasse aisément cette canaille. Avouez le vrai, que cette sorte de gens ne sont bons pour faire des maris

(qui est pourtant la seule chose à quoi ils sont propres), que quand ils passent soixante et dix ans, et qu'on peut espérer d'en être bientôt défaite. » Montalban méritait des représailles. Orton se chargea de l'accommoder, et dépeignit sa vanité de la plus plaisante manière du monde. Le triomphe de Montalban était la réception des créanciers. « Orton le contrefait à son lever avec sa fausse morgue de grand seigneur, avec ses provinciaux qui le venaient voir, les créanciers qui lui venaient demander de l'argent, l'ordonnance qu'il leur expédiait en jurant, et en menaçant ses valets de chambre de les chasser pour n'avoir pas contenté ces marchands; mais tout cela si naïvement exprimé par les grimaces et les différentes actions qu'il faisait pour figurer la gravité du maître, l'embarras du valet de chambre, l'inquiétude des créanciers ou leurs révérences quand ils se croyaient satisfaits, avec l'étonnement des provinciaux qui admiraient jusqu'à ses sottises, qu'on ne peut imaginer une plus plaisante comédie. » Orton, avec l'avantage de l'esprit, avait encore celui de parler le dernier; cela le mettait en assez bonne posture auprès d'Honorine ; mais, la rhétorique d'Egéric et celle de Montalban avaient fait aussi leur impression. Ainsi la coquette demeurait flattée des hommages des trois rivaux, mais touchée de leurs mutuelles critiques, et toujours irrésolue.

Cependant Orton, peu désireux de s'attacher à Lucrèce qui toujours l'agaçait, voulut lui donner un de ses cousins, Oxtord, fraîchement débarqué à Calais, « un cœur tout neuf. » Il persuade au naïf jeune homme que Lucrèce était « une des plus jolies femmes de la cour de France, » avec de l'esprit « comme un ange. » Oxtord avait de la peine à le croire, et se plaignait souvent à son cousin de la plus jolie femme de la cour de France ; mais Orton l'étourdissait si bien par l'abondance de ses raisons, quand il s'avisait de ne pas la trouver belle, qu'à la fin le jeune homme finit par le croire sur parole, et continua sa cour. Ce plaisant commerce et les raille-

ries dont il était l'objet réjouissaient Honorine. Lucrèce le sut, et résolut de se venger. L'occasion s'en présenta bientôt: la coquette avait, sans malice, donné deux rendez-vous à Montalban et à Egéric. On les découvre, Lucrèce colporte la bonne nouvelle, et la pauvre Honorine, malgré ses bonnes intentions, est mise par son père au couvent. Juste punition de sa coquetterie. Segrais n'aime pas les coquettes, et surtout les coquettes intéressées ; à la fin de la nouvelle, il y a une page de forte moralité à leur adresse. Faire l'amour de babil et d'yeux par avarice est un crime affreux : les dieux le châtient dans les enfers[1]. Cependant, que sont devenus les autres personnages ? Lucrèce demeure solitaire et ridicule ; Orton et son naïf cousin retournent en Angleterre ; Montalban, dont les affaires se décousaient fort, passe en Amérique avec la Compagnie Nouvelle. Egéric avait été troublé dans son entrevue avec Honorine par l'épouvantable désordre de l'hôtel de ville[2] ; la canaille reconnaît en lui un partisan, et le laisse sur la place, rudement battu.

Segrais s'excusait de n'avoir pu raconter cette nouvelle avec la grâce de la galante Gélonide : que dire de cette analyse? la lecture de l'original fera seule sentir l'agrément de ce récit, et reconnaître qu'on en pourrait tirer une jolie comédie de caractère et d'intrigue.

La cinquième nouvelle offre un intérêt particulier : le roman et l'histoire y sont ingénieusement mêlés. Agnès, fille du duc de Bourgogne (Mademoiselle) et le comte de Clermont (Condé), tous deux déguisés et voyageant incognito, se rencontrent dans une hôtellerie[3]. Aronde (nom supposé du comte), tombe aussitôt amoureux de la dame de Normandie (Agnès), et la princesse, d'abord par jeu, souffre ses hommages, puis les agrée par politique, même après avoir dé-

1. Cf., l'opéra de *l'Amour guéri par le Temps*.
2. En 1652. (Cf. *Mémoires de Mademoiselle*, t. II, p. 128.)
3. *Mémoires*, t. II, p. 209 et sqq. Rencontre dans une hôtellerie de Mademoiselle et d'un jacobin.

claré sa qualité. Cette princesse était « fort remplie de la grandeur de sa naissance; » mais le comte de Clermont, futur héritier de la maison de Bourbon, n'était pas un parti à dédaigner [1]. Agnès pensait « qu'elle ne ferait rien qui fût contraire au service de son père, si par son accueil et par un bon traitement elle pouvait obliger un si brave chevalier d'entrer dans les intérêts de sa maison. » Et en effet le parti des princes (grâce à Mmes de Chevreuse et de Longueville) s'était accru de cette manière de plus d'un allié. Sur ces entrefaites, le duc de Clarence (le Prétendant), chassé de ses États, vient demander un asile à la cour de France. Les charmes d'Agnès le séduisent à son tour [2], mais si bien qu'il en conçoit une jalousie furieuse contre le comte de Clermont. La peinture de cette jalousie fait le mérite principal de la nouvelle. Segrais y excellait, et d'ailleurs, si l'on en croit ce qu'il dit de l'Alphonse de *Zaïde*, les originaux ne manquaient pas [3]. Clarence en était si possédé qu'il ne craignit pas de calomnier Agnès et de révéler à son rival de prétendues liaisons avec elle. Le comte, désespéré, éclate en injures contre la perfide; la malheureuse, frappée d'un si rude coup, tombe évanouie; son père l'emmène à la campagne, et quatre jours après, on annonce à ses deux amants qu'elle est morte de douleur. Son corps fut déposé dans un magnifique cercueil, au milieu d'une chapelle du palais. Cependant, Clarence, déchiré de remords, ne connaissait plus le repos. Il se rend auprès du comte, qui pleurait l'infidèle au pied du cher mausolée, et lui avoue sa trahison : « Écoute, ô trop crédule rival..., apprends que tout ce que je t'ai dit est faux. Je suis un traître, un lâche, un imposteur! J'ai supposé les lettres que je t'ai montrées; elles sont fausses comme ces faveurs dont tu m'as

1. On sait que Mademoiselle avait plus d'une fois convoité l'alliance de M. le Prince, et particulièrement en 1653 : la femme de Condé était alors dangereusement malade.

2. Le Prétendant courtisa longtemps Mademoiselle dans l'espoir de l'épouser. (Cf. *Mémoires de Mademoiselle.*)

3. Segr., p. 49.

cru possesseur ; je n'en ai eu que l'apparence, et cette vaine apparence te prive de celles que tu avais méritées. N'attends pas que je te dise rien qui te puisse fléchir. Je me suis moqué de ta simplicité, je t'ai fait soupçonner la vertu de ta maîtresse par le plus noir artifice qu'un détestable amour puisse inventer ; enfin je suis cause de la mort que tu lui as donnée. Crois, s'il le faut pour porter ta main à percer ce cœur infidèle qui te ravit tant de bonheur.... crois que je le ferais encore, si c'était à recommencer, et que j'aime mieux ta maîtresse dans ce cercueil qu'entre tes bras. Crois encore davantage de ma malice, s'il se peut, et s'il le faut pour t'obliger à me donner la mort que je souhaite. » Et l'infortuné présentait un poignard au comte, lui demandant de lui en percer le sein. Mais le prince plus transporté de douleur que du désir de la vengeance, pleurait, maudissant son rival et lui pardonnant. Clarence n'est pas le seul coupable : c'est la crédulité du comte qui a tué la princesse. « Ah ! princesse, que ce qui me reste de jours à vivre vous va bien venger de la mort que je vous ai donnée !... De quoi entretenais-je mon esprit, il n'y a que sept ou huit jours, et de quoi le puis-je entretenir présentement ? Moments trop doux et trop tôt passés, félicité évanouie, bonheur dont je n'ai vu que l'apparence, qui vous peut jamais représenter à mon âme ?... Tombé du faîte de la gloire en l'abîme de la misère, par où jamais me relever ? La vie peut-elle être agréable à qui a perdu par sa faute la seule personne qu'il pouvait aimer, à qui a fait mourir sa maîtresse de déplaisir, mais une maîtresse aimable sur toutes choses, et qui n'est morte que pour m'avoir trop aimé ! Si quelqu'un maintient que l'espérance n'abandonne jamais les plus malheureux, qu'il vienne ici, qu'il vienne me montrer celle dont je puis flatter mon destin déplorable. Divine princesse, vous étiez ma joie et mon espoir, et l'un et l'autre aussi est dans le tombeau avec vous. C'est là qu'il faut que je les cherche, si je les veux trouver ; et s'il m'était permis de me faire mourir par mes mains, vous

verriez bientôt que je n'en espère point ailleurs. » Résolu d'aller en Hongrie combattre les infidèles, dans l'espoir de n'en revenir jamais, le comte se rend chez le duc de Bourgogne afin de lui dire adieu. Mais au lieu de cette triste entrevue, le duc le fait passer dans une chambre magnifique où il voit Agnès richement parée et plus belle que jamais [1]. Elle avait feint le trépas pour éprouver la tendresse du comte et le punir de sa crédulité. Peu après leur hymen fut célébré; Clarence y assista: ce fut sa punition. Devenu chef par la mort de son père, de la famille des Bourbons, « qui se peut vanter d'être la première du monde, » l'époux d'Agnès vécut glorieux, fut un de ceux qui combattirent les Anglais [2] avec le plus de chaleur, et goûta auprès de la princesse la paix que la France elle-même « après tant de misères » dut à ses victoires.

La princesse Aurélie, en réglant les *statuts* des divertissements, avait dit : « J'ordonne qu'après que la dame aura cessé de parler, on raisonnera tant qu'on voudra sur la nouvelle qu'elle aura récitée. » Ces dames n'avaient garde d'y manquer. Ces discussions quelquefois délicates, souvent subtiles, étaient consacrées dans les romans depuis le Boiardo (*Orlando innamorato*). On les retrouve chez d'Urfé, Mlle de Scudéry et même dans *Zaïde*, une fois. Mais si la forme était banale, les idées pouvaient ne l'être pas. Ainsi, à la fin de la quatrième nouvelle, Uralie se demande d'où vient ce goût si général pour les fictions et les romans. Ses compagnes en donnent la raison. L'esprit de l'homme goûte, avant toutes les autres, les œuvres d'art qui contrefont les heureuses productions de la nature. Cette imitation ingénieuse, cet artifice délicat lui plaît, mais à une condition : c'est que ce mensonge apparent aboutisse à une plus belle et plus lumineuse vérité. Ainsi compris, le goût de l'homme pour les fictions

1. Ce dénoûment lui fut suggéré par l'abbé de Choisy.
2. Le duc d'Enghein enlevait Dunkerque aux Anglais en 1646, l'année même où la mort de son père lui laissait le titre de prince de Condé.

n'est pas une marque de son imperfection. « Il me semble qu'au contraire ce serait quelque marque de sa justice, puisqu'il semble ne souhaiter ainsi les choses que pour réparer les défauts qui se trouveraient infailliblement en leur production, si on les abandonnait au caprice seul de la nature, ou si l'art ne prenait d'elle quelques instructions[1]. » Ainsi l'art doit s'inspirer de la nature et tout ensemble la corriger; tel est le caractère des bons romans. « Quand le vraisemblable y est observé en toutes ses parties, ne peut-on pas dire que notre fantaisie ne se laisse emporter (à ces agréables mensonges) que pour corriger, pour ainsi dire, les erreurs de l'histoire?... Car ou la vertu n'y aura jamais la récompense dont elle est digne, ou rarement le crime y sera puni comme il le mérite. » (*a*). Réparer ce désordre et inspirer les beaux sentiments, flatter l'esprit par l'imitation idéale des choses de la nature et le récit d'aventures vraisemblables, tel est donc l'objet des bons romans, et le secret du goût de l'homme pour ce genre de composition.

Après chaque nouvelle, Aurélie et ses dames, selon les statuts, jouissaient d'un divertissement laissé au choix de celle qui avait fait le récit. Ces récréations égaient l'ouvrage de Segrais, et le sauvent de l'uniformité monotone de l'heptaméron, où toutes les journées commencent et finissent de la même manière. Le divertissement de la cinquième nouvelle fut offert par Frontenie, au milieu d'une petite île riante, et dans une salle verte formée d'arbres artistement entrelacés et tapissée de mousse et de gazon. La vue d'une retraite si plaisante attira la conversation sur les charmes du séjour champêtre. Ces dames ne le goûtaient pas toutes également: une dispute s'engagea. Afin d'éviter le désordre d'un babil confus, Mademoiselle voulut que deux de ses compagnes se chargeassent à elles seules de tout le débat. Gélonide commença, soutint vivement les avantages de la ville,

1. *Nouv. franç.*, t. II, p. 164.

et conclut en disant : « quittons un séjour qui, sans notre artifice, n'aurait rien que de très-ennuyeux;... retournons toutes ensemble à Paris le plus tôt qu'il nous sera possible, et demeurons-y le plus longtemps que nous pourrons[1]. » Tel était en effet le vœu le plus ardent de la comtesse de Fiesque, et le motif secret des intrigues de la petite cour de Saint-Fargeau. Mais tout, autour d'elle, n'avait pas l'humeur si mondaine. Silérite (ou, si l'on veut, Segrais) reprit la parole et releva une cause qui semblait perdue :

Heureux qui vit chez soi du lait de ses brebis,
Et qui de leurs toisons voit filer ses habits!

Ces deux vers valent bien des raisons, et c'était une bonne inspiration à Silérite de les choisir comme « texte » de son « sermon. » « Heureux qui vit dans les villes » a été la devise de Gélonide; mais cela ne s'est jamais dit. Les champs ont leurs fâcheux, dites-vous. Mais que penser, à ce compte, du ridicule personnage appelé dans le monde un vrai bourgeois, ou encore d'un mauvais plaisant, demi-bel esprit, qui n'a d'autre civilité que ses impertinences? Vous parlez des bals, des comédies de la ville : mais la chasse, la promenade la lecture ne les valent-elles pas, sans même opposer « à vos vingt et quatre violons le chant des oiseaux et l'agréable son des musettes et des hautbois de nos bergers? » L'ambition et la magnificence sont les ennemies de la simplicité et du repos « nos plus grandes délices, » et ne donneront jamais une vie aussi délicieuse que celle des bergers du Lignon. « Laquelle de nous a jamais lu l'*Astrée*, qui n'ait été toute prête d'acheter un troupeau, de prendre la houlette, et de s'aller établir en Forez? » C'est un grand bien de se détacher des « chimères de la cour qui plongent si souvent l'âme dans la confusion, et altèrent si souvent la candeur et la sincérité des mœurs[2]. » La campagne, au contraire, est la retraite

1. *Nouv. franç.*, t. II, p. 359.
2. *Nouv. franç.*, t. II, p. 5. Julie d'Angennes, plus tard duchesse de

naturelle de l'innocence et du repos. On y trouve des fleuves, des bois, des fontaines et des vallons, « ces agréables choses dont les noms insinuent seulement de la douceur et de la joie. Demandez à tous ces grands personnages qui se consument dans les grandes affaires ou dans les fatigues de la guerre, à quel dessein ils prennent tant de peine. Ils vous diront que ce n'est que pour se reposer, pour mettre un espace entre les affaires et la mort, et pour jouir d'une tranquillité qui puisse être plus plaisante par le souvenir des peines qu'on a eues. Où pensez-vous qu'ils établissent cette tranquillité si désirée et ce repos si nécessaire, autre part que dans les douceurs de la vie champêtre? » Maintenons-nous donc le plus longtemps possible dans un état si heureux, dit Silérite, ou du moins conservons-en toujours la douce idée. Segrais la conserva toute sa vie. A Saint-Fargeau ou au Luxembourg, chez Mme de la Fayette ou dans sa patrie il resta constamment l'ami de ces plaisirs qu'il célèbre avec tant de sentiment. Cet accent d'émotion sincère ne doit pas surprendre : ce n'est pas ici un de ces rêves champêtres dont les plus mondains flattent leur imagination par inquiétude ou ennui, et que le séjour des champs fait évanouir aussitôt (*a*). L'auteur des églogues célèbre la campagne à la campagne même; il l'aime d'un amour naïf et vrai.

L'éloge de la vie champêtre n'est pas, dans les *Nouvelles françaises*, la seule marque du goût de Segrais pour les beautés de la nature. L'auteur aime à décrire les sites agrestes où il place les divertissements de la princesse, et quelquefois il en peint les détails avec une vérité digne de Gessner. « Ce jour-là (un des premiers jours du printemps), l'herbe qui ne faisait que pousser pour la nouveauté de la saison, le soleil qui, de peur de déplaire à la princesse, semblait modérer l'ardeur de ses rayons, et le vert naissant des arbres variés

Montausier en fut la preuve (Cf. Seg., 74, et M. Cousin, *la Société franç.*, d'après le *Cyrus*).

par leurs différentes espèces, faisaient à l'envi à qui lui représenterait le plus parfaitement le plus riant aspect [1].... » Enfin la sixième nouvelle se termine par une sorte d'opéra champêtre où des personnages allégoriques représentent les maux de la cour et les plaisirs de la campagne. C'est le *O fortunatos nimium*.... sous forme dramatique et en musique. Des couplets amoureux, ou à la louange du Printemps, s'entremêlent aux danses et à la pantomime; puis c'est une noce au village, avec des jeux forains de toutes sortes, enfin une ronde générale au son des musettes. La scène entière est divertissante et animée, gracieuse ou naïve. C'est une image de la pastorale non de l'églogue, mais du hameau, et telle que l'aimaient dans sa simplicité ingénue Sedaine et l'auteur du *Devin de village*.

Les *Nouvelles françaises* furent bien accueillies, et à plus d'un titre elles le méritaient. On y admirait ce mélange ingénieux, imperceptible, du roman et de l'histoire, qui laisse douter où la fiction commence et où la vérité finit. Les inventions en sont, sinon toujours naturelles, du moins agréables, nobles, pathétiques, et elles donnaient à Campistron le droit de féliciter l'auteur de cette « manière fine et certaine d'attacher l'esprit,... d'intéresser le cœur et d'élever l'âme. » Jamais on n'y trouve rien de ce « libertinage horrible » que Sorel (1671) flétrissait dans les nouvelles de son temps. Celles de Segrais sont telles qu'on peut, comme ses chansons, les retenir sans rougir. Une autre qualité de l'auteur des *Nouvelles françaises* est de savoir finir; mérite fort estimable après les romans à dix tomes, et dont la Bruyère lui savait gré [2]. Les quatre volumes de *Bérénice* étaient écrits, quand Segrais apprit de Mme de la Fayette qu' « une période retranchée vaut un louis et un mot vingt sols; » mais dans la suite il se garda de ces histoires prolixes, rattachées les unes aux

1. C'est comme le *vere rubens* de Virgile.

2. « L'autre (Segrais) fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans notre langue les grâces et les richesses de la latine, fait des romans qui ont une fin, en bannit le prolixe et l'incroyable pour y substituer le vraisemblable et le naturel. » (*Discours de réception à l'Académie*, 1693.)

autres « comme la corde ou la natte qu'on peut allonger sans fin, en y ajoutant toujours de la filasse ou de la paille [1]. » Segrais emploie mieux son temps : il analyse les passions de ses personnages, persuadé que les bons romans sont l'histoire du cœur humain.

Le style des *Nouvelles françaises* répond à ces mérites de l'invention, et donne à l'auteur sur Malherbe l'avantage d'avoir aussi bien écrit en prose qu'en vers. Chapelain n'est pas trop de cet avis[2]. « Sa prose est pure, mais médiocre, et elle ne pique pas par ses brillants. Ses vers ont plus d'esprit. » Ce blâme vaut un éloge. En effet, l'on ne verra pas dans les divertissements de la princesse Aurélie, je ne dis pas de subtilités galantes ou d'exagérations à la façon italienne, mais de pointes, de clinquant, ni de traits de mauvais goût. A ce titre, ses nouvelles sont une fois de plus françaises.

CHAPITRE III.

FLORIDON (6e NOUVELLE).

I

La sixième nouvelle a dû être étudiée à part : elle n'est pas française, mais turque, et ne raconte pas des aventures imaginaires ni même des faits véritables mêlés de mensonge. C'est une relation historique arrangée, il est vrai, d'une cer-

1. Sorel, *Connaissance des bons livres.*
2. *Liste des gens de lettres.*

taine façon, mais où les fictions de l'auteur n'ont pas trouvé place. Il n'y faudra donc chercher que le mérite de la mise en œuvre. Le sujet de *Floridon* est un épisode du sérail (sous le règne du sultan Amurath, 1623-1640), dont Segrais avait appris les détails du comte de Césy, ambassadeur à Constantinople.

Amurath en montant sur le trône avait, contre la cruelle maxime de l'empire, laissé la vie à deux de ses frères. L'un, Ibrahim, dut son salut à sa stupidité[1]; l'autre, Bajazet, au soin qu'il avait eu de flatter le sultan et de lui ôter toute défiance, en cachant son mérite. Cependant Amurath alla faire le siége de l'ancienne Babylone, en Perse, et laissa l'autorité aux mains de la sultane Walidé, sa mère. Cette princesse, toute sa vie, n'avait rien aimé que le gouvernement. Mais quand elle s'en vit en possession paisible, elle ouvrit son cœur à une autre passion, et s'éprit de son beau-fils, Bajazet. Elle ne tarda pas à jouir de ce qu'elle avait le plus ardemment souhaité. Peu après, Bajazet se laissa séduire à la beauté de Floridon, confidente et favorite de l'impératrice. Cette intrigue ne pouvait échapper longtemps à une amante. Néanmoins, au lieu de perdre les coupables qui l'avaient jouée, elle consentit au partage, afin de ne pas perdre Bajazet tout entier.

Cette résolution étrange devait singulièrement scandaliser la cour féminine d'Aurélie. Aussi Segrais met tout ses soins à en expliquer les raisons : malgré leur trahison, Floridon et surtout Bajazet étaient toujours chers à la sultane, et les priver l'un de l'autre, c'eût été les faire cruellement souffrir. Du reste « cette grande princesse avait toujours gagné sur ses plus violentes passions de ne se point laisser aller à ses premiers mouvements. » Elle était fine politique et croyait devoir ménager une rivale, d'abord sa complice. Étaient-ce là les vrais motifs de sa condescendance, ou faut-il en chercher

1. « Ce prince était si lâche et d'un esprit si abruti que, tout épouvanté de la nouveauté de l'habillement des ambassadeurs, il se voulait jeter par la fenêtre quand ils se présentaient devant lui. »

l'explication dans les mœurs d'un pays où les femmes sont habituées au partage? La sultane, en tout cas, ne se trompait point en disant à Bajazet qu'elle voulait lui donner « la plus extraordinaire preuve d'amour que peut-être jamais femme ait donnée à un homme[1]. » Floridon ne mourra pas, ajouta-t-elle. Je te permets même de la voir, mais seulement un jour la semaine. Si hors ce jour là je découvre que tu l'entretiennes, je vous ferai périr tous deux dans les plus affreux supplices.

Cette menace intimida peu Bajazet, et sa passion « lasse d'être réservée dans des bornes si étroites, s'échappa, et se révolta tout à fait. » Il allait, le plus souvent possible, visiter Floridon sur l'autre rive du Bosphore, au sérail de Péra, où elle avait été reléguée. La sultane en fut informée et voulut s'en éclaircir elle-même.

Un jour où elle était assurée que le prince devait voler auprès de sa rivale, elle se déguise en femme du commun qui va au bain, se rend voilée au bord de la mer, prend une chaloupe et commande au batelier de la laisser aller au gré du courant, comme si elle eût seulement voulu prendre l'air. Bientôt parut une autre chaloupe richement ornée et filant à force de rames. C'était Bajazet. La sultane le reconnut de loin sur la poupe, tout brillant de parure, de joie et de beauté. Mais « ces ornements qui devaient être de si grands charmes pour Floridon, étaient autant de coups de poignard qui perçaient le cœur de la sultane. » Outrée de douleur, elle ordonne au batelier de suivre de son mieux l'embarcation rapide de Bajazet. Elle veut pousser l'épreuve jusqu'au bout, comme si déjà elle n'avait pas assez lieu de souffrir. Le perfide est là devant elle qui vogue joyeux vers son amante, et elle le suit avec une inquiétude mortelle, « ayant toujours la

1. Le Pierrot du *Festin de Pierre* n'entend pas la chose de cette façon-là. « Jerniguié ! non. J'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre, » dit-il à Charlotte. Ce sentiment peu héroïque, mais tout humain, poussait Radamisthe à tuer Zénobie.

vue attachée sur lui. » Tout à coup, la chaloupe de Bajazet quitte le fil de l'eau, se dresse à la hauteur du palais de Floridon et aborde avec une extrême vitesse. La malheureuse était désespérée; ce qu'elle vit ensuite l'acheva. A peine le prince a-t-il pris terre que, d'un balcon du sérail qui regardait la mer, une pluie de fleurs tombe à ses pieds; l'air en est embaumé et cette douce odeur parvient jusqu'à la sultane. Cependant, à la porte du sérail, deux femmes belles à ravir jetaient sur Bajazet une simarre précieuse, et l'heureux prince entrait. A cette vue les transports de jalousie de l'impératrice furent tels qu'elle voulut déclarer sa qualité au batelier, et aller interrompre un bonheur qui lui coûtait si cher. Mais la prudence la retint. Elle pouvait se venger sans s'humilier en paraissant ainsi devant sa rivale. Pour perdre Bajazet, il lui suffisait de ne plus le défendre.

Amurath, fier de la prise de Babylone (Bagadet) et animé de la bouillante ardeur de la jeunesse, résolut de pousser plus loin ses conquêtes. Il assembla ses troupes et leur dit que pouvant de sa propre autorité les mener où il voulait, il aimait mieux s'assurer de leur approbation et les voir donner librement leurs suffrages sur ses nouveaux desseins. « Mais cette voie, qui est sans doute la plus humaine et la plus raisonnable, n'a pas toujours le succès » qu'on en attend. Les troupes d'Amurath trouvèrent bon de ne pas voter pour la continuation de la guerre, et signifièrent au sultan par un murmure confus que, s'il prétendait les conduire plus loin, il ne serait pas obéi. « Ce bruit lui déplut extrêmement. Mais voyant qu'il fut suivi d'un cliquetis de leurs armes les unes contre les autres, et que ceux qui portaient des boucliers, se mirent à tirer leurs épées pour frapper dessus.... il entra en une si grande colère, qu'empoignant son cimeterre, il le tira du fourreau, et avec un regard terrible, menaça toute son armée, disant qu'il ferait mourir de sa propre main le premier qui refuserait de le suivre. » Là-dessus, la révolte s'échauffa; et quelques-uns des plus mutins s'oublièrent même

à dire que si l'on ne voulait pas les ramener dans leur patrie, « ils en savaient bien le chemin, et ce qu'ils y trouveraient. » Ces paroles imprudentes furent l'arrêt de Bajazet[1]. L'empereur envoie sur-le-champ un de ses capitaines à Constantinople, avec ordre à Bajazet de donner sa tête. L'amour de la sultane le sauva. On feignit de prendre l'officier pour un imposteur, et on le tua. Mais quelques jours après, Amurath, craignant les accidents des chemins, en dépêcha un second, et celui-ci arriva au moment même où l'impératrice songeait à se venger. Elle ne mit donc plus d'obstacle à la volonté de son fils et maître, et Bajazet fut étranglé.

Telle est en substance la sixième nouvelle. On pourrait en détacher quatre scènes habilement décrites : la scène d'éclaircissement entre la sultane et Bajazet ; les passions en sont analysées avec sentiment et vérité, et l'impératrice y paraît à la fois furieuse et touchante. Elle menace, mais elle aime, et d'un amour assez fort pour maîtriser le plus violent des sentiments, la jalousie. La mutinerie des troupes d'Amurath et la scène du Bosphore offrent une suite de tableaux pittoresques, brillants ou pathétiques. On y joindra le récit des derniers moments d'Amurath. Deux ou trois mois après son retour à Constantinople, ce vainqueur de Babylone et de la Perse, si dédaigneux de la vie de ses frères au prix de son autorité, la perdit avec la vie, à la suite d'une débauche. Il avait eu sept enfants mâles, qui tous lui étaient morts. Aussi « blasphémant contre le ciel, désespéré de mourir si jeune (à 31 ans) et de ne laisser point d'autres successeurs qu'Ibrahim, son frère, qu'il tenait enfermé.... et qui était stupide au dernier point, il lui vint en fantaisie, puisqu'il n'en pouvait faire régner d'autres après lui qui lui fût agréable, d'avoir du moins la triste gloire de mourir le dernier des Ottomans.... C'était une étrange pensée, à l'article de la mort, que celle de vouloir faire étrangler son frère. » Et cependant il l'eût fait, si

1. Toutes les circonstances du récit de Segrais sont confirmées par l'histoire. (Cf. L'*Hist. de Turquie* de Hammer, t. IX.)

la sultane, dans la crainte de voir le trépas de son dernier fils ruiner son autorité sans remède, ne l'eût sauvé par une merveilleuse dissimulation. Ce moribond cruel la pressait d'appeler son frère, et lui disait « qu'ayant toujours assez mal vécu ensemble, il était temps de se réconcilier, et que pour cet effet, il serait bien aise de l'embrasser. » Mais ce Néron avait affaire à une autre Agrippine. Longtemps la sultane ne lui répondit que par des soupirs. Enfin, elle fit effort sur elle-même, et lui avoua, toute en pleurs, qu'Ibrahim venait de mourir. « Alors Amurath, plein de joie, rendit autant de grâces au ciel qu'il avait vomi d'exécrations contre lui, » et tout aussitôt il expira. On en porta la nouvelle à Ibrahim. « Ce stupide n'en voulut rien croire, craignant qu'on ne lui voulût donner une joie qui le rendrait digne de la mort, et on lui avait même ouvert les portes de son cachot qu'il ne voulait pas sortir, et serait demeuré là éternellement, si sa mère ne l'en fût venue tirer. »

La nouvelle de Segrais n'a pas toujours de si sombres couleurs. L'auteur s'est souvenu que ce récit était fait par une dame devant des dames, et il a cru devoir peindre le début des amours de Bajazet et de la sultane sous les couleurs banales de la galanterie du temps. La princesse, peu satisfaite des respects de Bajazet, « ne craignit point de passer un peu les bornes de la modestie, » afin de le forcer à se déclarer. Une fois l'aveu échappé, elle le prend sur le ton d'une femme soigneuse de sa gloire et qui a le cœur trop haut placé pour se jeter à la tête des gens. « Fuir un peu, puis revenir, se fâcher, puis s'apaiser, faire souffrir, enfin récompenser, » voilà la tactique de la sultane. Que pensa Mme de Sévigné de ce manége de coquette, elle qui disait : « Les Turcs ne font pas tant de façons pour s'épouser ? » C'était singulièrement abuser de la permission que Mlle de Scudéry donnait au romancier d'accommoder « un peu » les mœurs de ses héros « à l'usage du siècle où l'on vit, afin de plaire davantage[1]. » Je ne sais si

1. *Conversations*, t. II, p. 45.

cette intrigue ainsi racontée plaît davantage ; mais elle n'a rien de turc, et ressemble bien plutôt aux petites scènes où Mademoiselle devait s'amuser plus tard avec le trop révérencieux Lauzun. Les mœurs du temps le voulaient ainsi. Pour se faire pardonner le récit de liaisons si peu conformes aux beaux sentiments, Segrais était obligé de réserver d'abord les droits imprescriptibles de la fine galanterie, et de donner ces mensonges de bel air comme la rançon d'une choquante réalité. Racine lui-même, seize ans après, ne devait-il pas prendre les mêmes ménagements ? N'a-t-il pas fait ses Musulmans courtois ; épuré, raffiné les sentiments des personnages, afin de les accommoder à la délicatesse galante de ses auditeurs ?

Du reste, au cœur du récit de Segrais, les objets reprennent leur couleur originale, et les acteurs leur vraie physionomie. Je vois le lacet et les quatre muets étrangleurs, le Chiaoux « qui est comme un huissier du cabinet parmi nous, » le cachot où la clémence dédaigneuse du sultan a jeté Ibrahim, la fortune merveilleuse de Floridon, obscure esclave, puis favorite toute-puissante. Cette cour est bien un sérail. Les intrigues y sont brutales, sanglantes ; la misère et la splendeur s'y côtoient. Ministres, favorite, sultane, tout y est esclave, ou l'a été. Cet Amurath est bien un empereur ottoman, violent, soupçonneux, ne connaissant de loi que son caprice. Je n'ai pas besoin de voir Bajazet paré sur sa chaloupe de son costume oriental pour me savoir aux rives du Bosphore. Le despotisme y éclate de toutes parts, et sous les traits que la passion humaine lui a donnés partout. Bajazet échappe au lacet grâce à son habileté à cacher son mérite, et à fuir la gloire. C'est Plautus cherchant dans son obscurité le seul refuge assuré que la vertu romaine eût contre Néron. Amurath envoie le lacet comme Tibère son médecin. Il demande à embrasser Ibrahim pour l'étouffer, et la sultane se joue de ses derniers moments par ambition, comme Agrippine de ceux de Claude. Les janissaires mutinés prononcent le nom de Bajazet : Bajazet périra. De même à Rome, le peu-

ple, au rappel d'Octavie, laisse éclater sa joie; joie séditieuse : Octavie mourra, victime de la cruauté d'un tyran peureux. Amurath victorieux est pris de la fantaisie de nouvelles conquêtes; mais il cède à des soldats révoltés, comme Alexandre, au fond de l'Asie, et revient mourir à Constantinople, à la fleur de l'âge, dans une orgie, comme le vainqueur de Darius au milieu des délices de Babylone. Ces analogies ne sont pas fortuites. Sur l'Indus, à Rome, à Byzance, une même cause devait produire les mêmes effets.

Le récit de Silérite achevé, ses compagnes avaient eu hâte de citer la sultane à leur tribunal. La galanterie de ses lettres à Bajazet ne la sauva pas d'une condamnation rigoureuse. Floridon ne fut pas jugée plus excusable. « Des dames chrétiennes et françaises » pouvaient-elles approuver de tels procédés? « Il est vrai que (si c'était quelque consolation pour elles) tout ce que nous étions d'hommes étions d'un avis tout contraire. » Les hommes absolvaient l'impératrice et Floridon; les dames à leur tour firent grâce au beau Bajazet. « L'amour n'a jamais été vaincu par la reconnaissance [1]. » Ce fut son excuse et leur conclusion.

II

LA SIXIÈME NOUVELLE DE SEGRAIS ET LE BAJAZET DE RACINE.

En 1672, Racine mit sur la scène l'aventure tragique racontée par Segrais à la cour d'Aurélie, et cependant on lit dans la première préface de *Bajazet* que le sujet de cette pièce n'est encore « dans aucune histoire imprimée. » Racine ignorait-il la Nouvelle de Segrais? Cela n'est pas probable. Il prétend dire seulement que l'aventure est très-véritable, bien que l'histoire ne l'ait pas encore officiellement rapportée. Il

1. Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour? (*Bajazet.*)

y avait à la cour, dit Racine, quantité de personnes qui se souvenaient de l'avoir entendu conter à M. de Césy. De ce nombre était Segrais. Plus vieux que Racine de dix-neuf ans, et admis à la cour dès 1647, tandis que l'auteur de *la Nymphe de la Seine* n'y parut pas sans doute avant 1660, Segrais avait appris d'original l'histoire de Bajazet; Racine la reçut de seconde main de M. le chevalier de Nantouillet. Ceci peut expliquer plusieurs des différences des deux récits, à moins qu'on n'aime mieux les attribuer toutes à un dessein prémédité. « J'ai été obligé de changer quelques circonstances. Mais comme ce changement n'est pas fort considérable, je ne pense pas aussi qu'il soit nécessaire de le marquer au lecteur. » Cette comparaison du récit historique et de la tragédie est au moins intéressante et instructive. Nous allons la faire : Racine n'en souffrira pas.

De Visé reprochait à Racine d'avoir laissé au sérail la sultane favorite et le grand-vizir, tandis qu'ils avaient, selon lui, accompagné Amurath au siége de Babylone. L'histoire donne raison au critique[1]. Plus exact que Racine, Segrais ne met en scène aucun de ces personnages. A la place d'Acomat, cette admirable création du poëte, on voit seulement chez Segrais un vieil eunuque du même nom, esclave dévoué de Bajazet. Il paraît un instant auprès de son maître, mais n'a pas de rôle dans l'intrigue. La sultane favorite n'y est pas même nommée, et c'est la mère de l'empereur qui la remplace auprès de Bajazet. Cette altération de l'histoire était un coup de maître: comme l'intérêt dramatique en est aussitôt doublé! En aimant Bajazet, Roxane risque deux fois sa vie. Elle provoque la jalousie farouche du sultan et le fait craindre pour ses jours: comment supposer qu'elle ose le trahir, si elle n'est en même temps résolue à prévenir sa vengeance en le faisant périr? En effet, Roxane est prête à tout hasar-

1. Hammer, t. IX, p. 349. Du Loir, dont Visé invoque le témoignage contre Racine, est quelquefois cité par l'historien de la Turquie.

der. Elle est animée des deux passions dominantes parmi les grands au dix-septième siècle, l'amour et l'ambition; elle aime Bajazet, mais elle aime aussi l'empire, et si elle oublie les bienfaits d'Amurath, c'est qu'il lui en a refusé la possession durable en dédaignant de l'épouser. Dans Segrais, la sultane a été ambitieuse jusqu'au jour où elle s'est éprise de Bajazet. Plus tard, quand cette tendresse est morte avec lui, elle sauve Ibrahim par ambition. Elle quitte ainsi son naturel, puis le reprend, comme si l'amour eût dans l'intervalle rempli son âme entière. Chez Roxane, au contraire, ces deux passions sont complices l'une de l'autre. Le refus de Bajazet de l'élever à la dignité de sultane-épouse la fait s'abandonner à la fureur d'un amour jaloux, comme cet amour a enhardi son ambition à conspirer. L'impératrice ne conspire pas; elle se contente de prévoir le cas où son fils périrait à la guerre. Mais le tuer, jamais cette pensée n'est entrée dans un cœur de mère. Agrippine même, incestueuse, empoisonneuse, et avec un Néron pour fils, n'y avait jamais songé [1].

Le Bajazet de Racine et celui de Segrais se ressemblent encore moins que Roxane et l'impératrice. L'amant d'Atalide est un jeune héros dont l'âme généreuse se révolte à l'idée de la duplicité. Atalide a dû lui faire violence pour obtenir de lui la permission d'abuser la crédule tendresse de la sultane; mais quand il lui faut feindre à son tour, il s'y refuse. Il aime mieux tout perdre que mentir. L'amant de Floridon est moins scrupuleux. Il répond aux vœux de l'impératrice d'abord par faiblesse naturelle, puis par politique, et, quand son infidélité est découverte, il joue le repentir et la passion devant elle, afin de ne pas lui enlever les derniers restes de son illusion.

Mais la différence capitale des deux ouvrages est dans le caractère des amours des personnages. Floridon et l'impé-

1. La sultane Walidé, au milieu d'une vive irritation des esprits à Constantinople, écrivait à son fils : « Hâtez votre retour, mon lion; on parle de déposition. » (Hammer, t. IX, p. 217.

ratrice consentent au partage. Quel que soit leur motif de transiger ainsi avec leur passion, combien j'aime mieux voir Atalide jalouse de Roxane, que Bajazet cependant n'aime point, et Roxane prête à courir à la vengeance contre un prétendu ingrat obstiné à lui refuser une tendresse qu'il ne lui doit pas :

> Ne désespérez point une amante en furie;
> S'il m'échappait un mot, c'est fait de votre vie !

Et d'où naît ce transport? des éternels respects de Bajazet. Que sera-ce quand elle pourra s'écrier avec Phèdre : J'avais une rivale! Voilà la vraie passion, voilà la nature. Qu'importe au lecteur que les mœurs de l'Orient aient pu souffrir entre deux amantes une si surprenante conciliation? Il demande au poëte une peinture non de l'amour turc, mais de l'amour [1]; l'histoire, non de tel ou tel cœur, mais celle du cœur humain. Segrais, simple narrateur, ne le satisfait pas à cet égard. Sans doute, s'il avait voulu mettre son récit en poëme, il en eût usé comme Racine, et suivi sa propre maxime que l'art doit corriger l'histoire pour l'embellir. *Breve confinium artis et falsi.* Ce principe condamne l'historien infidèle à la vérité par amour indiscret des beaux effets et de la mise en scène; mais il justifie les poëtes, dont le beau et le plaisir de l'âme doivent être le principal objet. Qu'on ne vienne donc plus dire qu'il faut, avant tout, respecter la couleur locale. Une œuvre poétique n'est pas une curieuse leçon d'ethnologie. Segrais, narrateur exact, a respectueusement reproduit la réalité, et, au fond, il est moins vrai, moins intéressant que Racine avec ses infidélités et ses mensonges.

> O l'utile secret que mentir à propos! (*Le Menteur.*)

C'est le moyen pour le poëte de donner à ses fictions la no-

1. « L'amour ne consistant que dans un attachement de pensée, il est certain qu'il doit être le même par toute la terre.... Il est vrai que se déterminant autre part que dans la pensée, le climat peut ajouter quelque chose; mais ce n'est que dans le corps. » (Pascal, *Des passions de l'amour.*)

blesse, la délicatesse, la beauté morale ou même pathétique souvent refusées à la réalité. L'impératrice reçoit Bajazet dans l'appartement même où couche Floridon, et avec l'agrément de Floridon; et, plus tard, après le supplice du prince, quels sont les sentiments et les rapports de ces deux amantes? La sultane ménage son ancienne rivale, de peur que les indiscrétions où le ressentiment pourrait la porter ne donnent de l'ombrage à l'empereur. De son côté, Floridon, coupable d'avoir aimé une victime du sultan, avait intérêt à dissimuler sa douleur, si elle en eut, et la haine que lui inspirait une rivale meurtrière. Elle feignit donc d'attribuer la mort du prince à la seule volonté d'Amurath, et « peu à peu elle fit sa paix, au point que la sultane la souffrit dans Constantinople. » Ces pactes de l'intérêt[1], ces ménagements de pure politique n'offrent-ils pas une fidèle image de la vie des cours? Triste réalité qui rabaisse l'âme et outrage les plus généreux sentiments de la nature! La gloire de la poésie est de voiler ces misères. Le Bajazet de Racine a refusé de tromper Roxane: il périt, mais il périt sans avoir consenti à aucune lâcheté; et Atalide, amante passionnée jusqu'à la fin, partage avec joie un trépas qu'elle reproche à son amour égoïste d'avoir causé. Dans Segrais, tout est prosaïque et presque bas. Ici tout est généreux et relevé.

Cette infériorité doit être constatée, mais non reprochée à l'auteur de la relation historique, et loin de le blâmer de s'être attaché à la réalité, on regrettera qu'il ne l'ait pas reproduite plus constamment. En effet, la nécessité réelle où il était de ne pas altérer le fond de l'intrigue, et l'obligation que lui imposaient les préjugés du temps d'introduire au sérail les mœurs galantes de la cour, l'ont amené à cette contradiction: la sultane aime d'abord en précieuse, puis en

1. Ces traités, ces amours politiques ne furent pas inconnus aux héros de la Fronde. (Cf. *Mad. de Longueville* de M. Cousin. La duchesse de Châtillon, Nemours et Condé).

Turque. De même, par un sentiment invincible de la vérité humaine, l'auteur lui prête une jalousie emportée. Elle veut se jeter au visage de sa rivale; elle médite « d'aller quérir un poignard » pour lui arracher le cœur. Puis, elle entre en accommodement, et, après la mort de Bajazet, elle s'attache à l'enfant du prince et de Floridon. Segrais eût mieux fait de laisser scrupuleusement à cette aventure ses couleurs originales, sans rien modifier, ou, comme Racine, de l'arranger entièrement à sa guise. Segrais y a donc mis trop ou trop peu du sien. Ses personnages semblent oublier la leçon qu'on leur a faite, et trahissent l'artifice en s'échappant parfois à eux-mêmes. La Roxane du poëte tragique ne se dément jamais. Aime ou meurs, voilà son humeur constante et le trait dominant de sa passion.

Concluons en un mot. La relation de Segrais est à la fois très-fausse et très-réelle. La pièce de Racine a moins de réalité et moins de fausseté. A ce double titre, elle est plus vraie, et partant plus intéressante et plus belle.

CHAPITRE IV.

ZAÏDE ET LA PRINCESSE DE CLÈVES.

QUELLE PART SEGRAIS A-T-IL PRISE AUX ROMANS DE MADAME DE LAFAYETTE?

Le bon accueil fait aux *Nouvelles françaises* ne fut pas étranger au dessein de Mme de Lafayette de composer ses romans. Elle voulut suivre la voie que le poëte son ami avait ouverte, et même elle le prit pour guide. Ainsi, quatre ans

après *les Nouvelles*, Segrais l'aidait à composer *Mademoiselle de Montpensier* (1660), puis *Zaïde* (décembre 1669) et *la Princesse de Clèves*, composée avant 1672, mais publiée seulement en mars 1678. Il s'agit de marquer avec le plus de précision possible la part de Segrais à ces compositions.

Il est inutile de s'arrêter longuement à *Mademoiselle de Montpensier*. Ce roman, premier essai de l'auteur, est, malgré ses beautés, inférieur aux deux autres [1], et la collaboration de Segrais à cet ouvrage n'offre rien de particulier. *Zaïde* et *la Princesse de Clèves* doivent attirer surtout notre attention. L'auteur des *Divertissements* n'a pas également contribué à ces deux écrits [2]. Lui-même en fait foi. Il souffrait d'être loué sur le premier, et disait volontiers ma *Zaïde*, jamais ma *Princesse de Clèves*. Les lecteurs avaient fait tout d'abord la même distinction. Bussy (décembre 1669) écrivait à Mme du Bouchet : « Je ne lis plus de romans depuis le collége; mais je me prépare à lire avec un grand plaisir celui de Segrais » (*Zaïde*); puis, en 1678, à Mme de Sévigné [3] : « Cet hiver, un de mes amis m'écrivit que Larochefoucauld et Lafayette nous allaient donner quelque chose de fort joli, » c'est-à-dire *la Princesse de Clèves*. Cette fois il n'est nullement question de Segrais, et, en effet, le poëte semble y avoir à peine mis la main. Après *Mademoiselle de Montpensier* et *Zaïde*, Mme de Lafayette n'était plus une écolière. Elle avait eu recours à Segrais, mais seulement pour quelques inventions de détail [4]. Ce fait-là du moins ne peut

1. Il offre un caractère d'un héroïsme peu vraisemblable (Chabannes), quelques traits de précieux, et, à certains égards, il rappelle encore un peu trop le *Cyrus*. Mais pour la délicatesse des sentiments et du style, c'est le prélude de Zaïde et de la Princesse de Clèves.

2. *Zaïde* ressemble bien plus aux *Nouvelles françaises* que *la Princesse de Clèves*. *La Princesse de Clèves* est à peine romanesque ; *Zaïde* l'est encore beaucoup, comme telle des Nouvelles de Segrais.

3. « Madame de Sévigné qui lui envoya cet ouvrage (il s'agit de Bussy et de *la Princesse de Clèves*), en était charmée. » (Segr., p. 71).

4. Les adieux de la princesse de Clèves à Nemours rappellent ceux de

être contesté. Valincour avait blâmé l'entrevue de Mlle de Chartres et de Clèves chez le joaillier. Il l'eût mieux aimée à l'église. Segrais répond à cette critique : « La raison pour laquelle je ne voulus pas prendre la peine de lui répondre, c'est qu'il n'avait aucune connaissance des règles de ces sortes d'ouvrages, ni de l'usage du monde ; et que je faisais beaucoup plus d'état de l'approbation de Mme de Lafayette et de M. de Larochefoucauld qui avaient ces connaissances en perfection[1]. »

Il avait plus de droits sur *Zaïde*, et cependant, à proprement parler, elle n'est pas lui. Ici les témoignages abondent. D'abord celui de Huet, le parrain de l'ouvrage : « Je l'ai vue souvent occupée à ce travail, et elle me le communiqua tout entier, pièce à pièce, avant que de le rendre public, et comme ce fut pour cet ouvrage que je composai le traité *de l'Origine des romans*, qui fut mis à la tête, elle me disait souvent que nous avions marié nos enfants ensemble[2]. » Mme de Lafayette elle-même confirme ce témoignage : « Je vous envoie le 3e et le 4e cahier de *Zaïde*. Ce dernier n'est point du tout corrigé ni revu ; ainsi vous y trouverez bien à mordre ; mais ne vous amusez pas aux expressions, et prenez seulement garde aux choses ; car, quand je l'aurai corrigé, vous y repasserez encore.... Je vous prie de croire que je suis votre servante et votre amie d'une manière dont je ne le suis de guère de gens[3]. » Encore un témoin : « On n'a pas raison de trouver à dire que vous ayez fait auteur de *Zaïde* Mme de Lafayette, et non pas feu M. de Segrais, puisque lui-même, comme je lui ai ouï dire, lui en attribuait l'honneur[4]. » Cette fois, écoutons Segrais lui-même : « *La Princesse de Clèves* est de Mme de Lafayette.... *Zaïde*, qui a paru

Zénobie à Tiridate. (Cf., p. 178, pour les analogies de la première *Nouvelle franç.* et de *la Princesse de Clèves.*)

1. Segr., p. 55, 70.
2. *Origines de Caen*, p. 409.
3. Billet de Mme de Lafayette à Huet, Biblioth. Imp. S. F. 5272.
4. Lettre du P. Fr. Martin à Huet, 10 février 1703.

sous mon nom, est aussi d'elle[1]. » Pourquoi dire alors ma *Zaïde?* Elle est sienne « pour la disposition du roman où les règles de l'art sont observées avec grande exactitude. » En d'autres termes, il a fait pour ce charmant ouvrage ce qu'il demandait à Chapelain de faire pour ses hymnes futurs. Il a aidé Mme de Lafayette à le « concerter; » il en a tracé le plan, arrêté le dessin et disposé les matériaux selon les règles du poëme héroïque. Au dix-septième siècle, un roman n'était régulier qu'à ce prix. Ainsi *Zaïde* dut se plier à la règle de l'unité d'année[2], recevoir des épisodes, respirer les beaux sentiments et montrer le vice puni, la vertu récompensée. A ce dernier égard, *Zaïde* ne prête pas plus à la critique que *la Princesse de Clèves*. Ce sont deux romans « sages, » et les plus rigoureux jansénistes en permettraient plutôt la lecture que celle de la réponse du P. Daniel aux *Lettres provinciales*[3].

Si Segrais n'avait contribué à la composition de *Zaïde* que par le plan régulier qu'il se flatte de lui avoir donné, ce serait bien peu de chose; mais plusieurs des fictions de l'ouvrage sont dues à son invention. Il serait difficile autrement d'expliquer ce passage du *Segraisiana*[4] : « M. le Prince avait voulu lire ma *Zaïde*, et j'ai trouvé qu'il était mieux informé que moi de la scène de mon ouvrage, connaissant parfaitement les personnages que j'y ai introduits, tant de l'Espagne, de la France que de l'Égypte, de Chypre et d'Asie, quoique ce fût dans un siècle dont tout le monde n'était pas obligé de savoir l'histoire. » Les analogies de *Zaïde* avec les *Nouvelles françaises* sont un nouvel argument en faveur de Segrais. Comme les *Nouvelles françaises*, *Zaïde* mêle la poésie et l'histoire, les aventures réelles et les imagi-

1. Segr., p. 7.
2. *La Princesse de Clèves* n'a rien perdu à secouer le joug de cette loi prétendue.
3. Gordon de Percel (Lenglet Dufresnoy) 1674-1755 (*De l'usage des romans*, I, 13). Cf. Segr., p. 145.
4. Segr., p. 67, 68.

naires. Comme Segrais, Mme de Lafayette se plaît à peindre l'amour sous de mélancoliques aspects[1]; tous deux en représentent vivement la douceur, mais plus vivement encore les déplaisirs. Chez l'un et l'autre la jalousie joue un rôle considérable, et aboutit quelquefois à des catastrophes sanglantes. Alphonse Ximénès[2] tue son ami comme d'Aremberg le comte d'Almont; et si l'on veut entrer dans le détail des fictions, le déguisement de Zabelec, la prédiction du tireur d'horoscope à Zaïde, le naufrage de la barque de Zaïde et de Félime, les enlèvements par les pirates, ces divers moyens employés dans les *Nouvelles françaises* appartiennent vraisemblablement à Segrais. Enfin cet Alamir si fidèle à son inconstance ne rappelle-t-il pas le Démocarès coquet et volage de la *Bérénice?* Et la discussion galante entre dom Garcie, Ramire et Consalve[3] n'est-elle pas un souvenir des divertissements d'Aurélie?

Quand même Segrais n'aurait pas contribué directement aux romans de Mme de Lafayette, il faudrait toujours reconnaître qu'ils lui sont dus en partie. Les *Nouvelles françaises* servent de transition entre les compositions romanesques de d'Urfé, de Mlle de Scudéry et les romans familiers, intimes de Mme de Lafayette. Elles ont rendu possibles ces derniers ouvrages, comme les exercices littéraires du salon de la marquise de Sablé ont provoqué les *Pensées* de Larochefoucauld; comme la littérature des *Portraits* a mis Labruyère sur la voie de ses *Caractères*. C'est là un titre incontestable, dont il faut savoir gré à l'auteur des *Nouvelles françaises*.

Toutefois, quoi que Segrais ait pu faire, la part de Mme de Lafayette reste de beaucoup la plus belle, et le poëte eût été bien présomptueux de dire : « *Zaïde* est faite, il n'y a plus qu'à l'écrire. » A Segrais reviennent le dessin général, l'agencement des parties, les inventions ingénieuses ou galantes;

1. Cf. l'*Histoire de Zénobie* et *l'Athis*. — 2. *Zaïde*, t. I, p. 335.
3. *Zaïde*, t. I, p. 154.

à Larochefoucauld, les pensées et les maximes, ce qu'il y a de fort et de plus grave. Mais une main de femme pouvait seule écrire des pages si délicates et si touchantes. Si le penseur ou l'académicien avait pris la plume, malgré l'échange des pensées et des sentiments des trois amis, l'ouvrage n'aurait pas eu la même beauté, le même charme. Chacun d'eux y a laissé son empreinte à divers titres, mais celle de Mme de Lafayette domine. Ils y ont mis leur esprit ou leur savoir; elle y a mis tout son cœur (*a*),

ÉGLOGUES.

Les *Nouvelles*, les *Poésies légères* et la traduction de l'*Énéide* n'ont pas moins contribué que les *Églogues* à établir la réputation de Segrais au dix-septième siècle. Cependant Segrais est surtout à nos yeux le poëte des églogues. Cette restriction n'est pas très-équitable, et les contemporains lui rendaient plus complète justice. Mais la postérité qui, dans le lointain du passé, voit et juge les écrivains par leur côté le plus saillant, a négligé les autres titres du poëte, et s'est arrêtée à sa qualité la plus éminente. Segrais, en effet, est avant tout un poëte bucolique. Dès l'âge de vingt et un ans, il s'était fait berger avec Théocrite et Virgile, sans attendre, pour imiter le poëte grec, que Huet lui fît l'éloge de ses idylles. Il y a dans les mémoires de l'évêque d'Avranches un passage qu'un familier de Segrais ne peut lire sans sourire. A l'entendre, c'est lui qui, un beau jour, révéla les beautés du poëte de Syracuse à Segrais, et lui donna l'idée de l'imiter. Segrais apparemment n'y pensait guère ; mais il goûta le conseil, et, sur la foi de Huet, s'improvisa poëte bucolique. Bien lui en prit ; car il cultiva l'églogue « avec un succès qui lui assure la palme sur tous ses rivaux[1]. » Si Huet avait en effet

1. *Mém. de Huet*, t. III, p. 91.

cueilli de sa main ce rameau d'or dans les bocages de Théocrite pour le donner à Segrais, on lui en serait très-obligé; mais il n'en est rien. Une question de Segrais à Huet sur l'origine des romans pouvait donner naissance à l'ouvrage de ce nom; mais ce n'est pas un bon avis de Huet qui fit de Segrais un poëte pastoral[1]. Né ami des Muses forestières, il passa au milieu d'elles sa première jeunesse, et depuis, le pasteur de l'Orne reparut toujours à quelque signe en lui. Son imagination se plaisait aux tableaux rustiques, et son âme douce et naïve aux innocentes peintures de la vie des champs.

Le dix-septième siècle les aimait comme lui, mais pour une autre raison. Car c'est le privilége de la poésie pastorale de plaire non-seulement aux esprits champêtres, mais encore et surtout à ceux que leurs passions mondaines privent des biens qu'elle décrit[2]. A ce titre, le dix-septième siècle devait la goûter vivement. Et en effet, il semble n'avoir pu s'en rassasier, tant il en applique la forme aux sujets les plus divers. Était-ce seulement une mode, et le désir d'imiter l'Italie? Non, les modes n'ont pas si longue vie en France, et une cause plus profonde, plus durable, soutenait la poésie pastorale au temps de Louis XIV. Jamais le goût des plaisirs du monde, les remuements de l'ambition n'eurent plus de vivacité, et jamais aussi l'amour du repos et les imaginations pastorales ne furent plus communs. Et ce n'étaient pas seulement les poëtes qui s'écriaient avec Horace : « O campagne, quand pourrai-je te revoir!... » mais encore les plus fiers traitants, à l'exemple d'Alfius; et comme le peuple à Rome aimait, après les jeux du cirque, à entendre déclamer une églogue de Virgile, de même à Paris les théâtres voyaient les bergers

1. En 1645 (date des deux premières églogues), Huet avait quinze ans et Segrais vingt et un.

2. « J'ai vu que la vie primitive était le rêve, l'idéal de tous les hommes et de tous les temps.... L'art, ce grand flatteur, ce chercheur complaisant de consolations pour les gens trop heureux, a traversé une suite ininterrompue de bergeries. » (G. Sand, préface de *Franç. le Champi*.)

souvent mis en scène et toujours applaudis. Si le gros du public sentait ainsi, que devait-ce être parmi les grands? Mademoiselle nous l'a déjà fait voir, et cet incident de son voyage aux Pyrénées nous instruit mieux ici que toute réflexion. On se rappelle la disposition d'esprit où les événements l'avaient mise. Au sortir des prouesses de la Fronde et de l'exil, elle voit le jeune roi qu'elle avait espéré jadis épouser, près de s'unir à l'infante. Toute la cour ne respire que joie et fêtes et riants projets, en prévision de l'avenir. Cependant elle est seule et souffre de sa solitude. Elle s'arrête à une fenêtre d'où elle découvre un frais paysage, avec les Pyrénées à l'horizon, et elle rêve; elle va se promener sur le bord de la mer où elle rêve encore; elle songe aux ennuis, aux déceptions de la cour, et à la douce vie que mèneraient, en bergers, au milieu de si belles campagnes, des gens qui n'en auraient pas été rebutés. Toute pleine de ces idées, elle regagne son logis, et écrit à Mme de Motteville des lettres qui, à l'amour près, sont des fictions pastorales. Cette circonstance de la vie de Mademoiselle donne le secret du succès de la pastorale au dix-septième siècle. On l'aimait à la cour comme fait ici la princesse, et pour des motifs analogues. Or la cour, rendez-vous de l'élite de la société française, en était à elle seule une bonne partie[1], et communiquait bientôt ses goûts au reste de la nation.

Toutefois il est bien malaisé à une société polie quelquefois jusqu'au raffinement de songer à embrasser, même en idée, la vraie vie de village; à un galant marquis de se déguiser en berger, sans qu'il y paraisse rien. Le siècle de Louis XIV aimait aller aux champs, mais à condition d'y vivre à sa guise, et de ne prendre de ce nouveau régime que ce dont il s'accommodait. Ainsi la république champêtre de Mademoiselle, c'était la cour en villégiature, avec tous ses

1. Mademoiselle dit, en parlant de la cour : « Toute la France est venue me saluer. »

plaisirs, et sans les intrigues et les incommodités de la vie du grand monde. Ce goût de la campagne et de la poésie bucolique n'avait donc rien de naïf, et si le courtisan s'écriait volontiers : « Heureux l'homme des champs ! » c'était seulement parce que ces fortunés pasteurs ignorent la servitude des grands emplois, l'humiliation des petits, les labeurs et les déboires de l'ambition. Le repos, le repos, voilà ce qu'il demande à toute la nature ; mais les prés, les collines, les fontaines, et les mugissements de la génisse, tout cela ne le touche guère : *Non omnes arbusta juvant, humilesque myricæ ;* il n'aime pas les champs pour eux-mêmes, mais en haine et par dégoût de la ville, et il n'en tire qu'un plaisir de réflexion, dont il jouit en moraliste, sinon en mondain blasé.

Bientôt ce repos même ne lui suffit plus, et cet apaisement des passions si ardemment souhaité le fatigue. Il lui suffit d'avoir tiré son âme de ces grands mouvements qui la secouaient dans le monde ; lui faudrait-il donc encore la sevrer sans pitié de tous ses plaisirs ? Ce n'est pas à ces conditions que les illustres dames du dix-septième siècle entraient dans les couvents, et la marquise de Sablé, par exemple, eût été fort chagrine d'avoir à imiter à Port-Royal le parfait détachement des solitaires. Le courtisan fait de même à la campagne ; loin de lui la pensée d'émonder, de tronquer impitoyablement son âme. Il tranchera les rameaux dont les jets trop vigoureux l'épuisent, mais il épargnera les plus tendres tiges, et même aura plaisir à les cultiver. « Qu'une vie est heureuse, disait Pascal, quand elle commence par l'amour, et qu'elle finit par l'ambition ! » L'ami des champs dit le contraire. Il a voulu se guérir de l'ambition, sa passion la plus importune, mais non pas de celle qui par-dessus tout l'enchante[1] ; et c'est la peinture de l'amour, avec l'image du repos, qu'il demande à la poésie bucolique.

1. « Sur les théâtres de Londres on bat des mains au mot de patrie, et sur ceux de Paris à celui d'amour. » (*Voltaire.*)

Ainsi comprise, l'églogue court le risque d'être bien peu champêtre. Les champs n'y sont plus qu'une mise en scène de convention, un décor employé par convenance ou même nécessité. « Si l'on pouvait placer ailleurs qu'à la campagne la scène d'une vie tranquille et occupée seulement par l'amour, de sorte qu'il n'y entrât ni chèvre, ni brebis, je ne crois pas que cela en fût plus mal. Les chèvres et les brebis ne servent de rien ; mais comme il faut choisir entre la campagne et les villes, il est plus vraisemblable que cette scène soit à la campagne[1]. » Le berger des églogues devra donc se résigner à conduire un troupeau, mais sans plus tenir que Fontenelle à ses moutons. Son premier devoir est de bien chanter ses amours : car sa houlette est de bois de myrte[2], et cet emblème de Vénus oblige. Cependant n'y a-t-il rien au-dessus de ces langueurs pour faire sentir le charme de la pastorale, et n'est-ce pas un mensonge de m'annoncer une poésie champêtre et de me donner des soupirs ? Que n'entends-je plutôt le murmure des fontaines, le frémissement de la feuillée, ou le bourdonnement des abeilles ?...

.... O ubi campi!
.... O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!

Voilà ce que je cherche dans la poésie pastorale du dix-septième siècle, mais le plus souvent je ne l'y trouve pas.

Avec cela, elle est peu naïve, et fait bon marché de l'ingénuité de ses personnages. « Nous n'avons que faire de changer nos idées pour nous mettre à la place des bergers amants : à la scène et aux habits près, c'est notre portrait que nous voyons[3]. » Il n'est que trop vrai, et comme les honnêtes gens du dix-septième siècle sont galants, spirituels, et tiennent médiocrement à voir « la nature en chemise[4], »

1. Fontenelle, *Réflexions sur l'Églogue.*

2. *Et pastoralem præfixa cuspide myrtum.* (Énéide.)

3. Lamotte.

4. Vauquelin, préface des *Idillies et Pastorales.*

les bergers qui les remplacent, forts de l'aveu de Lamotte, tranchent des mêmes airs, et chantent leurs belles en galants pourvus d'une tabatière de bel-esprit[1].

Telle était au dix-septième siècle la théorie la plus accréditée de la poésie bucolique[2], et Segrais n'a pas toujours su s'affranchir des défauts qu'elle lui imposait. Il les condamnait pourtant, et dans la préface des églogues, il se reproche de ne s'être pas attaché « à une entière imitation des choses antiques, comme à la règle la plus juste que l'on puisse choisir. » Mais que faire? « C'est un assez grand déplaisir d'être assuré qu'on fait bien, et d'avoir le malheur de ne pas plaire.... Si une chose est écrite avec conduite, avec grâce et avec naïveté, tous les demi-beaux esprits qui n'y voient point le brillant des fausses pointes, ou qui ne se sentent point piqués par quelque figure fausse comme leur sens, ne font pas grand cas de l'ouvrage, ni de l'auteur. » Segrais n'a pas le courage de braver ces mépris, et ne se soucie guère de rester sans lecteurs,

Et de ses tristes vers admirateur unique.

S'il avait osé braver le goût du temps, et suivre fidèlement les pas de Théocrite, qu'auraient dit ces enjoués, ces doucereux qui chagrinaient Corneille, intimidaient Racine, et dont, avec Molière, l'intrépide Boileau seul eut raison? Segrais, séduit au bruit flatteur de sa renommée, transige avec leur méchant goût, par faiblesse, mais avec colère. On le voit au mécontentement où il est de lui-même, et dont il se venge en relevant avec vivacité le mauvais sens de ces faux oracles, écoutés « dans le cabinet de la reine et dans ces superbes ruelles où l'on juge si souverainement de tant de belles choses que l'on n'y entend guères. » Néanmoins, Segrais met une approbation si aveugle en balance avec les suffra-

1. *Parnasse réformé* de Guéret, p. 92.
2. Boileau donne de meilleures règles, mais en 1674, seize années après la publication des *Églogues* de Segrais.

ges de la postérité : « Il semble qu'il soit incompatible d'écrire pour ce siècle-ci, et pour ceux qui sont à venir. » C'était donc beaucoup risquer. Heureusement, en dépit des petits-maîtres, ses églogues ont encore de quoi plaire aujourd'hui, et l'auteur ne se flattait pas quand il écrivait à Huet : « Une belle et jeune Chimène qui animerait le peu de génie qui est en moi, et un grand maître.... qui le soutiendrait et dirigerait, me pourraient faire parvenir à quelque gloire, s'il y a en France à faire des églogues[1]. » Oui, même en France, on en peut faire, et Segrais l'a prouvé. Sans doute, ses églogues n'ont pas la fraîcheur champêtre et la simplicité du poëte de Syracuse; mais si jamais bergers d'églogues ont dû se faire pardonner de ne pas plus ressembler aux personnages de Théocrite que les Arcadiens chanteurs de Virgile aux durs Sabins des Géorgiques, ce sont assurément les bergers de Segrais. L'étude critique de ses églogues en offre le témoignage.

Segrais les a toutes[2] puisées à la même source, l'amour. Théocrite et Virgile avaient pourtant donné au genre des limites moins étroites(*a*); mais les imiter eût été, aux yeux de Segrais, un coup d'autorité trop périlleux. Ses contemporains goûtaient peu ce qui n'était que rustique, et à la place de petits drames naïfs, de scènes gracieuses empruntées à la vie des bergers ou à la nature, ils demandaient au poëte bucolique de peindre leur passion favorite. A l'exception d'un seul « très-peu voluptueux, » tous les poëtes la célébraient à l'envi : Segrais mêla sa voix à cet hymne universel[3]. Comme la source de ses vers était vive, il réussit du moins à dissimuler l'uniformité de la matière. L'esprit s'épuise vite à

1. Lettre à Huet.
2. A l'exception de la septième et de la huitième églogue. L'une est un éloge allégorique de la paix, et l'autre célèbre les louanges d'Adélaïde de Bavière.
3. Parmi les idylles de Théocrite, Louis XIV avait surtout remarqué *la Quenouille*, la plus galante; et Racine préférait à toutes les autres la *Pharmaceutria*, qui est la plus passionnée.

dire de jolies choses, mais non le cœur à s'épancher, et Segrais, dans ses églogues, se contente le plus souvent d'écouter son cœur. C'est là sa muse inspiratrice ; elle dicte, et il écrit. Lui-même se rendait volontiers ce témoignage : les passions de ses bergers sont les siennes, et il a cultivé la pastorale, plutôt afin d'exprimer ses sentiments, que dans l'espoir de quelque approbation[1]. Ses bergers s'en ressentent, et ont un plus solide mérite que ces vertus pastorales, timidité flatteuse, langueurs élégantes, dont se piquent les Céladons vulgaires ; leur passion est sincère et s'exprime en vers d'une douceur touchante :

Doux et beaux sont les jours que l'on passe en aimant !
. . . .
Sur ce vert alizier vois ces deux tourterelles
Se chercher, s'approcher et trémousser des ailes ;
Si l'une des deux fuit, soudain l'autre suivra,
Et tant qu'elles vivront ce plaisir durera.
Aminte, approche-toi de ce plaisant bocage,
Entends de ces oiseaux l'agréable ramage.
Ce qu'ils chantent la nuit, ce qu'ils chantent le jour,
Aminte, tout cela ne parle que d'amour.
Chantez, petits oiseaux : nul danger, nulle crainte
N'interrompe jamais votre amoureuse plainte.
Chantez, petits oiseaux, et puissé-je toujours
Avecque vous chanter mes fidèles amours.

Cette quatrième églogue, sorte d'hymne à l'amour, respire une tendresse où n'atteindront jamais les faiseurs d'églogues poudrées et mouchetées :

Leurs vers sont de l'esprit et les tiens sont du cœur.

Gallus, dans son désespoir, voulait se retirer au fond des antres les plus profonds ; de même le berger de la cinquième églogue :

Lieux sauvages et solitaires,
De mes tristes ennuis les seuls dépositaires ;

1. Préface de la Traduction de Virgile.

Antres affreux, noires forêts
Qui voyez de mes maux l'extrême violence,
Gardez toujours pour moi ce tranquille silence :
Promettez-moi, rochers, d'être discrets.

Et ailleurs :

Ce berger, accablé de son mortel ennui,
Ne se plaisait qu'aux lieux aussi tristes que lui.

Vers naturels et touchants, que Boileau trouvait beaux. Le critique ne devait pas moins admirer ceux-ci :

Sous ces feuillages verts, venez, venez m'entendre;
Si ma chanson vous plaît, je vous la veux apprendre.
Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant,
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimait tant!

« Je ne vois rien de si tendre, ni de si mignon dans tout Alexis, et en effet ces 2 vers valent 2000 écus de pension [1]. » Le prédicateur, galant auteur et critique qui parle ainsi, est homme de lettres et non ministre des finances : on le voit à sa libéralité; mais Richelieu a payé aussi richement de détestables sottises.

La tendresse de Segrais n'a rien de cette sensibilité pleine de larmes de plusieurs idylles de Gessner, ou des poésies lyriques de certains modernes. Des pleurs parfois lui échappent, mais mêlés d'un sourire [2]. Souvent Segrais lui donne un tour gracieux ou galant, mais d'une galanterie affectueuse qui unit, dans une juste mesure, l'émotion et l'esprit. Le dix-septième siècle goûtait l'amour ainsi, et un amant sans esprit, eût-il brûlé du plus beau feu du monde, était

1. Lettre d'Ogier à M. Lenquetz.
2. Dans l'*Aminte*, Vénus dit de l'Amour :

.... Nel suo viso
Vedi quasi in un punto
E le lagrime, e 'l riso.

Ce Cupidon est celui de Segrais.

jugé très-imparfait. Les grands transports ne peuvent longtemps se soutenir, et la tendresse la plus robuste se fatigue à la fin, si l'esprit et ses grâces ne viennent l'aviver. Boileau n'a-t-il pas dit de l'idylle?

Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille.

C'est là le secret des bergers de Segrais. Veulent-ils louer la beauté de leur maîtresse?

Un gai zéphyre nous caresse ;
Tout nous charme, tout plaît, et tout rit dans ces lieux.
Berger, tu crois que l'hiver cesse?
C'est le moindre effet des beaux yeux
De ma belle maîtresse.

Déjà le Tircis de la première églogue avait dit :

Les fleurs ne peuvent naître ailleurs que sous vos pas,
Et le printemps n'est point où l'on ne vous voit pas.

A l'appât de cette louange délicate il en ajoute naïvement un autre :

N'ai-je point quelque agneau dont vous ayez désir?

Puis il mêle la finesse et l'ingénuité :

Si vous vouliez venir, ô miracle des belles,
Je vous enseignerais un nid de tourterelles :
Je vous les veux donner pour gage de ma foi,
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.

Cette union de la tendresse et de la grâce galante se rencontre surtout dans la cinquième églogue. Faut-il le reprocher à Segrais, et une fois encore le tancer d'avoir de l'esprit? Ce serait trop de sévérité. Il lui suffit d'être poli sans afféterie et délicat sans mignardise :

Timarette s'en est allée!
L'ingrate, méprisant mes soupirs et mes pleurs,
Laisse mon âme désolée
A la merci de mes douleurs.

Je n'espérai jamais qu'un jour elle eût envie
De finir de mes maux le pitoyable cours;
Mais je l'aimais plus que ma vie,
Et je la voyais tous les jours.

A l'exemple des bergers de Virgile, Lisidor et Eurilas se donnent la réplique dans de jolis couplets, aux mètres variés. Tel d'entre eux forme à lui seul une gracieuse odelette, comme dirait Vauquelin :

Un jour assis au bord d'une onde claire et nette,
Où faisait un bouquet l'aimable Timarette,
Jaloux des fleurs qu'on lui voyait tenir :
Pourquoi, dis-je, comme Narcisse,
Par quelque effet de ton caprice,
Ne puis-je, Amour, une fleur devenir ?
Quoique pourtant aimer autant que j'aime,
Ce ne soit point s'aimer soi-même.
Lorsqu'en ces lieux arriverait
Cette jeune merveille,
De sa divine main elle me cueillerait,
Et, me cueillant, elle me baiserait
De sa bouche vermeille,
Et sur son sein peut-être, après ce doux baiser,
Elle me ferait reposer.

Les vers des églogues n'ont pas toujours la naïveté de quelques-uns de ces couplets, et en les lisant, une parfaite précieuse ne serait pas toujours soumise au supplice de la simplicité. Le bel esprit y remplace çà et là le bon esprit, et l'on y trouve une fois ou deux les soleils, les feux et la glace de la poésie italienne, et ces regards mourants qu'Arnolphe empruntait aux galants à la mode pour séduire la froide Agnès. Mais ces taches sont rares dans les églogues, et l'auteur s'y souvient de Virgile plus volontiers que de Guarini.

Parfois Segrais renchérit sur Virgile, mais impunément pour le bon goût. Seulement à la simple naïveté il substitue quelque trait de tendresse. Ainsi dans le poëte de Mantoue

Corydon et Thyrsis, Ménalque et Damétas se disputent le prix du chant en bergers ingénus : une génisse ou une coupe de bois ciselé attend le vainqueur. Aux yeux de Segrais c'est là une « frivole victoire. » Eurilas et Lisidor contestent seulement « de leurs vives douleurs. » Fontenelle qui sait si bien le fin du fin, le fin des choses, ne s'arrête pas là. Chercher à gagner deux chevreuils et leur mère, « méprisable gloire » bonne pour des « temps plus grossiers ! »

Il fallait (ô loi plus sévère,
Et que n'eût-il pas aimé mieux !)
Que du berger vainqueur il chantât la bergère.

Ces traits caractérisent assez bien les trois poëtes à un certain égard : où Virgile est naïf, Segrais est tendre, et Fontenelle galant raffiné.

En dehors des sentiments, et dans la forme même dont Segrais les revêt, on trouve des traces de cette inclination du poëte à substituer quelque chose à la pure naïveté. Ce ne sera plus ici la tendresse, mais l'éclat de la poésie. Ce caractère du reste se retrouve même dans Virgile, et l'imagination italienne (tout aussi vive, quoique plus réglée, chez les anciens poëtes italiens que chez les modernes) lui fait exprimer des pensées tendres en fortes images où le coloris domine la passion. Phillis paraît? tous les bois reverdissent. Le bel Alexis s'éloigne? les fleuves se dessèchent. Si ces belles hardiesses avaient besoin d'excuse, on pourrait dire que Corydon et Thyrsis font assaut de poésie et non de tendresse. Mais les bergers de Segrais contestent seulement de leurs vives douleurs, et cependant leur langage est au moins aussi hyperbolique. Le poëte se complaît dans ces images, et épuise ses plus brillantes couleurs à décrire ces gracieux prodiges. La poésie y trouve son compte; mais, s'il est permis d'exprimer ce scrupule, la naïveté pastorale en pâtit. La poésie bucolique appartient au genre tempéré, et quand elle s'échappe en ces vives saillies, elle perd la douceur que tout

chez elle, style et pensées, doit respirer (*a*). Ainsi pensait le poëte qui donnait cette fraîche et simple définition de l'idylle ou églogue :

Telle qu'une bergère aux plus beaux jours de fête
De superbes rubis ne charge point sa tête....

Je veux ici, aurait dit Fénelon, une lumière douce qui réjouisse et repose ma vue, et non des éclairs qui l'éblouissent. Racan a donné à ses bergeries cette splendeur voilée; ses vers sont bien des vers, mais des vers de pastorale toujours simples et naïfs. De même dans Gessner (car il y a tant de poésie dans ses idylles en prose qu'on a le droit de le comparer aux poëtes proprement dits). Mais cette poésie, il sait la mesurer à propos, ici brillante, là radoucie, de peur de heurter la naïveté imposée aux sentiments des personnages[1]. « En t'écoutant, j'étais fâché que les oiseaux t'interrompissent par leur ramage; j'étais fâché que le ruisseau continuât de murmurer. » Qu'aurait dit à sa place l'auteur des églogues?

Doux ruisseaux, coulez sans violence,
Rossignol, ne vante plus ta voix,
Taisez-vous, zéphyrs, faites silence:
C'est Iris qui chante dans ces bois[2].

« Vois les branches de cet églantier couvertes de grains d'un rouge éclatant; vois ces pommiers entourés de pampres verts et chargés de fruits. O Chloé!... que peut-on souhaiter de plus? Mais hélas! si tu ne m'aimes pas, un brouillard sombre couvrira cette belle campagne. » Simplicité touchante que ne valent pas, à nos yeux, ces hardiesses à l'italienne :

Qu'en ses plus habits l'Aurore au teint vermeil
Annonce à l'univers le retour du soleil,

1. La pastorale a le droit d'être très-hardie, très-brillante, mais seulement quand elle décrit la nature. Gessner a observé cette distinction.

2. S'il en faut croire Boursault, Boileau ne trouvait rien de plus beau

Et que devant son char ses légères suivantes
Ouvrent de l'Orient les portes éclatantes;
Depuis que ma bergère a quitté ces beaux lieux,
Le ciel n'a plus ni jour ni clarté pour mes yeux.

Segrais fait trop d'honneur à ses bergères en supposant que leur absence trouble ainsi les lois de la nature. En général, la poésie perd en expression pathétique, en sentiment, ce qu'elle gagne en éclat (*a*). L'âme est malaisément émue en même temps que l'imagination éblouie. Ces deux genres de beautés ne vont guère mieux de compagnie qu'une mélodie pénétrante et d'éloquentes paroles. Voulez-vous donc, dira-t-on, bannir la poésie de la pastorale? A Dieu ne plaise, mais seulement la poésie étincelante. Atticus pouvait sans affectation offrir de simples légumes à ses convives dans une vaisselle à jour; mais il y en aurait eu à les leur servir dans des plats d'or ou d'argent[1].

Quand l'églogue se borne à chanter l'amour, elle se confond bientôt avec l'élégie. Ce berger qui soupire ses peines dans ce bocage, c'est Gallus[2], c'est Segrais exprimant ses propres sentiments. A la scène et au costume près, Tircis, et Eurilas sont donc des poëtes élégiaques. Les églogues de Virgile, remarque Dubos, font le même plaisir après vingt lectures, tout en n'ayant rien de nouveau à nous apprendre, parce qu'elles intéressent comme l'élégie à des personnages dont on partage les sentiments. Ce charme de la poésie élégiaque se retrouve dans les églogues de Segrais. Elles sont plus véritablement élégiaques que ses élégies, pièces froides et contournées dont on citerait à peine quelques bons vers.

Campistron a fait un éloge excessif de ces élégies en y trouvant « toute la galanterie d'Ovide, et la tendresse de Tibulle. » Ce dernier trait convient beaucoup mieux aux

que ces quatre vers, dans le genre lyrique, chez les Grecs et les Latins. Boursault triomphe de ce jugement et en conclut que les modernes sont capables, quoi qu'on en dise, de surpasser les anciens.

1. *Ad Atticum*, VI, 1.
2. Dixième églogue de Virgile, vers 16.

églogues, où Segrais rencontre le ton et les sentiments de l'élégie sans les chercher. Cependant l'élément lyrique n'y domine pas, comme dans ces pièces de la comtesse de la Suze qui, malgré les noms champêtres des personnages, sont des élégies pures. Le caractère bucolique y demeure nettement marqué. C'est la lyre de Tibulle, mais aux mains des bergers.

Quelques-unes des églogues de Segrais (1re, 4e), sont un simple chant d'amour. D'autres y ajoutent une petite scène réelle ou figurée (2e, 3e, 6e). Le drame s'unit alors à l'élégie, et donne à la composition un double attrait. Timarette et Eurilas sont pris tous deux de jalousie ; Eurilas se plaint de sa volage bergère, et celle-ci lui répond :

.... Jeune et sans malice,
D'un trop rusé berger j'ignorais l'artifice ;
Crédule jusqu'à croire à tous ses vains discours,
Et qu'il était encor d'éternelles amours.

Cet échange de reproches continue, avec moins de colère que de regrets. Des deux parts c'est l'amour piqué, mais c'est avant tout l'amour :

Cypris, c'est toi qui rends ma bergère infidèle ;
J'ai juré mille fois que tu n'es pas si belle.

Et Timarette laisse échapper ces mots :

Que n'es-tu moins trompeur !... Que veux-je dire, ô Dieux ?

Elle ne souhaite rien tant que de le croire fidèle, mais elle n'ose avouer trop tôt sa défaite en renonçant subitement à son dépit. Qu'on lise l'églogue entière ; elle est d'une vérité charmante : l'auteur du *Dépit amoureux* n'a guère trouvé mieux. Chez les deux poëtes ce drame du cœur est conduit avec la même délicatesse, et la réconciliation aussi habilement ménagée. Au moment où la paix semble faite, un dernier mot échappe qui provoque une réplique, et

quelque temps encore, on ne sait si les hostilités vont se renouveler ou finir. Mais insensiblement les derniers restes de l'orage s'apaisent; Timarette sourit, en signe de nouvelle alliance, et le lien un moment rompu est renoué mieux que jamais :

> Un vieux Faune en riait dans sa grotte sauvage.
> Tels sont les jeux d'amour, disait-il, et jamais
> Ces guerres ne se font qu'on n'en vienne à la paix.

Cette pièce peut donner une idée du talent bucolique de Segrais. Si ses bergers se contentent de la demi-vérité exigée de la pastorale et ne sont pas de vrais bergers, ses amoureux sont au moins des amoureux véritables. On en trouve la preuve dans cette deuxième églogue, que Boileau semble avoir eue présente à l'esprit quand il disait de l'idylle :

> Elle peint des amants la joie et la tristesse,
> Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.

Perrault se prévalait des églogues « galantes » de Fontenelle pour établir que les modernes savaient trouver des beautés inconnues aux anciens. Il eût mieux choisi son exemple, s'il eût opposé cette églogue à celles de Virgile où l'on voit des bergers aux prises. Thyrsis et Corydon usent de ces provocations et ripostes piquantes; mais ils songent seulement à se ravir le prix du chant, et ils célèbrent à la fois les amours de Polyphème et les leurs. Ce défi poétique ne peut donc offrir l'intérêt d'une picoterie entre amants jaloux. Cet art de tisser de petites scènes d'amour émues, gracieuses et piquantes est familier à Segrais. Le poëte le devait en partie au commerce galant des deux sexes et à l'esprit de politesse de son temps. Mais où le trouver dans les églogues de Virgile? Nulle bergère n'y paraît sur la scène, et d'ailleurs, si Gallus pouvait apprendre cette exquise délicatesse auprès de Lycoris, en était-il de même de Corydon et du bel Alexis?

La troisième églogue est digne de la seconde. Les premiers vers, d'une naïveté toute pastorale, montrent un berger qui, au lever de l'aurore, confie son troupeau au fidèle Tityre. Le jour est venu où il doit aller vers sa belle. Déjà il est en route ; chemin faisant, il rêve à sa bergère, et impatient, lui envoie d'avance ses vœux sur l'aile des amours :

Enfant, maître des Dieux [1], qui d'une aile légère
Tant de fois en un jour voles vers ma bergère,
Dis-lui combien, loin d'elle, on souffre de tourment.
Va, dis-lui mon retour; puis reviens promptement
(Si pourtant on le peut quand on s'éloigne d'elle)
M'apprendre comme elle a reçu cette nouvelle.

Puis il songe au sourire, aux caresses qui l'attendent. Mais voici qu'au milieu de ces riantes images, la défiance lui fait sentir sa vive pointure :

Un amant sans dormir se forme bien des songes.

Mais non, Amire est fidèle. Pourquoi s'affliger de vaines pensées? L'espoir est un meilleur compagnon de route, et notre berger se remet à rêver :

O les discours charmants! ô les divines choses
Qu'un jour disait Amire en la saison des roses!

Le berger s'abandonne à ces plaisants souvenirs en suivant les détours du *celtique Méandre*. C'est l'Orne dont Segrais, dans sa première jeunesse, aimait à fréquenter les rives, et qui peut-être l'a vu plus d'une fois suivre le même sentier et les mêmes pensées.

Car pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.

1. *Sancte puer*, (Catulle). Cf. huitième églogue :

Vole d'un vol léger, discret amant de Flore,
Porte mon humble offrande à l'objet que j'adore.

Une idylle si naïve, si vraie, a dû être faite moins d'imagination que de souvenirs (*a*).

La sixième églogue décrit encore une scène d'amour, mais cette fois d'amour tragique. Ce n'est pas ici une tendresse à s'amuser à des roses, des fruits ou des boucles de cheveux ; c'est la passion et toutes ses fureurs [1]. Ce berger est fou de douleur ; il va peut-être attenter à sa vie, mais l'excès même de ses transports vient à propos lui faire perdre connaissance : invention malheureuse, due à un désir indiscret d'étendre les limites d'un genre naturellement borné. Comme si Virgile [2], successeur immédiat de Théocrite, eût craint de le voir déjà s'épuiser, il l'avait enrichi de beautés élégiaques (2e, 8e, 10e, égl.), allégoriques (*b*) (1re égl.), épiques (Silène) ou d'un lyrisme élevé (Pollion). Segrais voulut à son tour varier un thème tant de fois répété, et ouvrir des voies nouvelles. D'abord, à l'exemple de Vauquelin, il avait mêlé l'églogue pure et l'idylle cultivées séparément par Théocrite. Ce mélange avait de bonne heure rajeuni la poésie bucolique en France, et Boileau l'avait consacré de son autorité en confondant l'églogue et l'idylle dans de communs préceptes. Aussi disait-on indifféremment les églogues ou les idylles de Segrais, et cela sans révoquer en doute sa qualité de vrai poëte bucolique. De plus, il avait fait de l'églogue et de l'élégie deux sœurs étroitement unies, et donné la variété des mètres lyriques à leurs chansons. Il avait encore prêté à ses bergers des passions un peu agitées et troublées par la douleur [3], afin d'empêcher la pastorale de se traîner, comme l'aurait voulu Rapin, sur l'éternelle description de la sérénité de l'âge d'or. Mais de là aux éclats d'un désespoir tragique, il y a loin, et jeter au milieu de riantes campagnes un misérable dont la douleur forcenée inspire moins

1. ἤρατο δ' οὔτι ῥόδοις, οὐ μάλοις, οὐδὲ κικίννοις,
ἀλλ' ὀλοαῖς μανίαις. (Théocrite, *Idylle* XI, vers 10.)

2. Heyne ne compte que quatre églogues pures dans Virgile.

3. Égl. 2e et 5e. De même Virgile, égl. 8e et 10e.

d'intérêt qu'elle ne fait pitié, c'est déchaîner l'auster sur des fleurs, et lancer des sangliers dans de limpides fontaines :

> ....*Floribus austrum*
> *Perditus, et liquidis immisi fontibus apros.*

Le sage Virgile s'en était bien gardé. La passion de ses bergers, loin d'aller jusqu'à ces transports tragiques, aime mieux s'arrêter au dépit :

> *Mopso Nisa datur! Quid non speremus amantes!*

quand elle n'affecte pas de se guérir par la légèreté et l'oubli :

> *Invenies alium, si te hic fastidit, Alexin.*

L'un d'eux plus emporté s'écrie qu'il va se précipiter dans la mer[1], mais c'est un serment d'amoureux, et l'on ne voit pas qu'il en fasse rien. En tout cas, Virgile s'arrête à cette menace; aller au delà, c'est sortir des limites de l'églogue, et le poëte doit toujours s'y renfermer; sinon il agit contre ses fins. En effet, le plus grand charme des bergeries n'est-il pas de rafraîchir et de reposer l'âme; et quand elle y vient chercher les douces images et la paix dont elle a besoin, doit-elle s'y heurter aux plus fâcheux objets que le séjour de la ville puisse offrir? La sixième églogue eût tout gagné à lui épargner cette trahison.

La septième églogue est l'une des deux pièces que Segrais, de son aveu, a travaillées avec le plus de soin [2]. Le sujet, la paix des Pyrénées, et les personnages en valaient la peine, et si Virgile avait voulu relever ses bergeries afin de les rendre dignes d'un consul, Segrais ne pouvait moins faire pour Anne d'Autriche, Louis XIV et Mazarin. L'auteur de la septième églogue a renfermé dans un cadre pastoral un sujet qui

1. Églogue VIII, vers 59. — 2. L'autre est l'hymne à Mademoiselle.

ne l'est pas. Mais depuis Virgile les poëtes bucoliques ont usé de ce droit. D'ailleurs un paysage où l'on voit des personnages fort éloignés même des vrais bergers, est toujours un paysage. Sans doute la pastorale n'est plus alors que l'ombre d'elle-même, et une vaine image de la réalité. Mais cette image n'en est pas moins aimable. Les campagnes artificielles que les riches Romains mêlaient aux colonnades de leurs palais, n'avaient rien des campagnes véritables, et cependant elles ne laissaient pas de les charmer. Segrais n'était donc pas mal inspiré d'appliquer la forme bucolique à une sorte de petite épopée. Aussi bien il y a réussi, et sa musette fait entendre ici les accents d'une véritable Muse.

Afin d'accommoder son sujet au cadre pastoral, Segrais a dû recourir à l'allégorie; et de fait, l'églogue était nécessairement allégorique au dix-septième siècle, puisqu'à ses yeux elle avait le droit de chanter des personnages de la cour sous le nom de bergers, et d'encadrer le récit des faits les moins champêtres. Ainsi, ne pouvant attribuer directement à des bergers ce qu'il veut dire de ses héros, le poëte est obligé de couvrir sa pensée du voile de l'allégorie. Ce déguisement une fois admis, il faut au moins beaucoup de convenance et de justesse dans les fictions de détail. Vous métamorphosez un prince en berger. C'est là un mensonge, mais on vous le pardonnera, si vous savez le soutenir. Ce berger devra donc garder le double caractère de prince et de berger, ne rien faire, ne rien dire qui ne convienne à la fois aux deux rôles que vous lui faites jouer. Tel est l'un des mérites de la septième églogue.

Eurilas rencontre Acante, berger-poëte attaché à la cour (Segrais lui-même), et il lui demande quelle main bienfaisante a ramené la Paix dans leurs champs.

> Au moins le vieux Damon, qui l'a vue autrefois,
> Croit l'avoir reconnue au travers de ces bois.

Acante répond :

La mère du berger dont les gras pâturages
De l'une et l'autre mer bordent les longs rivages,
Anne a fait ce miracle....

Cette tendre mère tremblait pour son fils au milieu des alarmes qui troublaient les campagnes :

Son Louis s'animait au bruit de ces combats;
Il méprisait déjà nos champêtres ébats,
Ramassait des hameaux la bouillante jeunesse,
Et leur montrant de Mars la dangereuse adresse,
Il faut être vaillants, disait-il, ô bergers,
Il faut loin de nos parcs chasser les étrangers.

Segrais veut-il féliciter Mazarin de n'avoir pas tiré des frondeurs de sanglantes vengeances? Il le montre déposant sur l'autel des dieux de l'encens, des fleurs et des fruits; mais le sang ne rougit pas ses mains innocentes. Le poëte dit une chose pour en faire entendre une autre, et ces détours ingénieux donnent à ses vers de la finesse et de l'agrément.

Segrais célèbre avec allégresse la paix et la princesse qui a :

.... Fléchi les Dieux
Par les dévots soupirs d'un cœur humble et pieux.

A côté de la dévote reine, Segrais a peint son ministre avec autant de vérité. Prudent conseiller, ami des beaux-arts, âme humaine et douce, Jules ne peut être qu'un dieu :

Un mortel eût voulu tant d'offenses venger.

Au besoin Mazarin sait être intrépide. La Discorde tenait enchaînée la Paix ; il va la délivrer :

Mais plus prompt que l'éclair, plus vite que la foudre,
Sous son rapide char faisant voler la poudre,
Jules part, vole, et fond où le pressant danger
Semblait et son grand cœur et sa vie engager.

A la fin, le poëte revient à Timarette. La belle lui avait déclaré la guerre; il en est sorti victorieux :

Nommer une bergère aimable, jeune et belle,
Acante, c'est souvent la nommer infidèle.
Guéri, grâces au ciel, de ma triste langueur,
Ainsi qu'en ces beaux lieux la paix règne en mon cœur.

La septième églogue allégorique, épique, n'en conserve pas moins la couleur pastorale :

Dans nos bois, dans nos champs, dans nos fertiles plaines,
Sans crainte nous allons conduire nos troupeaux,
Autour de nos brebis voir sauter leurs agneaux,
Et dormir au doux bruit d'une onde vive et claire
Où bourdonne à l'entour l'abeille ménagère.

Ce cabri gambadeur, ces abeilles virgiliennes ne forment-ils pas à eux seuls un charmant paysage? On pourrait détacher de la septième églogue plus d'un trait de ce genre, ou de belles descriptions empruntées à la nature. Voici devant nous les Pyrénées qui se dressent majestueuses :

Il contemple du mont la cime impénétrable.
Les pins qu'il voit de loin lui servir de cheveux
Sont battus du tonnerre et des vents orageux.
De glaçons distillants sa tête est hérissée,
Sur ses gouffres béants la neige est dispersée;
De ses flancs entr'ouverts les torrents vagabonds
Roulent, blanchis d'écume, ou s'élancent par bonds.

Passons aux autres églogues : voici une peinture vigoureuse des ardeurs de l'été :

.... En nos champs tout s'altère et se brûle
Aux regards enflammés de l'âpre canicule.

et plus loin....

Vois ce beau jour, Aminte, et vois de toutes parts
Le soleil l'embraser de ses plus chauds regards;
Vois l'âpre moissonneur de la plaine si belle
Ranger à pleines mains la dépouille en javelle.

La sixième églogue est encadrée d'un paysage justement admiré de l'abbé Genest, et les autres pièces offrent plus d'un vers descriptif à remarquer. Toutefois, on ne peut le dissimuler, Segrais les épargne encore trop. Tout entier d'ordinaire à l'amour, il ne lui arrive pas assez souvent de peindre les beautés champêtres en traits naïfs et pittoresques; il est obligé de se souvenir que le moyen de plaire à ses contemporains est de s'entretenir d'amour avec eux, comme Socrate avec Phèdre, plutôt que de s'arrêter à décrire le paysage délicieux où Platon a réuni ses personnages. Voilà pourquoi l'on entend chez Segrais une brise harmonieuse de tièdes soupirs; mais rarement on y respire ce parfum des bois qu'exhalent les idylles pastorales de Théocrite, et ces bonnes senteurs champêtres, douces comme la voix et l'haleine de la génisse :

Ἁδεῖ᾽ ἁ φωνὰ τᾶς πόρτιος, ἁδὺ τὸ πνεῦμα.

Le sentiment de ces beautés était rare au temps de Louis XIV, et bien peu savaient, à l'exemple de Fénelon, préférer les naïfs paysages de Téniers ou du Titien aux spirituelles idylles de Watteau[1]. De même, dans l'églogue, on cherchait surtout l'homme et ses passions, et le dix-septième siècle aurait dit volontiers comme Socrate : « Les champs et les arbres ne veulent rien m'apprendre, et je ne trouve à profiter que parmi les hommes, à la ville » (début du Phèdre). Aussi, au lieu d'une proportion harmonieuse entre la mise en scène et le drame, le cadre pastoral restait effacé, la nature négligée, et l'expression des sentiments envahissait tout..

Il y a une chose dans Segrais qui nuit particulièrement à la vérité pastorale; ce sont les dédicaces ou compliments préliminaires. Ils sont parfois très-bien tournés, mais tout à fait contraires à l'illusion, si faible qu'elle soit déjà. La première églogue est dédiée à Montausier (1645), et se termine

1. Cf. la lettre à l'Académie de Fénelon, p. 68 et 116.

par son éloge et celui de Julie qu'il devait bientôt épouser; la deuxième, à Angélique Clarice (plus tard Mme de Grignan),

Juste arbitre du chant des plus fameux bergers,

et dont Segrais préférait le caractère à celui de la fameuse Julie (*a*); la troisième, à Mlle de Vertus : plus libérales qu'envers sa sœur (la duchesse de Montbazon), les Vertus lui ont tout donné, jusqu'à leur nom; la quatrième, à la marquise de Gamaches; la sixième à son mari,

.... Dont l'âme noble et belle
M'a toujours honoré d'une amitié fidèle ;

la cinquième, à Mme de Monglat, dont les charmes n'ont pas causé de moindres peines que ceux de Timarette. Quelquefois le poëte se mêle à ses personnages :

Que ferais-je sans vous, ô mes doux chalumeaux,
Au frais délicieux que font ces verts rameaux?
Chantons donc, et disons ma triste chansonnette.

Ces encadrements peuvent offrir un intérêt particulier au critique, mais ils ont le tort de distraire de la vue des champs; on aimerait mieux voir les bergers de Segrais se retirer dans leur chaumière à l'approche de la nuit, que laisser la parole au complimenteur, même délicat, d'une comtesse ou d'un marquis.

Segrais, disciple de Virgile, a su parfois, tout en l'imitant ajouter à ses beautés. On citera seulement les vers de Segrais ; ceux de Virgile sont dans toutes les mémoires.

L'aimable déité qu'on adore en Cythère
Du berger Adonis se faisait la bergère.

J'ai gravé son doux nom sur l'écorce des hêtres:
Sans qu'on s'en aperçoive il croîtra chaque jour;
Hélas! sans qu'elle y songe, ainsi croît mon amour.

Voilà cette sinistre et funeste aventure....
Que m'exprimait si bien par son cri gémissant

La chaste tourterelle, en cent lieux rencontrée
Toujours triste, et toujours de son pair séparée.

Bergers, qu'à pleines mains on moissonne les roses,
Au lever du soleil nouvellement écloses. (8e égl.)

L'amoureuse colombe, au hibou voulant plaire
Deviendra comme lui nocturne et solitaire.

J'aime mieux tes beaux vers que le plaisir de voir
Tomber ce fier torrent dessus ce marbre noir,
Du dépit de sa chute écumer de furie,
Et flatter en grondant ma douce rêverie.

« Mon imitation n'est pas un esclavage, » aurait pu dire Segrais, après la Fontaine ; et si « le poëte qui n'empruntera rien des autres et qui sera célèbre, est encore à naître[1], » il n'est pas moins vrai de dire que les poëtes capables d'imiter à la façon de Segrais sont assez rares : il faut être pour cela original et riche de son fonds.

Les qualités diverses reconnues aux églogues de Segrais lui ont valu l'honneur de représenter en France le genre pastoral. Avant lui plus d'un auteur français l'avait cultivé : ainsi Marot et ses contemporains[2]. Mais ces héritiers infidèles des pastorales naïves du moyen âge avaient laissé l'allégorie ou le faux bel esprit étouffer déjà la vérité champêtre. Après eux, Ronsard met en scène des valets de bergerie plutôt que des bergers d'églogues. Remi Belleau, « peintre de la nature, » raconte leurs soucis et leurs jeux tantôt avec une grâce naturelle et une ingénuité charmante, tantôt avec l'affectation la plus détestable. Vauquelin, né en Normandie, enfle sa musette rustique « à peine étant éclos, » et compose des foresteries naïves, dont souvent les personnages ne rougissent pas de porter l'habit de bure et le cotillon de sergette. Desportes, Bertaut jouent aussi du chalumeau, avec le médiocre succès de poëtes plus jaloux de suivre la mode qu'une inclination naturelle ; de même Desiveteaux, libertin bucolique

1. Préface de la traduction de *l'Énéide*.
2. Cf. l'art poétique de Colletet (*Disc. sur le poëme bucolique*).

et non poëte pastoral. Racan les éclipsa tous avec ses bergeries, le plus beau drame pastoral que la scène française ait vu. Après lui vint Segrais, puis madame Deshoulières. Les églogues de l'amie du duc de Nevers sont en général assez faibles; ses idylles valent beaucoup mieux, mais le plus souvent n'ont rien de champêtre. Celle des *Moutons* est admirable, et n'a pas peu contribué à lui faire une réputation de Muse pastorale, selon nous, à demi usurpée. N'oublions pas le normand Fontenelle, dont Perrault croyait louer les églogues, en disant qu'il les avait faites

> Sans qu'il en coûte rien au fameux Théocrite,
> Qui jamais ne fit plaindre un amoureux destin
> D'un ton si délicat, si galant et si fin.

Avec Fontenelle s'éteint, au dix-septième siècle, la pastorale des jardins de Versailles ou de Marly. Gessner recueille l'héritage que la France semble lui abandonner. Il retrempe la poésie bucolique aux sources vives de la nature et du sentiment, et compose des idylles qui sembleraient parfaites[1], si ses bergers ne ressemblaient quelquefois à des patriarches de la Bible, et ses sujets à des histoires édifiantes destinées à la morale en action. Léonard, imitateur ou copiste de Gessner, n'approche pas de son modèle, et réussit seulement à respirer la mélancolie parfois touchante d'un épicurien sentimental. Génie autrement doué, A. Chénier voulait ravir à la Suisse la palme de la poésie bucolique, et la rendre à la France. Déjà il avait dans plusieurs idylles admirables encouragé sa flûte champêtre à défier les chalumeaux de Segrais,

> Seuls connus parmi nous aux nymphes des forêts[2],

et dans cette lutte nouvelle de bergers chanteurs, Segrais eût été certainement vaincu; mais la Terreur, cette amie de la

1. Les trois idylles *le Panier*, *la Cruche*, *le Faune* sont achevées.
2. Vers de Chénier.

pastorale et des fictions de l'âge d'or, massacra le cygne d'Ionie dès ses premiers chants. Après A. Chénier, l'églogue peu à peu abandonnée voit les deux éléments qui la composaient se diviser et se perdre, l'un dans l'élégie et la poésie lyrique, l'autre dans les études de la nature (Bernardin de Saint-Pierre), les romans champêtres (Georges Sand), et les poëmes descriptifs.

Voilà en peu de mots une imparfaite esquisse de l'histoire de la pastorale en France. On l'a rapidement retracée afin de marquer nettement le rang de Segrais parmi les poëtes bucoliques, et le caractère que ce genre, diversement modifié selon les temps[1], a gardé dans ses écrits. La plupart des auteurs, selon l'expression de Boileau, n'avaient pas seulement frappé à la porte de l'églogue. Segrais plus hardi, plus heureux, osa se présenter devant elle, et fut bien accueilli. Il a d'ordinaire attrapé le style qui lui convient. Il l'a faite amoureuse, selon le goût de son siècle, tendre sans affectation de sensiblerie, naïve avec grâce, délicate et spirituelle sans raffinement, et plus champêtre que son temps ne le lui demandait[2]; enfin il lui a donné la forme la moins imparfaite qu'elle ait jamais reçue dans notre pays. Aussi tous les contemporains ont-ils rendu hommage à ces églogues. Ils les estiment tout à fait dignes des Grâces (Χάριτες) invoquées par Théocrite, et les premières depuis celles de Virgile : c'est à Segrais que Virgile a légué son chalumeau[3]. Nommer, après les écrivains du dix-septième siècle, ceux dont le poëte a reçu les éloges, ce serait énumérer la plupart des auteurs qui ont parlé de la pastorale. On peut donc accepter comme définitif le jugement de du Tillet. Sur le Parnasse français de cet amateur des belles-lettres, Segrais, entre Racan et la Fon-

1. Pour les altérations successives de l'églogue, cf. *Revue des Deux-Mondes*, 1838, 15ᵉ vol., article de M. Patin.

2. Saint-Marc Girardin (*Littér. dram.*, t. III, p. 392).

3. ....*Te nunc habet ista secundum*
Fistula.

taine, tient la place d'Euterpe, la Muse de la pastorale. Laissons le Théocrite de la France jouir de sa gloire à ce poste d'honneur, et attendons, pour le faire descendre de son piédestal, qu'un poëte s'élève plus digne que lui d'y monter.

ŒUVRES DIVERSES.

CHAPITRE I.

L'AMOUR GUÉRI PAR LE TEMPS.

(Tragédie lyrique.)

Voltaire savait mauvais gré à l'auteur des *Églogues* d'avoir été loué par le Zoïle du voluptueux Quinault. Dans un de ses moments d'humeur, il a écrit[1], au risque de se contredire ailleurs : « Segrais est un poëte très-faible : on ne lit point ses églogues, quoique Boileau les ait vantées. Son *Énéide* est du style de Chapelain. Il y a un opéra de lui : c'est Roland et Angélique, sous le titre *L'Amour guéri par le Temps.* On voit ces vers dans le prologue :

> Chantons de ces héros les glorieux destins :
> Pour couronner leur tête
> En cette fête,
> Allons dans nos jardins;
> Aux lys de Charlemagne
> Assemblons les jasmins
> Qui parfument l'Espagne. »

Cette sorte de distinction accordée à l'opéra de Roland fait aux autres poésies de Segrais un tort immérité. Cependant Segrais en aurait été flatté peut-être : il l'estimait son

1. *Temple du Goût* (Notes de Voltaire).

chef-d'œuvre. Cette prédilection était-elle fondée, ou vaut-il mieux penser que Corneille n'a pas seul été mauvais juge du mérite relatif de ses ouvrages? Ce parti est le plus sûr; si l'opéra de Segrais pouvait sembler digne à Voltaire d'une mention honorable, il n'a cependant aucun droit à jouir de ce privilége à l'exclusion des autres poésies de l'auteur.

Le sujet de *L'Amour guéri par le Temps* est très-simple. La belle Angélique, dont les charmes se sont faits les alliés des Sarrasins, a mis le trouble dans le camp français. Renaud et surtout Roland oublient la gloire pour elle. Cependant elle se rit de leurs vœux : elle aime un guerrier obscur, le beau Médor. Convaincu de cet amour, Roland devient fou furieux de jalousie. Le Temps vient le guérir.

Segrais a brodé sur ce canevas divers incidents ou intermèdes intéressants. Zoraïde se plaint de l'insensible Médor au milieu d'un affreux désert, et Almire lui dit :

Que cherchons-nous en des lieux si sauvages?
La nuit approche, et sa noirceur
Vient redoubler l'horreur
De ce profond silence et de ces noirs ombrages.

ZORAIDE.

Moins tristes que mon cœur
Sont les plus tristes nuits et les bois les plus sombres.
Ils n'ont point d'assez noires ombres
Pour plaire à ma douleur.

Elle obtient du magicien Atland de prendre les traits d'Angélique sa rivale, afin de se faire aimer.

L'art en amour, hélas! sert plus que l'amour même.

Renaud, rebuté d'Angélique, prend un meilleur parti qu'un déguisement passager. Il appelle le Dédain à son secours, et le Dédain lui chante ce coup let:

Qu'une charmante blonde
Ait couru tout le monde
Sans que son cœur
Ait ressenti la moindre ardeur,

C'est une histoire
Belle à raconter :
Un amant la peut croire,
Un autre en peut douter.

Au deuxième acte, Atland entr'ouvre les enfers :

C'est dans ce noir séjour
Que sont punis les crimes de l'amour.

Les insensibles, les coquettes, les indiscrets y sont condamnés à soupirer éternellement. Ainsi se venge le fils de Vénus :

Discite justitiam moniti, et non temnere Divos.

Des enfers on passe à de riantes campagnes. Angélique et Médor y donnent une fête aux bergers, et bergers de se réjouir :

Tout résonne dans nos hameaux
D'airs nouveaux,
De douces chansonnettes.
N'entendez-vous pas les musettes,
Les hautbois et les chalumeaux?

Angélique et Médor mêlent leurs voix à ces accents joyeux :

MÉDOR.

Cèdres hautains, planes audacieux,
Élevez-vous jusqu'au palais des Dieux,
Et leur dites que je n'envie
Leur nectar ni leur ambroisie.
Croissez, arbres, montez au céleste séjour,
Et comme eux croissez, mon amour.

ANGÉLIQUE.

Ainsi qu'en la saison nouvelle,
Vous reprendrez une robe plus belle,
Puisse ainsi notre amour renouveler d'attraits,
Et toujours croître et ne vieillir jamais !

Cependant, l'infortuné Roland court forcené à travers monts et vallées. La Jalousie a lancé dans son sein un serpent qui le dévore.

Amour a fait son crime, amour fait son supplice.

chef-d'œuvre. Cette p[illegible]
il mieux penser c[illegible] et de son Dieu, il s'est
du mérite relati[illegible] femme, et il en est puni.
l'opéra de Se[illegible] de ses tourments, lui envoie
mention hor[illegible] de son cœur le souvenir d'An-
ce privilég[illegible] prodige! Aussi, l'Heure du berger, un
Le suje[illegible] souverain :

[illegible] terminer sa souffrance
[illegible] des moments par ta toute-puissance,
Fais pour les heureuses amours,
Qu'au moins les moments soient des jours.

Les vers tendres ou gracieux abondent dans l'opéra de Segrais; les inventions en sont parfois ingénieuses, originales; mais l'ouvrage est mal composé. Il y a plus d'unité et de liaison dans le *Roland* de Quinault (1685), lequel, du reste, n'est pas supérieur à celui de Segrais; tous deux ont imité l'Arioste avec une égale habileté.

Segrais avait composé sa tragédie lyrique chez Mme de la Fayette (1670-1676) et prévenu Quinault : l'opéra de ce dernier fut seul mis en musique. Segrais avait donné le sien à Lulli; mais Lulli tranchait volontiers du grand seigneurs avec les écrivains. On sait comment il rejeta les vers de la *Daphné* de la Fontaine, et lui dit tout net qu'il n'était pas son homme. Quinault, son associé, avait lui-même à compter avec le quinteux personnage, et bien que le poëte lût ses vers à ses confrères de l'Académie, et les corrigeât sur leurs avis, cela n'empêchait pas Batiste de les examiner « après de si habiles réviseurs[1]. » Sans doute, il examina de près ceux de Segrais; car il garda le manuscrit trois mois, puis le rendit, en disant que les vers étaient trop durs et rebelles au chant. En effet, ils ne sont pas toujours très-coulants, et l'on ne pourrait appliquer à Segrais ce que Cicéron disait de ce poëte éternellement doucereux, le Quinault des Romains :

Semper come loquens atque omnia suavia dicens.

1. *Théâtre de Quinault*, Préface.

ais c'était là un prétexte de la part de Lulli. Attaché quelques années à Mademoiselle, ce baladin, comme dit la princesse piquée, avait passé au service du roi en 1653, afin d'échapper à l'exil de Saint-Fargeau. Plus tard, quand Segrais eut recours à son talent, il se souvint d'un petit chagrin qu'il croyait avoir reçu de lui, et il priva l'opéra de Roland de l'honneur si envié d'être chanté de la bouche des belles. Segrais dut en être touché. Pour la seconde fois, la gloire du théâtre lui échappait. La tragédie d'*Hippolyte*, essai de sa première jeunesse, avait été un fruit avorté, et la pièce lyrique dont le succès l'aurait si vivement flatté, était condamnée à rester en portefeuille. Segrais ne répondit pas au Florentin par une sanglante satire, comme fit le bonhomme. A quoi bon s'irriter de l'impertinent procédé d'un musicien? Il y a des disgrâces plus sensibles, et celles-là mêmes, sa douceur et sa philosophie les lui faisaient pardonner:

Je n'ai jamais haï personne
Pour n'avoir pu m'en faire aimer.

CHAPITRE II.

DISCOURS ACADÉMIQUES.

Quand un auteur a de l'esprit, il est intéressant de l'étudier en dehors même de ses principaux ouvrages, et ses moindres opuscules sont marqués d'une empreinte peu vulgaire. Tels sont les discours académiques de Segrais. Il en a prononcé trois, son discours de réception (26 juin 1662); une harangue à Colbert sur le rétablissement du *Committimus* de l'Académie (1674); une réponse à M. Guérin qui

avait complimenté l'Académie française au nom de l'Académie de Soissons (27 mai 1675). On peut à l'avance deviner ce que sont, à certains égards, ces trois morceaux. Le genre académique est soumis à des lois assez ingrates, et observées au dix-septième siècle avec une scrupuleuse fidélité. Ainsi, l'éloge et ses magnificences bientôt emphatiques, le style périodique avec ses agréments artificiels, y fleurissaient comme une plante dans son terrain natal. Segrais ne pouvait échapper à ces défauts de bienséance, mais son esprit l'aidait à les atténuer. L'éloge du roi, lieu commun de toute la littérature de ce règne, était le point capital, et aussi le point délicat. Parmi les mille vertus[1] du prince, à laquelle s'arrêter pour être sûr de bien choisir? Quelle adresse et souplesse d'esprit nécessaires à qui se piquait de toucher l'endroit le plus sensible, et de donner un nouvel appât à des louanges usées! Segrais s'était peu exercé à ces séductions délicates, et, en dépit du vers de Boileau, qui était peut-être à la fois un éloge et un conseil d'ami:

> Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts,

notre poëte avait rarement chanté le nom de Louis. L'Athis, les poésies diverses et les six premières églogues, composées en partie sous la Fronde, avaient été publiées avant la mort de Mazarin, et au lieu d'un jeune prince de vingt ans, le poëte y célébrait plus volontiers Mademoiselle, sa protectrice et véritable reine. Plus tard, il fut avec le roi moins avare de son encens, et il lui dédia sa traduction de l'*Énéide* (1668). Mais les discours académiques devaient surtout dédommager le prince de la longue parcimonie du poëte.

En 1675, dans sa réponse à M. Guérin, Segrais le régala magnifiquement. Ce n'est pas un panégyrique, c'est un dithyrambe en son honnenr. Aussi les murs de l'Académie durent-ils se réjouir, sinon s'étonner, en entendant l'orateur chanter le prince, et « cette physionomie

1. *Épîtres de Boileau.*

plus divine qu'humaine. » La *face solaire* de Saint-Simon ne fait pas plus sourire ; et cependant ces hyperboles étaient alors la naïve expression d'un enthousiasme général. Poëtes, orateurs, écrivains de tout genre, semblaient s'attacher à prouver qu'ils prenaient au sérieux certains chapitres de la *Politique tirée de l'Écriture sainte*[1], et après Dieu, c'était le roi que le dix-septième siècle faisait profession d'adorer. Segrais suivait le torrent, et ne recula pas devant cette façon d'apothéose[2]. Dans son discours de réception (1662), le gentilhomme de Mademoiselle n'avait pas dit un mot du roi. Au moment où sa protectrice venait d'être exilée, pour n'avoir pas voulu se sacrifier à la politique égoïste du maître, ce silence avait été de haute convenance et honnête : se croyait-il obligé de se faire pardonner cette courageuse délicatesse ?

Il y a mieux que d'hyperboliques éloges dans les discours académiques de Segrais. Élevez vos cœurs, dit-il aux académiciens de Soissons ! Goûtez avant toutes les autres les joies d'une conscience pure et les plaisirs de l'esprit. Aimez la vraie gloire : « Si vous fuyez les vices et les vanités qu'elle méprise, si, libres de la fonction de vos charges ou des devoirs de votre profession, vous ne donnez votre loisir qu'à des choses honnêtes, attendez toutes les suites heureuses d'une vie innocente ; prenant la vraie sagesse et le solide honneur pour guides, vous arriverez du moins au terme des malheurs de la vie par la route la plus débarrassée et la plus agréable[3]. » Ces paroles ne sont point d'un harangueur vulgaire, mais d'un esprit élevé et d'un honnête homme. En voici qui ne les déparent pas : « Ce sage ministre (Richelieu), qui avait considéré que la

1. Livre III, art. 2 : « Aussi Dieu a-t-il mis dans les princes quelque chose de divin. J'ai dit : Vous êtes des dieux. »

2. Dieu copie de Louis XIV (Cf. Boileau, édit. Gérusez, p. 9). Cf. *Les Conversations de Mlle de Scudéry*. Comparaison piquante entre un amant et le courtisan passionné pour son prince. I, p. 138.

3. *Recueil des harangues* prononcées par MM. de l'Académie française, Ier vol., p. 360.

perfection du gouvernement de la France consistait principalement en cette sage dispensation du pouvoir et des grâces à toutes sortes de conditions, qui fait qu'il n'y en a aucune qui puisse opprimer l'autre ou manquer de récompense, considéra aussi que des trois différents états qu'elle contient, il en résultait comme un quatrième, que le vulgaire peut mépriser, n'ayant égard qu'au peu de personnes dont il est composé, mais le plus digne sans doute de la considération d'une âme héroïque qui saura marquer l'utilité que les autres en retirent, et la grandeur du mérite qui le soutient. Je veux parler, Messieurs, de ces généreux esprits dont vous êtes la fleur, de ces âmes célestes qui, au milieu des emplois de ce monde, se détachent du commerce des hommes, et qui, bravant le pouvoir de la fortune, ne peuvent faire leur bonheur des grâces qui dépendent de sa témérité (*a*). »

Voilà des pensées dont le dix-huitième siècle eût été jaloux, et d'autant plus honorables à leur auteur. En 1662, il y avait de la hardiesse à mettre au-dessus des gens de robe et d'épée, les gens d'esprit, et d'en former un quatrième ordre supérieur aux trois autres. C'était placer les hommes de lettres à leur véritable rang, et rappeler aux grands seigneurs, leurs protecteurs quelquefois superbes, de ne pas se faire illusion sur l'apparente infériorité où les condamne la médiocrité de leur fortune (*b*). Il est plus malaisé de composer de beaux écrits que d'hériter de vieux parchemins, et un bon poëte qui fait partie du domestique d'un duc ou marquis, est supérieur à son mécène, si ce dernier n'a d'autre titre que celui de duc ou marquis. Cela est vrai, et vaut un peu mieux que de dire avec Malherbe : « Un bon poëte n'est pas plus utile à l'état qu'un bon joueur de quilles[1]. » Le car-

1. Segr., p. 161. — Un excellent poëte fait autant d'honneur à son pays qu'un grand capitaine. C'est l'avis de Racine dans son *Éloge de Corneille*. Cette partie de la harangue académique de Segrais est plus originale que le passage correspondant du discours de Racine.

dinal n'avait pas de si basses pensées, et comme il cherchait à doter les esprits d'élite du royaume d'avantages extraordinaires, ne trouvant rien d'assez relevé dans son vaste pouvoir, il voulut les réunir, c'est-à-dire « les donner les uns aux autres, » comme la seule récompense digne d'eux. Ainsi, Richelieu fonda et plaça au-dessus des trois autres le quatrième ordre de l'état, en instituant l'Académie. Cette page, noble de pensée et de langage, justifie cet éloge de Voltaire : Segrais est un véritable homme de lettres [1].

Trente-neuf ans après cette séance solennelle, le 16 juin 1701, l'abbé Régnier répondait à Campistron, héritier du fauteuil de Segrais, et prononçait l'éloge de l'ami que les académiciens avaient perdu. Il rendit hommage à l'écrivain, à l'homme, puis à l'académicien assidu et dévoué. En effet, Segrais avait donné à la compagnie une preuve d'attachement véritable, le jour où il avait dit du royal protecteur de l'Académie : « Il souhaite de la rendre de jour en jour plus florissante. Il n'y admet que les plus dignes sujets de sa cour et de son royaume. » Cet éloge voilait un conseil assez opportun, s'il faut en juger par l'impatience que les choix de la cour donnaient quelquefois à Segrais. Il y revient à deux reprises dans le Segraisiana [2]. « Les gens de qualité que l'on introduit dans l'Académie en si grand nombre, lui font grand tort. » Chapelain, Mézerai, étaient de cet avis, et quand un de leurs confrères était mort, ils disaient : « Il nous manque un académicien habile en telle sorte de science ou de connaissance ; il faut en chercher un. » Mais la compagnie n'était pas toujours libre, et une force supérieure lui faisait violence, comme cette fois où par « une injustice insupportable, » elle dut sacrifier Ménage, son candidat, à M. Bergeret, premier commis de M. de Croissy, ministre d'État. De là les plaintes de Segrais et les sages avis dont d'Alembert le félicite [3]. L'abbé Régnier ne manqua pas non

1. *Siècle de Louis XIV*. — 2. Pages 10, 92. — 3. D'Alembert, t. VIII, p. 163.

plus de louer ce zèle éclairé, et il ajoutait, afin d'en donner une nouvelle preuve: comme Énée avait bâti en Crète une seconde Troie, douce image de la patrie absente, Segrais, de retour dans sa ville natale, y établit une Académie, afin « d'avoir toujours devant les yeux une représentation de celle dont il avait été contraint de se séparer. » L'orateur rappela encore au récipiendaire l'agrément du poëte, la douceur de son humeur (Campistron mourut d'un accès de colère), sa candeur naïve, et cette modestie qui le faisait chérir de ses collègues. Enfin, il fit de Segrais un éloge qui semblait dire à Campistron : M. de Segrais vous lègue un lourd héritage; il vous laisse beaucoup à faire, si vous prétendez nous rendre son talent et les qualités de son cœur. Ces louanges étaient sincères; mais dans la bouche d'un tel orateur, elles doublaient de prix. La droiture de l'abbé Régnier était incorruptible; sa vertu, délicate jusqu'au scrupule. Segrais, qui conseillait de préférer à tous les avantages les joies vertueuses d'un esprit bien réglé, méritait d'être loué par un si honnête homme.

CHAPITRE III.

TRADUCTION DE L'ÉNÉIDE ET DES GÉORGIQUES DE VIRGILE.

I

Les poésies de Segrais offrent abondamment la preuve que Virgile fut l'inspirateur de son talent. L'auteur des églogues voulut reconnaître ce bienfait et entreprit de le traduire. Dès ses premières années Segrais avait pratiqué Virgile : à

19 ans (1645) il lui dérobait quelques-uns des meilleurs traits des Bucoliques, et en parait ses églogues. En 1651 paraissait l'*Athis*, en 1658 l'*Hymne* à Mademoiselle, ouvrages habilement enrichis de dépouilles virgiliennes. Ces imitations de détail frayaient la voie à une traduction complète et suivie. Segrais la commença de bonne heure : en 1662 elle était fort avancée, et déjà faisait pressentir qu'elle achèverait d'établir la réputation de l'auteur[1]. En 1668 Segrais publia les six premiers livres avec la fameuse préface, et à cinquante-sept ans (1681) il achevait le monument élevé à la gloire de son poëte préféré. On peut donc dire que la traduction de l'*Énéide* est née du commerce assidu de Segrais avec Virgile, et a été le délassement poétique de presque toute sa vie. Une sympathie secrète l'attachait à cet auteur « sage et modéré, ennemi de la basse flatterie et de la servitude.... d'un cœur tendre et bon, et surtout.... vrai philosophe fort éloigné de l'ostentation et de ces affectations vaines qui ne peuvent partir que d'un esprit médiocre[2]. » Un homme de ce caractère devait plaire au poëte doux et candide que d'Alembert félicitait d'avoir vécu en philosophe, et une si belle amitié méritait d'être resserrée par un nouveau lien d'ordinaire assez fort, la tendresse d'un traducteur pour son auteur.

Que penser maintenant de l'anecdote de Brébeuf et Segrais s'exaltant si bien l'un à l'autre les mérites de leur poëte favori, Virgile et Lucain, qu'à la fin ils en font l'échange ? Cette historiette peut faire assez bonne figure dans les ana, mais ne tient pas contre le plus léger examen (*a*). Lucain était à la mode à la fin du seizième siècle et au commencement du

1. Cf. Mélanges tirés des Lettres manuscrites de Chapelain, 1726, p. 247. Un jour de l'année 1664, il fit à Boursault la lecture du premier livre de l'*Énéide*, au château d'Eu. Boursault dans ce vers :

Sa beauté méprisée, impardonnable injure,

blâma le mot *impardonnable*, terme nouveau que l'usage n'en a pas moins justifié (Segr., p. 140).

2. Préface.

dix-septième. Malherbe, Corneille et Brébeuf, même avant son prétendu entretien avec Segrais, osaient le préférer à Virgile. Mais Segrais n'a jamais laissé échapper une parole ou un vers qui puisse le faire soupçonner d'un pareil blasphème. D'ailleurs lui-même à raconté la naissance de sa traduction de l'*Énéide*. Il était seul un jour dans une maison de campagne, et ne savait comment occuper ses loisirs; il s'avisa de rendre le début du premier livre. Cet essai lui réussit, il y prit goût. Au bout de deux jours, à peine embarqué, le voilà au milieu de la tempête; son amour de Virgile et « la facilité qu'il trouvait à mal faire » (Segrais est modeste; il est philosophe), l'animent si bien qu'en un mois le premier livre est achevé. Ce commerce lui plaisait; il s'y laisse aller, et ainsi le divertissement d'un moment l'amena peu à peu à un engagement sérieux, qui le charmait encore au seuil de la vieilesse.

L'admiration affectueuse de Segrais pour Virgile faisait un devoir à l'interprète de l'*Énéide* de ne pas dégrader une épopée qu'il considérait « comme la borne et la plus grande sublimité de l'esprit humain. » Dans cette pensée, Segrais comprit d'abord qu'il était indispensable de le traduire en vers. Reproduire en prose une œuvre inspirée des Muses, c'est changer un brillant cavalier en humble piéton, ou donner en pièces de cuivre la monnaie d'un écu d'or. Segrais se garda d'une si fâcheuse méprise, et laissa à Virgile ses chants et sa lyre.

Cela même lui permettait d'adopter une méthode de son choix. Il n'y avait pas encore, dit-il, de règles consacrées pour les traductions en vers. Ce silence du législateur lui laissait une grande liberté : voici comment il en usa. Son principal dessein n'était pas d'offrir aux doctes une copie exacte d'un auteur qui leur était familier, mais de rendre le prince des poëtes romains populaire parmi les gens du monde. Il donna donc l'*Énéide* en français comme Virgile l'eût donnée lui-même. Ses lecteurs, flattés de cette sorte d'hommage, lui applaudirent, et crurent mettre le comble à leurs louanges

en déclarant que Virgile, né sujet de Louis XIV, n'aurait pas fait mieux. Il est permis de ne pas s'associer à cet éloge, beaucoup moins magnifique qu'on ne pensait alors, et même de blâmer Segrais de s'y être exposé. Les sages lecteurs, les bons juges savent ne pas être amoureux de leur temps au point de dédaigner tous les autres; ils se plaisent, sans dommage pour leur siècle, à goûter l'esprit des anciens âges, et se défendent de cette vanité égoïste qui prétend tout ramener à nos habitudes et à nos préjugés. Que demande-t-on à un traducteur de Virgile? Un Virgile français, travesti, ou le vrai Virgile latin? Ainsi comprise, l'interprétation, au lieu d'être instructive et féconde, ne serait plus qu'une assimilation toute propre à détruire; elle ruinerait l'originalité des plus beaux ouvrages, en absorbant tous les génies antiques ou étrangers dans le génie particulier d'une époque ou d'une nation. Or tel n'est pas apparemment l'office de la traduction. Elle doit propager les chefs-d'œuvre des auteurs étrangers, et non pas altérer leur vraie physionomie en les affublant à notre mode.

A cet égard, Segrais a trop cédé à l'impérieuse autorité des préjugés contemporains[1]. Dans Homère, Junon promet une nymphe au Sommeil, comme on offrirait à Achille une belle esclave (παράκοιτις); dans Virgile, c'est une épouse féconde qui donnera de beaux enfants à Éole. Le dix-septième siècle n'est pas encore satisfait de cet adoucissement. Est-il honnête que la grande Junon, la déesse des noces (pronuba) offre une femme à qui ne lui en demandait pas? Déiopée sera donc, avec Segrais, une nymphe aimée d'Éole. Junon peut servir l'amour du dieu; l'espoir d'un si beau prix doit lui faire tout oser. — Énée rencontre Vénus sous les traits d'une vierge chasseresse; sa voix, sa beauté n'ont rien de mortel. Énée lui adresse quelques paroles respectueuses: c'est une déesse qu'il croit avoir devant les yeux. Chez Segrais, le pieux Énée se

1. Desmaretz Saint-Sorlin l'en félicite; mais c'est là un des moindres méfaits de Saint-Sorlin.

fait galant, et lui parle comme à une simple jolie mortelle : « Objet.... que déjà dans mon âme j'adore.... » Après un si tendre début a-t-il bonne grâce à lui offrir des autels? On élève des autels aux belles, mais par métaphore, et non de ceux où coule le sang des agneaux. Plus loin, quand Vénus se découvre et disparaît : O mère trop charmante, s'écrie le fils d'Anchise. Partout, dans l'*Énéide* de Segrais, Vénus est la charmante mère d'Amour, bien plutôt que la mère des Romains (*Æneadum genitrix*).

Quelquefois le tour galant est dans les mots et non plus dans les choses; les femmes de Thrace s'appellent des *dames;* un manteau royal offert par Didon à Énée devient une *écharpe*, en souvenir de la Fronde, et « pour faire une idée plus convenable à nos mœurs. » Ce motif justifiait Segrais aux yeux des contemporains, et le *bal* des Dryades ne les étonnait pas plus que les belles infidélités de d'Ablancourt, de Mme Dacier, ou même de Guyot de Port-Royal, le traducteur des lettres de Cicéron à son ami M. de Pomponne (*Pomponius Atticus*).

L'*Énéide* de Segrais, quelquefois infidèle par galanterie, l'est encore à dessein d'atténuer les imperfections de l'original. On reprochait à Énée d'être larmoyant, timide, peu amoureux, peu généreux. Segrais s'empresse de corriger les passages à l'appui de ces griefs; il sèche les larmes du héros et les remplace par de simples soupirs. En poésie « pleurer, soupirer, se plaindre ou gémir, sont souvent pris pour la même chose. » Au milieu de la tempête, Énée « est surpris[1]; » diffugimus visu exsangues : « tout fuit sur le rivage ; » nos procul inde fugam trepidi celerare : « nous partons...; » Enée, même résolu à abandonner Didon, l'aime « d'un amour furieux. » Au deuxième livre, il maudit Hélène, mais sa main se refuse à la punir. Au douzième, il n'a garde de poursuivre l'épée haute Turnus désarmé; car

« Son noble courage
Rejette le secours d'un indigne avantage.

1. *Solvuntur frigore membra.*

Les Troyens s'enferment dans leurs tremblantes murailles (trepidantia castra); mais c'est pour se défendre de « l'indiscrète ardeur » que le « faux honneur » inspire trop souvent. Ainsi, en traduisant l'*Énéide*, Segrais la corrige. Deux vers lui semblent inutiles, il les retranche; une harangue lui paraît longue, il la resserre le plus possible, « voyant par expérience combien leur longueur est ennuyeuse. »

Avec tout cela, l'auteur se pique d'être aussi exact qu'un traducteur en vers peut l'être; s'attacher à la lettre, quand on interprète un poëte, ne lui semble pas meilleur que de s'étendre en paraphrase. Segrais tiendra donc le milieu entre ces deux méthodes, mais en s'approchant plutôt du sens littéral que de l'autre extrémité. Il sera précis, ou s'il néglige ce mérite, il y gagnera de mieux mettre en relief la pensée dominante de son modèle. Ainsi Virgile a dit :

Quinquaginta illi thalami, spes tanta nepotum....
Procubuere...............................

et Segrais :

Tout périt, et périt le plus doux de leurs vœux,
Le penser de revivre en leurs braves neveux.
Richesse, enfants, grandeur, tout tombe avec Pergame.

Illa subit mediæque minans illabitur urbi....

Le monstre fatal pénètre au cœur de la ville,

Où d'un air menaçant son front audacieux
Semble nous insulter et défier nos dieux.

Je demande encore grâce pour les vers suivants :

Oronte, chef hardi des adroits Lyciens,
Du plus haut de sa poupe encourageait les siens;
D'un front audacieux il brave la tempête;
Le flot qui s'en émeut, s'élève sur sa tête,
Crève et tombe sur lui, montre un abîme ouvert.
La nef tourne trois fois, disparaît et se perd. (I, 113.)

Tandis qu'aux monts de Chypre, en un plaisant bocage

De myrtes amoureux et d'odorants jasmins,
Vénus porte l'enfant si chéri des destins,
Sa tête doucement est sur elle penchée ;
Des pavots du sommeil sa paupière est touchée. (I, 691.)

Il gémit (le fresne), il chancelle, et sa tête penchante
Sent longtemps agiter ses verdoyants cheveux;
Mais enfin il succombe au bras fort et nerveux ;
Il s'éclate, et tombant confond dans sa ruine
Le renaissant espoir de la forêt voisine,
Cent tendres arbrisseaux, jeunes audacieux,
Qui prétendaient un jour s'élever jusqu'aux cieux. (II, 626.)

Tithonis croceum linquens Aurora cubile.
Du lit du vieux Tithon l'Aube sort en riant.

Là, dans l'antre de Mars, sur la terre gisants
Une louve allaitait deux illustres enfants.
De ses petites mains cette race jumelle
Folâtre sans frayeur, pendue à la mamelle;
La louve paraissait les lécher tour à tour,
Et croire en les flattant les avoir mis au jour. (VIII, 631.)

« Quand on m'accuserait d'avoir plutôt imité Virgile que de l'avoir traduit, je ne m'en offenserais point. » En effet la version de Segrais n'est bien souvent qu'une imitation originale; où il ne le suit plus, il s'efforce de l'égaler. Il y a quelquefois réussi : bon nombre des vers greffés sur l'original ne sont pas tout à fait indignes de Virgile, et, comme l'arbre des Géorgiques, l'*Énéide* a souvent l'occasion d'être surprise et d'admirer : miraturque novas frondes et non sua poma.

Parmi les qualités de son modèle que Segrais réussit le mieux à reproduire, la vigueur est au premier rang.

Poursuis, disperse, abîme et nochers et galères !

Mais que du roi des dieux le tonnerre vengeur
De l'éternelle nuit perce les antres sombres,
Et me plonge vivante entre les pâles ombres;
Que la terre plutôt s'entr'ouvre sous mes pas,
Que ma vertu combatte et ne triomphe pas. (IV, 24.)

Il fallait dans ses nefs réduire tout en flamme,
Pour la seconde fois anéantir Pergame,
En exterminer tout, père et fils égorger,
Et mourir en goûtant l'aise de se venger! (IV, 604.)

Segrais aime les traits fortement ou naïvement pittoresques; il dira volontiers que l'embrasement s'attache aux cordages *poissés*. La troupe fugitive d'Énée

Traîne en mer ces grands corps noirs de gluante poix.

Il décrit des coursiers qui piaffent et

Remâchent leur frein dont l'or bruit sous leurs dents;

la tête d'un lion dont

Le mufle entr'ouvert montre encore les dents.

Il aime à peindre au vif, en traits saisissants, de nature à plaire à une certaine école moderne, bien qu'ils n'affectent rien de la crudité du réalisme. Il dira des dragons de Laocoon: leurs langues sifflantes.

Léchent les sales bords de leurs gueules béantes;

et en racontant le festin sanglant du Cyclope dans son charnier humain, il luttera de révoltante énergie avec le poëte, au lieu de songer à ménager par des adoucissements la délicatesse de ses lecteurs. Je n'ose l'en blâmer; au contraire, j'aime à trouver ces traits de franche énergie au milieu des poésies noblement pompeuses du dix-septième siècle, alors qu'il fallait être l'auteur d'Athalie pour faire entendre sans révolte dans des vers les mots de boucs, de chevaux et de chiens. Avant Racine, le style de la poésie française fit, avec Segrais, une excursion au pays latin, et ce voyage lui profita. Il dépouilla sa pruderie ordinaire et osa peindre une lutte à coups de poing, un athlète crachant une écume sanglante avec ses dents, une tête fracassée et la cervelle qui en jaillit. Au commencement du siècle, Saint-Amand, avec plus de verve poétique que de

goût, avait usé et abusé de ces chaudes couleurs, au point d'étaler aux yeux des objets d'une réalité rebutante, excès fâcheux qui avait contribué à trop assagir la poésie française, et à la priver d'une heureuse liberté, pour avoir indiscrètement débuté par la licence.

Les belles et longues tirades ne sont pas rares dans la traduction de Segrais ; en voici deux : Laocoon immolait un taureau à Neptune, quand deux dragons affreux s'élèvent du milieu des flots,

Sur la mer aplanie à l'envi déployant
Les tortueux replis de leur corps ondoyant.
Ils portent au-dessus de la plaine mouvante
Leur col enflé d'orgueil, leur crête rougissante....
Tout fuit sur le rivage, et pâlit de terreur.
Mais Laocon est seul l'objet de leur fureur.
Ils attaquent d'abord ses deux enfants aimables,
Couvrent ces petits corps de leurs plis effroyables,
S'entortillent autour, mordent ces tendres chairs
Dont le sang coule épais dans leurs gosiers ouverts.
Le père armé de traits accourt tremblant et blême :
De leurs terribles nœuds ils l'étreignent lui-même.
Déjà de deux grands tours ils le tiennent pressé,
Et d'un double collier d'écailles hérissé ;
Ils s'élancent encore au-dessus de sa tête,
Et dressent dans les airs leur formidable crête.
Ses mains font mille efforts pour arracher ces nœuds ;
Le sang et le venin coulent sur ses cheveux.
Il perce de ses cris la voûte étincelante,
Et mugit sous l'effort de sa douleur pressante
Comme le fier taureau qui s'enfuit de l'autel
Où son front mal frappé gauchit au coup mortel. (II, 199.)

Que ferons-nous, mon cœur? Irai-je, abandonnée,
Des princes mes voisins mendier l'hyménée?
Après tant de fierté rechercher bassement
Ceux que j'ai dédaignés pour mon perfide amant?
Le suivrai-je moi-même, et ses nefs vagabondes,
Que ma faveur sauva de la fureur des ondes?
Ai-je en vain obligé ses chefs et ses soldats,
Et peut-il avec lui n'avoir que des ingrats?
Mais puis-je me promettre, et moquée et déçue,
D'être par ce barbare en ses vaisseaux reçue?

Pauvre princesse, hélas! reviens de ton erreur,
Et de Laomédon connais le sang trompeur.
Quoi! sans ressentiment, Didon humble et rampante
Suivrait d'un fier vainqueur la flotte triomphante!
Poursuivons-le plutôt, et courons sur les eaux
Avecque tout mon peuple embraser ses vaisseaux!
Mais ce peuple est celui qu'avecque tant de peines
J'enlevai de Sidon sur ces humides plaines.
Encore épouvanté je le vois qui blêmit
Au seul mugissement de l'onde qui frémit.
Meurs, misérable, meurs comme tu le mérites;
Ta douleur dans la mort trouvera ses limites.
Tu me perdis, ma sœur; trop sensible à mes pleurs,
Ta cruelle pitié causa tous mes malheurs.
Que n'ai-je mieux aimé dans mon triste veuvage
Laisser couler mes ans solitaire et sauvage!
J'eusse ainsi conservé mes premières amours;
J'arriverais sans tache au dernier de mes jours. (IV, 534.)

On doit avouer sans peine, à la lecture de pareils morceaux, que la traduction de Segrais est un ouvrage digne de n'être pas oublié. Il faut y remarquer encore le mouvement épique et l'accent guerrier dont sont animés la fin du IX[e] livre, le X[e] et le XII[e] chant; l'allure en est héroïque, et les vers y respirent la belliqueuse vigueur des strophes guerrières de Malherbe. — Le vaisseau où s'est réfugiée l'ombre d'Énée emporte Turnus loin du champ de bataille. Désespéré, le Rutule s'écrie :

De quel crime si grand, ô ciel, suis-je complice,
Qu'il m'en faille porter un si cruel supplice?....
Que pensent tant de chefs, dont la valeur extrême
Combat pour mon parti que je trahis moi-même?
Je les vois de mes yeux tomber sous le vainqueur;
Les mourants de leurs cris viennent percer mon cœur.
Que faire? Pour cacher la honte qui me couvre,
Que la mer m'engloutisse, ou que la terre s'ouvre.
Plutôt, ô vents mutins, soyez mes seuls nochers,
Poussez, brisez ma nef contre écueils et rochers :
Secourez, tourbillons, Turne qui vous implore;
Emportez mon vaisseau sous un ciel qu'on ignore,
D'où jamais aux neveux ne puisse revenir
De ma désertion l'infâme souvenir. (X, 668.)

Ailleurs, Turnus excite ses compagnons au combat :

La voici, compagnons, cette heureuse journée.
La guerre est dans nos mains et notre destinée.
Courage, et que chacun pense aux faits glorieux
Qui rendent immortels les noms de ses aïeux.
Qu'il pense que son bras, armé pour sa patrie,
Défend et sa maison, et sa femme, et sa vie.
Marchons, et sur la rive attaquons l'ennemi
Qui vient à nous d'un pas encor mal affermi :
Aux courages hardis la Fortune est prospère. (X, 279.)

Segrais doit l'accent épique de sa traduction d'abord à l'alexandrin, le vers héroïque par excellence, et ensuite à la langue qu'il a employée. La fin du seizième siècle avait légué aux poëtes du dix-septième, à défaut d'épopée, un beau langage épique, expressif et vigoureux. Chapelain, dans ses vers martelés, semblait avoir pris plaisir à le durcir ; Segrais, poëte véritable, en sut tirer parti. Prenons-y garde : ce n'était pas là une curiosité puérile, une exhumation prétentieuse de termes surannés. Segrais a dit : « Le poëte est peintre, les mots sont ses couleurs. » A ce titre, le poids, le son, la conformation même des termes ne sont plus choses indifférentes. Ils aident le poëte à produire divers effets, et secondent ce qu'il y a de fort, d'héroïque dans la fiction et le ton du récit. Voilà pourquoi Segrais ne dédaigna pas ces grands mots sonores, ces expressions fières recommandées jadis par l'auteur de la Franciade, et que Fénelon et la Bruyère étaient si disposés à accueillir. Elles pouvaient cependant déjà paraître un peu vieilles. Mais, dit Segrais avec Desmaretz et Longin (deux autorités fort inégales), « un mot pour être ancien n'est pas exclu de la poésie héroïque » ; son antiquité même lui donne quelque chose d'auguste, et le rend tout à fait propre à la sublimité du style de l'épopée. L'emploi de ces termes héroïques à demi surannés donne à l'*Énéide* de Segrais une physionomie particulière dont les contemporains ne furent

pas blessés. Au dix-huitième siècle, il n'en eût pas été de même ; aussi ne la trouve-t-on pas chez Delille. Son *Énéide* peut se comparer à une brillante cotte de mailles tissée d'or et d'acier : elle dessine exactement les contours du corps, et en suit les mouvements avec souplesse. La traduction de Segrais ressemble à l'armure d'un preux chevalier : elle a quelque roideur, et se refuse à ces mouvements ondoyants et dociles. Mais avec la rouille légère dont les années l'ont à demi couverte, elle fait songer à Bayard, à Duguesclin.

Segrais n'avait pas pratiqué Virgile toute sa vie pour ignorer qu'il est très-difficile au traducteur le mieux doué de donner une parfaite image d'un tel original. « La naïveté, la pompe, l'énergie, la politesse et la grâce passent malaisément avec le sens d'une langue en une autre » ; de là la difficulté de traduire les ouvrages dont les pensées ne font pas le seul mérite, et où l'éloquence a beaucoup de part. Segrais en a fait l'épreuve, et juge son ouvrage avec modestie : « Le lecteur ne connaîtra jamais cet inimitable original, s'il n'en juge que par ce que je lui en présente... » Sa traduction « est peut-être la moindre de toutes. » « Je laisse le champ aussi vaste que je l'ai trouvé. » Quintilien permet au poëte, permission assez inutile, d'avoir bonne opinion de lui-même : *oportet poetam bene de se semper sentire*. On ne voit pas que le traducteur de l'*Énéide* ait tenu à jouir de ce privilége. La Motte croyait embellir l'*Iliade;* Segrais a la crainte « de rendre difforme » son auteur, et il imite ces amants bien épris qui font un brillant portrait de leur maîtresse, et disent : Elle est plus belle encore ! Les contemporains de Segrais savaient sa belle passion ; ils n'abusèrent pas contre lui de ces aveux, et reconnurent dans sa version la meilleure copie de Virgile qui eût encore paru.

Avant lui, le cardinal Duperron avait traduit en vers une partie du Ier et du IVe livre de l'*Énéide ;* mais c'étaient là des

ébauches et non un monument. Quant aux autres versions poétiques antérieures à 1668, les curieux et les doctes seuls pouvaient les connaître. Etait-ce aux dames et aux courtisans que l'on aurait eu bonne grâce à demander des nouvelles de la traduction de l'*Énéide* d'Octavian de Saint-Gelais (1529), de Loys des Mazures (1560), ou de celle des frères Le Chevalier Daigneaux, de Vire en Normandie (1582)? Cette dernière, si peu méprisable qu'elle soit, semble avoir été ignorée du normand Segrais lui-même. Segrais avait donc, aux yeux du beau monde, l'honneur d'avoir entrepris une œuvre nouvelle, et, au jugement de tous, la gloire d'avoir fait un bel ouvrage. Aussi l'admiration fut-elle générale. En 1664, Mme de la Fayette [1] avait exprimé des doutes à Huet sur la valeur des premiers livres (le III[e], en effet, est faible), et elle désirait voir ces premiers essais « extrêmement corrigés (*a*). » Mais Segrais les corrigea, et quand l'ouvrage parut, quatre ans après, on ne parla plus de l'auteur sans louer l'interprète de l'*Énéide* à l'égal du poëte des *Églogues*. Le Théocrite de la France en fut encore appelé le Virgile, et, à voir l'enthousiasme des lecteurs le confondre avec son modèle, il semblait avoir composé une épopée originale. En tout cas, les poëtes qui avaient, bien que français, aspiré à cet honneur, n'en avaient guère plus approché. Segrais, dit Saint-Évremond, a « mieux trouvé le génie de Virgile que pas un de nos auteurs.... et j'ose dire qu'il surpasse de bien loin tous ces poëmes que nos Français ont mis au jour avec

1. « Si cet ouvrage n'est pas extrêmement corrigé, il n'aura pas une grande approbation. Je viens d'en écrire à M. Ménage, et je lui demande de vous en parler sincèrement, et de voir avec vous si on ne doit pas en parler franchement à M. de Segrais. C'est dans ces occasions qu'on doit montrer aux gens qu'on est de leurs amis. Cependant, comme je défère à vos sentiments et à ceux de M. Ménage, je ne dirai que ce que vous jugerez à propos. Je n'ai pas même dit à M. de Montausier tout ce que je pense, ni ce que des gens fort instruits en trouvent. Car, pour n'être pas une amie si tendre, ni si flatteuse que de certaines femmes (Cf. *Segraisiana*, p. 34), je n'en suis pas moins une bonne amie. » Lettre à Huet, juin 1664. Bibl. imp. S. F. 5272.

plus de confiance que de succès[1]. » C'était donner un soufflet au *Moïse*, au *Clovis*, à l'*Alaric*, au *Charlemagne* de Louis le Laboureur et même, hélas ! à la *Pucelle* de Chapelain. Quoique la liberté fût grande, Ménage sans doute y applaudissait, lui qui disait des bonnes traductions : « Il en coûte souvent moins d'être auteur de son cru. » Un fait est certain, c'est que l'*Énéide* de Segrais, comme œuvre poétique, a plus de valeur que les fastueuses épopées de nos Icares français. Aussi a-t-elle valu à son auteur un honneur insigne.

Quand Segrais affranchi des terrestres liens
Descendit plein de gloire aux champs Élyséens,
Virgile en bon français lui fit une harangue ;
Et comme à ce discours Segrais parut surpris :
« Si je sais, lui dit-il, le fin de votre langue,
C'est vous qui me l'avez appris (*a*). »

II

On dira peu de chose de la traduction des *Géorgiques* de Segrais. C'est le fruit de son extrême vieillesse, et il est mort sans y avoir mis la dernière main. L'auteur avait pu se rendre justice en la déclarant plus exacte que celle de l'*Énéide* [2], mais elle n'en est pas meilleure. A la faveur de son droit d'aînesse, l'*Énéide* semble s'être emparée d'abord de toute la verve poétique de Segrais, et sa sœur disgraciée permet à peine de glaner chez elle un petit nombre d'expressions ou de vers. Toutefois l'épisode d'Eurydice ne pouvait manquer d'inspirer le tendre poëte ; nous y renvoyons le lecteur. Voici les derniers vers de l'ouvrage : Ainsi je chantais, dit le poëte âgé de 68 ans,

Pendant que pour le ciel soutenant seul la guerre
Louis tournait sur lui tous les yeux de la terre,
Dans la fatale année où l'on vit de Namur[3]
Sous la foudre tomber l'inexpugnable mur....

1. *Réflexions sur nos traducteurs*.— 2. Segr., p. 146. — 3. 1692.

Caen, ma chère patrie et mon dernier amour,
De l'hiver de mes ans fut le calme séjour.
J'osai dans leur avril chanter aux bords de Seine
Tircis mourant d'amour pour la belle Climène.

La traduction des *Géorgiques* ne peut être comparée à celle qui a établi d'emblée la réputation de Delille. Mais l'*Énéide* de Segrais peut soutenir le parallèle avec le même ouvrage de l'illustre abbé. Sans doute Delille est, en général, plus exact, plus précis[1]; mais il faut tenir compte, pour juger équitablement les deux rivaux, de la différence des temps. Publiée plus d'un siècle après celle de Segrais (1804), l'*Énéide* de Delille profitait de tous les progrès de l'art de la traduction. Au commencement du dix-neuvième siècle, le temps n'était plus où l'on pouvait prendre parti entre une version fidèle et une libre paraphrase. Au dix-septième, l'une et l'autre étaient également accueillies, et si le talent de l'écrivain était incontestable, on ne chicanait guère sur celui du traducteur. De même la versification de Delille est plus savante; elle a plus d'aisance, d'harmonie, d'heureux effets, de coupes variées. Son style est plus châtié, plus coulant, et a une plus vive allure. Cependant, malgré ces mérites, en grande partie le bienfait du temps, la traduction de Delille n'est pas, à tout prendre, supérieure à celle de Segrais. L'écrivain de la fin du dix-huitième siècle n'appellera pas les Troyennes saisies d'effroi des *dames effarouchées*. Mais il aura cette immense infériorité d'être plus habile versificateur que vrai poëte. L'esprit poétique, voilà ce qui anime et soutient Segrais dans sa rude joute contre Virgile. Faiblit-il comme traducteur, il se relève comme poëte, et d'ordinaire il rend en beautés poétiques, quelquefois originales, ce qu'il dérobe de Virgile au lecteur par infidélité. Ainsi lisez dans les deux auteurs français les plaintes de Junon (I), la des-

1. Quelquefois Delille n'est ni l'un ni l'autre, et remplace la simplicité du texte par une sorte de déclamation théâtrale (XII, 777), défaut inconnu à Segrais.

cription de la tempête (I), l'épisode de Laocoon (II), la peinture du supplice de Salmonée et de Titye (VI), la fin du premier discours de Didon à sa sœur (IV, 24), où Delille est plus exact, mais Segrais cornélien ; les plaintes de Didon à Énée (IV, 305) et à sa sœur [1] (IV, 416) ; partout on fera cette remarque : ou la traduction de Segrais balance celle de Delille, ou bien, avec moins de fidélité, elle atteste un génie plus poétique, ou parfois même le vieil athlète triomphe à tout égard de son jeune rival [2]. Enfin, et ce témoignage est irrécusable, Delille a loué Segrais en ne dédaignant pas de l'imiter. Tantôt ce sont des groupes de quatre rimes, tantôt des hémistiches ou même des vers entiers qu'il lui dérobe [3]. Sans doute ces emprunts sont en général peu considérables, et Delille aurait une moins grande renommée comme traducteur, s'il n'avait pour la soutenir que les larcins faits à Segrais. Mais si ces imitations de détail n'ôtent rien à la gloire de Publius Virgilius Delille, elles ont l'avantage de rappeler que le premier interprète de Virgile en vers véritablement français a pu aider l'un des plus habiles traducteurs qui fut jamais.

Cependant l'*Énéide* de Segrais est aujourd'hui peu connue. Dans les ouvrages de ce genre, le mieux est l'ennemi du bien, et comme, depuis 1668, l'art de la traduction et la langue ont bien marché, l'œuvre jadis si admirée est tombée peu à peu dans l'oubli (*a*). Déjà au dix-huitième siècle une voix puissante avait prononcé contre elle un jugement trop rigoureux. « Segrais voulut un jour entrer dans le sanctuaire en récitant ce vers de Despréaux :

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.

Mais la Critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages

1. *Anna, vides*..................
Élise, tu le vois, le traître va me fuir! (*Delille.*)
Ma sœur, il m'abandonne.... (*Segrais.*)

2. IV, 457; X, 672; XII, 872; VI, 723.

3. Cf. en particulier V, 399; VII, 489. Delille semble avoir eu l'ouvrage de Segrais sous les yeux en composant le sien.

de son *Énéide* (du IIIe livre, je soupçonne), le renvoya assez durement[1]. » En effet, c'était être bien dur, et si le dix-septième siècle avait distribué les rangs au lieu de Voltaire, Segrais eût été admis dans le sanctuaire, non pas malgré sa traduction, mais en grande partie à cause d'elle. Quoi qu'il en soit, cette boutade de Voltaire autorisait-elle Delille à traiter si légèrement le poëte son rival ? Après s'être fort bien souvenu de la traduction de l'*Énéide* de Segrais dans sa traduction, et de la préface du même auteur dans sa préface, il oublie même de l'y nommer. Seulement, en 1679, à la fin du discours préliminaire de la traduction des *Géorgiques*, il avait jeté dédaigneusement ces mots : « On ne lit pas plus les *Géorgiques* de Segrais que son *Énéide.* » Delille au moins l'avait lue, et même avec soin. Craignait-il donc de la rappeler au souvenir du public, et ne pouvait-il pas lui rendre hommage autrement qu'en l'imitant ?

1. Voltaire, *Temple du Goût.*

SEGRAIS CRITIQUE.

CHAPITRE I.

JUGEMENTS SUR LES AUTEURS CONTEMPORAINS.

Après l'examen des ouvrages d'un auteur, il est bon de voir comment à son tour il juge ceux d'autrui : c'est un nouveau moyen de l'apprécier lui-même. Est-il avare de ses éloges envers de beaux écrits, cette froideur nous avertit aussitôt des qualités qu'il n'a pas, ou des défauts qu'il a. Donne-t-il de sages leçons qu'il sait n'avoir pas toujours suivies, ce désaccord du critique et de l'auteur rappelle moins les imperfections de ses ouvrages que la franchise et les progrès de son goût. A ce double titre, il convient d'étudier les jugements semés par Segrais dans ses écrits.

Boileau est souvent l'objet de ses critiques. Il lui reproche de médire de Boyer. « Le pauvre M. Boyer n'a jamais offensé personne ; il a fait des pièces qui ont été jouées dans leur temps[1], et il était assez bon académicien. » Et ailleurs : « Pourquoi parler mal de Mlle de Scudéry comme il a fait ? ses vers qui sont si naturels, si tendres, et qui plaisent à tout le monde, ne sont pas de son goût ; c'est qu'il ne saurait y mordre. » A l'exemple de Ménage, Segrais permet aux

1. Et en particulier à Saint-Cyr, où Boyer avait succédé à Racine. Loret appelle le *Tigrane* de Boyer un « ouvrage fortissime », et l'auteur « un autre Apollon. » En 1662 Chapelain le mettait immédiatement au-dessous de Corneille.

poëtes satiriques de nommer les personnes [1], mais il ne veut pas que la passion particulière de l'auteur s'en mêle; autrement ce n'est plus une satire, c'est un libelle [2]. Le trait est décoché peut-être contre Boileau, mais ne l'atteint pas. Cet ennemi né des sots livres ne défendait pas seulement sa cause en bafouant les poésies des Pradon et Cotin, mais encore celle du goût et de la raison. « Les dernières poésies de Despréaux sentent l'esprit épuisé; ce n'est plus que de la baissière, et il se copie lui-même (*a*). » Épuisé, soit, mais à force d'avoir produit. La verve du bienheureux Scudéry n'a jamais connu ces défaillances. Mais où sont aujourd'hui les œuvres de Scudéry? En tout cas, il était maladroit à un admirateur enthousiaste de Corneille de parler de l'esprit épuisé de Boileau : depuis Pertharite (1653) [3], le grand tragique n'avait fait que tendre avec de vains efforts un génie dont le nerf était brisé. Du reste Despréaux eût-il cent fois mérité cette critique, il était malséant à Segrais de ne trouver rien de mieux à dire de l'auteur de l'*Art poétique* que de marquer l'épuisement de sa veine. Larochefoucauld, mesdames de Lafayette et de Sévigné auraient parlé de lui en d'autres termes, malgré les restes de leurs préventions contre l'école nouvelle. L'auteur des *Maximes* avait pu songer à Despréaux quand il avait écrit : « C'est une grande pauvreté d'avoir une seule sorte d'esprit ; » mais il se faisait fête de l'inviter à venir lui lire ses vers. Mme de Lafayette disait : « Celui qui se met au-dessus des autres, quelque esprit qu'il ait, se met au-dessous de son esprit. » Mais Segrais seul ajoute : Despréaux est de ces gens-là (*b*). Il transforme en antipathie ouverte la légère froideur de ses deux amis.

A l'endroit de Racine, Segrais pouvait trouver en eux une approbation plus déclarée. L'auteur du *Cid* avait fait les dé-

1. Cervantes (*Don Quichotte*, II, p. 112) et Perrault interdisaient les personnalités aux satiriques. Boileau leur répond dans le *Discours sur la satire*.
2. Segr., p. 110.
3. *OEdipe* excepté (1659).

lices de la société précieuse à laquelle mesdames de Lafayette et de Sévigné, Larochefoucauld et Segrais avaient été mêlés jadis. Aussi, quand Racine parut et commença d'inquiéter Corneille, tous les anciens amis de l'hôtel Rambouillet s'attachèrent à soutenir la gloire du vieil athlète. Les uns se plaisaient à retrouver dans ses comédies le bel esprit raffiné et l'amour précieux dont ils étaient touchés; les autres, tout pleins des idées d'héroïsme que les grands romans flattaient en eux, applaudissaient aux prouesses chevaleresques, aux amours magnanimes de ses personnages. Ces prouesses et cet héroïsme étaient empruntés à Rome, et surtout à l'Espagne. Or, si Racine et Boileau admiraient dans Corneille le génie romain de préférence au génie espagnol, les auteurs de *Zaïde* les goûtaient également tous les deux, et célébraient ainsi Corneille à plus de titres que ne faisait la jeune école. Chez Segrais cette prédilection devint, comme chez Mme de Sévigné, une partialité passionnée. En vingt endroits il abaisse la renommée de Racine devant celle de Corneille. Corneille est le père du théâtre français; il a fait Racine, comme Malherbe tous les poëtes lyriques qui l'ont suivi[1]. C'est l'argument favori des partisans du vieux poëte. Fontenelle le répète sous toutes les formes, et Huet, dans ses mémoires, dit séchement de Racine : « Il a suivi les traces de Pierre Corneille, le prince des poëtes tragiques de cette époque. » Le disciple n'a pas surpassé le maître, « quoi que ses partisans en veuillent dire. » « La matière lui manque.... il y a plus de matière dans une seule des scènes de Corneille qu'il n'y en a dans toute une pièce de Racine. » Corneille se savait beaucoup de gré de ce mérite, et il estimait ses pièces selon que l'agencement des matières lui avait plus ou moins coûté[2]. Heureux Racine d'avoir donné à ses tragédies des qualités plus solides que la multiplicité des

1. Segr,, p. 19, 43.
2. Il appelle *Héraclius* un « heureux original » et *Rodogune* « son chef-d'œuvre, » et cela pour avoir passé plus d'un an à en disposer le sujet.

péripéties ou l'enchevêtrement de l'intrigue. Disciple des anciens et non des Espagnols, il se faisait une idée plus vraie de l'idéal dramatique, et le mettait avant tout dans l'analyse approfondie et la peinture passionnée du cœur humain. Après les pièces de Hardy et de Corneille, cette innovation était considérable; même après tant de chefs-d'œuvre si dignes de détruire leurs préventions, les dévots de Corneille ne l'accueillaient pas[1]. C'était se déclarer contre les progrès dus à l'école nouvelle, et rebrousser chemin vers le passé.

Un autre reproche de Segrais à Racine est de ne pas donner à ses personnages le caractère qui leur convient. « Étant une fois près de Corneille sur le théâtre, à une représentation de *Bajazet*, il me dit : « Je me garderais bien de le « dire à d'autre que vous; on dirait que j'en parle par ja- « lousie. Mais, prenez-y garde, il n'y a pas un seul person- « nage dans le *Bajazet* qui ait les sentiments qu'il doit avoir.... « ils ont tous, sous un habit turc, le sentiment qu'on a au « milieu de la France[2]. » Les partisans de Racine auraient eu de la peine à réfuter complétement l'objection. Mais Racine était-il seul à donner d'anciens héros « refondus à notre mode[3]? » Afin de ressaisir cette popularité dont il était si amoureux, et pour laquelle il avait contraint son génie à une merveilleuse fécondité, Corneille lui-même avait commis la faute si vivement reprochée à son rival, et avec lui l'amour avait trouvé place « parmi les incestes, les parricides et toutes les horreurs qui composent l'histoire d'Œdipe et de sa malheureuse famille[4]. » Il n'est donc pas juste de publier si haut que chez Corneille le Grec parle comme le Grec, l'Indien comme l'Indien, l'Espagnol comme

1. Saint-Évremond admirait le *Menteur*, et même les *Visionnaires*, surtout à cause de l'abondance de la matière.

2. Saint-Évremond a dit de Corneille : Il « a presque seul le bon goût de l'antiquité; » et de Racine : « C'est, à mon avis, la seule chose qui manque à un si bel esprit. » (*Examen de l'*Alexandre *de Racine.*)

3. Lettre de Corneille à Saint-Évremond.

4. Racine, préface des *Frères ennemis*.

l'Espagnol; et de plus, cette critique de Racine est assez déplacée dans la bouche de l'auteur d'*Athis* et des *Églogues*, pour ne rien dire de la sixième *Nouvelle française*. En accusant Bajazet, Segrais fait le procès à Eurilas, et si Roxane est condamnée, je crains fort pour Timarette : Segrais ne peut se refuser à cet aveu. Qu'après, cela, il croie le poëte des *Horaces* échappé des *Cornéliens* de Rome, rien de mieux. On lui applaudira même de se lever par vénération à l'Académie devant un poëte qui est un prodige à ses yeux. Avant de lire la poétique d'Aristote, il a composé ses plus belles tragédies, véritable merveille au jugement des érudits du dix-septième siècle. La nature seule agit en lui; il ignore l'art de la versification, et il fait les plus beaux vers; il atteint au sublime sans se hausser, et rencontre, à son insu, d'admirables conceptions dont il ne sent pas le prix[1]. Tous ces témoignages sont fondés, et attestent dans Corneille un génie extraordinaire. Mais à quoi bon chercher à exalter sa gloire en rabaissant celle de Racine? Et parce que ces deux grands poëtes ne se ressemblent pas, faut-il en humilier un? « Les cabales ne servent de rien pour faire valoir des ouvrages[2], » ni pour les déprécier. Aussi Racine est et sera toujours admiré, en dépit des malencontreuses prédictions de Mme de Sévigné et de Segrais. Il eût été digne de Corneille de proclamer le génie de Racine, comme Racine devait un jour rendre publiquement hommage à celui de Corneille. Mais ce descendant des héros de Rome avait ses faiblesses. Les pièces de Molière dont les scènes ne sont jamais trop sérieuses (défaut des comédies de Corneille), et où tout ressent la comédie, lui donnaient de la jalousie. « Mais il avait tort[3]. » Segrais pouvait apprécier de même les sentiments de Corneille à l'égard de Racine, et lui-même aurait dû s'efforcer de détourner un si grand homme de ces mouvements d'envie, au lieu d'adresser à son rival des

1. Segr., 51, 125. — 2. Segr., p. 19. — 3. Segr., p. 158.

critiques quelquefois fondées, mais toujours malveillantes et propres à l'y encourager.

A voir Segrais témoigner si peu de sympathie à Racine et à Boileau, on se demande si cette hostilité littéraire ne l'avait pas engagé à prendre parti contre eux dans la querelle des anciens et des modernes. Cependant il n'en est rien. Il rend hommage volontiers à l'auteur des *Parallèles*. « M. Perrault, qu'ils méprisent si fort, et qui ne laisse pas d'être un bon poëte, quoi qu'ils en disent, sait beaucoup plus qu'eux. » Il accueille avec plaisir les critiques adressées à Racine par Saint-Evremond et Fontenelle, partisans des modernes et ses compatriotes. A son avis, les *Visionnaires* de Desmaretz ont fait voir que la comédie peut se trouver dans notre langue avec toutes ses grâces, comme chez les plus délicats des anciens[1]; enfin Corneille et Molière lui semblent aussi agréables à lire que Sophocle, Euripide et Aristophane. Néanmoins il ne va pas jusqu'à déserter la cause de la vénérable antiquité. S'il en avait été tenté, les impertinentes sottises de ce Desmaretz[2], dont il loue une comédie, l'en auraient bientôt dégoûté. Au reste, Huet, Ménage, Chapelain, ses guides ou ses amis, étaient dévoués aux anciens, et, à leur exemple, Segrais aimait à venger l'érudition antique du dédain des modernes et de leurs alliés les petits-maîtres[3]. Mais Virgile surtout le détournait d'une guerre sacrilége où il lui eût fallu non-seulement battre sa nourrice, mais tourner ses armes contre le poëte qui avait été pour lui un instituteur et un père.

L'amitié ne le conseilla pas toujours aussi bien : en 1665

1. Desmaretz était tout à fait de cet avis. Il déclare modestement sa pièce bien supérieure aux comédies anciennes, de même que le *Clovis* surpasse *l'Iliade* et *l'Énéide*. (*Comparaison de la langue et de la poésie française avec la grecque et la latine*, I, 32, et II, passim.)

2. Desmaretz soutient que le poëmes chrétiens peuvent seuls être parfaits. Il dit de Virgile : « C'est une merveille comment il a conservé tant de jugement avec une imagination la plus échauffée qui fut jamais, et je fais voir que le feu de son imagination a quelquefois brûlé son jugement. »

3. Notes sur le premier livre de *l'Énéide*, p. 39.

elle lui inspirait le Discours préliminaire ou l'Apologie des *Maximes*. Le premier soin de Segrais est de chercher à établir que l'auteur des *Sentences* est très-chagrin qu'elles soient devenues publiques. Après cette petite comédie, assez bien placée au début d'un livre dédié à l'amour-propre, Segrais aborde les objections faites à l'ouvrage. La première est que ces réflexions détruisent toutes les vertus ; reproche sans fondement, réplique l'ami de Larochefoucauld. Leur unique objet est de dévoiler les grimaces de l'homme corrompu, et de le peindre au vrai, conduit par l'intérêt et l'orgueil, alors même qu'il se flatte d'un effort de pure vertu. Est-ce là un si grand mal, et détruit-on les vertus dans le monde, en montrant que celles dont on est le plus fier, sont une fausse monnaie des véritables? Cette fausse monnaie a cours et sert comme la bonne, et ainsi nos belles actions, malgré le vice de leur origine, ne laissent pas d'être utiles, estimables, et M. de Larochefoucauld nous engage fort à les imiter. Au surplus, quand il fouille dans les plus secrets replis de notre âme, et n'y trouve que dépravation déguisée et spécieux mensonge, il ne la calomnie pas; il la voit en moraliste éclairé des lumières de la foi.

Le détour est habile, et la ruse de guerre perfide. Aussi Larochefoucauld y revient lui-même dans la préface écrite de sa main. Voilà donc l'ambitieux frondeur déçu qui fait le procès au genre humain au nom des livres sacrés. Au sortir des désordres de la guerre des princes, il quitte la paille et l'écharpe; le front rembruni, il se retire à Port-Royal où Mme de Longueville un jour le suivra, et se fait janséniste. Cela est piquant et mérite d'être remarqué — vous soutenez que l'homme de soi est capable de vertu? Vous n'avez point lu les Pères. Examinez avec eux les sages du paganisme, et jugez de la vanité des efforts des plus nobles âmes, quand la grâce ne les soutient pas. Suit un véritable réquisitoire contre les philosophes ou les vertus fameuses de l'antiquité. La chaste Lucrèce s'est vu quelquefois refuser la gloire dont

elle jouit depuis tant de siècles. (Est-ce une allusion au mot de « l'agréable » M. Sarrasin?) Le sage de Sénèque est chimérique, et Sénèque lui-même a tenu les discours et non la conduite de l'homme vertueux. Épicure fut prodigue et voluptueux, au témoignage même du précepteur de Néron (*a*); Aristote avare, et Socrate épris d'amitiés suspectes. Voilà de quelle façon Segrais commente les Pères, pour l'amour de Larochefoucauld, et s'amuse à flétrir les plus illustres vertueux de l'antiquité, dans le beau dessein de justifier des calomnies nées de l'amertume d'un cœur aigri et gâté. Il voit partout de beaux masques cachant de laids visages, et il félicite l'injurieux moraliste qui prétend les arracher :

.... Detrahere ausus
Hærentem larvæ *multa cum laude coronam.*

Il y aurait eu plus de gloire à Larochefoucauld à ne pas donner lui-même ces masques à ses personnages. Car, en réalité, c'est lui qui les farde et les déguise, quand il ravit à l'âme sa beauté pour l'appliquer au seul visage. Sénèque a pu composer ses traits ; Socrate n'y a jamais songé. Laissez-lui la laideur de sa figure, mais aussi laissez à son âme la beauté immortelle dont elle a brillé.

Une autre objection est la subtilité des réflexions et l'obscurité du langage. Dans quelle mesure ce reproche est-il fondé? La forme épigrammatique, dont la nature même de l'ouvrage semblait faire une nécessité à Larochefoucault, a de grands avantages : elle est vive, expressive, pénétrante, et laisse dans l'esprit des impressions durables. Mais la concision côtoie l'obscurité, et Larochefoucauld n'a pas toujours évité l'écueil. Segrais aime cette concision, et dit qu'elle n'empêche par les habiles. Pourtant Mme de Sévigné était une habile, et elle avoue de certaines sentences qu'à sa honte elle ne les entend pas. Du reste, ces taches sont rares dans l'ouvrage, et Segrais avait raison de faire un bel éloge de ce style, où toutes les délicatesses d'un art consommé s'u-

nissent à une noblesse d'expression, à un certain air de qualité, qui rappelle le grand seigneur.

Le dernier reproche fait aux *Maximes* était de nature à embarrasser beaucoup plus Segrais. Ces réflexions semblaient trop générales, et l'on insinuait que ce vilain portrait de l'homme pouvait bien être celui du peintre. C'était toucher le point vulnérable et piquer l'auteur au vif. Toutefois Segrais ne paraît pas s'en émouvoir. A ce compte, dit-il, les plus profonds philosophes de l'antiquité seraient les plus vicieux des hommes. L'excuse est mauvaise. Que fait l'auteur des *Maximes?* Il étend à tous la corruption de quelques-uns, et il dégrade impitoyablement l'âme humaine, en ne lui accordant aucun mouvement désintéressé, aucune belle action gratuite. Loin de paraître indigné de ces misérables faiblesses, il les analyse froidement, finement, sans plus en être touché que d'une corruption de nature, invincible, inévitable. Or, ce n'est pas ainsi que les vrais sages étudient le cœur humain. Ils analysent les vices, mais pour les flétrir, et les flétrir, c'est reconnaître la vertu, et lui rendre hommage. Les moralistes vertueux font aimer la vertu ; Larochefoucauld en fait douter. N'essayez donc pas de le couvrir de leur autorité. Assurément, on n'est pas avare ou hypocrite pour avoir tracé les caractères d'Harpagon ou du Tartufe; et il serait plaisant de croire capables de tous les ridicules ou des plus noirs forfaits les peintres des *Sganarelle* et des *Narcisse*. Mais si un auteur s'attache, dans tout un ouvrage curieusement composé, à souiller les plus belles actions d'égoïsme; s'il s'acharne à poursuivre la vertu comme une maîtresse d'imposture, à la chasser pied à pied de toute la vie humaine, il y a grande apparence que cet homme ne l'a jamais goûtée. « J'aime mes amis, et je les aime d'une façon que je ne balancerais pas un moment à sacrifier mes intérêts aux leurs [1]. » Si Larochefoucauld s'est flatté, cette

1. Portrait de Larochefoucauld par lui-même (1658).

toutes ses matières. » C'est là son moindre défaut, et quand même il laisserait plus à penser, il laisserait encore beaucoup trop à critiquer. Après tout, dit Segrais, avons-nous de meilleures épopées que *la Pucelle?* Il est vrai, le *Moïse*, ce monstre héroïque et pastoral, poëme sacré calqué sur l'*Adonis*, le *Saint-Louis* avec ses inventions d'imagination brûlée, le *Clovis* et les autres ne valent pas mieux. Une belle traduction en vers d'Homère ou de Virgile aurait mieux valu. La modestie interdisait à Segrais d'en juger ainsi, mais c'était l'avis de Saint-Évremond, et cet avis était fondé.

Segrais, si débonnaire à l'endroit de Chapelain, ne pouvait l'être moins à l'égard de Ménage, son meilleur ami. « C'était un grand personnage, quoi que ses envieux en aient voulu dire. » Il n'entendait pas les finesses de la poésie comme Mme de Lafayette, son élève; mais qui fera jamais d'aussi bons vers grecs et italiens? Le Tasse pouvait seul lui disputer le prix de la poésie italienne; et encore, il n'eût pas fallu que ce fût par-devant le tribunal de Chapelain, de peur d'une nouvelle méprise[1]. Les hommes de goût savaient mieux distinguer les vers français de Ménage de ceux de Malherbe ou de Voiture; et Segrais a beau déclarer « achevés » les ouvrages de son ami, il trouve aujourd'hui de nombreux incrédules. Non-seulement on n'est pas tenté d'apprendre ses poésies par cœur, ce qui est, selon Malherbe, la pierre de touche des beaux vers; mais on ne se condamne pas même à en achever la lecture. Mademoiselle avait coutume de dire qu'elle ne mentait jamais, mais se servait de son imagination au défaut de sa mémoire. Ménage, poëte, a perdu ses lecteurs pour avoir trop souvent fait le contraire.

Mme Deshoulières, plus heureuse, en a conservé un bon nombre, et l'on s'étonne que Segrais ne la nomme nulle part. Elle était pourtant l'amie de ses amis, et ne témoignait pas aux poëtes nouveaux une sympathie capable de refroidir

1. La société française d'après le *Cyrus*, II, 199.

Segrais à son égard. Où donc chercher la cause de ce silence? « A peine peut-on imaginer une véritable amitié entre Alexandre et César, Scipion et Annibal, entre Cicéron et un fameux orateur. Ils sont rivaux plutôt qu'amis; mais la vertu militaire de Scipion s'accommodera de la sagesse et de la douceur de Lélius; Cicéron, le plus habile qui ait jamais été en l'art de parler, trouvera son compte en la personne d'Atticus, qui n'est pas moins excellent en l'art de se taire[1]. » Cette remarque spirituelle et maligne donne d'abord à réfléchir; mais bientôt la candeur bien connue de Segrais fait rejeter une supposition si peu flatteuse, surtout quand une date peut éclaircir le mystère. La touchante idylle qui, sur toutes les autres, a fait à Mme Deshoulières la réputation de Muse pastorale, est de 1693. Or, Segrais, en 1693, avait achevé tous ses ouvrages; et en 1668, quand il faisait, dans ses notes sur l'*Énéide*, l'état de la poésie française, la protégée du duc de Nevers n'était qu'une dame bel esprit, fort goûtée du *Mercure*, et auteur de petites pièces galantes, chagrines, ou morales, mais peu champêtres[2]. Elle ne s'était emparée d'aucun genre où elle excellât, et suivait le sentier facile de la poésie frivole. Segrais avait donc le droit de ne pas la nommer parmi les écrivains les plus illustres en chaque genre de poésie. Aujourd'hui, ne pas lui donner un souvenir dans une étude sur la pastorale, serait une injustice. Quelques-uns même, au temps de la Harpe, reprochaient à Boileau d'avoir loué Segrais au préjudice de Mme Deshoulières. Le critique répond très-bien à ces galants regrets, et reconnaît dans le poëte des *Églogues* un poëte plus véritable, un auteur plus vraiment bucolique, que n'était celle dont trois idylles et une églogue (celle d'Iris), composent la couronne poétique et pastorale[3]. Racan méritait mieux que Mme Deshoulières les hommages de Segrais : aussi l'auteur

1. *Conversations de Mlle de Scudéry*, I, 123. — 2. Cf. p. 232.
3. La Harpe, *Cours de littér.*, VI, 404.

des *Nouvelles françaises* cite plusieurs de ses vers dans son plaidoyer en faveur de la vie champêtre. Rappeler à cet endroit les poésies pastorales d'un rival, c'était les louer.

CHAPITRE II.

I. JUGEMENTS DE SEGRAIS SUR LES ÉCRIVAINS DU PASSÉ.
II. PRÉFACE ET NOTES DE L'ÉNÉIDE.

I

Ici se termine la galerie des auteurs contemporains critiqués par Segrais. Recueillons de même ses jugements sur les écrivains du passé. Comme les passions du temps ne les lui ont pas inspirés, ils sont en général pleins d'équité et de goût. Ainsi, autant il a témoigné de dureté à Boileau, le destructeur en chef des méchants principes de la vieille école, autant il a plaisir à rendre justice à Malherbe. Il lui reconnaît « cette délicatesse d'oreille, qu'il a eue le premier, » et qu'atteste l'harmonie justement louée de ses vers; ses ouvrages lui plaisent infiniment, et il les sait presque par cœur. Malherbe a fait tous les poëtes qui l'ont suivi.... Quelle différence de l'état où il a trouvé la poésie française à celui où il l'a laissée[1] ! Et cependant les mauvais poëtes, victimes de Malherbe, avaient attaqué le réformateur, comme la vieille école attaquait Boileau. Segrais n'aurait-il pas dû faire cette réflexion, et préjuger de l'avenir par le passé?

Montagne est aussi très-bien apprécié. « Il sera toujours

1. Segr., p. 43, 54.

agréable et toujours lu. » MM. de Port-Royal, avec leur rigorisme, ont perdu leur peine à vouloir le décrier. Qu'ils flétrissent à leur aise, afin de le rendre « odieux, » sa « vanité criminelle[1], » son horrible effronterie à représenter ses défauts, et son effroyable libertinage. On les laissera dire, et l'on n'en pensera pas moins, avec Mme de la Fayette, qu' « il y avait plaisir d'avoir un voisin comme lui. » Il a bonne grâce à nous entretenir de ses imperfections, et cette ingénuité sent mieux son honnête homme que la gravité affectée et l'ostentation de vertu du précepteur de Néron[2].

Voici qui vaut mieux que des médisances contre Sénèque: « Le langage est changeant et passe, mais l'esprit et le bon sens dans les écrits demeurent, et c'est ce que l'on y cherche : c'est pour cela qu'on lit aujourd'hui Marot et même Rabelais et le *Catholicon d'Espagne*. » Ailleurs, il revient à la *Satire ménippée*, et l'estime, avec le *Don Quichotte*, la meilleure satire des derniers temps. Quant à Cervantes, on sait combien Segrais l'admirait. Un jour, il en faisait la lecture devant Saint-Évremond; celui-ci se mit à dire : « Voilà un auteur bien impertinent, il n'y a pas de suite dans tout ce qu'il dit. » Segrais répondit à son compatriote qu'il en parlerait autrement, quand il l'aurait lu avec attention. « C'était un grand génie, » ajoute Segrais; grand, en effet, et moins encore par la force comique que par la profondeur de la raison. L'inquisition avait empêché Cervantes de faire l'ouvrage divertissant à son gré, mais non d'y laisser paraître toute l'étendue de son bon sens. De là cette satire des deux grands ridicules qui marquent le plan du livre, la manie des romans chevaleresques et celle des pastorales. Ce dernier trait effleurait l'auteur d'*Athis*. Mais, depuis 1651, Segrais s'était bien amendé; il applaudissait à cette judicieuse critique, comme à « l'admirable » entretien sur la comédie et la

1. Logique de Port-Royal. Malebranche, *Recherche de la vérité*, II, 240. Pascal, *Épictète et Montagne*.
2. Préface des *Div. Portraits*.

tragédie[1], dont plusieurs traits rappellent de bons vers de Boileau. Le goût de Segrais avait plaisir à jouir de ces beautés, comme s'il eût voulu se dédommager des égarements où les passions contemporaines l'avaient entraîné.

Segrais, également libre de prévention à l'égard des anciens, les admire tout à loisir. Avec Théocrite, Ovide et Tacite, « le divin Tacite, dont la suffisance s'est rendue immortelle par ses doctes écrits[2], » Plutarque est un de ses auteurs préférés. Il n'y met pas ses rabats, comme le bourgeois Chrysale : il le lit, et dans le français d'Amyot, ce qui lui est plus commode, sans porter grand préjudice à l'auteur. Il aime surtout en lui son art à tracer de vivants portraits. Connaîtrait-on bien César après la seule lecture de ses *Commentaires?* On y trouve le politique, le capitaine, mais l'homme même y paraît peu ; « Suétone et Plutarque nous donnent bien mieux de ses nouvelles. « Ces deux historiens sont merveilleux, et surtout Plutarque est un peintre incomparable. Il marque et désigne si bien ceux dont il a entrepris la vie, qu'il semble que nous les voyons, que nous leur parlons et que nous vivons avec eux dans une familiarité très-étroite. Enfin c'est par son entremise que nous les connaissons à fond, et qu'ils n'ont rien de secret pour nous[3]. »

Nous voici arrivés à l'auteur dont Segrais s'est le plus nourri, Virgile. Un des premiers soins de Segrais est de justifier Énée des objections que lui adressait l'esprit galant et romanesque du dix-septième siècle. « L'aversion qu'on a conçue pour ce héros a été si loin, qu'on l'a poussée jusqu'à dire que le poëte l'avait fait timide. » Segrais répond : « Lisez l'*Iliade*, lisez l'*Énéide*; vous y trouverez des vers comme ceux-ci : *proxima quæque metit gladio*.... Qu'on pèse seulement ces paroles et mille autres semblables, par lesquelles le poëte marque si noblement quelles étaient la magnanimité

1. *Don Quichotte*, I, 441. — 2. *Bérénice*, II, 583.
3. Préface de *Div. Portraits*.

et la valeur de son héros, et l'on conviendra sans doute qu'il ne cède en rien *aux plus braves Amadis*[1]. » Les admirateurs des romans héroïques ne se rendent pas encore. Énée a beau être brave avec ses armes enchantées, et l'intrépidité est facile, quand elle n'expose à aucun danger. « Il n'est pas nécessaire de se faire tuer ou de revenir estropié d'une bataille, pour acquérir la réputation de brave. » Énée est brave ; il ignore si ses armes sont impénétrables, et d'ailleurs, il a depuis longtemps fait ses preuves, comme le jour où il a résolûment pénétré dans les enfers, où tous les monstres qui se jetaient à sa face étaient bien propres à l'étonner.

Sur le grief de timidité, Segrais a cause gagnée. Mais l'abandon de la reine de Carthage? Cela n'est guère d'un héros, ni même d'un galant homme. Les honnêtes gens du dix-septième siècle applaudissaient à ces vers de du Ryer :

> Pour obtenir un bien si grand, si précieux,
> J'ai fait la guerre aux rois, je l'eusse faite aux dieux[2].

Énée, tout au contraire. Il est le pieux Énée ; il doit obéir aux dieux et quitter Carthage. A défaut des suffrages des

1. Préface, 35, 42. Le 8 juillet 1663, Mme de la Fayette écrivait à Segrais et à Huet, alors à Caen : « C'est à M. de Segrais et à vous que s'adresse cette lettre. Ma paresse ne veut point désunir ce que l'amitié a joint, et pour cela elle vous met ensemble. Elle ne fait que croître et embellir, ma paresse.... Je prends néanmoins la liberté de lire Virgile, tout indigne que j'en suis. Mais si vous, monsieur son traducteur, vous rendez Énée aussi peureux et aussi dévot qu'il est, je crois qu'il faut l'envoyer cacher, plutôt que de le mener faire la guerre en Italie, et l'envoyer à vêpres au lieu de le conduire dans la grotte avec Didon.... Je vous ai oublié aujourd'hui tout net. J'étais allée chez Mme de Choisy pour lui parler de vous. Il y est venu une demoiselle qui arrive de Pologne. Je l'ai fait parler polonais, et cette langue m'a fait si peur que j'ai oublié tout ce que je voulais dire. J'ai appris une chose de cette langue qui n'est, je crois, en nulle autre. Le mot qui signifie homme et celui qui signifie les hommes n'ont non plus de ressemblance que s'ils signifiaient des choses qui n'eussent aucun rapport. Je vous apprends ce que j'ai appris aujourd'hui. On profite toujours de quelque chose avec nous autres beaux esprits. Je suis très-humble servante des vôtres. » De la Vergne. (Mss de la Bibl. imp., S. F., 15188.)

2. *Alcionée*, III, 5.

petits-maîtres, il aura ceux des gens vertueux; et là-dessus, Segrais moralise lui-même avec une gravité qui fait un peu sourire : « Comme les jeunes gens sont plutôt touchés de la passion de l'amour, ils ont tourné en habitude d'excuser toutes les fautes que l'amour fait faire.... mais, pour en parler franchement, est-ce que notre morale est meilleure? N'est-ce point que nos mœurs sont corrompues? etc.... » Ces principes sont excellents, et la force de ce discours justifie le mot de Segrais, qui disait n'avoir jamais lu Virgile sans être devenu meilleur. L'exemple d'Anchise touché de la foudre pour s'être glorifié des bonnes grâces de Vénus, lui donnait encore une forte leçon de discrétion. Mais, avouons-le, Énée lui enseignait mal la fidélité.

Cet Énée, si dur avec Didon, a cependant un cœur bien sensible ; on le souhaiterait moins tendre aux larmes et un peu plus à l'amour. En vain Segrais allègue les pleurs des héros de romans, quand leurs amours sont traversées. Ces pleurs, loin d'avoir mauvaise grâce, portent avec eux leur excuse, et attestent une sorte de faiblesse qui sied même aux âmes les plus fières. Si Condé, à Rocroy, en face de l'infanterie espagnole, eût senti son cœur défaillir, qu'aurait-on pensé de lui? Et cependant, au moment de quitter Mlle du Vigean, ce héros tomba en faiblesse, et nul ne l'en trouva moins magnanime. Il y a des larmes qui se font admirer : celles de Xerxès, à la vue de tant de millions d'hommes destinés à mourir avant la fin du siècle; d'Alexandre enviant la gloire d'Achille; de César songeant aux exploits d'Alexandre, larmes héroïques, auxquelles ne ressemblent guère celles que fait verser à Énée la peur d'une tempête, ou la prévision de maux à venir. Segrais résout cette difficulté comme presque toutes les autres, en invoquant la piété du héros. La piété, tel est le trait dominant de son caractère, et celui que Virgile a mis le plus en lumière, comme s'il avait pressenti que cette qualité devait un jour le justifier de tout défaut. Énée, le pieux fils de la mère des Amours, demeure inébranlable et

dur comme un rocher devant les touchantes prières de Didon, parce que sa piété l'oblige à obéir aux dieux. Il pleure Caïète, il pleure Palinure, il pleure à la vue des tableaux où sont peints les derniers travaux de Troie, parce que la piété lui fait un devoir d'aimer sa nourrice, de gémir sur un compagnon privé de sépulture, de chérir le souvenir de sa patrie. Il laisse Pyrrhus égorger Priam, par piété filiale; il quitte imprudemment son armée et va implorer le secours d'Évandre, afin d'exécuter les ordres du dieu du Tibre. Le tendre Énée voue à la hache du sacrificateur huit jeunes garçons par piété : il doit satisfaire aux mânes des siens et de Pallas; il eût été impie, s'il n'avait été cruel. Enfin il lutte avec des armes enchantées contre un adversaire que la Terreur épouvante, sous la forme d'un oiseau funèbre. C'était un secours divin dû à son insigne piété. Énée est donc la piété même, et à plus d'un égard, il s'en est bien trouvé. Mais ce n'est pas tout pour un héros d'épopée d'avoir une moralité exemplaire; il doit aussi justifier d'un caractère poétique et intéressant. Celui d'Énée l'est sans aucun doute. Cependant, sans accepter le jugement un peu bien cavalier de Saint-Évremond (*a*), convenons avec lui que la critique de Segrais est ici trop indulgente, et qu'Achille, avec ses violences, l'emporte en beauté poétique sur le pieux fils d'Anchise.

Mais où trouver dans Homère un caractère semblable à celui de Didon, un livre semblable au quatrième livre? « De quelque galanterie dont on se puisse piquer aujourd'hui, je crois que les plus agréables inventions de notre siècle ne peuvent être préférées à l'artifice de cette déesse pour rendre Didon amoureuse d'Énée[1]. » La galanterie n'est rien encore : « Virgile était aussi savant qu'on le pouvait être dans toutes les tendresses qui font les délices de la poésie de ces derniers siècles.... Il n'y a pas un seul de tous les mouvements que l'amour peut exciter dans un cœur que le poëte

1. Notes 1, 665.

n'ait exprimé avec tous les transports et toutes les tendresses qui accompagnent cette douce folie. » Et les amateurs de pointes aiguës viennent dire après cela que Virgile « a peu d'esprit ! »

L'une des premières qualités de Virgile est la sobriété. « L'homme est naturellement si amoureux de ce qu'il produit, et cette action de notre âme, qui contrefait la création, l'éblouit et la trompe si insensiblement et si doucement, que les esprits judicieux observent qu'un des plus sûrs moyens de plaire, n'est pas tant de dire et de penser comme de faire penser et de faire dire. Ne faisant qu'ouvrir l'esprit du lecteur, vous lui donnez lieu de le faire agir, et il attribue ce qu'il pense et ce qu'il produit à un effet de son génie et de son habileté, bien que ce ne soit qu'une suite de l'adresse de l'auteur, qui ne fait que lui exposer ses images et lui préparer de quoi produire et de quoi raisonner. Si, au contraire, on veut dire tout et épuiser les sujets, non-seulement on lui ôte un plaisir qui le charme et l'attire, mais on fait naître dans son cœur une indignation secrète, lui donnant sujet de croire qu'on se défie de sa capacité ; et il n'y a guère d'esprit si humble qui ne s'afflige, quand on lui fait sentir qu'on connaît sa petitesse.... Virgile a tellement gardé cette modération et suivi cette maxime, qu'on peut dire qu'il est presque le seul qui en ait dit assez et jamais trop[1] » Qui a écrit ces lignes, Segrais ou la Rochefoucauld ?

On reprochait à Virgile d'avoir adopté la tradition du cheval de Troie, « que le vulgaire estime un conte ridicule. » Napoléon partageait cette opinion du vulgaire, et Segrais lui-même, avant de commenter l'*Énéide*, avait eu de la peine à croire que les Troyens se fussent laissé prendre à un artifice si grossier. Plus tard il se ravisa, et comprit que ce stratagème était vraisemblable et d'un succès possible. Segrais en donne plusieurs raisons solides, l'artificieuse adresse de

1. Préface, p. 17.

Sinon, dont le discours est « un des plus grands efforts de l'éloquence, » l'affreux supplice de Laocoon, l'effroi religieux des Troyens, et l'aveuglement dont la divinité les a frappés. Est-ce la construction de la machine qui semble impossible ? Nos vaisseaux sont de plus grands ouvrages. Est-ce la difficulté de trouver des gens résolus à une entreprise si périlleuse? De notre temps même, dit Segrais, la ville de Bréda a été témoin d'un coup de pareille audace. Les Hollandais la reprirent sur les Espagnols, grâce à un bateau chargé de tourbes en apparence, mais en réalité de soldats, et de si braves, qu'il y en eut qui se laissèrent percer de la sonde sans pousser le moindre cri. Ce qu'un marchand et quarante hommes ont fait, les plus déterminés de l'armée grecque ne l'auraient-ils osé faire? Les notes de l'*Énéide* abondent en passages de ce genre, critiques judicieuses, animées, et riches d'arguments d'une agréable variété.

Quelquefois la critique historique y trouve place. On reprochait à Virgile d'avoir refusé à Homère le sceptre de la poésie, pour le donner à Musée. La réponse de Segrais était facile : Homère n'était pas encore né. Cette réplique plaisait à Bayle, admirateur de la « fort belle » préface et des notes « très-curieuses » de la traduction de l'*Énéide*. Néanmoins, on regrette que Virgile ait été, cette fois, si bon chronologiste. Donner à Homère la royauté du génie poétique, comme à Caton celle de la vertu, n'eût pas été « une faute épouvantable. » Il y a des fautes heureuses, et l'on a tort quelquefois d'avoir trop raison.

Cette passion de Segrais à défendre son poëte l'inspire mieux quand il le venge des arguties des savants. Énée ne pouvait, disent-ils, monter de trirèmes, ni voir de peintures à Carthage, de cerfs en Afrique, de cèdres en Italie, ni même (qui le croirait?) s'armer d'un *fer*. Segrais est outré de ces vétilles. Est-ce donc le fait du poëte d'être antiquaire ou parfait naturaliste? Et dans l'incertitude de ce qui constitue la couleur locale, n'est-il pas libre de choisir ce qu'il juge le

plus beau? Il serait ridicule de peindre Achille avec un mousqueton ou des pistolets de poche, de représenter Ulysse lisant dans des livres imprimés les offices de Cicéron. Mais, pour toutes les choses dont l'usage est si ancien que les savants mêmes en peuvent à peine démêler l'origine, le poëte n'est pas coupable de les employer à son gré. Trouvez des fictions agréables, et le proverbe vous absoudra : *Se non è vero, è ben trovato*. Là-dessus, Segrais ôte Virgile des mains de ces « faux Argus, » et les renvoie dédaigneusement à leurs livres.

II

En dehors de la critique de l'*Énéide*, on pourrait tirer de la préface et des notes une théorie de l'épopée, et de bons matériaux pour un art poétique. Dégageons de ce riche amas de préceptes ou de remarques ce qui mérite le plus d'être noté. Le merveilleux, aliment nécessaire du poëme épique, est « l'un des plus dangereux écueils qu'on puisse trouver dans une mer si vaste. » En effet, les uns veulent qu'on l'emprunte à la mythologie païenne, les autres au christianisme, procès longtemps débattu, délicat à juger, et sur lequel Segrais n'osait se prononcer nettement. Vauquelin, plus hardi, avait demandé que la poésie choisît ses sujets parmi les vérités merveilleuses des deux Testaments. Il aurait voulu voir :

Au lieu d'une Andromède au rocher attachée,
Et d'un Persé qui l'a de ses fers relâchée,
Un saint George venir bien armé, bien monté,
La lance à son arrêt, l'épée à son côté,
Assaillir le dragon qui venait, effroyable,
Goulument dévorer la pucelle agréable,
Que pour le bien commun on venait d'amener.
O belle catastrophe! On la voit retourner

Sauve, avec tout le peuple ! Et quand moins on y pense,
Le diable être vaincu de la simple innocence [1] !

Ce souhait naïf renferme toute une théorie poétique développée par M. de Chateaubriand : s'inspirer de la poésie du christianisme, dépouiller de leurs ornements les « auteurs humains, » selon la belle expression de Vauquelin, et parer de ces dépouilles les sujets tirés des Écritures ; en un mot, prendre au christianisme le fond des choses et le merveilleux ; au paganisme, les beautés poétiques de détail et les agréments de la diction. Au dix-septième siècle, des esprits délicats s'alarmèrent de cette doctrine, et refusèrent au poëte chrétien d'établir ses fictions sur la base même de notre foi. Segrais reste indécis entre les deux partis. « Peut-être, dit-il, des poëtes chrétiens auraient-ils mieux fait d'examiner si notre religion n'est point trop sainte pour employer ses mystères en des choses qui ne peuvent répondre à leur sublimité [2]. » Ce devait être plus tard le sentiment formel de Boileau ; mais Segrais ajoute qu'il n'a pas la témérité de s'opposer au jugement de tant de grands hommes « qui ont cru sanctifier la poésie en la détachant d'une religion profane pour l'unir à la véritable religion. » Afin de tout concilier, quelques modernes avaient voulu substituer les enchantements de la magie au merveilleux chrétien ou païen, et ceux-là semblaient plus raisonnables à Segrais que les esprits chagrins qui n'admettaient ni dieux, ni anges, ni enchantements. Mais ce jugement particulier ne donnait pas encore le fond de sa pensée. On le trouve dans ces lignes : « Il est presque impossible de régler le génie de la poésie. Cet art merveilleux sera toujours au-dessus des règles. » En

1. *Art poétique*, liv. III.

2. L'emploi du merveilleux chrétien inspire à Desmaretz Saint-Sorlin des scrupules d'artiste. Le merveilleux chrétien est très-difficile à traiter ; « car il faut inventer des malices si fines et si fortes que l'on puisse croire qu'elles ont été forgées en enfer ; et des secours si surprenants et si puissants que l'on puisse croire qu'ils ont été conçus dans le ciel. »

d'autres termes : le poëte aura raison d'employer le merveilleux chrétien, s'il réussit; il aura tort, s'il échoue. Ainsi, n'a-t-on pas vu quelquefois un ouvrage donner naissance à une théorie, et un autre ouvrage la détruire? Le génie se plaît à dérouter la critique, et, au lieu de se soumettre à ses arrêts en apparence les plus irrévocables, c'est lui qui lui fait la leçon. En littérature, la fin justifie les moyens, et la règle souveraine, c'est la beauté.

« Le poëte doit être peintre, et son principal but est d'imiter, mais il faut que ce soit en embellissant autant que possible. » Le grand Corneille qui avait tant de génie, et quelquefois si peu de goût, comparait, lui aussi, la poésie à la *portraiture*, mais il lui reconnaissait le droit d'imiter le laid comme le beau[1]. D'après ce principe, il avait tracé sans scrupule les caractères de Félix, de Maxime, et prétendu faire goûter à une société polie la tragédie de *Théodore* vierge et martyre. C'était peu connaître le véritable objet de l'art, et la délicatesse d'un siècle qui allait jusqu'à reprocher à Nisus et Euryale de tuer sans générosité des guerriers endormis. Segrais n'avait pas de peine à les disculper. Les anciens, dit-il, aimaient à rapprocher l'homme le plus possible de sa première nature dans ces siècles héroïques où ils prennent les sujets de leurs ouvrages; et d'ailleurs, quand même les deux jeunes amis seraient coupables de n'avoir pas réveillé les Latins en chevaliers courtois, le poëte n'est pas obligé de faire de ses personnages des modèles accomplis de tout point. L'homme aime à retrouver en autrui ses passions ou ses faiblesses. Un héros sans reproche, et dont l'âme a la placide sérénité du sage, le laisse froid d'ordinaire, ou animé d'un secret dépit. Mieux vaut encore lui offrir la peinture d'une profonde scélératesse ; car alors il trouve du plaisir à

1. « Dans la portraiture il n'est pas question si un visage est beau, mais s'il ressemble; et dans la poésie il ne faut pas considérer si les mœur sont vertueuses, mais si elles sont pareilles à celles de la personne qu'elle introduit. » (Épître dédicatoire de *Médée*.)

s'indigner, et il se sait gré de cette généreuse colère. Iago, Narcisse lui semblent des êtres affreux, et cependant d'une certaine façon ils lui plaisent. Il les hait, mais il aime à les haïr. La vigueur même de leur méchanceté, et je ne sais quelle apparence de fausse grandeur dans le crime, le séduit, et il n'est point fâché d'avoir affaire à ces scélérats, au théâtre. Mais peindre ainsi la laideur morale, c'est encore embellir; car c'est choisir parmi les traits du vice ceux qui sont le plus noblement expressifs, et le plus propres à émouvoir sans dégoûter. En un mot, c'est créer une sorte d'idéal. Trouve-t-on rien de semblable dans Félix ou Maxime? La lâcheté, la perfidie basse, sont repoussantes. Ainsi, un hypocrite aura toujours moins de chance d'exciter de la sympathie qu'un hardi voleur de grand chemin[1]. Corneille n'a pas assez fait cette distinction, et même en admettant des héros imparfaits ou vicieux, Segrais avait raison de soutenir contre lui que le devoir du poëte est d'imiter, mais à condition d'embellir.

La poésie a d'autres priviléges que celui d'embellir. Elle a des impostures à l'envi des plus grandes vérités, et quelquefois même l'autorité de ses fantaisies contraint la vérité au silence. « Ses charmes sont si puissants qu'ils offusquent les lumières les plus claires, et effacent les connaissances les plus fortes. Ses fables, ses mensonges deviennent l'entretien et l'admiration de tout le monde, et, avec le temps, l'opinion générale des peuples. On en est si prévenu qu'on en vient jusqu'à haïr ceux qui veulent soutenir le contraire. Cependant ce n'est que l'imagination d'un homme qui fait tout cela. Mais sans doute ce n'est pas sans raison qu'en en vient aussi jusqu'à le croire possédé de quelque divin esprit.... Quelles sont les belles vérités que l'histoire a jamais rendues si publiques que la poésie a fait ses fictions? Qu'on aille au-

1. Don Juan est intéressant jusqu'au moment où il ose parler dévotement du ciel à doña Elvire, et prendre la livrée du Tartufe.

jourd'hui en Forez désabuser le monde des fictions agréables de l'*Astrée*; on y trouvera plutôt des personnes qui montreront le saule où Céladon et sa bergère mettaient leurs lettres, qu'on n'y en rencontrera qui prendront plaisir à se laisser dire que ce sont de pures imaginations de M. d'Urfé. Et plus l'ouvrage vieillit, plus l'erreur prend racine. » Ainsi, l'histoire aura beau réclamer, l'imagination des hommes se représentera toujours Charles-Quint en humble moine de Saint-Juste, Malfilâtre mis au tombeau par la faim, Bélisaire condamné à tendre sa main victorieuse à l'obole du passant; enfin, Homère aveugle, et charmant les cités grecques des accords de sa lyre, harmonieux vieillard (*a*).

Segrais enseigne à apprécier avec équité les œuvres des anciens âges. « Ceux qui jugent d'un auteur ancien, des mœurs et des opinions des siècles passés, et qui les veulent soumettre au goût, aux mœurs et aux sentiments de notre siècle, n'en jugent pas mieux que ceux qui reprendraient Marot ou quelque vieil auteur français de ne pas parler comme l'on parle aujourd'hui. Il faut se détacher de l'habitude et de la préoccupation, et, pour ainsi dire, *se défaire de son siècle* pour ne se conformer qu'à la raison, qui nous doit faire entrer dans les sentiments de l'auteur que nous voulons lire. » La querelle des anciens et des modernes eût été moins longue, si les détracteurs d'Homère et de Virgile les avaient lus dans cette disposition d'esprit, que leur souhaitait aussi l'auteur des *Réflexions sur Longin*.

En plus d'un endroit encore Segrais se rencontre avec Boileau, ou exprime des pensées dignes de lui. « Tout ce qui peut faire un ornement peut faire une difformité. Si le plus beau nez du monde ou le plus bel œil qu'on puisse imaginer était hors de sa place, que serait-ce? » — « Le grand jugement qui a fait les règles, s'en est toujours réservé l'empire, et ne s'en fait jamais l'esclave. » — Il ne faut pas courir après la renommée, mais rechercher une gloire solide. Écrivains, imitez Virgile; soyez des « auteurs

de tous les siècles! » « Un ouvrage judicieux, qui semble au commencement n'obtenir pour toute grâce que de ne pouvoir être blâmé avec raison, s'insinue insensiblement, et se fortifiant par le temps qui affaiblit les autres, se découvre de telle nature, que plus on le lit, plus on s'y attache, et plus les beautés qui semblaient presque imperceptibles, s'accroissent et se multiplient aux yeux du lecteur qui les découvre, et même se sait bon gré de les découvrir, parce que ce lui est une marque qu'il s'élève et se fortifie lui-même. *Ceux qui sont dans un âge mûr sentent cette vérité, s'ils veulent rappeler leurs premières idées de la poésie, et se souvenir de ce qu'ils admiraient en leur jeunesse.* » — « De prétendre qu'un ouvrage puisse subsister par la quantité d'années, c'est une imagination toute pure. S'il est bon, il se soutiendra de lui-même : toutes les puissances de la terre ne seront pas capables de le détruire[1]; et, s'il est mauvais, on aura beau le défendre, les louanges qu'on lui donnera retourneront à la confusion de ceux qui l'auront loué. »

Quelquefois, oserai-je le dire? Segrais a raison contre l'auteur de *l'Art poétique*. Il se fait une idée plus juste des comparaisons en poésie[2]: il les destine seulement à relever ou à éclaircir le discours; et il ne condamne pas formellement, comme lui, le merveilleux chrétien. Segrais est plus poëte qu'écrivain, et préfère de beaucoup l'invention à l'expression. Parmi les poëtes de notre temps, dit-il, « il y en a qui ont tout donné à l'invention et rien du tout à l'expression; et d'autres qui, au contraire, ont entièrement négligé l'invention pour donner tout à l'art de bien écrire, soit par la faiblesse de leur génie, soit par un scrupuleux raffinement de grammaire.... il n'y a point à choisir entre ces deux extrémités. » Segrais sentait cependant le prix d'une belle diction : « C'est dommage aussi qu'un grand

1. Que peut contre le roc une vague animée?... (*Métromanie.*)
2. Sixième réflexion sur Longin. *Énéide*, notes I, p. 48.

poëte néglige l'expression. Ceux qui ont le plus de réputation en ce siècle, sont de ce caractère-là plutôt que de l'autre; et j'aimerais mieux, à leur exemple, avoir eu de belles et de hautes conceptions, qu'ils n'ont pas si bien exprimées, que d'avoir employé un grand soin et un long temps pour en exprimer de médiocres. » Segrais, dans ce passage, désigne non-seulement Corneille et Molière, dont Voltaire et Fénelon ont attaqué le style, mais même quelques-uns des poëtes de la vieille école, Saint-Amand, par exemple, dont il semble avoir admiré l'imagination poétique et la verve incontestable (*a*). En 1701, Boileau lui-même, vieux lion devenu plus traitable, se disait prêt à convenir de ce que pouvaient avoir « d'excellent » Saint-Amand, Brébeuf, Scudéry, Cotin, et il reconnaissait du « génie » dans leurs écrits. C'est de ce génie que Segrais, sans méconnaître la vertu du travail et de la lime, était touché avant tout, et par là il répudiait ce qu'il y a d'un peu étroit dans la doctrine de *l'Art poétique*. Boileau y enseigne à faire des vers bien pensés et bien écrits; son ouvrage est la logique du Parnasse; mais l'inspiration naïve, l'imagination créatrice y sont trop effacées. Segrais a raison de revendiquer leurs droits, et de les mettre bien au-dessus du savoir. « On a beau étudier, on ne saurait faire que de mauvais poëmes, quand on n'a point le génie de feindre ni d'inventer. Au contraire, pourvu que les inventions plaisent.... l'ouvrage réussira toujours. » Il faudra donc au poëte autre chose que du sens et de la lecture. Chapelain ne manquait ni de l'un ni de l'autre, et cependant sa *Pucelle*, si doctement conçue, avorta.

La préface et les notes sont l'œuvre d'un savant honnête homme. L'ouvrage n'était pas destiné aux érudits, mais à tous les esprits cultivés, et Segrais prévoyait même qu'il tomberait entre les mains « de quelques dames d'un beau génie. » Il n'y a donc pas fait étalage de doctrine, et s'est contenté d'y mettre du sens et de l'esprit. La préface surtout est d'un bon style, bien composée, et même, en ce tains

endroits, elle rappelle la logique de Port-Royal pour la finesse, la solidité des pensées et la rigueur de la déduction[1]. Grâce à ce double mérite des pensées et du style, la préface et les notes, fruit de la maturité de l'auteur, furent reçues par tout le dix-septième siècle avec l'approbation qu'elles méritaient.

1. Cf. les deux premiers chapitres.

COMMENT SEGRAIS

APPARTIENT A LA PREMIÈRE MOITIÉ DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE, ET SE RATTACHE A LA SECONDE.

Segrais a parcouru le dix-septième siècle presque entier, et successivement appartenu aux deux périodes que l'histoire littéraire doit y marquer. L'une s'étend à peu près à 1610 à 1660[1], et l'autre de 1660 à 1700 environ. Ainsi, avant d'atteindre à une maturité parfaite, le dix-septième siècle avait dû faire une première étape de cinquante années. Quelques auteurs virent une seule de ces journées, Voiture, par exemple, mort en 1648, bien avant la nouvelle aurore. Racine, Molière, Boileau, nés avec elle, ont connu seulement le beau jour qui l'a suivie, tandis que Segrais, auteur de deux églogues avant la Fronde, achevait sa traduction de l'*Énéide* en 1681, et réunissait en lui l'homme de la veille et celui du lendemain.

Il est intéressant d'étudier en lui ces deux hommes, et de le considérer tour à tour au milieu des deux âges littéraires qu'il a traversés. Cet examen nous permettra d'apprécier plusieurs de ses jugements avec une équitable indulgence. Car, s'il est vrai qu'il y aurait de l'injustice à exiger des poésies contemporaines du maréchal d'Ancre toutes les qualités imposées aux œuvres nées après l'*Art poétique*, il serait de

1. Le premier tome de l'*Astrée* dédié à Henri IV, en 1610; le dernier de la *Clélie* publié en 1660. Scarron, 1610-1660.

même trop rigoureux de reprocher amèrement à un auteur qui avait publié la plupart de ses ouvrages avant la majorité de Louis XIV, d'avoir admiré des écrits admirables alors à tous les yeux, et dont quelques-uns étaient beaux en effet pour leur temps. Il y a plus : une chose a dû frapper d'abord à la lecture du chapitre précédent, c'est l'inégalité du goût de Segrais. A-t-il à juger des contemporains? Parfois il leur refuse justice. Les écrivains du passé? Aussitôt il retrouve son bon sens impartial. On le dirait prévenu contre tels des plus illustres représentants de la seconde moitié du siècle, et pourtant sa préface de l'*Énéide* est, avec les notes, pénétrée de leur esprit. D'où vient cette contradiction? On en trouvera le secret dans le chagrin passionné qu'inspirait à Segrais ce rôle ingrat d'auteur placé par son âge entre deux générations de principes et d'esprit différents, entre deux littératures, dont l'une allait s'éteindre à demi avec le passé, et l'autre s'élevait radieuse et sûre de l'avenir.

CHAPITRE I.

NOUVELLES FRANÇAISES ÉTUDIÉES COMME DOCUMENT DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DU TEMPS.

La première période littéraire du dix-septième siècle est comme reflétée dans les *Nouvelles françaises*, 1656. Interrogeons donc ce témoin fidèle des renommées et du goût de ce temps. Au début même de l'ouvrage, Segrais fait sa profession de foi sur les romans à la mode ; il admire ouvertement, et sans choisir, l'*Astrée*, le *Polexandre*, l'*Ariane*, la *Cassandre*, la *Cléopatre*, l'*Illustre Bassa* et le *Cyrus*. Aventures

touchantes, surprenantes, héroïques, beauté du style, curieuses galeries de portraits où chacun peut se contempler, conversations « délectables et tout à fait instructives, » voilà ce que Segrais, avec tous les honnêtes gens de son temps, goûte et recherche dans les œuvres romanesques. Il n'en méconnaît pas les défauts essentiels [1]; mais le charme est le plus fort, et il continue de les aimer, au risque de s'en vouloir, comme Mme de Sévigné, et de se dire : « Cela est épouvantable [2]. »

Ce goût des amours héroïques et de la plus exquise politesse n'empêchait pas la cour de Mademoiselle d'écouter avec plaisir les *Contes de Marguerite de Navarre*. Silérite les trouve fort divertissants. Quelquefois, il est vrai, Guébron et Symontaut manquent de modestie et méritent réprimande. Mais il y a pire mal que celui-là. Ceci soit dit à l'adresse de la vénérable Oisille, prosélyte de la religion réformée. Tous les matins, la Bible en main, elle régale la troupe d'un discours édifiant, « déjeuner spirituel d'un si très-bon goût, qu'il était suffisant de fortifier le corps et l'esprit[3]. » Quand elle leur a ainsi « administré la salutaire pâture, » on se met à dîner; puis de midi à quatre heures, on devise dans ce beau pré digne du pinceau de Boccace, et où dame Oisille subit chaque jour neuf histoires très-profanes, qu'elle ne réussit pas encore à purifier en y ajoutant la sienne. Ce mélange d'exercices de dévotion et de contes souvent licencieux est une image fidèle de la naïveté grossière de ces temps-là. Segrais en était choqué, et regrettait que madame Oisille, avec son zèle pour les vêpres et les citations des saintes lettres, l'empêchât de goûter sans scrupule une narration si plaisante.

La lecture n'était pas le seul divertissement de la cour de

1. Préface, p. 13.
2. Les Précieuses appelaient les romans « les agréables menteurs, et la folie des sages. » (*Dict.* de Somaise; et Huet) : « cet agréable amusement des honnêtes paresseux. » (*Orig. des Romans.*)
3. *Heptaméron.*

Saint-Fargeau. Un soir, au milieu du parc, Aplanice fit représenter sur un théâtre naturel l'*Amarillis*, de Tristan. Rotrou avait d'abord donné cette pièce en comédie sous le nom de Célimène (1633). En 1652, l'auteur de la *Marianne* l'habilla en pastorale, et elle eut alors un succès prodigieux à l'hôtel de Bourgogne. Au jugement de Segrais, elle le méritait. « Cette pièce est tout à fait agréable par le mérite de son premier auteur et par le tour excellent que celui qui l'a repolie lui a donné. » Le sujet en était assez piquant. Belise aimée de Tyrenne voit l'infidèle offrir ses vœux à Amarillis. Elle se déguise en garçon, et se venge du traître en inspirant une belle passion à sa rivale. Avec son travestissement, ses tendresses et ses bocages, cette pastorale devait plaire, et ce fut une fête pour la cour d'Aurélie de la voir naïvement représentée au milieu des bois. Illumination des rochers et du vert feuillage, bergers et bergères excellents comédiens, fontaine naturelle de *Vérité d'amour*, rien n'y manqua. Toutefois les satyres de la pièce originale furent écartés, comme trop pétulants. Souvent ce personnage est seul à rappeler la campagne dans les bergeries modernes, et cela semble avoir obligé les poëtes dans le genre pastoral (ou satyrique), à ne jamais se passer de satyres. Ils font cependant singulière figure, ces êtres demi-hommes, demi-bêtes, tout entiers aux appétits du corps, auprès des bergers si délicats dont ils convoitent les belles (*transversa tuentibus hircis*). Cette contradiction choquante blessait le goût de Segrais. Il les bannit de l'*Amarillis*, et il n'y eut de satyres, auprès de ces dames, que ceux qui habitaient la forêt. « Il est à croire qu'ils étaient en grand nombre autour de ces belles nymphes, et plus à croire encore, si l'on s'en rapporte à leur humeur, que la présence de tant de belles personnes leur donna une méchante nuit [1]. » C'était faire la leçon aux auteurs de scènes pastorales licencieuses, et leur montrer

1. *Nouv. franç.*, II, p. 178.

dans quelle mesure l'esprit de galanterie pouvait s'accommoder des satyres.

Ailleurs[1] Segrais fait allusion à la comédie des *Visionnaires*, de Desmaretz, et rappelle l'embarras de ce père qui se voit quatre gendres sur les bras, avec trois filles seulement à marier. Cette pièce dont Richelieu avait donné, dit-on, le dessin, était bien au-dessous de sa réputation. Les contemporains croyaient y retrouver quelques personnages du temps, Mme de Sablé[2] (la fille romanesque, éprise d'Alexandre comme Julie d'Angennes l'avait été de Gustave-Adolphe), Mme de Chavigny (la coquette, persuadée que chacun meurt d'amour pour elle), la marquise de Rambouillet (l'amoureuse de la comédie). Mais cet intérêt particulier ne donne pas à l'ouvrage un si grand mérite, et l'on a peine à comprendre que Pélisson, en 1653, onze ans après le *Menteur*, l'estime « inimitable. » Segrais, sans aller si loin, en fait un éloge encore trop magnifique. La pièce de Desmaretz pouvait être supérieure à ce qui l'avait précédée (1637), renfermer des vers agréables, faciles, plusieurs traits plaisants (I, 7), une scène de bon comique (II, 1) et une piquante critique des comédies romanesques (II, 4); mais en somme, c'est une œuvre très-médiocre, sans intérêt soutenu ni vérité. Du reste il était malaisé à Desmaretz de traiter convenablement un sujet si délicat. Il faut avoir tout son bon sens pour bien faire parler des fous, et l'auteur n'en était pas là. C'est à un Molière, et non à Desmaretz, qu'il eût appartenu de peindre des esprits blessés. Sa gaieté de bon aloi et son génie d'observation lui auraient fait trouver mieux que les imaginations déréglées d'un auteur lui-même visionnaire.

Scarron est encore un des écrivains les plus goûtés du temps, et les plus loués de Segrais. Il admire sans scrupule ses comédies, et en particulier *Jodelet maître-valet*, début et

1. *Nouv. franç.*, I, p. 367. — 2. Segr., p. 134.

premier succès du poëte au théâtre (1645). Plus tard, *Jodelet* fut redemandé, « et le long temps qu'il y avait qu'on ne l'avait vu, lui rendant toutes les grâces de la nouveauté, jamais il n'y en eut une si agréable représentation[1]. » Ce renouvellement de la célébrité de la pièce et surtout du premier acte, le meilleur, donna à Segrais l'idée d'y prendre des vers dont il fait, par une application piquante, l'un des ressorts de l'intrigue de la troisième nouvelle. Au même endroit il mentionne *dom Japhet d'Arménie*, comme l'une des fantaisies les plus plaisantes de cet auteur « inimitable en ce genre d'écrire (le comique burlesque), et plein d'esprit et d'invention en toutes ses productions[1]. » Cet éloge est beau. Que faut-il en penser?

Quelquefois, en effet, parmi toutes ses bouffonneries, Scarron a rencontré le vrai comique; telles sont les scènes où Jodelet s'amuse de l'impatience de son maître[2] (I, 1) et raisonne avec lui (I, 3); celle où Japhet d'Arménie embrouille de son langage amphigourique et pédantesque le bailli, ce bon campagnard qui, n'entendant rien à si haut style, croit plus sûr de répondre toujours oui, à tout hasard, ce dont Japhet enrage (I, 2). En plus d'un endroit, le descendant de Noé prête à rire d'un aussi bon rire que celui dont Nicole accueille M. Jourdain; car lui aussi tranche du grand seigneur; c'est là sa marotte, et il se réjouit d'épouser la belle indienne Ahihua, comme le Bourgeois gentilhomme, mamamouchi ordinaire de Sa Majesté turque, s'enfle de l'espoir de devenir beau-père du sultan. Citons enfin la scène quatrième du troisième acte, où l'on voit les divertissantes avanies prodiguées à un ancêtre de M. de Pourceaugnac. Là où les scènes remarquables font défaut, on trouve chez Scarron, et en particulier dans les deux pièces louées par Segrais, de très-bonnes plaisanteries ou d'excellents traits de naturel et

1. *Nouv. franç.*, II, p. 442.

2. Plusieurs traits de cette première scène se retrouvent dans le début des *Plaideurs*.

de naïveté. Cependant, il faut l'avouer, si quelquefois l'auteur prévient Molière, le plus souvent il s'amuse aux turlupinades de Tabarin [1]. Son dom Japhet, le cacique des fous, reste, en définitive, un triste personnage, et en dépit de l'intarissable gaieté de l'auteur, on regrette de voir dans sa comédie plus de verve et d'esprit que de goût et de sens. Mais les auditeurs de Scarron n'étaient pas si difficiles. Le jeune Louis XIV les encourageait à l'indulgence en faisant jouer devant lui *l'Héritier ridicule* trois fois en un jour (*a*). A l'exemple du prince, la cour applaudissait aux bouffonneries de Scarron, et la mode s'en mêlant mettait le comble à sa renommée. Malheureusement, cette renommée était mal étayée ; le jour où l'engouement du burlesque cessa, elle ne put plus se soutenir, et l'on rebuta l'auteur de *Japhet* comme poëte adonné à un genre justement condamné, sans songer à ce que ses comédies pouvaient encore avoir de durable et de bon. Quelques intéressés s'avisèrent seuls de dégager l'or pur de cet impur alliage, mais ce fut pour le lui ravir. L'auteur du *Barbier de Séville*, des *Jeux de l'amour et du hasard*, et surtout Molière [2], se sont souvenus de Scarron, et lui ont dérobé le plus précieux de son bien. Ainsi dépouillée du peu qui lui restait, sa gloire de poëte comique a péri tout entière : en 1656 [3] elle était florissante, et Segrais pouvait la proclamer, sans craindre d'être démenti. Plus tard il n'en eût pas été de même. Boileau, vengeur du bon goût, fustigeait le burlesque, et renvoyait le *Typhon* (1644) aux lecteurs de la province. Segrais ne se rendit pas à cet arrêt :

1. En 1661, la Fontaine écrivait à Maucroix, à propos de la comédie des *Fâcheux :*

Nous avons changé de méthode :
Jodelet n'est plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.
(*Relation d'une fête de Vaux.*)

2. Cf. *Hist. de la Littér. franç.*, par M. Gérusez.
3. Molière ne parut sur les théâtres de Paris qu'en 1658

« C'est un très-beau poëme, et il me plaît beaucoup. » Qui des deux a raison ?

Il serait difficile de ne pas remarquer dans l'épopée grotesque de Scarron beaucoup de traits d'excellent comique (2e ch. Conseil des dieux) et de naïveté plaisante (1re ch. Discours de Cyprine) ; plus d'un récit ou discours où éclatent une ardeur belliqueuse, une énergie de langage dignes d'une plus noble matière (2e ch. Encélade à Typhon. Combats, passim). Les beautés de détail, les peintures vives et poétiques y abondent ; on en louera encore la verve soutenue et la composition. Mais après cela, que de restrictions à faire, et comme Boileau, à tout prendre, avait raison de s'irriter de voir un vrai poëte gaspiller son talent d'une façon si misérable ! — Scarron est inimitable, dites-vous ; on vous l'accorde, mais ajoutez qu'il faut se garder de l'imiter. Qu'importe que le *Typhon* soit un excellent poëme burlesque ? Un poëme burlesque est toujours une méchante œuvre, une œuvre d'un genre essentiellement mauvais : verve, esprit, force poétique, rien ne peut prévaloir contre un vice si radical. Il n'est donc pas étonnant que la colère inspirée à Despréaux par la vogue insensée du burlesque, lui ait fermé les yeux sur les mérites réels du poëme de Scarron. Mais Segrais de son côté s'est fait illusion sur la bonté absolue de l'ouvrage. A l'exemple de Sorel, de Mlle de Scudéry, de Pélisson et de Guéret, il aurait dû, tout en rendant hommage à l'incontestable talent de l'auteur, juger sévèrement le genre où il s'exerçait. Au lieu de cela, il se laisse toucher aux beautés poétiques du *Typhon*, sans se demander si ces beautés sont légitimes ; il oublie que dans les arts, comme en morale, il y a des objets que jamais le talent du peintre ne saurait justifier d'embellir.

Scarron, dit Segrais, estimait avec raison la *Gigantomachie* son chef-d'œuvre. Nos deux amis auraient mieux fait de réserver cet éloge au *Roman comique*. Segrais en blâmait le sujet : « Le roman comique de Scarron n'a pas un objet re-

levé; je le lui ai dit à lui-même. Il s'amuse à critiquer les actions de quelques comédiens; cela est trop bas :

Aude aliquid brevibus Gyaris et carcere dignum[1]. »

C'est précisément ce que fit l'auteur dans sa *Mazarinade*, et peut-être l'ouvrage aurait-il eu la sanction peu enviable dont parle Segrais, s'il n'eût été trop cruel de faire transporter un pauvre infirme en prison. Mais, si dignes des verrous que soient ces outrageantes diatribes, le *Roman comique* vaut encore mieux. Selon les règles de Segrais lui-même, le but du roman est de divertir par des imaginations vraisemblables et naturelles. A ce compte, l'œuvre de Scarron est bonne, malgré l'humble condition des personnages. Elle est même supérieure aux histoires précieuses ou romanesques du dix-septième siècle. Ici, plus de fades galanteries ni d'incroyables prouesses, mais des scènes de la vie commune finement observées, gaiement décrites, et « avec des naïvetés incomparables. » Les héros de Scarron sont un peu déguenillés, je l'avoue; ils rappellent ces spirituels débraillés, poëtes amis de la gausserie et des pots, très-peu de la maréchaussée, que le dix-septième siècle avait d'abord assez bien accueillis, puis renvoyés mourir dans leur grenier. Mais si l'objet de l'auteur comique est de peindre la comédie humaine, pourquoi réserver à des privilégiés le droit d'en jouer les rôles? Est-il nécessaire d'être grand seigneur et titré pour jouir de l'avantage de prêter à rire? Chez Molière, Orgons, Sganarelles, bûcherons ou bourgeois, comtesses et marquis, sont bafoués de compagnie. Scarron pouvait de même mettre en scène une troupe de comédiens, sorte de bohême ambulante. Ce sujet n'était pas si mal choisi, et l'auteur l'a fait encore valoir par la manière dont il l'a traité. S'il avait toujours écrit de pareils ouvrages, chacun dirait avec Segrais : « Despréaux a eu tort de décrier si fort les ouvrages de Scarron[2]. » Mais il

1. Segr., p. 130. Ce vers était comme la devise de P.-L. Courier.
2. Segr., p. 1.

n'en a pas été ainsi, et en décriant le poëte burlesque, Despréaux a eu raison.

Parmi les ouvrages cités dans les *Nouvelles françaises*, ceux qui, jusqu'ici, ont arrêté notre attention, sont les romans antérieurs à 1656, l'*Heptaméron*, l'*Amarillis*, les *Visionnaires* et les œuvres de Scarron. Terminons cette revue par un mot sur Corneille. Segrais, comme afin de marquer trois des principaux titres de sa gloire, parle de l'*Andromède*, du *Cid* et du *Menteur*, trois pièces qui, du premier coup, donnaient des modèles de comédie, de tragédie et d'opéra tragi-comique. Au moment où l'auteur des *Nouvelles françaises* les mentionnait, Corneille avait produit tous ses chefs-d'œuvre. Il devançait Molière, préparait des voies nouvelles au futur auteur d'*Armide*, et comme Racine n'était pas encore venu le contraindre à partager le sceptre de la scène, il y régnait en souverain.

Le soleil s'est levé, disparaissez étoiles!

Ces étoiles étaient d'obscurs auteurs de comédies ou de pastorales comiques, Desmaretz, Scarron, et des poëtes tragiques, tels que du Ryer, Scudéry, Tristan et Boyer. Les plus distingués de ces poëtes comparses, si on les oppose au prince de l'art dramatique, étaient Rotrou, l'auteur de *Wenceslas* (1647); Thomas Corneille [1] qui, depuis 1656, commença de s'élever au-dessus de sa comédie de *Dom Bertrand*, citée dans les *Nouvelles françaises*, et Benserade, connu pour ses vers mêlés aux ballets, avant que Quinault n'eût l'heureuse inspiration de demander à l'opéra les succès que la tragédie sérieuse lui refusait (1672).

En dehors de la scène, où en était la république des lettres vers 1656? Chapelain, « le plus grand poëte français qui ait jamais été, et du plus solide jugement [2], » la remplissait du

1. Le *Timocrate*, qui eut un si grand succès, est de 1656.
2. Liste des pensions de 1663.

bruit de sa *Pucelle*, imprimée cependant l'année même (1656). C'est dire que Boileau était alors à peu près inconnu. La cour ne pouvant encore s'amuser aux contes de la Fontaine (1664), ou s'attendrir aux nouvelles de Mme de la Fayette, lisait l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, les *Tragiques* de Bandel, traduits par Pierre Boisteau et Belleforest[1], et l'interminable lignée du roman de Durfé. La poésie lyrique était assez bien représentée. Sans parler de la renommée encore toute vivante de Malherbe, les pastorales et comédies, mêlées de stances, les chansons, l'élégie sous ses formes variées[2], en avaient entretenu le goût, et Corneille lui donnait un accent d'une beauté singulière dans le *Cid* et *Polyeucte*. La poésie légère florissait mieux encore avec Pélisson, Sarrasin, Benserade, Segrais, héritiers de Voiture. Enfin, Racan et Segrais chantaient avec douceur et naïveté les amoureux loisirs des bergers. Tels étaient les auteurs en possession des suffrages de la cour vers 1656. Corneille à part, qui vaut à lui seul une armée comme l'Achille d'Homère, tous ces écrivains formaient un bataillon assez faible, et le siècle de Louis XIV n'aurait pas été peut-être comparé à celui de Périclès ou de Léon X, si, dans la suite, de grands génies ne s'y étaient ralliés. Avant eux, l'esprit, les talents n'avaient pas fait défaut, mais le goût était médiocrement formé. La verve remplaçait la mesure, et la fantaisie la saine raison. En un mot, c'était une littérature de formation, à demi chancelante et incertaine. Nul doute qu'elle ne fût de beaucoup supérieure à celle qui l'avait précédée; mais à la tragédie et à l'églogue près (car c'est l'honneur de Segrais d'avoir d'abord vaincu ses futurs rivaux), elle n'avait pas encore produit les plus beaux fruits dont elle était capable[3].

1. Sept volumes in-16, Rouen 1604 (*Segr.*, p. 129). Belleforest appelle ces histoires « tristes-plaisantes. »

2. La *Solitude*, une des meilleures pièces de Saint-Amand, est citée dans les *Nouvelles françaises*.

3. Ce tableau des lettres françaises dans la première moitié du siècle n'a pas la prétention d'être complet. On l'a fait à ce point de vue particulier:

CHAPITRE II.

I. DEUXIÈME ÂGE LITTÉRAIRE. SEGRAIS ET LA NOUVELLE ÉCOLE.
II. CONCLUSION.

I

Ici s'arrête le premier âge littéraire du dix-septième siècle. Les *Nouvelles françaises* ont fait voir quelles sortes d'ouvrages il avait produits et applaudis, et comment Segrais, alors âgé de trente-trois ans, avait dû se nourrir de la nourriture, et partager les admirations de son temps. Peu après s'ouvrit une ère nouvelle dont Segrais lui-même a eu soin de marquer les progrès.

En 1668, l'auteur des Notes sur l'*Énéide* vengeait la poésie française des calomnies de Malherbe, qui l'accusait de n'être bonne qu'à faire des chansons. « Notre poésie est capable de tout, » répond Segrais. Il est vrai, les Italiens, les Espagnols et les anciens, n'ont rien à comparer aux chansons « si polies, si tendres et si naïves, » que chantent nos dames. Mais cela n'empêche pas Corneille d'avoir fait des tragédies que les anciens mêmes auraient eu du profit à étudier. L'*École des maris* et les autres comédies naïves et spirituelles du même auteur, qui, depuis dix ans (1658-1668), font le

rappeler les auteurs surtout en vogue dans le beau monde de 1610 à 1656; montrer comment cette littérature à laquelle Segrais se rattache en partie, a dû influer sur ses goûts. Si l'on avait voulu sortir de la sphère de la société où vivait Segrais, il aurait fallu faire une belle place à l'éloquence et à la philosophie. (Balzac, 1594-1655; Pascal, 1623-1662; *les Provinciales* publiées de 1656 à 1657; Descartes, 1596-1650.)

divertissement de la cour, n'apprennent-elles pas à la France qu'elle aura son Ménandre comme la Grèce?... Et ne faut-il pas avouer que les plus belles satires des anciens n'ont point plus de force ni plus d'agrément que celles de M. Despréaux, et que sa versification est beaucoup au-dessus de la leur? » Jugement excellent qui rachète un peu les traits de mauvaise humeur de Segrais contre le satirique. L'auteur ajoute, comme s'il eût pressenti les nouveaux chefs-d'œuvre qui allaient combler la gloire des Muses françaises: « Que savons-nous donc ce qui arrivera encore des autres parties de la poésie? Le règne des grands héros a souvent été rendu illustre par la vie des plus grands hommes en toute sorte d'arts. On peut tout espérer du siècle de notre grand monarque, qui veut honorer les lettres de sa faveur et de sa protection. » Segrais annonçait par ces mots les plus belles tragédies du rival de Corneille, les *Épîtres* et l'*Art poétique* de Boileau, les *Opéras* de Quinault et les *Fables* de la Fontaine.

Ce tableau du Parnasse français en 1668 est bien différent de celui de 1656. Sur la limite des deux périodes littéraires du siècle, douze années avaient suffi pour tout changer. Aussi les auteurs qui s'étaient donnés tout entiers au goût du passé, furent peu à peu délaissés comme lui, et atteints, à leur insu, d'une vieillesse prématurée. Segrais ne succomba pas à cette épreuve. Une bonne partie de ses poésies étaient de nature à plaire à la génération nouvelle; et d'ailleurs, la préface des *Églogues* en fait foi, il avait appelé de ses vœux la lumière destinée à dissiper la demi-ombre du passé. Ce crépuscule avait dérobé à bien des yeux la juste mesure et la couleur vraie des objets. Quand la vérité parut au grand jour, la partie saine du public la proclama, Segrais y applaudit, et le sauf-conduit des idées nouvelles lui permit de ne pas demeurer comme dans le vestibule du grand siècle, mais de prendre place sur cette seconde scène, et d'y faire encore assez bonne figure.

Toutefois, en assistant au déclin de gloires si brillantes au

temps de sa jeunesse, il ne put se défendre d'un chagrin secret. Il avait de bonne heure condamné les beautés factices jadis en vogue, et reconnu que le vrai goût et l'art véritable n'étaient pas de ce côté. Mais ce sentiment imposé à l'homme de goût était pénible à l'auteur. Lui-même avait sacrifié à ces idoles, sans y croire; et, tout en les méprisant, il souffrait, malgré lui, de voir le public leur retirer des hommages dont sa gloire profitait.

A cette cause de dépit s'en joignait une autre. Auprès de ses nouveaux alliés, Segrais se trouvait à tout moment froissé dans ses anciennes affections: la plupart des amis de sa jeunesse avaient eu quelque lance à rompre avec la nouvelle école, et en première ligne, Scarron. Il haïssait Boileau, et Boileau, de son côté, avait plus d'une fois malmené « le misérable Scarron[1]. » Mlle de Scudéry était un des beaux esprits dont le mérite touchait le plus l'auteur d'*Athis* (*a*). A ses yeux, comme à ceux des juges les plus autorisés du vieux parti et de quelques-uns du nouveau, elle était une fille incomparable. Boileau, Racine, Molière étaient loin de partager cette admiration enthousiaste, et avaient porté de graves atteintes à sa renommée de dixième Muse. Chapelain, le Virgile français, l'oracle vénéré, avait eu plus encore à souffrir de leurs attaques irrévérencieuses; et dans ce conflit, Segrais réservait ses sympathies au vaincu, non que sa tendresse pour lui fût vive depuis 1662; mais il n'est pas rare à la passion de prendre la défense de gens médiocrement aimés contre d'autres aimés moins encore. La disgrâce de Ménage, l'un des héros, à son insu[2], d'une scène fameuse de Molière (1672), touchait Segrais plus sensiblement (*b*); et certes, un ami sincère

1. Cf. Mss. de Conrart, in-fol., IX, 993. Lettre de Boileau à M. le chancelier (1660), où il se plaint de Scarron avec aigreur. Il y avait eu entre eux échange de violentes injures.

2. « L'on veut me faire accroire que je suis le savant qui parle d'un ton doux.... » (*Menagiana*, III, 23) quelques pages plus haut, il avait dit : « On est si aveuglé dans ce qui nous regarde que M. Aubri lut *le Lutrin* plusieurs fois sans s'y reconnaître. M. son frère s'en est bien aperçu. »

avait lieu de s'affliger, en entendant mêler aux titres du galant érudit ceux de « pédant » et de « plagiaire[1]. » En 1685, Racine avait fait une nouvelle blessure aux deux amis en soutenant contre Ménage la candidature à l'Académie de M. Bergeret. En même temps, Molière accablait Boursault, le gazetier de Mademoiselle, l'allié des anciens poëtes, et Boileau médisait de Brébeuf, traducteur estimable, quoi qu'en dise le critique, et compatriote de notre auteur. Aussi bien la Normandie n'était pas heureuse dans ses démêlés avec les nouveaux poëtes. Huet,

> Ce docteur qui méprise
> Le sublime de Moïse
> Pour admirer les romans (*Valincour*),

avait eu à soutenir une lutte opiniâtre contre l'auteur des *Remarques sur Longin*, pendant que les Pradon et Scudéry (*à*) se débattaient comme ils pouvaient sous l'étreinte des redoutables jouteurs avec qui l'école nouvelle les mettait aux prises.

Segrais eut le bon sens de ne pas défendre de si dangereux alliés; et, comme critique, il applaudissait aux châtiments que leur infligeait le bon goût. Mais enfin, la vieille littérature les comptait parmi ses champions; et à ce titre, Segrais, secrètement chagriné de la voir battue en brèche, pouvait tout bas s'intéresser à eux. Faut-il croire aussi que ces croisades contre des poëtes normands blessaient son amour-propre national? D'Alembert le suppose à tort. Segrais n'était pas assez entiché de la Normandie pour gémir sur les disgrâces d'un Pradon[2]; et d'ailleurs, un pays qui avait donné aux lettres françaises Malherbe et Corneille n'avait rien à souffrir de la ruine de quelques poëtes avortons. Segrais avait de plus chers intérêts à défendre. Il serait malaisé de citer une seule critique contemporaine adressée à

1. Boileau, de son côté, traitait de grimauds les habitués des mercredis de Ménage. (*Satires*.)
2. Né à Rouen, patrie de Corneille.

ses poésies. Mais la *Princesse de Clèves*, où il avait mis la main, n'avait pas trouvé grâce, à bien des égards, devant Valincour. Non content de reprocher à l'évêque d'Avranches d'aimer les romans, le critique voulut prouver aux amis du prélat qu'ils étaient loin de savoir en composer de parfaits. Il fit donc le procès au roman de Mme de la Fayette, et s'attaqua surtout à « l'invention » et au « dessin, » c'est-à-dire à la seule partie de l'ouvrage où Segrais avait contribué. Cette attaque indirecte d'un ami de Racine et de Boileau dut ajouter à sa froideur envers les représentants de la jeune école.

Mais le plus grave de ses griefs contre eux, grief non avoué, était de travailler à établir leurs principes et leur renommée sur les ruines d'un passé auquel il sentait sa gloire en partie attachée. Depuis 1660, ce passé s'écroulait de toutes parts, dans l'État comme dans la république des lettres. D'un côté, Louis XIV s'attachait avec passion à effacer les derniers vestiges, et jusqu'aux souvenirs de la Fronde; de l'autre, il soutenait contre les cabales les génies naissants qui allaient étaler sous son règne leurs « pompeuses merveilles. » Cette antipathie du prince pour tout ce qui rappelait l'esprit frondeur ou précieux de la vieille cour, devait être bien vive, puisqu'elle lui inspira un mouvement d'humeur contre Mme Scarron elle-même, plus tard sa compagne. « Je n'aime pas votre bel esprit, » disait-il à Mme de Montespan. Que devait-il alors penser de ces auteurs déjà surannés, jadis les délices des ruelles? Tenus à l'écart par le roi, la plupart de ces petits génies déchus s'étaient ralliés autour de l'héroïne de la Fronde, la grande Mademoiselle. Car ils sentaient la nécessité de s'unir pour la défense de leur commun drapeau, et une secrète sympathie les attirait l'un vers l'autre, comme s'ils se fussent avoué que leurs beaux jours étaient passés. Efforts inutiles. Leur réputation d'auteurs était à jamais perdue, comme leur crédit à la cour. Sarrasin (1655) et Scarron (1660) étaient morts assez à propos, encore en-

tourés de tout leur prestige; mais Scudéry, serviteur dévoué de M. le Prince pendant la Fronde, ne trouva pas un autre Richelieu dans Louis XIV. Pélisson, l'ami platonique de Sapho, le défenseur de Fouquet, fut d'abord mal en cour, avant son abjuration. Chapelain, malgré les six éditions de sa *Pucelle*, ne tarda pas à descendre de son piédestal. Si les satires de ses adversaires ne lui enlevèrent pas ses pensions, du moins elles mirent en pièces les lauriers de sa couronne poétique. Cotin, le « grand ami » de Mademoiselle, d'abord échauffé, puis calmé par les satires de Boileau, au lendemain des *Femmes savantes*, rentra sous terre. Corneille lui-même, dont le génie et les défauts étaient une si parfaite image de la génération précédente, le grand Corneille se vit négligé. Sans une généreuse démarche de Despréaux, l'auteur du *Cid* serait mort dans l'indigence. Segrais, après cela, n'avait assurément aucun droit aux libéralités du prince. Aussi, quand Colbert avait présenté au roi une liste des hommes de lettres dignes de sa munificence, le gentilhomme de Mademoiselle avait été négligé. Sa protectrice voulut intercéder pour lui, et envoya ce billet à Colbert[1] :

« M. de Segrais, qui est de lacadémie et qui a beaucoup travalié pour la gloire du roy et pour le public, aïant esté oublié l'année passée dans les gratifications que le roy a faict aux baus esprits, m'a prié de vous faire souvenir de luy ; c'est un certin homme de mérite, et qui est à moy il y a long temps. J'espère que cela ne nuira pas à vous obliger à avoir de la considération pour luy. C'est ce que je vous demande, et demeurerai, monsieur Colbert, votre affectionnée amie.

« CH. MARIE-LOUISE-D'ORLÉANS. »

(Saint-Germain, ce 5 août 1665.)

1. *Documents inédits sur l'histoire de France*, Depping, IV, p. 557.

Cette recommandation demeura sans effet, et à l'égard de Segrais, les choses en restèrent toujours là. « Je n'ai jamais reçu d'argent du roi; j'ai toujours vécu de mon patrimoine; car les biens de Mademoiselle, à qui j'appartenais, étaient des biens de patrimoine (*a*). » Louis XIV se reposa donc sur la princesse du soin d'entretenir ce patrimoine. Segrais aurait préféré de beaucoup les bienfaits du prince. Ils donnaient aux auteurs une sorte de relief et de crédit qu'il se voyait contraint d'envier surtout aux favoris du règne nouveau[1].

Au commencement de l'année 1663, Huet et Ménage, mieux partagés que Segrais, avaient reçu l'un quinze cents, l'autre deux mille livres de pension : cela ne les empêchait pas de faire le procès à leur temps. Tous deux déploraient le peu de faveur de la science et de la poésie, parce qu'ils étaient savants et se croyaient poëtes. « Les dieux s'en vont! » était leur cri d'alarme[2]. Et pourquoi le poussaient-ils? Les courtisans, sous prétexte d'être honnêtes gens, veulent des auteurs, non pas farcis de grec et de latin, mais galants hommes. Était-ce un si grand mal? Et parce qu'ils rejetaient comme « pédanterie » ce qui faisait une partie essentielle de la politesse au temps de Malherbe[3], c'est-à-dire les figures de haute mythologie, et les allusions savantes dans le goût de celles dont Ronsard étourdissait les oreilles de sa pauvre Cassandre, avait-on le droit de crier au scandale, comme si l'on avait prêché l'ignorance? Sans doute certains modernes allaient au delà de ces prétentions des gens du monde, et pouvaient à quelques égards, par leurs outrages contre les antiquaires et les pédants, exposer à un danger réel la saine

1. Seul de la nouvelle pléiade, la Fontaine, jadis pensionné par Fouquet, ne reçut jamais rien du roi.

2. Comme celui de Mme Deshoulières (femme d'un ancien officier de Condé) dans ces épîtres chagrines où elle chante en soupirant l'oraison funèbre de la fine galanterie, et laisse entrevoir son indigence.

3. Huet, *Origine des romans*. Cf. *Huetiana :* « Je puis dire que j'ai vu fleurir et mourir les lettres, et que je leur ai survécu. »

et forte culture des esprits. Mais les plaintes des érudits coquets et des poëtes éconduits partaient-elles réellement d'un pur amour de l'antiquité et de la doctrine? Non, sans doute; et au fond, ces gémissements douloureux, ces prédictions funèbres servaient de masque à un dépit intéressé. Poëte véritable et médiocre érudit, si on le compare à l'évêque d'Avranches, Segrais devait être moins alarmé que Huet et Ménage du prétendu abandon des bonnes lettres antiques. Cependant il se fit l'écho de leurs récriminations, surtout de celles de Ménage, qui criait d'autant plus fort qu'il se sentait plus menacé; et ce pernicieux exemple, aidé de toute la force de l'amitié, l'égara jusqu'à lui faire méconnaître les titres les moins incontestables du règne nouveau.

« M. Toinard disait autrefois que quand tous les poëtes seraient noyés, et toutes les poésies brûlées, ce ne serait pas grand dommage. M. de Segrais en était dans une grande colère contre lui[1]. » Je le crois aisément; et ce vandalisme, bien autrement scandaleux que l'arrêt de Montausier contre les poëtes satiriques, avait de quoi l'indigner. Même quand M. de Savill, plus indulgent, se contentait de dire que les poëtes étaient les meilleurs de tous les auteurs, après ceux qui ont écrit en prose, cette belle maxime pouvait sans crime mettre l'auteur des *Églogues* en mauvaise humeur. Mais l'autorisait-elle à dire que son « siècle était devenu prosaïque[2]? » Eh! quoi, il était prosaïque, le siècle, je ne dirai pas des Sarrasin, des Benserade, des Segrais, mais des Molière, la Fontaine, Boileau, Racine? Qu'aurait-il dit, à ce compte, du dix-huitième, où les crimes de lèse-poésie étaient, en effet, si fréquents; et où trouver une poésie riche, variée, puissante, sinon au temps où florissaient tant de génies ori-

1. *Menagiana*, II, 37.
2. « M. de Segrais disait souvent que le siècle était devenu prosaïque, et cela est vrai. » (*Menagiana*, II, 201.)

ginaux? La fin du seizième siècle et le début du dix-septième avaient été pleins de vigueur et de séve; néanmoins, nul ne s'avisera de soutenir que ces deux époques aient fait pour les Muses plus que l'âge suivant. Grâce à Malherbe et à Corneille, deux gerbes s'étaient élevées dans le champ de la poésie, fortes et riches d'une partie de l'avenir: fallait-il méconnaître pour cela le prix de l'abondante moisson qui surgit bientôt autour d'elles? Avouons-le, Segrais prenait mal son temps d'accuser le siècle de Louis XIV de prosaïsme. Ménage pouvait lui applaudir; mais l'esprit d'équité et la saine critique ne s'étaient pas réfugiés tout entiers dans Ménage.

Segrais et son ami, une fois aveuglés par la passion, s'égaraient à plaisir. Après le reproche de prosaïsme, ils faisaient à leur temps, conséquence toute naturelle, celui de laisser les Muses végéter abandonnées. Il y a longtemps que les poëtes, depuis Théocrite, se sont ainsi lamentés; mais que veulent-ils donc? Puiser à pleines mains dans la cassette des rois, et cela sous le beau prétexte apparemment « qu'il faut que les princes donnent sans cesse, ou ils ne sont bons à rien[1]? » Martial et Boileau ont beau dire, il ne suffit pas d'un Auguste pour faire des Virgiles. Je suppose qu'en 1651, au moment où Segrais, dans l'ode à Ménage, faisait honte à son siècle « ingrat » de laisser les Muses dans le mépris, le duc de Longueville, touché de ces reproches, eût doublé la pension de Chapelain, la *Pucelle* en serait-elle sortie plus belle de ses mains? Le Pactole n'a pas la vertu inspiratrice du Permesse; il inspire les dédicaces, non les bons poëmes, et, de tout temps, les Virgiles ont plus souvent manqué aux Mécènes que les Mécènes aux Virgiles. Segrais demande-t-il seulement à voir les nourrissons des Muses bien accueillis et protégés par les grands? Il lui suffit de se rappeler la condition faite, auprès d'eux ou à la cour, à ses compatriotes Ber-

1. Mot attribué par Mademoiselle à Mme de Choisy.

taud, Malherbe, Boisrobert, Sarrasin, Benserade (*a*); il lui suffit de se souvenir de lui-même, et de l'hospitalité généreuse que lui offrit une princesse touchée de la beauté de son esprit. Mais le chagrin qui parfois avait offusqué le goût de Segrais dans l'appréciation des chefs de la nouvelle école, égarait aussi son équité. Tâchons, sans les lui pardonner, d'oublier ces mouvements d'un fâcheux dépit, afin de le juger lui-même avec une plus entière impartialité.

II

Le dix-septième siècle offre un noble spectacle, celui de toute une société polie éprise des choses de l'esprit, touchée des attraits du beau, et conduite à la recherche de cette beauté par quelques hommes d'élite. Corneille, Boileau, Racine, Molière, la Fontaine, pour ne nommer que les poëtes, marchent à sa tête; ils lui ouvrent les voies ou l'y dirigent; ils donnent le ton à la société cultivée qui les entoure : ce sont les maîtres du chœur. Derrière eux, à côté d'eux se pressent bon nombre d'hommes de lettres, émules impuissants, mais auxiliaires utiles. Si ces disciples ne paraissent pas au premier rang, ils ont au moins l'honneur de composer dignement le cortége et comme la cour des princes du génie, leurs maîtres. Segrais fut un de ces auteurs du second plan, et non le moins considérable.

Poëte de la Fronde et traducteur des *Géorgiques* (1692), Segrais assista au développement littéraire du dix-septième siècle presque tout entier. Il s'égara d'abord avec lui, comme il devait avec lui retrouver la bonne voie; de là les vicissitudes de son goût, et l'inégalité de ses écrits. Élevé au milieu d'une société enchantée des fictions romanesques et du précieux, l'auteur de *Bérénice* et d'*Athis* flatta d'abord le goût dominant. Toutefois, le caractère bourgeois des *Illustres fran-*

çaises, la simplicité familière et le naturel d'une partie de *Bérénice* révélaient chez le jeune écrivain une inclination secrète vers une naïveté ennemie du faux bel esprit et des sentiments de convention. Même lutte de l'auteur contre lui-même dans les *Nouvelles françaises;* mais il est ici bien près de la victoire. C'est son goût propre et non celui des ruelles qui déjà domine. Le poëte des *Églogues*, encore à demi entraîné par le torrent de la mode, proteste contre cette violence. Cette fois, du moins, elle lui fut peu fatale. En dépit des enjoués, le talent mûri de l'auteur y a su faire une belle part aux lecteurs de tous les siècles.

Ainsi Segrais ferme de son mieux l'oreille aux séductions du temps : sa faiblesse le laisse faillir, mais il connaît et déplore ses défaillances. Heureux l'ami de Scarron, s'il avait eu de bonne heure auprès de lui un Molière, un Boileau qui l'affermît contre lui-même, et l'enhardît à rompre en visière au goût public ! Réduit à ses seules forces, il se voyait contraint parfois de subir le joug de la mode ; et pourtant, il lisait Virgile, il le méditait et le traduisait avec tendresse. Que n'était-il, avec un si bon maître, l'homme d'un seul livre ! S'il s'était abandonné à lui sans réserve, il eût pu recevoir de ses mains, comme Énée de celles de Vénus, une armure capable de le rendre invulnérable ; mais il s'était fait en même temps le disciple de l'Italie moderne. Ce fut son côté faible, et ce défaut de la cuirasse permettrait à la critique de l'accommoder assez mal, si, en dépit de graves infidélités, le poëte latin, l'inspirateur de ses meilleurs vers, ne le protégeait de son égide.

C'est encore à lui que Segrais doit en partie la préface et les notes de l'*Énéide*, bel ouvrage qui fut comme son traité d'alliance avec la nouvelle école. Malheureusement, ses poésies étaient composées quand il fut signé, et la correction tardive que l'auteur avait faite de ses idées ne corrigeait pas les imperfections de ses écrits. « Oh ! qu'il fait bon venir à

propos[1] ! » Le familier de la reine Gillette n'a pas eu ce bonheur : il est venu trop tôt, et ce désavantage nuit au jugement définitif que l'on doit porter sur l'ensemble de ses œuvres. Quand Voltaire alla visiter le Temple du goût, il fut étonné de ne pas trouver dans le sanctuaire bien des auteurs renommés jadis pour avoir été les plus chers favoris du dieu, Benserade, Pélisson, Balzac, Saint-Évremond, Voiture, Segrais. Ils y avaient autrefois les premiers rangs, lui répondit un de ses guides ; mais peu à peu ils les ont cédés aux véritables grands hommes. « En effet, la plupart n'avaient guère que l'esprit de leur temps, et non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déjà de leurs faibles écrits
Beaucoup de grâces sont ternies ;
Ils sont comptés encor au rang des beaux-esprits,
Mais exclus du rang des génies. »

Le génie ! Jamais Segrais n'y avait songé ; mais il avait du moins assez fait pour que le même Voltaire dît de lui : « C'était un très-bel esprit, et un véritable homme de lettres. » Roman de *Bérénice*, plein d'esprit et de galanterie délicate ; *Poésies légères*, tendres et gracieuses ; poëme d'*Athis*, précieux, mais riche de fines analyses et animé de passions fortes ou touchantes ; *Nouvelles françaises*, qui ont ouvert la voie à *Zaïde* et à la *Princesse de Clèves ; Églogues* universellement admirées, et non surpassées jusqu'ici ; traduction de l'*Énéide*, offrant à la France la première belle image de Virgile ; préface assez voisine parfois de l'*Art poétique* pour que Boileau allât sans regret dîner chez l'auteur, au Luxembourg ; tels sont les titres de Segrais. Ils justifient l'éloge de Voltaire, et la vie même du poëte aurait permis à l'illustre critique d'ajouter : A cet esprit poétique, ingénieux, délicat, Segrais unit toutes les qualités de l'honnête homme

1. Mot de Voltaire.

et de l'homme honnête. Pensionnaire du comte de Fiesque, officier de Mademoiselle, ami de la Rochefoucauld, de Condé, de Montausier, de Mmes de Rambouillet, de la Fayette, de Sévigné, de Maintenon, il sut partout s'attirer l'estime des plus vertueux, et faire goûter à l'élite de la société polie l'une des plus aimables conversations qu'on vit jamais.

Vu et lu à Paris, en Sorbonne, le 2 mai 1863,
par le doyen de la Faculté des lettres de Paris,

J.-V. LE CLERC.

Permis d'imprimer :

Le vice-recteur,
A. MOURIER.

APPENDICE.

NOTES.

BIOGRAPHIE DE SEGRAIS.

Page 7, note (*a*). — L'*Athenæ Normannorum* mentionne une 1re édit. de l'*Athis* en 1651, avec une courte préface en l'honneur de sa ville natale.

Page 10, note (*a*). — La *Biogr. univ.* de Feller (1849) confond Segrais avec l'un de ses frères, quand elle dit que le poëte avait la chantrerie collégiale de Mortain. Elle donne encore à notre auteur le titre d'aumônier ordinaire de Mademoiselle, mais sans plus de fondement.

Page 19, note (*a*). — Guy Patin, ami de Gassendi, fut un de ses meurtriers. Quelques années plus tard, 1658, Sorbière, dans la préface latine qu'il mit aux œuvres de Gassendi, se permit de médire de la saignée. Il faut voir, dans les lettres de G. Patin, comme le fougueux médecin, blessé au vif, répond à cet outrage. Il traite Sorbière de sot, de veau, fat, ignorant, impertinent avorton, menteur, apostat. Il ajoute, il est vrai : « *Sed sinamus istum nebulonem....* Je lui pardonne tout ce qu'il a dit.... ma conscience me vaut mille témoins. J'ai fait ce que j'ai pu et ce que j'ai dû à M. Gassendi.... »

Page 19, note (*b*). — Ch. Perrault (*Hommes illustres*, t. I, p. 171) reproche à Molière d'avoir tourné en ridicule les médecins, « que l'Écriture même nous enjoint d'honorer. » Ch. Perrault avait un frère, Claude Perrault, qui fut médecin avant d'être l'architecte de la colonnade du Louvre.

Page 38, note (*a*). — Je ne comprends pas que M. de Barthélemy attribue cet hymne-portrait à M. de Sourdis (M. D. S. les initiales l'ont trompé). Il suffit de le lire pour être convaincu qu'il est de la main de

Segrais. Le poëte y parle de Malherbe, son compatriote, de Caen, sa patrie, où il désire finir ses jours. — Je ne connais pas de portrait de Segrais; il faut chercher le sien dans ses poésies légères. Mademoiselle a fait ceux de Guilloire, de Brais, ses officiers. Il est regrettable qu'elle ait oublié son poëte.

Page 38, note (*b*). — Sur ce point, les assertions du *Segraisiana* (édit. de 1755, p. 115) sont évidemment inexactes. « J'ai aussi fait imprimer avec M. *** un recueil de 100 portraits de différentes personnes. Il y en a bien 40 de la composition de Mademoiselle; on n'en a tiré que 30 exemplaires. » Voilà ce qu'on fait dire à Segrais. Or, le catalogue de la Bibliothèque impériale accuse 60 exemplaires de cette édition princeps. — J'ai vu ces beaux in-4°, reliés aux armes de Mademoiselle ou quelquefois à celles de Huet (Huet est le personnage désigné par les trois étoiles). Ils renferment en tout 59 portraits, dont 16 de la main de la princesse.

Page 38, note (*c*).— L'édition princeps (in-4°) des Divers portraits fut imprimée à Caen (sans nom d'imprimeur). Huet, alors à Caen (1659), surveilla particulièrement l'impression. Segrais avait revu les *Portraits* et écrit la préface ou épître liminaire. Selon le *Segraisiana* (p. 115), le poëte et Huet assistèrent ensemble au tirage des feuilles.

Page 41, note (*a*). — Mademoiselle dit, dans ses *Mémoires*, que Préfontaine les recopiait à mesure qu'elle les écrivait. Segrais n'a jamais retouché les *Mémoires* de Mademoiselle, comme certains éditeurs le prétendent. A défaut de Segrais, ces derniers se sont parfois chargés de ce soin, et Dieu sait comment. (Cf. la préf. de l'édit. des *Mém.* par M. Chéruel.)

Page 54, note (*a*). — « Si l'ami Segrais est à Paris, comme vous me le mandez, j'ai grand sujet de me plaindre de lui, de ce qu'il ne me l'a point fait savoir; mais je ne crois pas qu'il y soit, et il y a grande apparence qu'il n'y sera pas même de sitôt, M. de Gesvres, capitaine des gardes-du-corps, ayant été avant-hier au devant de Mademoiselle jusqu'à Pontoise, pour lui faire commandement, de la part du roi, ou de demeurer là ou de s'en retourner à Eu. On ne sait pas bien encore le sujet qu'on a à la cour de se plaindre d'elle et de la traiter ainsi. Quelques-uns croient que c'est à cause de la lettre au chevalier de Charni; les autres, à cause des mariages de ses deux sœurs qu'elle veut traverser. » (Ménage à Huet, 18 octobre 1661. Biblioth. imp., S. F. 5273.)

Page 55, note (*a*).— Plus que toute autre, Mme de la Fayette s'en fût bien gardée. En novembre 1662, elle écrivait à Huet : « .... Les cœurs de campagne brûlent à bien plus grand feu que ceux de la cour; et il me semble même que ceux de la cour brûlent mieux à la campagne qu'à Paris. Ce pauvre Segrais aura tout loisir de brûler à Saint-Far-

geau; il ne lui manquera que du feu. Mais je ne crois pas qu'il en puisse trouver là pour allumer une allumette. Toutes les lettres que je lui ai écrites en Normandie ont été perdues. Depuis qu'il est à Saint-Fargeau, notre commerce est rétabli. » (Biblioth. imp., S. F. 5272.)

Page 56, note (*a*). — *Corneille et son temps*, p. 358. — Ménage appréciait la démarche de le Fèvre tout autrement que Chapelain. « Le *Lucrèce* de Taneguillus Faber est ici publié. Il l'a dédié à M. Pélisson. Cette action me paraît de fort bon exemple, et je ne puis vous dire combien j'en aime davantage M. le Fèvre. » (Lettre à Huet, du 9 octobre 1661. Biblioth. imp., S. F. 5273.)

Page 57, note (*a*). — Segrais dit avoir été cause que le maréchal a laissé des *Mémoires*. Ce fut encore une occasion pour l'académicien de pratiquer son art de correcteur des écrits d'autrui. (*Seg.* 122.)

Page 60, note (*a*). *Seg.*—56. Le duc de Longueville envoie deux cents pistoles à Segrais, après sa disgrâce (*Seg.* 79). Le poëte dit que la cause de cette disgrâce ne fut pas d'avoir dissuadé Mademoiselle de se marier avec Lauzun. En effet, Segrais n'avait pas cherché à l'en détourner; mais une fois le mariage rompu, il aurait voulu qu'elle ne le reçût pas familièrement. C'était dans ce dessein qu'il était allé chez l'archevêque de Paris. On lit dans les *Mémoires* de Mademoiselle : « J'envoyai le mardi au matin Segrais, qui était au désespoir, mais qui n'en faisait pas semblant, dire à Mme d'Épernon la résolution que j'avais prise. » (*Mém.*, IV, p. 229.) Et plus loin, après le refus du roi de consentir à son mariage avec Lauzun, elle ajoute : « Segrais redoublait son espérance pour M. de Longueville. » (*Mém.*, IV, p. 258.)

Page 60, note (*b*). — Segrais quitta le service de Mademoiselle en Mars 1671, et non pas en 1672, comme le dit à tort Huet. Le mariage de la princesse, décidé le lundi 15 décembre 1670, fut rompu le jeudi 18. Comment supposer que le poëte reste encore un an au Luxembourg, quand Lauzun est mis à la Bastille en 1671 ?

Page 64, note (*a*). — « Je vous avais bien donné une princesse de Montpensier pour Araminthe (Mlle de Pleneville, sœur de Huet) ; mais je ne vous l'avais pas remise pour la lui donner comme une de mes œuvres. Elle croira que je suis un vrai auteur de profession, de donner comme cela mes livres. Je vous prie, raccommodez un peu ce que cette imaginative pourrait avoir gâté à l'opinion que je souhaite qu'elle ait de moi. » (Lettre de Mme de la Fayette à Huet, octobre 1661. Mss. de la Biblioth. imp.)

Page 79, note (*a*). — Rue de l'Engannerie, nº 7. Segrais n'avait mis dans la salle de son académie que des portraits d'hommes de lettres, à l'exception de Montausier, gouverneur de la province, et du fameux abbé de la Calotte, l'abbé de Saint-Martin. « J'y ai mis aussi ce petit buste de M. de Saint-Martin, avec son chapeau tel qu'il le portait,

pour marier le plaisant avec le sérieux. » (Cf. le *Segraisiana*, p. 13, où l'on trouve la liste des autres portraits.) Outre cette galerie d'hommes de lettres, Segrais en avait composé une des portraits de 27 personnages illustres qu'il avait connus à Paris ou à la cour.

Page 80, note (*a*). — Cette statue était haute d'environ six pieds. On la voyait encore, en 1677, à la façade de la maison. Elle est aujourd'hui dans un bosquet du Jardin des plantes de Caen. Segrais était l'allié éloigné de Malherbe. (*Seg.*, p. 44). En 1616, le père de notre poëte eut un fils, Louis, qui fut nommé par noble homme Marc de la Ménardière, et damoiselle Marie Gosselin, femme de André de Malherbe, écuyer, sieur des Portes. Cette Marie Gosselin, femme d'un Malherbe, était sans doute parente du père de Segrais. Devant les fonts baptismaux, elle représente le père du nouveau-né, comme Marc de la Ménardière représente la mère. (Colombe de la Ménardière.) C'est donc par elle que Segrais est l'allié de Malherbe.

Page 85, note (*a*). — Les Palinods mêmes prêtaient quelquefois aux couplets malicieux. Voici le texte d'une pièce latine qui eut une mention honorable en 1683 : « Die 26 novembris ultimi, spissis umbris et nubibus totum agrum Cadomensem undecunque tegentibus, sola *R. R. P. P. Capucinorum* sylva innubis, et clarius a sole illuminata fulgebat. »

Page 87, note (*a*). — On lit dans l'*Histoire du siècle de Louis XIV*, t. III, liv. VIII, p. 198 : A son retour à Paris, Fraguier « fut reçu avec plaisir dans les meilleures compagnies. Deux personnes qui tenaient un rang distingué parmi les beaux esprits, Mme la comtesse de la Fayette et la célèbre Ninon de l'Enclos, se chargèrent du soin de le former, et il profita si bien de leurs leçons, que, poli par le commerce de ces deux Muses, il se fit un style élégant, châtié, mais qui ne tenait rien de l'affectation. » C'était assurément Segrais qui, de Caen, l'avait recommandé à son amie.

Page 95, note (*a*). — *Dissertations sur diverses matières de religion et de philologie*, recueillies par l'abbé de Tilladet (2e vol.). — L'opinion de Segrais, si paradoxale, méritait d'être soutenue par le P. Hardouin, et elle le fut. Huet, piqué de la façon méprisante dont Hardouin parlait de son sentiment, lui répliqua par une dissertation aussi divertissante que solide. (Cf. *Desmolets*, t. X, p. 147 et sq.)

Page 100, note (*a*).—Il avait peut-être eu Segrais lui-même pour compétiteur. « Je vous assure que j'ai une joie très-sensible du choix que le roi a fait de vous.... Je dois dire, à la louange de M. de Segrais, et pour lui rendre la justice qui lui est due, que le monde l'ayant nommé pour cette place, et même ayant, je crois, été proposé, il a fait pour vous, en ce qu'il a pu, tout ce qu'un véritable ami pouvait faire, et qu'il a loué les qualités de votre âme et de votre esprit autant

qu'elles le méritent.... Je suis à la campagne il y a quinze jours. Je crois que je débaucherai M. de Segrais pour y venir faire un petit tour avec moi. Adieu, j'espère que les honneurs ne changeront pas les mœurs et que vous aurez toujours de l'amitié pour moi. » (Lettre de Mme de la Fayette à Huet, 19 septembre 1670. Biblioth. imp., S. F. 5272.)

Page 101, note (*a*).—Huet n'aimait pas les Caennais, et les Caennais le lui rendaient bien. « Il me revient tous les jours des discours malins contre ma conduite. Mais je sais pratiquer, il y a longtemps, la sage maxime : « *Fais bien et laisse dire,* » particulièrement à l'égard des langues de Caen, dont j'ai senti le venin dès mon enfance, et que j'ai toujours méprisées. » (Lettre d'Aunay, 20 septembre 1702.) Ailleurs il fait allusion au reproche qu'on lui avait adressé d'avoir rappelé les dissipations du père de Segrais, et, à ce propos, il marque la différence de l'histoire et du panégyrique. Il est plus malaisé, dit-il, de distinguer et pratiquer les règles de ces deux genres, que de passer son temps à « *manger des soles au soleil.* » Le passage des *Origines de Caen,* relatif à Desiveteaux, avait aussi fort irrité la famille du poëte à Caen. Huet prie le P. Martin de faire bien entendre à ces Desiveteaux qu'ils n'ont pas compris ses paroles. Lui-même déclare ne pas ajouter foi à la fable de Desiveteaux berger, auprès de sa belle, joueuse de harpe. Le cardinal d'Estrées, qui avait fort connu Desiveteaux, avait désabusé le prélat au sujet de ce travestissement bucolique. (Lettres du 27 septembre 1702 et du 27 juillet 1703.)

Page 102, note (*a*). — Huet n'a pas ménagé Despréaux dans ses *Mémoires.* « L'évêque s'était vengé, dans sa propre vie, du grand satirique qui était mort. » (Cf. *Journal de Paris* de Mathieu Marais, 1721, et Étude de l'abbé Flottes sur Huet, p. 35 et sq.)

Page 102, note (*b*).—Cette lettre de Conrart est pleine de dignité et fort belle. On la trouvera dans le 2e tome de la *Correspondance inédite* de Huet. (Biblioth. imp., S. F. 5273.)

Page 104, note (*a*). — Segrais avait fait en vers français une épigraphe qui fut gravée sur le piédestal. (Cf. l'*Athenæ Normannorum.*)

Page 109, note (*a*). — Quand on en eut fini avec les cinq bassins de viande, l'abbé de Saint-Martin cria : « Où est la pâtisserie? » La pâtisserie vint à pleines corbeilles. Le colonel et le commissaire du régiment vinrent assister à la fête. M. de Saint-Martin, les voyant arriver, demanda aux mandarins, par l'interprète, si l'on devait donner le fauteuil à M. le colonel. Les mandarins, après s'être consultés, répondirent que cela se pouvait. M. de Saint-Martin, apercevant aussi le commissaire, s'écria : « Et le commissaire? » L'interprète branla la tête avec une sorte de chagrin, ce que M. de Saint-Martin prit pour une négative, et il dit d'un ton impérieux : « Point de fauteuil au commis-

saire ! » Ce galant homme dit fort humblement qu'il n'avait jamais prétendu à un honneur qu'il savait bien ne pas lui être dû.

Page 109, note (*b*). — La correspondance de l'abbé de Saint-Martin est quelquefois assez divertissante, sans que l'auteur paraisse s'en douter. Voici comment il finit une lettre à un M. du Petitpas, dont la fille avait été demandée en mariage. L'abbé engage ce père à imposer sans plus de façon sa volonté à la demoiselle : « Il ne tiendra qu'à vous de lui ordonner ce que vous voulez qu'elle fasse. Car je dirai, par votre permission, que la plupart des femmes ne savent ce qui leur est propre et n'ont point de lumières, ou du moins elles sont fort défectueuses ; et comme dit le jurisconsulte : *feminæ plerumque adversus propria commoda labore dignoscuntur*. Si vous n'avez pas d'égard à ce que je vous dis, je me consolerai de ces paroles : *Qui volunt, decipiantur*, et je ne laisserai pas d'être docteur en théologie romaine. » (Mss. de la Biblioth. Imp. F. F. 2117.)

Page 111, note (*a*). — En juillet 1690, il s'y rencontra avec le roi Jacques. Après le repas, « le prince passa dans un grand et beau salon, où toute sa cour le suivit. M. de Segrais l'entretint de choses agréables et de l'Académie des sciences de Londres, sur lesquelles le roi parla en homme qui connaissait et aimait les sciences. » (*Mém.* de Foucault.)

Page 111, note (*b*).—Je n'ai pu découvrir aucune de ces lettres, non plus que celles de Mlle de Scudéry (*Seg.*, p. 34) ou d'Arnaud d'Andilly. (*Seg.*, p. 144.) Celles de Segrais à M. de Vaux (*Seg.*, p. 138) ont été brûlées à mesure par son maladroit correspondant. M. Foucault avait fait un recueil de lettres adressées à Segrais. (*Trésor de littérat.*, 1741, p. 275.) Qu'est devenu ce recueil ? Je n'en ai pas retrouvé la trace. Il n'y a pas d'autographe de Segrais dans la plus riche collection de ce genre, celle de *la Jariette*. « Ce mercredi au soir. Si M. Huet et vous n'avez rien de meilleur à faire, venez demain dîner avec moi. Je vous donnerai de bons perdreaux et vous ferai voir, l'après-dînée, l'expérience du feu artificiel dont on se chauffe tout le jour pour deux sols. » (Billet de Mme de la Fayette à Segrais.) Segrais le renvoya à Huet avec ce post-scriptum : « J'ai répondu pour vous et pour moi. Trouvez-vous pour midi chez elle, ou me prenez en passant dans l'antichambre de Mademoiselle. » (Biblioth. imp., S. F. 5272.) Il est à remarquer que parmi plus de trois mille lettres originales mêlées aux manuscrits de Huet, on n'a retrouvé d'écriture autographe de Segrais que ces deux lignes ajoutées au billet de Mme de la Fayette, et la lettre à Huet sur le deux cent quatre-vingt-septième vers du quatrième livre des *Géorgiques*. Cette pénurie est d'autant plus surprenante que, d'après le journal de Huet, l'évêque d'Avranches avait écrit plus de cinq cents lettres à Segrais. (*Note du mss.*)

Page 112, note (*a*). — Segrais, mort sans postérité, et dernier rejeton de sa famille, avait remis son testament entre les mains de M. Foucault.

Il léguait trois mille livres aux Oratoriens de Caen, pour les aider à construire une église.

POÉSIES DIVERSES.

CHANSON.

Iris est fidèle,
Et veut m'enflammer ;
Mais quoique la belle
Puisse tout charmer,
Je crains trop d'aimer.

Quand l'objet qu'on aime
Serait sans égal,
Un amour extrême,
Même sans rival,
Est souvent un mal.

Je sais le martyre
Qu'on souffre en aimant;
Mais on a beau dire,
Ce cruel tourment
Est toujours charmant.

M. DE SEGRAIS.

(Mss. de Conrart, gr. in-fol., XI, p. 543. Cf. *Airs et Vaudev. de Cour*, par Sercy, I, 40 ; menuet de Segrais omis dans l'édit. de 1755.)

ATHIS, POËME PASTORAL.

Page 140, note (*a*). — Pascal, Discours sur les passions de l'amour. — L'amour précieux a, pendant plusieurs années, régné en souverain dans la société polie du dix-septième siècle, et marqué de son empreinte beaucoup des ouvrages de ce temps. Mais il n'est nulle part plus intéressant à étudier que chez Pascal, autorité assez inattendue ici. Cet opuscule de Pascal est de 1652-1653. (Cf. M. Cousin.)

ÉPISODE DE L'AURE ET DE LA DROMME.

Aure est mon nom, berger, et cette nymphe aimable
Qui se plonge avec moi dans ce gouffre admirable,
Est la paisible Dromme, hélas ! et c'est ma sœur ;
D'où vient qu'un nom si doux est pour moi sans douceur?
Tous deux du haut Calmont tirant notre naissance,

Voisins, pour mon malheur, au sortir de l'enfance,
Nous voyant tous les jours, trop imprudent ruisseau,
Je me laissai charmer au doux bruit de son eau,
Et sans considérer que je faisais un crime,
Qui des dieux armerait le courroux légitime,
Je ne pus m'empêcher, au fort de mon amour,
De la presser de joindre avecque moi son cours.
Mon erreur était grande, et je la connais telle.
Mais, berger, j'étais jeune, et je ne voyais qu'elle,
Et le plus froid ruisseau de sa vive clarté,
Si tu t'y connais bien, pourrait être tenté.
Ainsi, m'abandonnant à mon ardeur impure,
J'allais, la cajolant de mon plus doux murmure,
Et cachant mon amour sous le nom d'amitié,
J'espérais qu'à la fin elle en aurait pitié.
Déjà, ce me semblait, elle était moins sévère,
M'appelait plus souvent cher Aure que son frère,
Quelquefois en secret m'accordait un baiser,
Quand mon père le sut, qui s'y vint opposer.
Non loin de nous était une naïade altière
Qui méprisait les dieux de toute autre rivière.
Elle s'appelle Seule, et coulant seule aussi,
C'est pour cette raison qu'elle s'appelle ainsi.
Cent fois, pour détourner mon ardeur criminelle,
Mon père me voulut marier avec elle;
Mais je ne pus jamais son orgueil supporter,
Et puis quelqu'un peut-il son destin éviter?
Mon père, comme un mont d'humeur hautaine et fière,
Longtemps, pour me punir, tint mon eau prisonnière,
Sépara nos deux lits, chassa bien loin ma sœur,
Et mit entre nous deux sa plus grande épaisseur.
Dromme, sensiblement de cet obstacle outrée,
Résolut, comme moi, de quitter la contrée,
Puis chacun prit sa route. En vain, dans son courroux,
Le mont, autant qu'il put, s'étendit entre nous.
Nous retrouvant enfin dans ce lieu solitaire,
Nous étions en état de braver sa colère;
Libres, nous ne songions qu'à nous entretenir,
Et nos ondes déjà commençaient à s'unir;
Mais mon père nous vit du plus haut de sa cime,
Et ne pouvant lui-même empêcher notre crime:
« O roi des mers, dit-il d'un ton si furieux
Qu'au lieu d'en retentir en tremblaient tous ces lieux,
Neptune, si jamais faisant fumer ma tête,
J'ai su prédire au vrai la prochaine tempête,
Et si, servant bien loin de phare aux matelots,
Je les ai sûrement guidés parmi tes flots,

Montre aujourd'hui qu'un dieu prend part à ma disgrâce,
Et cache au moins au jour la honte de ma race. »
Ainsi parla le mont, et le dieu l'entendit;
Son bras en même temps contre nous s'étendit,
Et de son fort trident frappant toute la plage,
Par cet affreux rocher[1] nous ferma le passage;
Et de nos eaux ainsi la criminelle amour
Nous prive pour jamais de la clarté du jour.

(*Athis*, II.)

ROMANS.

Page 163, note (*a*). — L'Amestris du *Cyrus* est résignée, vertueuse; mais elle n'est pas héroïque. Cf. dans la *Clélie*, l'histoire de Brutus et de Lucrèce.

Page 164, note (*a*). — Crébillon a fait une tragédie de *Radamiste*, « la meilleure de ses pièces, » selon Voltaire, mais inférieure même à celles de Pradon, au goût de Boileau. Crébillon n'a pas tiré son sujet de la *Bérénice* de Segrais. Segrais et lui ont librement, et chacun à sa manière, imité l'historien latin.

Page 176, note (*a*). — Dans l'édition princeps des *Portraits*, il n'y a pas de portrait de la main de Segrais, si ce n'est l'hymne à Mademoiselle. L'homme de lettres de profession, le domestique de la duchesse de Montpensier, semble n'avoir été admis qu'à titre de louangeur dans ce cercle de princes et de gens de haute qualité. Mlle de Scudéry en est tout à fait exclue.

Page 185, note (*a*). — Plusieurs de ces pensées ont été reprises et développées par Huet dans son *Traité de l'origine des romans*. (Cf. les *Conversations* de Mlle de Scudéry.)

Page 187, note (*a*). — « La campagne n'est belle que quand on y peut goûter les plaisirs innocents que la beauté de la nature nous fournit dans les bois et auprès des rivières. » (Mme de Motteville, citée par M. Caboche dans son bel ouvrage sur les Mém. et l'Hist. en France.)

Page 206, note (*a*). — Casimir Delavigne va un peu loin quand il dit :

C'est toi que j'en atteste, aimable la Fayette,
De Clèves et de Nemours Muse tendre et discrète,
Qui dérobas ta vie à la célébrité
En illustrant le nom que Segrais t'a prêté.

(*Discours pour le théâtre du Havre*.)

1. La *Grotte du Souci* est aujourd'hui encore visitée par les voyageurs.

ÉGLOGUES.

Page 213, note (*a*). — Sur dix églogues de Virgile, il n'y en a que trois (2e, 8e, 10e) dont le sujet même soit l'amour. Des huit églogues vraiment bucoliques de Théocrite, une seule (la sixième) est tout à fait consacrée à l'amour; il est chanté incidemment dans les première, septième, huitième et dixième idylles. Il paraît à peine dans les quatrième et cinquième, et pas du tout dans la neuvième.

Page 219, note (*a*). — Rapin insiste avec raison sur cette simplicité naïve du style pastoral : « Simplex candor et nativus.... sine pigmentis, sine ornatu.... sine phaleris.... Sed appareat in ea cujusdam ginenuæ simplicitatis candida et amabilis venustas.... Verborum lux quædam adhibenda...., non ea tamen tam splendida et illustris, sed quæ casti imprimis purique sermonis formam.... sequatur. »

(De Carmine, *Past.*, III.)

Page 220, note (*a*). — Mettez en vers très-poétiques ces délicieuses paroles de Paul à Virginie : « Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse.... » etc., et vous en détruirez le charme attendrissant. Voilà pourquoi la tragédie peut à peu près se passer des vives couleurs de la poésie, ou du moins être poétique sans elles. La passion fuit les brillantes paroles, aussi bien que l'emphase.

Mais tout dort, et les vents, et l'armée, et Neptune.

Voilà de la poésie.

Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui.

Voilà du sentiment.

Page 224, note (*a*). — Fontenelle, dans sa sixième églogue, a imité quelques traits de la pièce de Segrais.

Page 224, note (*b*). — L'allégorie fut à peu près inconnue de Théocrite (cf. *Revue des Deux-Mondes*, 1838, 4e série, article de M. Patin). L'abbé Genest trouve partout des allégories chez le poëte de Syracuse (*Dissert. sur la poésie past.*), mais Genest a tort.

Page 230, note (*a*). — *Segraisiana*, p. 74. L'édition de 1755 (p. 10) reconnaît Molière dans le *galant berger de Seine*. Mais en 1645 Molière n'avait même pas commencé à parcourir la province. Ces vers désignent l'un des poëtes parisiens de l'hôtel de Rambouillet. Les Apollons nouveaux de l'*Ausonie* ne désignent pas les deux Corneille, qui, Dieu merci, sont Français, mais les poëtes de l'Italie moderne.

ŒUVRES DIVERSES. SEGRAIS CRITIQUE, ETC.

Page 242, note (*a*). — Le jour même où Segrais ajoutait à sa gloire par ce discours, le candidat de Chapelain, « le petit Leclerc, » comme disait Mme de Sévigné, prononçait le sien. La carrière à parcourir était la même; mais Leclerc la fournit à sa manière. Il compara l'Académie, « illustre et charmante société, » au *véritable antre d'Apollon*. Dès qu'on y a mis le pied, on sent venir l'inspiration et l'esprit. « Je me trouve tout changé dans ce moment.... » etc., dit l'orateur. Grâce à Leclerc, cette séance du 26 juin fut l'occasion pour Segrais d'un double triomphe.

Page 242, note (*b*). — Ces avis aux grands seigneurs n'étaient pas déplacés, si l'on en juge par les plaintes de Mlle de Scudéry (*Cyrus*, X, p. 329 et sq.).

Page 245, note (*a*). — Vigneul-Marville la raconte de Brébeuf et de l'un de ses amis, Gautier, et il s'agit chez lui d'Horace et de Lucain. Brébeuf publie sa *Pharsale* entre 1650 et 1656, et Segrais son *Énéide* en 1668 et 1681.

Page 256, note (*a*). — Segrais la consultait volontiers. Je trouve dans une lettre de Mme de la Fayette à Huet, 12 février 1664 : « M. de Segrais, qui croit que j'ai profité dans la latinité toujours à proportion des commencements, et que je suis d'ailleurs un bon juge en matière de poésie, m'envoie son *Virgile* pour que je lui en die mon avis, en attendant celui de M. Ménage. Je crois que ce serait de plaisants avis que les miens. » (Manusc. de la Bibl. imp.)

Page 257, note (*a*). — La plupart des biographes attribuent cette jolie pièce à Lamonnaie. Elle est de Baillet. Mais Lamonnaie ne la lui rendra pas de sitôt, je le crains. (Baillet, *Jug. des savants*, V, 400.)

Page 259, note (*a*). — Bayle ne trouvait pas de son temps d'autre traduction poétique de l'*Énéide* à citer que celle de Segrais. Pour les *Géorgiques*, il cite encore une œuvre normande, celle des frères Daigneaux, version assez remarquable en effet. (Bayle, *Continuation des pensées diverses*, t. III, p. 200 et 332.)

Page 262, note (*a*). — En effet, la 11e, la 12e satire et la 12e épître sont faibles. Cette dernière pièce surtout est froide et empreinte d'une tristesse janséniste. (*Seg.*, 64.)

Page 262, note (*b*). — *Seg.*, 44. On se rappelle le mot attribué à Boileau. Quels sont les poëtes de génie du siècle? « Corneille, Molière.... et moi. Racine n'était qu'un très-bel esprit à qui j'avais appris à faire des vers faciles difficilement. » (D'Alembert, t. VIII, p. 168.)

Page 268, note (*a*). — Ce dernier reproche est de l'invention de Segrais. Sénèque dit seulement : *Quod consumpserit*, et sur ce grief même, il ne serait pas difficile de le faire se contredire.

Page 268, note (*b*). — En 1678, date de la dernière édition des *Maximes*, M. Esprit publia *sur la fausseté des vertus humaines*, des pensées toutes pleines de ces calomnies jansénistes. Le paganisme y est, par raison démonstrative, immolé à l'esprit chrétien : « De tous les hommes, il n'y a que les chrétiens qui soient véritablement polis. » (I, p. 446.) L'ouvrage entier est à peu près de la même force.

Page 271, note (*a*). — Huet désirait vivement prendre connaissance du ms. de la 2e partie de la *Pucelle*. Il avait à plusieurs reprises écrit au P. de la Rue de prier Fléchier, évêque de Nîmes, de lui en donner communication ou copie. Fléchier répondit au P. de la Rue : « Il est vrai que j'ai en original la 2e partie du poëme de la *Pucelle* de feu M. Chapelain. Nous en avons fait autrefois quelques lectures ensemble, d'un côté trop peu, de l'autre trop réjouissantes. Si les affaires de ce pays (Nîmes) nous laissaient quelque solide tranquillité, j'irais faire un dernier voyage à Paris et j'y porterais ce manuscrit. » Suivent des compliments pour Huet, mais le précieux ms. ne fut pas communiqué. (Lettre du 30 juin 1705. Manusc. de la Bibl. imp., S. F. 15188.)

Page 279, note (*a*). — « C'était un pauvre héros dans le paganisme, qui pourrait bien être un grand saint chez les chrétiens, fort propre à nous donner des miracles, et plus digne fondateur d'un ordre que d'un État. » (*Réflexions sur nos traducteurs.*)

Page 286, (*a*). — Énée n'a jamais mis le pied en Italie (cf. la dissertat. de Bochart adressée à Segrais sur cette question); Virgile, en l'y faisant aborder, a recueilli et consacré la tradition populaire. Les Italiens modernes sont fiers de dire : « *Semo Romani, per Dio! semo sangue Troiano.* » (*Les Journaux chez les Romains*, p. 161.)

Page 288, (*a*). — Saint-Amand avait fait partie du domestique de Retz, comme Ménage, nourri chez lui pendant dix ans. Saint-Amand, Sarrasin, Ménage et Segrais lui-même, sans aucun doute, se réunissaient souvent chez le coadjuteur.

Page 296, note (*a*). — Les comédies de Scarron eurent l'honneur d'égayer la jeunesse et la vieillesse de Louis XIV. De même Louis XV, presque enfant (1721), se divertissait à la représentation de *Dom Japhet*.

Page 303, note (*a*). — Le 22 avril 1701, elle écrivait à Huet : « J'ai été fort touchée de la mort de M. de Segrais. Il y a cinquante ans qu'il était de mes amis, et j'ai fait quelques vers pour conserver sa mémoire. » (Manusc. de la Bibl. imp.)

Page 303, note (*b*). — La correspondance de Huet est toute pleine de l'amitié mutuelle de Ménage, Segrais, l'évêque d'Avranches, Mme de la Fayette. « M. de Segrais partit jeudi dernier, comme vous l'avez su. Ce jour-là, je donnai à souper à Mme de la Fayette au bois de Vincennes, où il nous manqua cruellement. Vous n'y fûtes pas moins souhaité.... Il me reste le Malherbe, pour l'édition duquel j'attends le retour de l'ami Segrais. » (Manusc. de la Bibl. imp., S. F. 15189.)

Page 304, note (*a*). — Scudéry était d'origine provençale, mais né au Havre.

Page 307, note (*a*). — *Segr.*, p. 29. Ménage nous apprend que Segrais fut *bénéficier* pendant quelque temps, mais sans dire à quelle époque. (*Anti-Baillet*, II, 348.)

Page 310, note (*a*). — On pourrait écrire un chapitre intéressant sur les Normands (poëtes, hommes de lettres ou hommes d'affaires) à la cour de France. Ce serait une page à ajouter à l'ouvrage intitulé : *l'Art de parvenir*.

FIN.

TABLE.

BIOGRAPHIE.

ÉTUDE CRITIQUE DES OUVRAGES DE SEGRAIS.

ROMANS.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

SEGRAIS

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR M. BREDIF

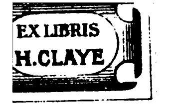
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE

PARIS

AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES GRÈS, N° 7

1863


EX LIBRIS
H.CLAYE

mt

EXTRAIT DU CATALOGUE
DE LA LIBRAIRIE D'AUG. DURAND

Campaux (A.), agrégé des classes supérieures. François Villon, sa vie et ses ouvrages. 1859, in-8. 5 fr.

Chaignet (A.-Ed.), docteur ès lettres, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. Les principes de la Science du Beau. 1860, 1 fort volume in-8. 7 fr. 50 c.
Ouvrage honoré d'une mention par l'Institut (Académie des sciences morales et politiques).

Eichhoff (F.-G.), correspondant de l'Institut. Poésie héroïque des Indiens comparée à l'épopée grecque et latine, avec analyse des poëmes nationaux de l'Inde, citations en français et imitation en vers latins. 1860, in-8. 6 fr.

Fallex (Eug.), professeur de seconde au lycée Napoléon. Théâtre d'Aristophane, scènes traduites en vers français, 2e édition, considérablement augmentée et suivie de la traduction complète du Plutus. 1863, 2 beaux vol. grand in-18 jésus. 7 fr.

Gandar (E.) professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris, ancien membre de l'École française d'Athènes. Ronsard considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare. 1854, grand in-8. 3 fr.
— Homère et la Grèce contemporaine. 1858. in-8. 2 fr.

Gebhart (Em.), docteur ès lettres. Histoire du sentiment poétique de la nature dans l'antiquité grecque et romaine. 1860, in-8. 3 fr.

Grenier (A.), professeur de rhétorique au lycée de Clermont. La vie et les poésies de saint Grégoire de Nazianze. 1858, in-8. 3 fr.
— De descriptionibus apud Homerum. 1858, in-8. 1 fr.
— Idées nouvelles sur Homère. 1861, grand in-8. 2 fr.

Levêque (Ch.), professeur de philosophie grecque et latine au Collége de France, ancien élève de l'école française d'Athènes. La Science du Beau, ses principes, ses applications et son histoire. 1861, 2 beaux volumes in-8. 15 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, par l'Académie française et par l'Académie des beaux-arts.

Mondot (A.), professeur de Faculté. Histoire de la vie et des écrits de lord Byron. Esquisse de la poésie anglaise au commencement du XIXe siècle. 1860, in-12. 5 fr.

Poitou (Eug.), conseiller à la Cour impériale d'Angers. Du Roman et du Théâtre contemporains, et de leur influence sur les mœurs. 2e édition. 1858, in-12. 3 fr.
Ouvrage couronné par l'Institut, séance du 2 mai 1857.

Rossignol (J.-P.), membre de l'Institut, professeur de littérature grecque au Collége de France. Vita scholastica, ou la Vie du collége, poëme latin en quatre livres, contenant : I. Le lever et l'étude ; — II. La récréation et les jeux ; — III. La classe et les divers cours ; — IV. Le réfectoire et la table du proviseur. Suivi de notes historiques et philologiques, de recherches sur les jeux des anciens et de l'examen de cette question : *Est-il possible de bien écrire dans une langue morte?* 1860, grand in-8. 3 fr.
— *Le même ouvrage*, sur papier de couleur, bleu ou rose (*tiré seulement à 25 exemplaires*). 5 fr.

Schiller. Poésies ; traduction nouvelle et complète, par P. F. Müller, professeur au lycée de Montpellier. 1858, in-12. 3 fr. 50 c.

Soullié (P.), ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au lycée impérial d'Angoulême. La Fontaine et ses devanciers, ou Histoire de l'apologue jusqu'à La Fontaine inclusivement. 1861, in-8. 3 fr.
— De idyllio Theocriteo, sive de poetica privatæ vitæ pictura. 1860, in-8. 2 fr.

Sandras (E. G.), agrégé de l'Université. Étude sur G. Chaucer, considéré comme imitateur des Trouvères. 1859, in-8. 4 fr.

Vissac (l'abbé J.-A.), docteur ès lettres, ancien professeur de philosophie, etc. De la Poésie latine en France au siècle de Louis XIV. 1862, in-8. 4 fr.
— De Marci Hieronymi Vidæ Poeticorum libris III. 1862, in-8. 1 fr. 50 c.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.

